

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

Tome XII.

A

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN
ET DU NOUVEAU MONDE,
Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.
NOUVELLE EDITION.

TOME XII.

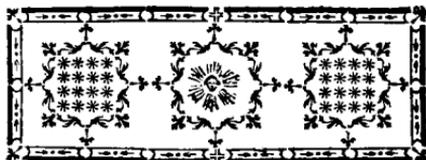
Prix 3 liv. relié.



A PARIS,
Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,
rue Dauphine.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LETTRE CXXXVIII.

TERRE-FERME.

VOUS avez vu, Madame, Christophe Colomb, après avoir fait la conquête de plusieurs isles, aborder sur les côtes de l'Amérique méridionale. Comme c'étoit la première partie du continent qu'il découvroit, il lui donna le nom de *Terre-Ferme*. Les Espagnols l'étendirent aux provinces voisines, telles que le Darien, la Castille d'or, la Nouvelle-Grenade, le Popayan, &c.

Nous y arrivâmes par l'embouchure

A iij

5 TERRE-FERME.

de l'Orénoque & le golphe de Paria , montés sur un petit bâtiment , que le pere Mugilla nous avoit procuré. Ce golphe, formé par le continent & l'isle de la Trinité, fut nommé par Colomb, la Bouche-du-Dragon, avant qu'Améric Vespuce ne le connût : ce qui, comme vous savez, n'a pas empêché que ce dernier ne s'attribuât l'honneur de la découverte. Mais quelque odieuse que soit son injustice, quelque jugement qu'on doive porter de ses droits, il est trop tard pour les lui contester ; & je n'en fais mention une seconde fois, que parce que c'est précisément ici l'endroit, où il se vantoit d'avoir le premier aperçu le continent du Nouveau-Monde.

Ce qui fit croire à cet Italien & à Ojeda son amiral, que les habitans de la côte n'avoient jamais connu d'autres Européens, ce fut sans doute, l'effroi de ce peuple, à la vue de leurs vaisseaux ; mais après avoir été rassurés par des prétens, ils presserent les Espagnols de se rendre à leurs habitations. Ojeda y envoya quelques hommes armés ; & les trois jours qu'ils passerent au milieu de ces sauvages, furent un

T É R R E - F E R M E. 7

féms de fête, où ils goûterent de tout ce que pays avoit d'agréable. Les femmes même leur furent offertes avec une importunité, dont ils eurent beaucoup de peine à se défendre. Un prodigieux nombre de ces bons Indiens les escorta jusqu'au rivage. S'ils s'appercevoient qu'un Castillan fût fatigué, ils le portoient dans un hamac. Aux passages des rivieres, ils s'empressoient d'offrir leurs épaules. En arrivant auprès des vaisseaux, ils y monterent avec impétuosité, & firent tomber leur admiration sur tout ce qui se présentoit à leurs regards. Ojeda se donna le plaisir de faire jouer toute son artillerie. Cette troupe curieuse & timide se jeta dans les flots, comme on voit, au moindre bruit, sauter dans l'eau des millions de grenouilles rangées sur la rive. Mais l'air tranquille & riant des matelots ayant bientôt dissipé leur crainte, ils reparurent avec un nouvel empressement; & l'on eut ensuite assez de peine à les congédier.

Du golphe de Paria, nous entrâmes dans la province de Cumana, dont la capitale, qui porte le même nom, est située à deux milles de la mer. Rien de

§ TERRE-FERME.

particulier ne distingue les habitans de cette contrée, des autres colonies Espagnoles. Les prêtres, les moines jouissent de la même autorité dans les villes; les églises y possèdent les mêmes richesses; les peuples y sont tout aussi superstitieux, les femmes également fieres, dévotes & galantes. Elles assistent chaque jour à l'office divin, précédées d'une espece de page qui les accompagne. Ce page est un abbé qui n'étant point encore dans les ordres, sert, en attendant la prêtrise, aux mêmes usages qu'un domestique de confiance. Il est du bon ton d'en avoir un; & une femme comme il faut n'oseroit paroître sans cette espece de valet ecclésiastique, qu'elle occupe quelquefois à des fonctions secretes, dont un galant homme se chargeroit volontiers. |

Le jour de notre arrivée à Cumana, on y célébroit la fête de je ne sais quel saint, peu connu dans la légende, mais qu'on solemnise ici avec beaucoup de pompe. La ville entiere étoit assemblée en procession; & de toutes les maisons, je vis sortir des masques qui venoient grossir la foule. Les Blancs, les Noirs, les Indiens, mêlés ensemble,

couroient les rues en faisant mille extravagances. Toutes les portes étoient fermées ; car , sous prétexte de dévotion ou de mascarades , ces brigands volent où ils peuvent. La procession entra dans l'église ; les masques la suivirent avec des violons & d'autres instrumens qui jouoient sans ordre , sans goût & sans mesure , des airs qu'ils compoisoient sur le champ , & selon leur caprice. D'autres couroient par la nef , se battoient , grinçoient les dents , se jettoient par terre , frappoient le pavé de leur front , heurloient , faisoient des contorsions qui effrayoient les assistans. Ils resterent quelque tems immobiles comme des hommes morts. Le prêtre alors donna la bénédiction , qui étoit comme le signe de la résurrection générale. Les masques se releverent pleins de vie ; mais l'esprit toujours aliéné , ils recommencerent leurs folies dans toutes les rues. Le son d'une cloche les rappella à l'église. Un moine monta en chaire , & les fit tous ranger autour de lui. Ils se prosternerent d'abord , se mirent un doigt sur la bouche , & resterent dans cette posture , jusqu'à la fin du sermon, C'étoit le panégyri-

que du saint, dont on célébroit l'anniversaire. Il avoit été évêque en Espagne ; & parmi plusieurs traits de sa vie, le prédicateur raconta l'histoire suivante.

« Voulant faire un voyage pour visiter son diocèse, le pieux prélat partit avec deux prêtres, qui, comme lui, étoient montés sur des ânes. L'aubergiste d'une petite ville, ayant sçu que l'évêque devoit y coucher, avoit fait des provisions de viandes, de gibier, de vins & de liqueurs. Lorsqu'il le vit arriver dans cet humble équipage, outré de voir ses préparatifs inutiles, il coupa la tête aux trois montures, pour obliger les voyageurs à demeurer quelques jours chez lui & consommer tous ses vivres. Le Saint, qui ne vouloit pas faire tant de dépenses, ordonna à son hôte de recoudre le cou à ces animaux, & même de changer leurs têtes, qui étoient de trois couleurs différentes, afin qu'on gardât long-temps le souvenir d'un pareil prodige. L'hôtelier obéit ; L'évêque fit un signe de croix ; & les têtes se trouverent aussi bien ajustées, que par les mains de la na-

» ture ». Vous eussiez trop ri de voir
l'admiration béante de tout l'auditoire,
au récit de cette merveille.

Au sortir du sermon, je demandai à
un Espagnol l'explication des scènes
qui venoient de se passer. « Ces mas-
» ques, me dit-il, marquent les hérésé-
» tiques & les impies qui se sont élevés
» contre les vérités prêchées par le saint
» Evêque. Ces courses, ces querelles,
» ces combats, expriment les efforts
» qu'ils ont faits pour détruire la vraie
» religion. Les grincemens de dents,
» les contorsions, les hurlemens signi-
» fient la rage que causent aux mau-
» vais chrétiens, le peu de succès de
» leur entreprise. Quand les masques
» sont à terre, & paroissent morts, ils
» donnent à entendre que, par ses rai-
» sonnemens & ses miracles, le Saint
» a remporté une victoire complete.
» Pendant le sermon, vous les avez vus
» tenir le doigt sur leurs levres, pour
» marquer que les incrédules, obligés
» de céder à la force des preuves,
» avouent eux-mêmes leur défaite, &
» n'ont plus rien à répliquer ».

Ce n'est pas sans de grandes difficul-
tés que dans les commencemens de la

découverte de Terre-Ferme , les Espagnols ont formé des établissemens sur la côte de Cumana : les Indiens s'y sont d'abord fortement opposés ; mais ils ont payé cette résistance par les torrens de sang , dont ils ont inondé ces tristes provinces. Ceux qui échappèrent aux supplices , furent réservés pour les mines. Ces traitemens cruels enflammèrent plusieurs fois la bile de ce fameux Barthelemi de Las-Cafas , dont j'ai parlé ailleurs, & qui avoit fait, de cette côte, le premier théâtre de son zele.

Les habitans étoient nus , à l'exception des parties naturelles , qu'ils tenoient renfermées , les uns dans des calebasses ou des étuis de bois ; les autres dans un sac de coton , ou une boîte à feuilles d'or. Les femmes portoient des especes de caleçons. Les uns & les autres ne conservoient , sur le corps , d'autre poil que les cheveux , pour ne pas ressembler , disoient-ils , aux bêtes fauves. Quoiqu'ils observassent une forte de décence , ils ne se retiroient point à l'écart pour les besoins naturels. Au moindre sujet de plainte qu'une femme avoit contre son mari , elle prenoit le jus d'une plante qui détruisoit son fruit ;

& cette facilité de se faire avorter, lui attiroit beaucoup de complaisance & de ménagement. La noirceur des dents, faisant une partie de leur beauté, ils se les frottoient avec une herbe qui avoit la double vertu, & de leur donner cette couleur, & de les empêcher de se gâter.

Quant aux autres usages, c'étoient à peu près les mêmes, que ceux des peuples de l'Orénoque. Ils avoient aussi celui de garder le lit, quand leurs femmes venoient d'accoucher; d'observer un jeûne rigoureux, comme une pénitence d'avoir produit un malheureux de plus sur la terre, & perpétué une race d'infortunés. Je dirai en passant, que plusieurs nations ont regardé comme un crime, de faire des enfans; on pleuroit à leur naissance; on se réjouissoit à leur mort. De-là est venu l'usage de n'en point porter le deuil. De-là aussi la très haute idée qu'ont eue quelques anciens de la virginité, avant même que Jésus-Christ en eût conseillé la pratique. Chez les Hébreux, ceux qui se destinoient au service du temple & à l'étude de la loi, étoient dispensés de la nécessité du mariage. Les prêtres Egyptiens buvoient des liqueurs refroidis-

fantés, ou se mutiloient. La loi du célibat étoit prescrite, en Perse, aux filles du soleil; & vous savez avec quelle rigueur les Romains punissoient, dans leurs vestales, les transgressions opposées à la continence.

De Cumana nous passâmes à Venezuella, ainsi nommée parce que cette ville est bâtie, comme Venise, au milieu des eaux & sur des pilotis. Ojeda & Vespuce la découvrirent à la fin du quinzième siècle. Ce n'étoit alors qu'un petit village appelé Coro par les Indiens, & composé de vingt-six maisons qui se communiquoient par des ponts-levis. Les habitans effrayés à la vue des vaisseaux Castillans, leverent ces ponts & se retirèrent dans leurs cabanes. Cependant ils envoyèrent, vers la flotte, douze canots, qui ne s'approchèrent d'abord, qu'avec des marques extraordinaires d'admiration. Les signes, par lesquels on croyoit exciter leur confiance, ne servirent qu'à les faire retourner au rivage; mais lorsqu'on avoit perdu l'espérance de les revoir, ils revinrent sur leurs pas, avec seize jeunes filles, qu'ils amenèrent jusqu'aux vaisseaux, & en firent entrer

quatre dans chaque navire. On les reçut avec autant de civilité que de joie ; & l'amitié paroissant succéder à la crainte, on vit sortir des maisons un grand nombre d'habitans qui s'approchèrent à la nage. Mais par une révolution dont on ne put découvrir la cause, quelques vieilles femmes, qui-nageoient aussi, se mirent à pousser des cris affreux. Aussi-tôt les seize filles se précipitèrent dans les flots ; & les Indiens s'éloignèrent en lançant une grêle de fleches. Ojeda les fit poursuivre par ses barques, qui renversèrent quelques canots, & tuèrent plusieurs sauvages. Il n'avoit pu se défendre de cet emportement, à la vue de cinq de ses gens, qui étoient dangereusement blessés. On prit deux jeunes filles ; & les vaisseaux remirent à la voile.

Venezuela, qui eut d'abord le titre de capitale, fut bâtie par les Espagnols, dans l'endroit même où ils avoient découvert le village de Coro. Ses commencemens furent très-florissans ; mais elle tomba peu à peu ; & le siège épiscopal, qu'on y avoit établi, sous la métropole de Saint Domingue, a été transféré à Léon-des-Caraques. Mara-

caybo, aujourd'hui capitale de la province, est une des plus riches villes du royaume de Terre-Ferme. Le pays est si fertile, qu'on y fait annuellement deux moissons. On nourrit, dans les pâturages dont il abonde, un très-grand nombre de bestiaux; & il fournit les peuples voisins, de froment, de biscuit de mer; de fromage, de beurre, de sain-doux, de coton, & de diverses sortes d'étoffes. Il donne aussi quantité de cuirs, qui se transportent en Europe. La chasse & la pêche n'y sont pas moins abondantes; le fleuve Unaré, qui le traverse, est si poissonneux, que le droit de pêche étoit sans cesse un sujet de guerre entre les anciens habitans. Ce même pays ne manque pas non plus de mines d'or; le métal qu'on en tire est si pur, qu'on l'évalue à 22 carats & demi. Le sol produit naturellement d'excellens simples, qui rendent inutiles le ministère des médecins. Les lions y sont communs, mais peu redoutables; un chasseur, avec le secours d'un chien, en triomphe sans danger. Mais les tigres y sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des sauvages,

TERRE-FERME. 17

faisir un homme , & l'emporter dans les bois pour le dévorer. On compte que cette province , dont le lac Maracaybo fait comme le centre , contient plus de cent mille Indiens , tributaires de l'Espagne , sans comprendre ceux qui étant au-dessous de dix-huit ans , & au dessus de cinquante , sont dispensés du tribut , par un ordre particulier du Conseil des Indes.

Malgré un si grand nombre de bras capables de défendre leur pays , il en coûta peu aux premiers Castillans , pour en prendre possession ; mais à peine commençoient-ils à jouir du fruit de leur victoire , qu'ils se virent obligés de céder la place à des étrangers. Au commencement du quinzieme siecle , les Velfers , riches marchands d'Aufbourg , qui avoient avancé de grosses sommes à Charles-Quint , entendant vanter le Venezuela , comme une terre qui abondoit en or , proposerent à ce prince de leur en abandonner le domaine. Ils l'obtinrent , à condition qu'ils en acheveroient la conquête au nom de la couronne de Castille ; qu'ils y feroient bâtir des forts , y enverroient des troupes , & fourniroient des mi-

18 TERRE-FERME.

neurs Allemands, pour être dispersés dans tous les établissemens Espagnols.

Alfinger, bourgeois d'Ausbourg, fut choisi par les Velfers, pour commander la nouvelle Colonie, qui tourna toutes ses vues à se procurer de l'or. Cette passion furieuse lui fit employer les moyens les plus odieux, sans ménagement pour la vie des Indiens, qu'elle fit périr inhumainement. Les Caciques ne furent pas plus respectés que leurs sujets; on les mettoit à la torture, pour leur faire découvrir leurs richesses; & par-tout, ces féroces Allemands, aussi cruels que les anciens Espagnols, laissoient des traces sanglantes de leur cupidité & de leur avarice. Les habitans leur apportoient tout ce qu'ils avoient d'or; & plusieurs alloient au-devant d'eux avec des rafraîchissemens, dans l'espérance d'en être bien traités; mais la brutale fureur de leurs tyrans ne faisant qu'augmenter, ils n'eurent, pour ressource, qu'un généreux désespoir. Ils prirent le parti de défendre leur vie & leur liberté: Alfinger fut battu en plusieurs rencontres; & la moitié de ses gens qui échappèrent aux fleches des Indiens, mourut.

TERRE-FERME. 79

rent des fatigues excessives , où la soif de l'or les engageoit.

Sur le ridicule bruit , que bien loin dans les terres , il y avoit une maison toute composée de ce riche métal , le Commandant , que sa passion rendoit crédule , résolut de ne pas s'arrêter , qu'il n'eût ce trésor en sa puissance. Comme il avoit à traverser de vastes pays , dans la crainte de manquer de vivres , il en amassa une grosse provision , & en chargea les sauvages. Ils étoient enchainés à la file , comme nos galériens ; & chacun , avec ses fers qui lui pendoient au cou , avoit à porter un fardeau , qu'on auroit à peine donné à des mulets. Le chagrin & l'épuisement en firent périr un grand nombre. Lorsqu'un de ces infortunés tomboit sous le poids , pour ne pas perdre de tems à détacher son collier , on lui coupoit la tête. Cependant la maison d'or ne se trouva point ; & Alfinger finit ses jours dans sa chimérique recherche.

Le gouvernement de cette province , presque entièrement dépeuplée , n'étant plus rempli par les Vessers , les Espagnols y nommerent par provision. Ils y envoyèrent un homme dont les

20 TERRE-FERME.

excès firent presque oublier ceux des Allemands, & acheverent la ruine de ce malheureux pays. Quelques années après, on fit venir des Negres d'Afrique, sur lesquels on avoit formé de plus heureuses espérances; mais à peine y furent ils arrivés, qu'ayant entrepris de se révolter, tous les mâles furent massacrés par leurs maîtres. Une longue suite d'années, écoulées sous un gouvernement plus doux, a réparé une partie de toutes ces pertes.

En côtoyant les provinces de Cumana & de Venezuela, on apperçoit plusieurs isles, où nous ne fûmes pas tentés de nous arrêter. L'une se nomme la Marguerite, & appartient aux Espagnols. On pêchoit autrefois des perles sur ses côtes; elle n'est plus habitée aujourd'hui que par des Indiens & quelques mulâtres. Les Hollandois possèdent les isles d'Aves, de Buenaire, d'Aruba & de Curaço. Cette dernière est la seule qui mérite quelque attention. Ils y ont établi beaucoup de sucreries; ils nourrissent un grand nombre de bestiaux, & font un commerce avantageux avec les Espagnols. Sur la côte méridionale est la ville & le port

TERRE-FERME. 21

du même nom, défendus par une citadelle. Le Gouverneur des Antilles Hollandoises y fait sa résidence; & parmi les habitans, on compte beaucoup de juifs & de quakres. Je tiens de mes deux Hollandois une aventure arrivée dans cette isle, qui mérite d'être rapportée.

Un vaisseau de leur nation, ayant à bord deux cens hommes, qui s'étoient embarqués volontairement pour la Guiane, essuya une tempête des plus violentes, qui le fit errer au gré des vents & des flots. La mer s'étant adoucie, le pilote, qui avoit perdu sa route, apperçut une côte, qu'il prit pour le continent; mais il fut aisé de reconnoître, en approchant, que c'étoit une isle. Il se détermina à y relâcher, pour faire quelques réparations nécessaires au vaisseau. Il fallut côtoyer long-tems le rivage, avant que de découvrir la moindre apparence de port ou d'habitation; mais l'impatience de débarquer, & le mauvais état du navire firent choisir l'endroit qui parut le plus favorable. Le capitaine, suivi de tout son monde, entreprit de pénétrer dans le pays. Il n'eut pas plutôt gagné le sommet de la côte, que ses yeux

22 TERRE-FERME.

furent charmés de la beauté du paysage, & d'un nombre infini de fleurs, que la terre sembloit produire naturellement.

Après s'être un peu avancé dans l'intérieur de l'île, il aperçut de loin trois hommes nus, armés d'arcs, & parés de plumes. Ils l'attendirent d'un air ferme; & loin de marquer de la surprise ou de la crainte, ils le reçurent avec des témoignages de joie. N'entendant rien à leur langage, il ne put leur expliquer ses bonnes intentions, qu'en leur rendant les mêmes caresses; & pour se les concilier encore plus, il leur présenta du vin & des liqueurs qu'ils reçurent avidement & burent de même. Il s'agissoit de leur faire entendre le desir qu'on avoit de parler à leur Chef, & de connoître leurs habitations. L'un d'eux prit le Capitaine par la main; & comme s'il eût pénétré son dessein, il se disposa à le conduire. Cependant, au lieu de le mener directement à leurs cabanes, il lui fit prendre le chemin d'une colline, où, au milieu de quelques arbres, on découvroit un petit édifice composé de bois & de boue.

T E R R E - F E R M E. 25

Avant que d'y introduire le Capitaine, les sauvages lui firent remarquer une grosse pierre, à quelques pas de la porte, qui paroissoit avoir été placée à dessein. Ils croiserent en même tems les bras sur leur poitrine ; & levant tristement les yeux vers le ciel, ils sembloient vouloir exprimer que c'étoit le tombeau de quelque personne qu'ils regrettoient. Le Capitaine entra dans la cabane, qui ne lui offrit d'abord que des murs nuds & grossiers : mais ses regards étant tombés sur une des poutres de traverse, il y apperçut des caracteres qui avoient été gravés avec la pointe d'un couteau. Ils étoient en langue françoise ; les voici tels qu'il les transcrivit de sa propre main. « Je suis de Rennes » en Bretagne. Je m'étois embarqué en » en 1602, avec le capitaine Berthier, » pour aller au Bresil. Notre vaisseau » fit naufrage. Je fus jetté sur les bords » de cette isle, sans sçavoir de quelle » maniere ; car j'avois perdu toute con- » noissance. Il y a douze ans que je vis » dans cette hutte. Les sauvages de cette » isle sont fort doux ; ils me traitent fort » bien. Je n'ai aucun desir de les quitter ; » je sens que ma fin approche ; je ne

24 TERRE-FERME.

» ferai plus, quand vous lirez ces pa-
» roles. Priez Dieu pour mon ame.
» Jean-Remi Perrin ».

Le Capitaine & ses gens connurent sans peine, que la pierre qu'ils avoient vue à l'entrée de la cabane, étoit son tombeau. Il prit plus de confiance aux trois Indiens, sur cette preuve de leur douceur & de leur bon naturel. D'autres insulaires qui l'avoient apperçu, lui & ses gens, ne tarderent point à répandre, dans l'habitation voisine, l'arrivée de ces nouveaux hôtes. L'empressement fut extrême pour les voir, les combler de caresses & de présens. On leur montra les habits de Perrin, qui avoient été conservés avec soin, quoiqu'ils fussent si usés, qu'en les touchant, ils tomboient en lambeaux. Son couteau, son livre de prieres, & quelques pièces d'argent qu'on avoit trouvées dans ses poches, étoient entre les mains du chef de l'habitation, qui les gardoit comme le dépôt précieux d'un homme révééré.

Les Hollandois comprirent qu'ils étoient redevables d'un si bon accueil au souvenir de ce François, qui avoit, sans doute, vécu assez honnêtement
avec

avec les sauvages , pour s'en faire regretter. Les suites répondirent à cet heureux commencement. Après quelques jours de repos , le Capitaine s'attacha à prendre une parfaite connoissance du lieu , & résolut de ne pas mettre à la voile , sans y avoir établi solidement ses compatriotes. Il y avoit assez de monde pour y bâtir un fort : les premières semaines furent si bien employées , qu'il eut , avant la fin du mois , un château capable de résistance. Il ne songea plus qu'à parcourir toutes les parties de l'Isle , pour en faire un rapport fidele à sa République.

Les Anglois racontent la même histoire d'une de leurs possessions dans les Antilles , avec quelques changemens de nom & de date , mais sans nulle différence , ni pour le fond , ni pour les principales circonstances.

Je suis , &c.

A Carthagene , ce 12 mars 1731.



L E T T R E C X X X I X .

S U I T E D E T E R R E - F E R M E .

EN suivant toujours cette même côte, nous laiffâmes, à notre gauche, les provinces peu remarquables de Hâcha & de Sainte-Marthe; & nous vîmes débarquer à Carthagene. Cette ville fameuse, une des plus importantes, des plus riches, & peut-être, après Mexico, la plus belle de l'Amérique Espagnole, a eu ses jours de prospérité & de disgraces. Le Castillan Rodrigue Bastidas, ayant découvert ce pays, au commencement du seizième siècle, fut si content de sa position, qu'il chercha à s'en rendre maître; mais les habitans y apportèrent tant de résistance, qu'il fut contraint d'abandonner son entreprise. Ojeda n'eut pas plus de bonheur, ni Oviedo plus de succès. La gloire de vaincre les Indiens, & de bâtir une ville dans un lieu si favorable au commerce, étoit réservée à Don Pedre Heredia. Il lui donna le

SUITE DE TERRE-FERME. 27

nom de Carthagene, fans doute, parce qu'il crut y trouver quelque ressemblance avec l'ancien pays de Carthage. La prospérité de cet établissement y attira les Flibustiers qui le pillèrent. Il fut brûlé ensuite par les Anglois, essuya un troisieme échec, de la part des François, sous le commandement de Pontis; & ses habitans ont encore présente l'attaque de l'Amiral Vernon, qui en fit le siège, & le leva en 1741, quoiqu'il l'eût formé avec assez de vaisseaux & de troupes pour conquérir toute l'Amérique. Les Anglois avoient déjà fait frapper à Londres une médaille, qui annonçoit à la postérité la prise de cette ville, qu'ils ne prirent cependant pas. On y voyoit le buste de l'Amiral Vernon, avec une inscription qui déclaroit que Carthagene avoit succombé sous l'effort de ses armes. Cette expédition est si récente, & les Espagnols la regardent comme un événement si glorieux à leur nation, qu'ils ne cessent de le rappeler aux étrangers.

« Les Anglois avoient fait un armement si formidable, me disoit un vieux Militaire, que s'il avoit été

» SUITE DE TERRE-FERME.

» bien conduit , non-seulement ils au-
» roient pu ruiner nos établissemens en
» Amérique , mais réduire même tou-
» tes les Indes occidentales sous la do-
» mination de la Grande-Bretagne. Ce
» qui rendit cette entreprise malheu-
» reuse , c'est cet esprit de discorde , qui
» régnoit entre les deux Commandans
» des troupes de terre & de mer. Pour
» vous donner une idée de cette affreuse
» méfintelligence , je ne veux qu'ex-
» poser à vos yeux l'état cruel , où ils
» laissèrent leurs propres blessés , après
» la sortie qui les obligea de lever le
» siège.

» Ces infortunées victimes de la
» haine de leurs Chefs , furent mises le
» lendemain sur des bâtimens de trans-
» port , où on les traita avec une inhu-
» manité , qu'elles n'auroient pas éprou-
» vée chez les Caraïbes. On les laissa
» manquer de Chirurgiens , de Gardes
» & de provisions ; on les mit entre
» les ponts , dans de petits navires ;
» où ces malheureux ne pouvant se
» tenir debout , rouloient , pour ainsi
» dire , dans l'ordure. Des millions de
» vers s'engendroient dans leurs plaies
» qui n'avoient d'autre pansement , que

» celui que les blessés se faisoient eux-
 » mêmes , en les lavant avec leur por-
 » tion d'eau-de-vie. On n'entend it que
 » les gémissens , les lamentations ,
 » les cris de désespoir de ceux qui
 » appelloient la mort à leur secours.
 » L'horreur de cette situation étoit en-
 » core augmentée à leurs propres yeux,
 » quand ils avoient assez de force pour
 » regarder autour d'eux. Ils voyoient
 » leurs malheureux compatriotes dé-
 » pouillés & flottans dans le port , où
 » ils servoient de nourriture aux pois-
 » sons , tandis que leur infection éten-
 » doit la mortalité sur leurs camarades.
 » Le croira-t-on ? dans le tems même
 » que tant de braves gens imploroient
 » en vain du secours , & périssoient
 » faute d'assistance , il y avoit , sur cha-
 » que vaisseau de guerre , deux Chirur-
 » giens de relai , & d'autres qui solli-
 » citoient inutilement la permission
 » d'aller soulager les malades ? On con-
 » noissoit les besoins de ces infortunés ;
 » on avoit les remèdes propres à les
 » guérir ; mais la discorde , entre les
 » Commandans , étoit montée à un
 » point d'animosité , qu'on préféreroit de
 » voir périr les hommes , d'un côté ,

30 SUITE DE TERRE-FERME;

» plutôt que de demander du foulage-
» ment , de l'autre , plutôt que d'en
» offrir ».

On donne , à la province de Carthagene, du couchant au levant, cinquante-trois lieues d'étendue , & quatre-vingt-cinq , du nord au midi. Le pays est couvert de montagnes & de collines , où l'on voit de grandes forêts , remplies de bêtes féroces. Les lieux bas sont humides & marécageux ; le bled & les autres grains d'Europe n'y mûrissent pas. On y trouve néanmoins des vallées fertiles , & diverses peuplades , composées d'Indiens , d'Européens & de Créoles. Le nombre des premiers , dont plusieurs sont encore idolâtres , est fort diminué. Ils avoient , avant l'arrivée des Espagnols , des mines d'or , qui sont aujourd'hui ou négligées , ou épuisées. Ce métal y étoit si commun , qu'ils en faisoient leur parure la plus ordinaire.

La ville de Carthagene est divisée en haute & basse ; cette dernière est un fauxbourg. La haute s'étend sur une presqu'île sablonneuse , qui ne tient au continent que par une langue de terre assez étroite. Les deux villes sont éga-

SUITE DE TERRE-FERME. 31.

lement bien bâties & bien fortifiées. La basse occupe une petite isle, liée à la terre par un pont de bois. La nature a placé, à peu de distance, une colline de hauteur, médiocre, qui la domine, & sur laquelle on a construit la citadelle de St. Lazare.

A quelque distance de ce fort, est une montagne très élevée; on voit, sur son sommet, un couvent d'Augustins, appelé Notre-Dame de la Pope. On y arrive par un chemin difficile & escarpé; mais la vue en est admirable. On découvre la mer d'un côté, la campagne de l'autre. On me fit remarquer, dans une chapelle, une Vierge d'argent massif de grandeur naturelle. Le Moine qui la montrait, sachant que j'étois François, me dit :

« Cette église fut pillée par M. de
» Pontis, lorsqu'il assiégea Carthagene
» en 1697. Entre autres richesses que
» ce Général enleva aux Espagnols, il
» prit cette Vierge, avec tous les orne-
» mens dont elle étoit décorée. Il avoit,
» dans son vaisseau, un officier qui se
» disoit issu de la maison de Lévi,
» traita la mere de Dieu de cousine,
» l'invita à faire avec lui le voyage de

32 SUITE DE TERRE-FERMÉE:

» France , & lui promit une réception
» honorable. Comme il la trouvoit peu
» disposée à le suivre , M. de Pontis y
» joignit ses instances , & la fit porter
» à bord. Elle fut en effet très - bien
» reçue chez les François ; mais Louis
» XIV, voulant faire sa paix avec l'Es-
» pagne , arma exprès un navire , pour
» rapporter la Vierge & tous ses ac-
» compagnemens , dans le lieu où on
» les avoit pris ».

C'est quelque chose d'incroyable ;
que la prodigieuse diversité d'ornemens
dont cette statue est décorée. Elle a sur
sa tête une couronne d'or enrichie de
pierreries ; son collier , composé de
plusieurs rangs de perles , est noué par
derrière avec un gros diamant. Des mé-
dailles d'or pendent autour ; & des chaî-
nes de même métal , passées en ban-
doulieres , à droite & à gauche , tom-
bent à ses pieds , & font plusieurs fois
le tour de son corps. Ses bracelets sont
de pierres précieuses ; & l'enfant Jésus
qu'elle tient dans ses bras , n'est pas
chargé de moindres richesses.

La baie de Carthagène , regardée
comme une des meilleures de l'Améri-
que , a deux lieues & demie d'étendue.

SUITE DE TERRE-FERME. 33

L'air y est si calme , qu'on n'y voit jamais l'eau plus agitée , que sur une riviere tranquille. Cependant quelques basses qui se trouvent à l'entrée , demandent une extrême précaution : l'état entretient un pilote , dont l'unique emploi est de guider les vaisseaux , ou de leur faire connoître le danger. C'est dans cette baie , qu'abordent les galiions d'Espagne ; ils y déchargent les marchandises qui se distribuent ensuite dans les provinces de Terre - Ferme. Hors le tems de cette foire , le port est désert ; à peine y voit-on quelques felouques du pays , qui ne s'y arrêtent même , que pour le radoub ou le carénage.

La ville est composée de cinq grandes rues , droites , larges , uniformes , bien pavées , qui s'étendent depuis le port jusqu'au rivage opposé , & sont coupées par une autre beaucoup plus longue , qui forme , au centre , une grande place. Les maisons sont bâties de pierre , & ont toutes des balcons & des jalousies de bois. Ce n'est pas l'usage d'employer ici le fer pour ces sortes d'ornemens ; ils se rouilleroient & dureroient peu , tant à cause de l'humidité , que de l'acrimonie

34 SUITE DE TERRE-FERME.

de l'air rempli de nitre. Cette raison ; & la couleur enfumée des bâtimens qui n'ont qu'un étage au dessus du rez-de-chauffée , leur donnent une assez médiocre apparence.

Outre la cathédrale, qui s'éleve au-dessus de tous les autres édifices . & ne renferme pas moins de richesses dans son sein , qu'elle é ale de magnificence au-dehors , on compte à Carthagene deux paroisses , une dans la ville , & l'autre dans le fauxbourg , onze maisons religieuses d'hommes & de femmes , un magnifique hôtel-de-ville , & un autre , qui ne l'est pas moins , pour les Officiers de la douane.

Le Gouverneur releve , pour le militaire , du Vice-Roi de la nouvelle Grenade ; comme pour le civil , on peut appeller à l'Audience de Santa-Fé. La juridiction spirituelle forme un tribunal composé de l'Evêque & de son Chapitre ; mais il n'a rien de commun avec celui de l'Inquisition. Il y a , comme dans toutes les grandes villes Espagnoles , des justices particulieres , pour le maintien de la police , pour la perception des deniers royaux , leur distribution &c.

Carthagene étant la premiere échelle, où se rendent les galions, a comme les prémices de tout ce qui passe d'Europe dans l'Amérique méridionale ? Les négocians des provinces extérieures, telles que Santa-Fé, Popayan, &c, y apportent leurs propres fonds, & ceux qu'on leur a confiés pour la commission. Ils y arrivent avec de l'or & de l'argent monnoyé, en lingots ou en poudre. Ils y apportent aussi des émeraudes, qui sont les pierres les plus estimées de leur pays, & dont il se trouve des mines abondantes dans ces riches régions. Mais ces pierreries ayant perdu de leur prix en Espagne, où elles ne sont presque plus recherchées, ce commerce est fort déchu.

Le tems que les galions passent à Carthagene, est une foire continuelle. Outre les boutiques ordinaires, on en ouvre d'autres, au profit des Espagnols nouvellement arrivés, ou de ceux de la ville ; & le Chef des cargaifons les favorise également, en leur fournissant des marchandises, à mesure qu'elles se vendent. Dans cet intervalle, tout le monde gagne. Les uns louent des cham-

36 SUITE DE TERRE-FERME.

bres & des boutiques ; les autres vendent les ouvrages de leur profession. Ceux qui ont des esclaves, profitent de leur travail, dont le salaire est en proportion du besoin qu'on en a, & des services qu'on en retire. Ces bénéfices s'étendent jusqu'aux plus petits villages, par le seul prix des denrées qui augmente naturellement avec la consommation.

Mais, je le répète, ce mouvement, cette circulation, ces profits ne durent que pendant le séjour des galions ; après leur départ, tout rentre dans l'inaction & dans le silence. C'est ce qu'on appelle le *tems-mort* ; car la correspondance particulière de cette ville avec les autres gouvernemens, se réduit à un commerce médiocre : quelques bâtimens chargés de tabac & de sucre, reprennent, pour cargaison, du cacao ou d'autres productions de la province. Ce qui soutient alors cette capitale, ce sont les bourgades de sa juridiction, d'où l'on apporte tout ce qui est nécessaire à la subsistance des Habitans. Elles échangent ces denrées contre quelques étoffes, dont les boutiques sont pourvues par

SUITE DE TERRE-FERME. 37
les galions, ou même quelquefois par
des Corsaires.

Les alimens du pays ne paient aucun
droit : chacun a la liberté de tuer, dans
sa maison, les animaux dont il croit
pouvoir vendre la chair en un jour ; car
celle même du porc ne se mange point
salée ; & les chaleurs ne permettent pas
de la garder long-tems fraîche.

Outre les marchandises qui sont l'ob-
jet de ce commerce intérieur, il y a un
bureau pour l'entretien des Esclaves
Nègres, amenés par les vaisseaux. Ils y
restent jusqu'à ce qu'ils soient achetés
par les colonies voisines, pour être dis-
tribués dans les plantations. Mais ce bu-
reau & ceux des finances royales ne pro-
duisent pas des recettes assez abondan-
tes, pour fournir aux appointemens de
la garnison & du Gouverneur, & en-
tretienir les fortifications. On y supplée
par les deniers royaux, provenant des
autres provinces.

Toutes les marchandises tissues, telles
que les toiles de lin, les étoffes de soie,
d'or & d'argent, ont pour ennemis, à
Carthagene, de certains petits insectes,
nommés Comégens. Ils sont si prompts,

38 SUITE DE TERRE FERME.

si vifs dans leur opération , qu'il ne leur faut que quelques heures, pour convertir en poudre le ballot où il se glissent. Sans en déranger la forme , ils le percent de toutes parts avec tant de subtilité , qu'on ne s'apperçoit qu'ils y ont touché , qu'en y portant la main. On n'y trouve , au lieu de toile ou d'étoffe , que des tailles & de la poussiere. Cet accident est sur tout à craindre apres l'arrivée des galions : aussi ne manque-t on jamais , entre les pertes dont on demande l'indemnité , de spécifier celles qui peuvent provenir du Comégen. Cet insecte est si particulier à cette ville , qu'on n'en voit pas même à Porto-Belo, ni à Panama. On n'a pu imaginer d'autre préservatif , que de placer les ballots loin des murs , sur des bancs élevés , dont les pieds sont enduits de goudron.

On fait monter à vingt - cinq mille ames le nombre des habitans de Carthagene , dont il n'y a , tout au plus , que le sixième d'Espagnols. Ces derniers forment , comme ailleurs , deux espèces différentes , l'Européenne & la Créole. La premiere n'est pas nombreuse , parce que la plupart s'en retournent , apres

SUITE DE TERRE FERME. 39

avoir fait fortune, ou passent plus loin, pour l'augmenter; ce sont eux qui font presque tout le commerce. Les Créoles possèdent les terres; & il y a parmi eux des familles de grande distinction. Elles descendent de ces anciens Castillans, qui se sont établis dans le pays, après y avoir occupé les premières places.

La division est plus difficile entre les especes qui doivent leur origine au mélange des Blancs, des Noirs & des Indiens; mais ce que j'ai dit autrefois de ces diverses alliances à Goa, me dispense ici de tout autre éclaircissement. Il suffit d'ajouter que chaque génération qui les rapproche des Blancs, par la couleur, leur donne un degré de considération, dont ils sont très-jaloux, surtout lorsqu'ils se croient entièrement dégagés du sang Indien ou Africain. Aussi lorsque, sans dessein de les insulter, on les croit d'une nuance au dessous de celle qui leur appartient, ils en sont vivement offensés, & ne souffrent pas qu'on les prive de ce qu'ils regardent comme un présent de la nature.

Toutes ces castes, jusqu'aux mulâtres,

40 SUITE DE TERRE-FERME.

affectent de porter l'habillement Espagnol ; mais elles n'ont que des étoffes très-légères , à cause de la chaleur brûlante du climat. Les hommes n'ont ni cols ni cravates ; ils se contentent de fermer le cou de la chemise avec un gros bouton d'or ; le plus souvent même ils le laissent ouvert. Les vestes & les caleçons sont de toile fine de Bretagne. Plusieurs vont tête nue , & les cheveux coupés un peu au-dessous des oreilles ; mais la plupart ont un bonnet blanc , très-léger. Ils font , pour se donner de l'air , des éventails d'une espèce de palme très-mince , avec un bâton du même bois , qui sert de manche.

Les femmes blanches ont une jupe de taffetas uni & sans doublure , avec une petite camifole. Pendant les grandes chaleurs , elles n'ont chez elles , qu'un simple corset , lacé sur la poitrine ; mais jamais elles ne sortent sans une espèce de mantelet. Celles qui ne sont pas exactement blanches , mettent par dessus la première jupe , un autre jupon de taffetas , de la couleur qui leur plaît , mais jamais noir , avec des trous de toutes parts , pour faire voir celui de

SUITE DE TERRE-FERME. 41
dessous. Elles se couvrent la tête d'un bonnet de toile, de la forme d'une mitre, & garni de dentelles. Leur chaufsurte est une petite mule. où il n'entre que le bout du pied. Elles ne sortent guere que pour aller à l'Eglise; la Messe se dit à trois heures du matin, pour éviter la chaleur du jour.

Toutes les processions se font pendant la nuit; & il y a quelques tems, qu'en me réveillant, je crus voir la ville en feu, par la quantité de cierges qu'on avoit allumés dans toutes les rues. Je me levai pour être témoin de cette dévotion nocturne; & je vis une marche de plus de six cens personnes, hommes, femmes & enfans, tenant un livre d'une main, de l'autre une discipline dont ils se déchiroient les épaules. Je les suivis à l'Eglise; & j'assistai au sermon, qui se fit sur le jugement dernier. Le Prédicateur étoit un Dominicain, qui prit son texte des trompettes effrayantes, qui réveilleront les Morts à la fin du monde. « Oui, vous les entendiez, pécheurs, » lorsque vous y penserez le moins! Peut-être demain! Que dis je demain. Peut-être tout-à-l'heure ». En même tems,

72 SUITE DE TERRE-FERME.

les voûtes de l'Eglise retentirent du son terrible d'une douzaine de trompettes, qu'il avoit fait cacher secrètement dans la nef. Tout l'auditoire fut dans une frayeur mortelle. Les uns se meurtrirent le visage ; les autres cherchèrent leur salut dans une fuite précipitée. Ils crurent voir les gouffres de l'enfer prêts à s'entr'ouvrir. Celui-ci est étouffé par la multitude , celui-là , foulé aux pieds. D'autres sont écrasés par des bancs & des chaises qu'on renverse de tous côtés. Enfin le désordre , les cris , le désespoir représentent une ville livrée au fer d'un barbare vainqueur. Au sortir de là , chacun va se renfermer dans sa maison.

Les femmes ne quittent guere leurs hamacs ; & leur occupation est de s'y balancer pour se donner de l'air. Les hommes eux-mêmes ne montrent pas moins de goût pour ce puéril exercice. Les uns & les autres ne manquent cependant ni d'esprit , ni de vivacité ; mais ils ne jouissent de ces heureux dons , que jusqu'à vingt-cinq ou trente ans. Ils déclinent ensuite aussi promptement , que leurs progrès avcient été

SUITE DE TERRE-FERM^e. 43
rapides. Rien n'est plus étonnant, & en même tems plus ordinaire, que de voir des enfans de deux ou trois ans, raisonner avec plus de justesse, qu'en Europe à six ou sept.

L'hospitalité, cette vertu si commune dans les Colonies, n'est pas absolument inconnue à Carthagene. On y voit continuellement arriver sur tous les vaisseaux une foule d'aventuriers, sans emplois, sans biens, sans recommandation, sans connoissance, qui viennent y chercher fortune. Après avoir battu le pavé pendant quelques tems, sans rien trouver qui réponde à leurs espérances, ils ont, pour dernière ressource le couvent des Cordeliers, où ils reçoivent de la bouillie de cassave. Un Castillan, nouvellement débarqué, & qui ignoroit à quelle heure se faisoit cette distribution, s'adressa à un Indien pour savoir, disoit-il, où l'on prenoit le chocolat. La vanité Espagnole ne peut souffrir qu'il demande simplement la maison où l'on donne la soupe.

Le coin d'une place, où la porte d'une Eglise, est le gîte où ces aven-

44 SUITE DE TERRE FERME.

turiers paſſent la nuit. On les laiſſe dans cette miſere ; parce qu'il n'y a point d'habitant, qui oſe prendre confiance à leurs ſervices. Le chagrin de cette ſituation , la mauvaiſe qualité de leur nourriture , la différence du climat les jettent enfin dans des cruelles maladies. Celle dont ils ſont attaqués plus particulièrement , ſe nomme la *Chapetonade*, du nom de Chapetons, qu'on donne aux Européens nouvellement arrivés. Les malades éprouvent un délire ſi furieux, qu'on eſt obligé de les lier , pour les empêcher de ſe mettre en pièces ; & ils expirent ſouvent au milieu de ces transports. Ils ne ſont pas reçus dans les hôpitaux, parce qu'on n'y entre qu'en payant ; ils paroiffent alors n'avoir plus d'autre refuge que la Providence. C'eſt à ce point , que le peuple les attend. Une Nègreſſe libre, une Mulâtre, ou une Indienne , touchées de leur état, s'empreſſent de les retirer chez elles , & les traitent avec autant de ſoin que d'affection. S'ils meurent entre leurs mains , elles les enterrent ; & leur zele va juſqu'à leur faire dire des Meſſes. Il eſt

Vrai que la suite ordinaire de cette générosité, est que le Malade, s'il guérit, épouse sa bienfaitrice.

Il règne à Carthagene une espece de lepre, appelée le mal de Saint Lazare; Pour en arrêter la communication, on a fondé, hors de la Ville, un hôpital, où tous ceux qu'on en croit attaqués, sont renfermés, sans distinction d'âge, de sexe, ni de rang. S'ils refusent de s'y rendre de bonne grace, on les y conduit malgré eux. On leur permet de s'y marier; & cette liberté contribue d'autant plus à augmenter la contagion, qu'elle se perpétue dans les enfans. Ajoutez à cela, que les revenus de cette maison étant médiocres, on laisse aux pauvres la liberté d'aller mendier dans la Ville, au risque d'infecter ceux qui s'en laissent approcher. Aussi le nombre de ces lépreux est-il si grand, que l'enceinte de leur demeure a l'étendue d'un gros village. Chacun y jouit d'une petite portion de terrain, où il bâtit une cabane proportionnée à sa fortune. Une propriété de cette maladie, est d'exciter vivement le feu des passions sensuelles. C'est l'expérience des désordres

46 SUITE DE TERRE-FERME.

qu'elles peuvent causer , qui fait perdre le mariage à ceux qui en sont atteints.

Outre l'amour, qui est la passion dominante de tous les pays, les habitans de Carthagene en ont encore une très-vive pour le chocolat, l'eau-de-vie, le tabac à fumer & la danse. Ces goûts sont de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes. Ici tout le monde fume, les dames dans leurs maisons, les autres par tout où ils se trouvent. Ils forment de petits rouleaux de feuilles de tabac, mettent dans leur bouche le bout qui est allumé, & l'y tiennent long-tems sans l'éteindre. Les femmes de la plus grande distinction s'y accoutument dès l'enfance; & c'est une politesse qu'elles font aux hommes, que de leur présenter à fumer: ce seroit les offenser, que de refuser cette galanterie. Aussi ont-elles l'attention de ne s'adresser qu'à ceux qui peuvent en faire usage. La coutume est si générale, parmi les gens du bon ton, que les nouveaux venus d'Europe contractent bientôt cette même habitude. Les Indiens ne le cedent point aux Espagnols, & ont une méthode qui leur est

SUITE DE TERRE-FERME. 47

particuliere. Ils roulent les feuilles de tabac, en cordes de deux ou trois pieds de longueur, au milieu desquelles ils laissent un petit trou. Lorsqu'ils veulent fumer en compagnie, ils allument un bout du rouleau, & mouillent l'autre, pour empêcher qu'il ne brûle trop vite. Le fumeur met le bout mouillé dans sa bouche, comme si c'étoit une pipe; & soufflant par le trou, il pousse la fumée au visage de ceux qui l'environnent. Chacun a, sous le nez, un petit entonnoir qui sert à la recevoir; & pendant plus d'une demi-heure, ils la respirent avec une sorte de volupté.

L'usage de l'eau-de-vie est encore plus commun que celui du tabac. Les personnes les plus régulières, les plus sobres, ne manquent pas d'en prendre tous les jours un verre à onze heures du matin. *Hacar las onze*, c'est-à-dire, faire les onze heures, est une phrase très-usitée à Carthagene, pour dire que l'on boit du brandevin. Quelques-uns y sont tellement habitués, qu'ils font les onze heures à toutes celles du jour. Les gens distingués n'usent que d'eau-de-vie d'Espagne; les autres se con-

48 SUITE DE TERRE-FERME.
tentent de celle de jus de canne , faite
dans le pays.

Le chocolat, qu'on appelle ici le cacao, est d'un usage si universel, qu'il n'y a pas d'Esclave Negre, qui ne s'en régale à son déjeûné. Les femmes de la même nation en vendent dans les rues, de tout préparé; mais quoiqu'on lui donne, comme je viens de le dire, le nom de cacao, le principal ingrédient est le maïs. Les riches en font de pareil à celui d'Europe, & n'en prennent jamais, sans manger quelque chose auparavant.

Enfin la danse est encore une passion des deux sexes à Carthagene; & c'est ordinairement par les bals, qu'on y célèbre les fêtes & les jours de réjouissance. On les commence par des danses Espagnoles, toujours suivies de celles du pays. Ces dernières ne manquent pas d'agrément, sur-tout avec les chanions dont elles sont accompagnées. Pendant que les galions, les gardes-côtes & les autres bâtimens séjournent dans cette ville, ces bals sont plus commus, & se font avec moins d'ordre, parce que les gens d'équipage

SUITE DE TERRE-FERME. 49
de l'équipage entrent, par force, dans
les salles. Ces assemblées tumultueuses,
où l'eau-de-vie n'est jamais épargnée,
se terminent toujours par des que-
relles.

Je suis, &c.

A Carthagene, ce 24 mai 1751.



L E T T R E C X L,

S U I T E D E T E R R E - F E R M E .

CINQ jours de navigation , après un tems favorable , nous rendirent de Cathagene à Porto - Belo. Cette dernière ville tire son nom de la beauté de son port. Elle avoit été attaquée , prise & démolie par ce même Amiral Vernon , que vous avez vu , l'année d'après , échouer devant Carthagene. L'intempérie du climat l'a fait nommer le tombeau des Espagnols ; ce qui ne les a cependant pas empêchés de la rétablir. Elle occupe le penchant d'une colline qui environne tout le port. Quoique l'entrée de la baie , soit assez large , elle est néanmoins si bien défendue , d'un côté par un fort , de l'autre , par des rochers à fleur-d'eau , que les vaisseaux ennemis courent de très-grands risques à y aborder. La ville n'est guere composée que d'une rue , qui suit la figure de la rade , avec quelques ruelles qui la traversent en descendant de la col-

SUITE DE TERRE-FERME. 51

line au rivage. On y voit deux grandes places, l'une vis-à-vis de la douane, & l'autre en face de l'église paroissiale. La douane est un édifice, bâti de pierre, qui touche à l'endroit où se font les débarquemens. L'église est d'une grandeur convenable, & assez riche en ornemens. La plupart des maisons sont de bois ; & à peine en compte-t-on deux cens dans toute la ville. On n'y voit que deux couvens, très-pauvres, ainsi que le reste des habitans, qui ne vivent que du loyer de leurs chambres & de leurs boutiques pendant le séjour des galions.

La situation avantageuse de cette place, entre la mer du Sud & celle du Nord, la bonté de son port, son peu de distance de Carthagene & de Panama, en ont fait l'entrepôt du commerce de l'Europe & de l'Amérique, & le théâtre de la plus fameuse foire de l'univers. La flotte du Pérou n'est pas plutôt arrivée à Panama, que les galions d'Espagne, qui sont à Carthagene, mettent à la voile pour Porto-Belo, où se rendent également tous les trésors du Nouveau Monde. Le concours des marchands de l'une & de l'autre

52 SUITE DE TERRE-FERME.

flotte, devient si grand dans cette dernière ville, que la cherté des logemens y est excessive. Une chambre de médiocre grandeur se loue, pour le tems de la foire, jusqu'à mille écus; & le prix des moindres maisons est souvent porté à douze ou quinze mille francs. Il n'y a point d'endroit dans le monde, où il se fasse autant d'affaires en si peu de tems. Cette foire ne dure pas quelquefois plus de trente jours; mais pendant ce court espace, on ne peut voir, sans étonnement, la quantité d'or, d'argent, de pierreries & de marchandises qu'on y étale. Des lingots sont entassés par piles, dans les rues, sur les quais, au milieu de la place; & malgré l'embaras & la confusion, il n'y arrive, dit-on, ni vol, ni perte, ni erreur. Quiconque auroit vu ce lieu si pauvre, si triste, si solitaire en tems mort, ce rivage si désert, & pour ainsi dire, si abandonné, seroit rempli d'admiration, en le voyant subitement transformé en une des plus brillantes places de commerce de l'univers. Les maisons sont toutes occupées, les rues toutes remplies, le port tout couvert de navires & de barques. On apporte les trésors de Panama sur l'

dos des mulets. Le sucre, le tabac, & les drogues arrivent par la riviere de Chagre, &c.

Après le déchargement des galions d'Espagne, & l'arrivée des marchandises du Pérou, on procede à l'ouverture de la foire. On commence par régler le prix de tous les effets commercables; & les conventions sont signées des deux parts. On les fait publier; & la foire s'ouvre sur ce fondement. Dès que les marchés sont conclus, chacun entre en possession de ce qui lui appartient; & l'embarquement se fait sur le champ. L'or & l'argent se transportent dans les galions pour les marchands Espagnols; & les effets d'Europe partent dans des bâtimens particuliers, & prennent, par la riviere de Chagre, la route du Pérou. Les premiers font voile pour la Havane, qui est le rendez-vous de tous les vaisseaux intéressés au commerce de l'Amérique. Si, durant la foire, on n'est pas d'accord sur les prix, il est permis aux négocians d'Espagne de passer plus loin avec leurs marchandises; & les galions retournent à Carthagene. Dans le cas contraire, il est défendu à

34 SUITE DE TERRE-FERME.
tout Espagnol de les vendre hors de
Porto-Belo.

On sçait en Europe , combien l'air de cete ville est sujet aux variations du climat. On l'appelle le tombeau des Espagnols ; & plus d'une fois on y a abandonné les galions qui y avoient perdu la plupart de leurs équipages. Les Anglois qui bloquerent cette place en 1726 , auroient été trop foibles pour regagner la Jamaïque , s'ils avoient attendu quelques jours de plus. Les habitans eux-mêmes n'y vivent pas longtems ; & jusqu'au commencement du siècle , aucune femme grosse n'avoit osé y accoucher. Elle auroit cru vouer son enfant , se vouer elle-même à une mort inévitable. Dès leur troisieme ou quatrieme mois , on les envoyoit à Panama , où elles demeuroient , jusqu'à ce que le danger fût passé. L'amour extrême d'une femme pour son mari , joint à la crainte qu'il ne l'oubliât pendant son absence , eut sur elle assez de force , pour l'exposer à un péril certain , plutôt que d'encourir un malheur qu'elle redoutoit plus que la mort. L'événement fut heureux : elle accoucha d'un fils , & recouvra la santé en peu de

SUITE DE TERRE-FERME. § 4
jours. Son exemple inspira à d'autres le même courage, fut suivi du même succès, détruisit la prévention, & abolit l'ancien usage.

Il passe pour constant que les animaux domestiques de l'Europe, qui se sont si prodigieusement multipliés dans toutes les parties du Nouveau Monde, ont perdu leur fécondité en arrivant à Porto-Belo. On assure que les poules, apportées de Panama ou de Carthagene, deviennent stériles; que les bêtes à cornes, quand elles y ont passé quelque tems, sont si maigres, qu'il n'est pas possible d'en manger la chair, quoiqu'elles ne manquent, ni de nourriture, ni de pâturages. La chaleur y est excessive, tant par sa position, sous la zone torride, que parce que cette ville est environnée de hautes montagnes, sans aucun passage pour les vents qui pourroient rafraîchir l'air. Les arbres sont si épais, qu'ils interceptent les rayons du soleil, & empêchent qu'ils ne séchent la terre. De-là ces exhalaisons abondantes, qui forment de gros nuages, & se précipitent en torrens de pluie. Mais aussi-tôt qu'ils sont dissipés, cet astre reparoît dans tout son éclat. Son ex-

56 SUITE DE TERRE-FERME.

trême activité desseche la terre à l'instant ; & l'atmosphère est de nouveau chargée de vapeurs. Ces pluies si fréquentes, si subites, si impétueuses, sont accompagnées de tempêtes, d'éclairs, de tonnerres capables de jeter l'épouvante dans l'ame du plus intrépide. Ce bruit horrible est encore prolongé par la répercussion de cavernes ; & ces échos sont tellement multipliés, qu'un canon se fait encore entendre plus d'une minute après le coup. Ce fracas est mêlé des cris affreux d'une multitude de singes qui vivent dans les montagnes. Jamais ils ne sont plus perçans, que lorsqu'un vaisseau de guerre tire le canon ; quoique ces animaux dussent être faits à ce bruit. Celui du tonnerre, auquel ils devoient être encore plus accoutumés, leur arrache de terribles & épouvantables hurlemens.

Après les orages, on entend un autre concert aussi désagréable du croassement des grenouilles & des crapaux, du bourdonnement des mouches, du sifflement des serpens, & des cris d'une infinité d'autres insectes & reptiles de toute espece. La pluie même, en tombant, rend un son creux, sur-tout dans les

SUITE DE TERRE-FERME. 57

forêts, & est quelquefois si abondante, qu'une plaine qu'elle inonde, est transformée tout-d'un-coup en un lac : il n'est pas rare de voir, dans les orages, des arbres déracinés, entraînés jusques dans les rivieres.

Les Negres & les Mulâtres forment ici la plus nombreuse partie des habitans ; les gens aisés, immédiatement après le départ des galions, se retirent à Panama ; il ne reste que le Gouverneur, les Commandans des forts, les Officiers municipaux, la garnison, & ceux dont les emplois exigent la résidence : ce qui n'empêche pourtant pas que les vivres n'y soient très-chers. Le poisson seul y est commun ; le riz, le maïs, la cassave, les racines, tout y est apporté de Carthagene ; le pays ne produit que des cannes de sucre.

Les torrens d'eau, qui tombent des montagnes, passent près de la ville ; les autres la traversent, & forment des réservoirs, où les hommes & les femmes font dans l'usage de se baigner tous les matins. Les premiers semblent avoir oublié toute honnêteté ; les secondes toute pudeur. Les uns & les autres y

18 SUITE DE TERRE-FERME.

paroissent nuds. Les femmes se croient dispensées d'en rougir; parce qu'elles se cachent le visage, tandis que le reste du corps est à la discrétion de tous les regards.

Comme les bois ne sont point éloignés, il en sort des tigres qui parcourent les rues, emportent la volaille, les chiens & autres animaux domestiques. Les enfans même deviennent quelquefois la proie de ces bêtes féroces; & quand une fois elles en ont goûté, elles ne veulent plus d'autre nourriture; elles dédaignent la chair des animaux, lorsqu'elles ont mangé de celle des hommes. Les Negres & les Mulâtres sont fort industrieux à les combattre; & pour la plus légère récompense, ils les attaquent jusques dans leurs retraites. Ils n'ont pour armes qu'un long pieu, avec une espece de couteau de chasse. Ils attendent que le tigre se jette sur la lance, pour lui couper la patte avec l'autre arme. L'animal se retire furieux; mais il revient bientôt à la charge. Le Negre le frappe d'un second coup, qui le met hors d'état de se mouvoir. Alors le chasseur le tue à son aise, l'écorche, lui ôte la tête & les pieds, & revient

SUITE DE TERRE-FERME. 59
trionphant à la ville, chargé des dépouilles de l'ennemi.

Parmi d'autres animaux de ce pays, il en est un d'une espèce singulière, appelé, par ironie, le *Léger-Pierre*, à cause de son extrême lenteur. Il n'a pas peu de ressemblance avec celui qu'on nomme le *Paresseux*, & dont je crois vous avoir parlé. Ils sont tous deux si lents, si pesants, qu'on n'a besoin ni de chaîne, ni de cage pour les arrêter & les contenir. Ils ne remuent l'un & l'autre, que lorsqu'ils sont pressés par la faim, & ne marquent aucune crainte, ni des hommes, ni des bêtes. Ce que le *Léger-Pierre* a de particulier, & qui le distingue spécialement de l'autre, c'est qu'à chaque effort qu'il fait pour se remuer, il pousse un cri si plaintif, si désagréable, qu'il excite en même-temps & le dégoût & la pitié. Ce cri affreux est toute sa défense. L'ennemi qui voudroit le poursuivre, ne pouvant supporter ce terrible hurlement, prend la fuite lui-même, pour éviter un bruit si effrayant. Dans toutes ses actions le *Léger-Pierre* ne diffère presque point du *Paresseux*.

On m'a fait rester ici quelques jours

60 SUITE DE TERRE-FERME.

de plus que je ne voulois , & cela pour assister à un enterrement. Le Mort étoit un gentilhomme , dont les aïeux avoient occupé des postes honorables. Dans ces sortes de cérémonies , les parens font tous leurs efforts , souvent jusqu'à déranger leur fortune , pour marquer leur dignité & leur grandeur. Le corps du défunt fut mis dans un pompeux catafalque , élevé dans le principal appartement de la maison , & environné d'une multitude de flambeaux. Il y demeura vingt-quatre heures , & fut visité par toute sa famille. Des femmes de basse condition , habillées en pleureuses , vinrent le soir se ranger autour du Mort , & commencerent leurs lamentations , mêlées de cris douloureux , qui durèrent toute la nuit. Elles y joignirent le récit des bonnes & des mauvaises qualités de celui dont elles pleuroient la perte. Elles firent principalement l'histoire de ses amours , & entrerent dans des détails si particuliers , qu'ils pouvoient tenir lieu , ou d'une confession , ou d'un roman. Quand elles eurent fini , elles se retirèrent dans un coin , & s'y enyvrent de vin & d'eau-de-vie. D'autres pleureuses leur succé-

SUITE DE TERRE-FERME. 67

derent, & furent remplacées par les domestiques, les esclaves & les amis. Vous n'imaginez pas le bruit & la confusion qu'occasionnent ces cris, ces gémissemens & ces plaintes. Le convoi est accompagné des mêmes lamentations; & lorsque le corps est au tombeau, on continue les pleurs, qui doivent durer encore pendant neuf jours dans la maison du défunt.

Aucun motif de curiosité ne m'appelloit à Panama: je m'y rendis cependant une seconde fois, pour y joindre un marchand Péruvien, que j'avois vu à Carthagene, & qui devoit me mener dans sa patrie, après avoir terminé quelques affaires à Bogota, où j'avois promis de l'accompagner. Je préférerois le chemin, quoique plus long, par la rivière de Chagre, à la route étroite & raboteuse, qui conduit, par terre, à Panama. Cette rivière est infectée de crocodiles; & l'on en voit souvent qui dorment sur le rivage. Il n'est pas possible de le côtoyer, tant parce que les arbres sont trop serrés, qu'à cause d'une épaisse forêt de buissons qui embarrassent le passage. L'eau mine ces arbres & les déracine; mais la grosseur du

62 SUITE DE TERRE-FERME.

tronc , l'étendue des branches , empêchent qu'ils ne soient emportés par le courant. Ils demeurent près du bord , gênent la navigation , la rendent même très-dangereuse , parce que la partie cachée sous l'eau peut renverser le bâtiment.

A cela près , rien n'égale l'agrément des paysages que la nature a formés dans les environs. Tout ce que l'art imaginerait de plus ingénieux , n'approche point de la beauté de cette perspective. L'épaisseur des bocages qui ombragent les vallons ; les arbres de différentes grandeurs , qui couvrent les collines ; la diversité de leurs feuilles , de leurs couleurs ; l'abondance , la variété de leurs fruits , offrent un coup d'œil , auquel l'imagination ne peut atteindre. Différentes sortes de singes , qu'on voit voltiger par troupes , d'un arbre à l'autre , sautent de branches en branches , s'attachent , se suspendent aux rameaux , & se joignent plusieurs ensemble pour traverser la rivière. Les meres portent leurs petits sur le dos , avec cent grimaces , cent postures ridicules. Je ne parle pas des oiseaux , dont le nombre est incroyable , & le plu-

SUITE DE TERRE-FERME. 63

mage étale toutes les couleurs. Parmi les fruits dont les arbres sont chargés, on vante sur-tout certaines pommes de pin, qui, pour la grosseur, la beauté, l'odeur & le goût, l'emportent sur tout ce qu'on voit dans les autres pays.

Je remontai la rivière jusqu'à la ville de Crucès, où elle cesse d'être navigable. De-là, je me rendis, par terre, à Panama, où nous ne fûmes que le tems nécessaire pour faire quelques préparatifs. Nous côtoyâmes ensuite l'isthme Darien, ainsi appelé de la rivière de ce nom. Nous ne restâmes que trois jours à Bogota, nommée aussi Sainte-Foi, ou Santa-Fé. C'est la capitale du nouveau royaume de Grenade, & le siège du Viceroy, qui est en même-tems Président de l'Audience Royale. Le Pape a érigé l'église de cette ville en métropole; & les évêques de Sainte-Marthe, de Popayan & de Carthagene, en sont les suffragans. On compte à Bogota six cens familles Espagnoles, & plusieurs maisons religieuses. On y a établi une université, un tribunal de la monnoie; & l'abon-

64 SUITE DE TERRE-FERME.

dance y regne pour toutes les commodités de la vie.

La Nouvelle Grenade, composée de plusieurs villes peuplées d'Indiens & d'Espagnols, est au Nord du Popayan. Cette dernière province faisoit autrefois partie de l'Audience de Quito; elle en a été démembrée pour être unie à Santa-Fé. En 1537, François Pizare y bâtit une cité, dont le pays a pris le nom, & qui est aujourd'hui une des plus florissantes de cette partie de l'Amérique. Evêché, gouvernement, cours de justice, collèges, université, clergé riche & nombreux, maisons religieuses de l'un & l'autre sexe, tribunal d'Inquisition, chambre des finances, noblesse ancienne, étendue de juridiction, titre de capitale, en un mot, tout ce qui peut donner de l'éclat à une grande ville, se trouve à Popayan. Elle est bâtie dans une plaine terminée par une montagne qui a la figure d'une M, & qui en porte le nom. Ses rues sont larges, régulièrement droites, & pavées seulement le long des maisons. Le milieu offre un fond de menu gravier, qui ne se convertit jamais en

SUITE DE TERRE-FERME. 65

poussière, ni en boue. Toutes les maisons sont de briques crues, & n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chauffée. La face en est agréable; & les appartemens sont meublés à l'Européenne. Il y a deux couvens de religieuses, l'un de Carmélites, l'autre de la regle de saint Augustin. Ce dernier, outre cinquante professes, contient plus de quatre cens personnes, novices, pensionnaires, ou servantes. A Popayan, comme à Carthagene, & dans tous les lieux où les Noirs forment le grand nombre des habitans, la plupart sont un mélange de sang Negre & Espagnol. On y compte au moins vingt-cinq mille ames de race mêlée; & quantité de familles purement Castillanes, parmi lesquelles, il n'y en a pas moins de soixante d'ancienne noblesse, qui ne se sont jamais méfaliées.

Les mines d'or y attirent tant de monde, que la population augmente de jour en jour. Une riviere qui descend la montagne d'M, entretient dans la ville, la propreté & la fraîcheur, & la divise en deux parties, qui communiquent par deux ponts. Ses eaux sont saines, & passent même pour médicin-

66 SUITE DE TERRE FERME.

nales ; qualités qu'elles acquièrent, dit-on, en arrosant mille simples salutaires qui croissent sur la montagne. On vante encore plus la source d'une fontaine réservée pour les couvents & les principales maisons. La juridiction de Popayan renferme onze bailliages, composés de bourgs & de villages riches en denrées, riches par le commerce, riches en mines d'or, riches par les manufactures, &c.

Dans la plupart des mines, le minéral se trouve enveloppé de tant d'autres matières, qu'il faut employer le mercure pour en faire la séparation. Il en est où l'or est incrusté dans des pierres sifides, que l'enclume & la calcination ne peuvent les briser qu'avec des dépenses extraordinaires ; on est réduit à la nécessité de les abandonner. Dans quelques autres, l'or est tellement mêlé avec le tombac, qu'il est impossible de les séparer. Au Popayan, le minéral se trouve répandu & mêlé dans la terre & dans le gravier. Ils sont portés tous ensemble dans un grand réservoir, où l'on fait entrer l'eau par un conduit. Cette masse, bien-tôt changée en boue, est remuée, jusqu'à ce que les parties

SUITE DE TERRE-FERME. 67

les plus légères soient sorties du bassin par un autre conduit qui sert à l'écoulement des eaux. Alors les ouvriers entrent dans le réservoir, prennent les matieres pesantes, c'est-à-dire, le sable & le métal qui sont restés au fond, & les mettent ensemble dans des baquets de bois qu'ils remuent circulairement par un mouvement prompt & uniforme. Ils changent l'eau, & continuent à séparer les matieres les plus légères des plus pesantes, jusqu'à ce qu'il ne reste à fond, que l'or purgé de tous les corps étrangers avec lesquels il étoit mêlé; ordinairement il s'y trouve en poudre, quelquefois en grains de différentes grosseurs. La même opération se répète dans un second & troisième réservoir, placés au-dessous du premier, pour recevoir les parties légères d'or, qui peuvent avoir été emportées par le mouvement de l'eau. Il n'y a point d'interruption dans les travaux; ils font le partage d'environ huit mille Noirs, dont les uns sont employés dans les lavoirs, tandis que les autres remuent & charient la terre des mines. Ils doivent rendre chacun à leur maître une demi-once d'or; ce qu'ils en

38 SUITE DE TERRE-FERME.

peuvent ramasser par-delà , leur appartement, ainsi que ce qu'ils trouvent les fêtes & les dimanches , qu'on leur abandonne , à condition qu'ils se nourriront ces jours-là. Cet arrangement met les plus laborieux, les plus sages, les plus heureux en état d'acheter, plutôt ou plus tard, leur liberté ; & lorsqu'ils l'ont obtenue, ils mêlent leur sang avec celui des Espagnols, par des mariages : les deux nations ne fournissent plus qu'un même peuple.

Quelques-uns des bailliages de Poyayan sont fort incommodés du voisinage de ces Indiens *Bravos* dont j'ai déjà parlé. Leur courage va jusqu'à la fureur, du moins contre les Espagnols, dont ils ne veulent recevoir aucune proposition, & auxquels ils ne font point de quartier. Ils s'efforcent d'entretenir cette haine dans l'esprit de leurs enfans, en rappelant sans cesse l'époque de la conquête de leur pays, & les cruautés des Conquérans. Comme ils ont conservé l'usage des Quippos, ils leur montrent à chaque instant, ceux qui marquent l'arrivée des Castillans : » souvenez-vous, leur disent-ils, qu'il » vint alors une troupe de brigands dans

SUITE DE TERRE-FERME. 69

» des barques ailées, pour piller nos
» biens, violer nos femmes, & nous
» tuer nous-mêmes ».

Dans les grandes chaleurs, les Indiens de cette province, ne se font pas de scrupule de quitter une sorte de chemise qui leur sert d'habit, mais en réservant toujours de quoi mettre la pudeur à couvert. Les petits garçons & les jeunes filles sont tout à fait nus; mais jusqu'au tems seulement où la nature commence à leur en faire sentir le danger. Alors la bienséance devient si rigoureuse, que les filles ne peuvent plus paroître en public sans un voile, même sur le visage. A la vérité, ces beautés sauvages ne sont pas long-tems captives; on les met de très-bonne heure sous la puissance d'un mari.

Le climat de Popayan, du Darien, de Panama, de Porto-Belo, de Bogota, de Carthagene, de Cunama & de toutes les provinces de Terre-Ferme, n'est pas fort différent de celui des autres pays qui répondent aux mêmes latitudes, vous devez juger que la plupart de leurs productions sont les mêmes: aussi ne m'arrêterai-je qu'à celles qui, par quelque propriété particu-

70 SUITE DE TERRE-FERME.

liere , semblent porter un caractère de distinction. On trouve, par exemple, dans l'isthme de Darien , une sorte de sanglier , que les Indiens appellent *Peccaris*. Il est noir , & a de petites jambes , qui ne l'empêchent pas de courir fort vite. Ce qu'on remarque de plus extraordinaire dans cet animal , c'est qu'au lieu d'avoir le nombril sur le ventre , il le porte au milieu du dos. Quand il est tué , pour peu qu'on diffère à lui couper cette partie , sa chair se corrompt & n'est plus bonne à manger.

L'oiseau que les Espagnols nomment *Gallinazo* , parce qu'il ressemble à une poule , se familiarise dans les villes , & se tient sur les toits des maisons. On se repose sur lui du soin de les nettoyer ; car il n'y a point d'insectes , dont il ne fasse sa proie. Si cette nourriture lui manque , il a recours à d'autres ordures. Ces oiseaux ont l'odorat si subtil , que , sans autre guide , ils trouvent les bêtes mortes à trois ou quatre lieues à la ronde , & ne les abandonnent , qu'après en avoir dévoré toutes les chairs. S'ils sont pressés par la faim , ils attaquent les bestiaux ; une vache , un porc qui a la moindre blessure , ne peut évi-

fer leurs coups par cet endroit. Ils aggrandissent la plaie avec leur bec, & ne lâchent pas prise, qu'ils ne l'aient rendue mortelle.

Le Colibri, petit oiseau de la grosseur d'un hanneton, est un des plus rares ouvrages de la nature. Vous demandez si c'est véritablement un oiseau, ou un insecte volant ? Jugez-en par cette description. Il y en a de grandeurs différentes & de diverses couleurs. Il s'en trouve de si petits, qu'on leur a donné le nom d'Oiseaux-Mouches. Les Espagnols les appellent *Tomínios*, parce qu'avec leurs nids ils ne pèsent que deux tomines d'Espagne, c'est-à-dire vingt-quatre grains. Leur bec est extrêmement pointu, noir & délié. Les plumes commencent à son extrémité inférieure, sont fort petites à leur naissance, augmentent en grandeur jusqu'au-dessus de la tête, & forment, dans cet endroit, une petite huppe, qui imite toutes les couleurs des pierres précieuses. Le manteau est d'un verd obscur, mais doré; les ailes d'un violet foncé, un peu pâle; & la queue, aussi longue que tout le corps, varie selon la position de l'œil qui la regarde. Le dessous du ventre

72 SUITE DE TERRE FERME.

tire sur le noir, mêlé de violet, de verd,
d'aurore, toujours d'une apparence dif-
férente, suivant la situation de l'obser-
vateur. Ces oiseaux, même desséchés,
font un ornement si brillant, que les
femmes du pays les suspendent à leurs
oreilles. Quoiqu'infinitement petit, le
colibri fait se rendre redoutable aux
volatiles même de la plus grande es-
pece, qui cherche à surprendre les jeu-
nes dans leur nid. Dès que l'ennemi
paroît, le pere se met à sa poursuite;
& s'il peut l'atteindre, il s'attache à lui
avec ses griffes; & de son bec, acéré &
pointu comme une aiguille, il le piqué
si vivement sous les ailes, qu'il le met
hors de combat. Ces oiseaux volent
avec tant de rapidité, qu'on les entend
plutôt qu'on ne les voit. Ils excitent
une espece de bourdonnement, qu'on
dit être leur unique ramage. Ils ne se
nourrissent que du suc des fleurs: rare-
ment ils s'y reposent. Ils voltigent au-
tour, comme le papillon, & en tirent
le miel avec leur langue. Ils font de
petits nids d'une forme élégante, & les
garnissent de coton, avec une pro-
preté, une dextérité merveilleuse. Ils
ne pondent que deux œufs, gros comme
des

SUITE DE TERRE-FERME. 73

des pois : le mâle & la femelle les couvrent l'un après l'autre. Les petits étant éclos, ne paroissent que comme des mouches. Ils se couvrent peu-à-peu d'un duvet très-fin, auquel succedent des plumes très-déliçates. L'on dit que la seule façon de prendre cet oiseau, est de l'étourdir en lui jettant un peu de sable, ou de lui présenter une baguette frottée de gomme ou de glu. Quand on veut le conserver après sa mort, ou lui enfonce, dans le fondement, un brin de bois, que l'on tourne pour en arracher les intestins. Ensuite, on le fait sécher, ou à la cheminée ou dans une étuve, enveloppé de papier, afin que ni la fumée, ni une chaleur trop vive ne puisse gâter le brillant coloris de son plumage.

On trouve aussi à Terre-Ferme, une sorte de renard, qui, quand il est poursuivi par un chien ou par d'autres bêtes, mouille, en fuyant, sa queue dans son urine, & leur en jette au museau. L'odeur en est si affreuse, qu'elle suffit pour les arrêter. On assure qu'elle se fait sentir d'un quart de lieue, & dure près d'une demi-heure.

C'est une opinion générale à Para-

ma, que les campagnes voisines produisent un serpent à deux têtes, une à chaque extrémité, dont le venin n'est pas moins dangereux d'un côté que de l'autre. Je croirois plus aisément que la figure de ce reptile, étant semblable à celle d'un ver, on ne distingue pas dans quelle partie se trouve la tête. Ce ne peut donc être qu'une opinion populaire; & je n'en parle, que pour éviter le reproche d'avoir passé sous silence ce qu'on raconte de cet animal.

Le Colimaçon-Soldat, autre production propre de ce pays, est un insecte de deux pouces de long, qui, depuis le milieu du corps, jusqu'à l'extrémité postérieure, a la figure des limaçons ordinaires: par l'autre moitié, il ressemble à l'écrevisse. Il n'a ni coquille, ni écaille; mais pour se mettre à couvert & se loger, il s'empare de celle de quelque autre colimaçon, proportionnée à sa grandeur. Tantôt il marche avec cette coquille; tantôt il en sort pour chercher sa nourriture; mais si quelque danger le menace, il court vite la reprendre. Il y rentre par la partie de derrière, & se défend avec celle de devant. Lorsqu'il devient assez gros,

SUITE DE TERRE-FERME. 75

pour ne pouvoir plus se servir de sa première demeure , il a recours à une plus grande , & tue le propriétaire pour se mettre à sa place.

En arrivant près de la côte de Sainte-Hélène , dans le Guayaquil , je voulus vérifier si elle produit effectivement , comme on le dit , l'animal qui contenoit l'ancienne pourpre. Nous trouvâmes , sur les rochers qu'arrose la mer , un assez grand nombre de petits limaçons , qui ne peuvent être en effet , que le *Murex* des Anciens. Leur coquille mince , & peu dure , ressemble à celle de certains animaux , qui se voient dans quelques étangs , ou dans le bassin des fontaines. Les Indiens les rassemblent dans des vases , parce qu'il est rare d'en trouver beaucoup à la fois , & les conservent dans l'eau , jusqu'à ce qu'ils en aient une quantité proportionnée à ce qu'ils veulent teindre. Ce coquillage est de la grosseur d'une noix , & renferme une liqueur qui paroît n'être que le sang du limaçon. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe , prend une couleur si vive & si forte , qu'il n'y a point de lessive qui l'efface. Elle n'en devient au contraire que plus éclatante ;

76 SUITE DE TERRE-FERME.

& le tems même ne peut la ternir;

Pour avoir de cette teinture, les uns tuent l'animal, le tirent de sa coquille, l'écrasent avec un couteau, & en recueillent tout le sang. D'autres, sans le faire mourir, ni même l'arracher entièrement de sa maison, se contentent de le presser, pour lui faire rendre une partie de sa liqueur, le remettent sur le roc où ils l'ont pris, & lui laissent le tems de se rétablir. Ils le reprennent & le pressent encore; mais il fournit moins de pourpre que la première fois; & à la troisième, il n'en donne presque plus. Si l'on continue, il meurt en perdant le principe de la vie, qu'il n'a plus la force de renouveler.

Ne croyez pas que le fil, l'étoffe ou les rubans teints de ce sang, soient communs; il faut une assez grande quantité de cette couleur pour une once de lin ou de coton; & il est difficile de s'en procurer. Elle n'en est que plus estimée; & ce qui ne se vendroit qu'un écu sans cette teinture, en vaut plus de trente teint du sang de ce limaçon. Une de ses propriétés les plus singulières, c'est, dit-on, qu'il donne au fil une différence de poids, suivant les différentes heures,

SUITE DE TERRE FERME. 77

où on le pèse ; c'est pourquoi les Marchands ne manquent jamais de spécifier l'heure , à laquelle ces fortes d'ouvrages doivent être pesés.

J'arrive , Madame , dans la plus opulente contrée de l'univers , si le pays qui renferme le plus d'or dans son sein , doit être regardé comme le plus riche. Peut-être n'avez-vous pas bien présente à l'esprit la conquête du Pérou. Je viens d'en recueillir les principales circonstances dans les Auteurs Espagnols ; elles feront le sujet de ma première lettre.

Je suis , &c.

A Guayaquil , ce 16 avril 1751.



LETTRE CXXXIX.

LE PEROU.

TROIS Espagnols, qui s'étant établis dans la ville naissante de Panama, y avoient acquis de grandes richesses, offrirent leurs services au gouverneur, pour faire de nouvelles découvertes dans la mer du Sud. Ce dernier se laissa persuader d'autant plus facilement, qu'il n'y mettoit rien du sien, & que, maître des conditions, il pouvoit en tirer tout l'avantage. François Pizarre, Diegue d'Almagro & Fernand de Luques firent entr'eux une association, dont les principaux articles portoient : « que Pizarre, connu pour un » homme courageux, & long-tems » exercé dans les guerres contre les Indiens, seroit chargé de l'expédition ; » qu'Almagro fourniroit les provisions nécessaires, prendroit soin des préparatifs ; & que Fernand, qui étoit un riche ecclésiastique, pourvoiroit aux autres dépenses ».

Ce traité fit beaucoup de bruit dans

Panama; & l'on ne pouvoit concevoir que trois personnes si sages engageassent toute leur fortune, pour la conquête d'un pays, où il n'y avoit, disoit-on, que des marais & des terres stériles. Pour cimenter l'association, & commencer l'entreprise par un acte de religion, Fernand de Luques dit la messe, sépara l'Hostie en trois, en prit une partie, & donna les deux autres à ses Associés. Plusieurs doutèrent du succès de ce voyage; d'autres, connoissant la prudence de Pizarre, en conçurent de favorables espérances.

Ceux qui ont parlé de la naissance de cet Espagnol, le disent fils naturel d'un gentilhomme d'Éstramadure. Son pere l'exposa d'abord à la porte d'une église; mais on l'obligea d'en prendre soin; & il le fit avec tant d'indifférence, qu'au lieu de lui donner l'éducation qu'il lui devoit, il l'envoya garder les porcs. Guidé par un sentiment de la nature, Pizarre méprisa bientôt cette vile occupation, pour embrasser un genre de vie actif & plus honnête. Il s'embarqua pour les Indes occidentales; & passant successivement par les emplois les plus bas, il parvint à des pos-

tes importans, & s'y enrichit. Il paroïssoit disposé à jouir tranquillement de sa fortune à Panama, lorsque le desir de l'augmenter l'engagea dans ce nouveau projet. Diegue, son collegue, avoit pris le nom d'Almagro, d'une ville Espagnole de la province de Castille, où il avoit été trouvé dans les rues étant enfant. On n'a jamais sçu de qui il avoit reçu la naissance; & son éducation ne fut pas plus soignée que celle de Pizarre.

Tels étoient les deux aventuriers, par qui Charles-Quint acquit de nouvelles terres, plus vastes, plus riches que le Mexique, & gouvernées par un Prince aussi despotique que Montezuma. Pizarre attaqua le Pérou avec cent cinquante hommes d'infanterie, soixante cavaliers, & une douzaine de petits canons, que traînoient quelques esclaves du pays, déjà domptés. Ces canons, les chevaux, les armes de fer firent, sur les Péruviens, le même effet que sur les Mexicains; & l'on n'eut guere que la peine de tuer des hommes.

En partant de Panama, vers le milieu de novembre de l'année 1524, Pizarre n'avoit qu'un seul vaisseau &

deux canots. Je supprime les obstacles qu'il trouva d'abord , soit de la part des sauvages , soit par la misere extrême , qui accompagna cette expédition. Quelques-uns de ses gens , rebutés de ce qu'ils avoient souffert , & tremblant pour l'avenir , avoient écrit à leurs amis de prier le Gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans cette entreprise , & de lui demander ses ordres , pour faire revenir ceux qui s'y étoient malheureusement engagés. On y envoya un officier , nommé *Tafur* , chargé de ramener tous ceux qui ne seroient pas contens de leur sort. *Tafur* les ayant joints , se plaça à un des bouts du navire , mit , à l'autre extrêmité , *Pizarre* avec ses gens , fit une raie au milieu du vaisseau , & dit que ceux qui voudroient s'en retourner à *Panama* , vinssent de son côté ; que ceux qui ne passeroient pas la raie , pouvoient demeurer. Il n'en resta que quatorze , qui s'offrirent de mourir pour le Capitaine , & de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. C'est à leur constance , & à cet attachement pour leur Chef , que la monarchie Espagnole est rede-

vable de la conquête du Pérou.

Ils suivirent la côte , & vinrent mouiller dans une baie , où ils apperçurent quelques habitans. Pizarre y envoya deux officiers avec un interprete ; & à leur retour , ils ne pouvoient trop se louer de la maniere dont on les avoit accueillis. Ils parlerent sur-tout d'une dame , dont la naissance égaloit la beauté , & qui , par son esprit , ses graces , sa politesse & ses connoissances , méritoit l'hommage des Castellans. Elle se nommoit Capillana : étant restée veuve très jeune , d'un seigneur Péruvien , elle avoit préféré le séjour de la province , où elle tenoit un rang distingué , à celui de la Capitale , où elle étoit née , & de la Cour , où elle avoit vécu. Elle desiroit de voir Pizarre , qui , de son côté , témoigna le plus grand empressement de se rendre dans son palais. Il lui en fit demander la permission , qui lui fut accordée ; & elle le reçut avec une suite nombreuse.

La jeune & belle Péruvienne le conduisit sous un berceau de verdure , lui fit présenter des rafraichissemens , & le régala de plusieurs divertissemens du

pays. Une réception si galante fut le prélude d'un attachement vif & tendre, qui se forma entr'eux dès cette première entrevue, & dura autant que leur vie.

La politique, plus que l'amour, agissoit sur le cœur de Pizarre: il n'ignoroit pas ce qu'avoit valu a sa nation, la passion des Américaines pour les Espagnols. « Ce fut une Indienne, » disoit-il, qui fournit des vivres à » Colomb, débarqué pour la première » fois aux Antilles. Une fille, amoureuse de Dias, favorisa l'établissement de la ville de Saint-Domingue. » Marine, maîtresse de Cortez, fut le » principal instrument de la prise du » Mexique ». Les femmes sauvages de la Louisiane, préservèrent, par des avis donnés à propos, les colons François d'un massacre général. On ne devoit pas s'attendre à de moindres secours de la part de Capillana, qui joignoit à beaucoup d'amour, une naissance distinguée, l'affection des peuples, de la beauté, & plus d'esprit qu'on n'en trouve communément chez les Indiennes.

Dans un long discours que lui tin: le

Général Castillan , il lui parla de l'excellence de la religion chrétienne , des erreurs de l'idolatrie , & l'exhorta , ainsi que ceux qui l'écoutoient , à embrasser la foi de Jésus-Christ , & à se soumettre au roi d'Espagne , à qui le souverain Pontife , vicaire de Dieu sur la terre , avoit cédé tout le continent. La jeune Péruvienne , quoique favorablement disposée pour l'Orateur , répondit que sans avoir de grandes lumières sur la religion , elle étoit contente de celle de ses ancêtres : qu'à l'égard des pays , dont le Chef des Chrétiens avoit fait présent au Monarque Espagnol , sans les connoître , sans savoir même où ils étoient situés , il ne les lui avoit donnés probablement , que parce qu'il ne les avoit pas ; car s'ils lui eussent appartenu , il y a apparence qu'il les auroit gardés pour lui-même.

« Pour moi , ajouta-t-elle , je ne re-
 » connois pour mon Souverain , que ce-
 » lui qui regne au Pérou. Je n'ai jamais
 » cru que nous dussions obéir à un au-
 » tre maître. Il descend de ce premier
 » Inca , fils du soleil , que son pere en-
 » voya dans cette contrée , avec sa

» fœur , pour en civilifer les habitans ,
 » leur donner des loix , leur apprendre
 » à cultiver la terre , à fe nourrir de
 » fes fruits , & fonder dans le pays ,
 » la religion & le culte du Dieu de la
 » lumiere. Les premiers Indiens , aux-
 » quels ils s'adrefferent , touchés de la
 » douceur de leurs difcours , les fui-
 » virent en foule à la montagne d'Hua-
 » nacaury , où l'Inca bâtit la ville de
 » Cufco , dont il fit la capitale de fon
 » empire. Les nouveaux fujets , char-
 » més de la vie paifible qu'il établiffoit
 » parmi eux , fe répandirent de tous cô-
 » tés , pour informer d'autres peuples
 » de leur bonheur , & les inviter à le
 » partager. Il fe forma plufieurs bour-
 » gades ; & le domaine du nouveau
 » Monarque s'étendit , à mefure que
 » les nations voifines fe poliçoient. Ce
 » prince fe nommoit Manco-Inca , ou
 » Manco-Capac ; & fa fœur , qui étoit
 » auffi fa femme , Mama-Huaco. Le
 » mot d'Inca fignifie proprement Sei-
 » gneur , Roi , ou Empereur ; & ce
 » titre fe donne , par extenfion , aux
 » descendans du fang royal. Capac
 » veut dire un homme riche en vertus
 » & en pouvoir.

» Les deux Fondateurs de cette na-
 » tion enseignèrent à leurs peuples
 » l'art de l'agriculture , & celui de
 » conduire les eaux dans les terres ,
 » pour les rendre fertiles. Ils établirent
 » dans chaque habitation , un grenier
 » public , pour y mettre en réserve ,
 » les denrées de chaque canton. Ils les
 » distribuèrent aux habitans , suivant
 » leurs besoins , en attendant que l'em-
 » pire fût assez formé , pour y faire
 » une juste répartition des terres. Ils
 » obligèrent leurs sujets à se vêtir ; &
 » le Prince donna lui-même le modele
 » des habits. La Reine montra aux
 » femmes la maniere de filer la laine ,
 » & d'en faire de l'étoffe. Chaque peu-
 » plade eut son Chef , que nous nom-
 » mons *Curaca* , & que vous appelez
 » *Cucique*. Ces places étoient la récom-
 » pense de la fidélité & du zele.

» Les loix que Manco-Capac fit re-
 » cevoir au nom du Soleil , étoient con-
 » formes aux simples inspirations de la
 » nature. La principale ordonnoit que
 » les hommes s'aimassent mutuelle-
 » ment , & portoit des peines propor-
 » tionnées au degré d'infraction. L'ho-
 » micide , le vol & l'adultere étoient

» punis de mort. Le culte n'avoit pour
 » objet, que la bienfaisance de l'astre
 » qui nous éclaire. Le pere du Monar-
 » que devint le Dieu des sujets. Ils ado-
 » rerent le Soleil, comme la source de
 » tous les biens naturels. Le Prince lui
 » fit ériger un temple, & voulut que
 » les Prêtres fussent de la race des Incas.
 » Il plaça à côté un monastere pour
 » des femmes, qui toutes devoient être
 » issues de son sang. Il immola des ani-
 » maux ; il offrit du grain, des fruits,
 » des liqueurs ; mais il eut en horreur
 » les victimes humaines : nous étions
 » encore plus éloignés d'en faire notre
 » nourriture, comme j'ai appris que
 » vous nous en soupçonniez ; & com-
 » me on dit même que vous en accu-
 » siez les Mexicains, pour diminuer
 » ce qu'il y avoit d'odieux dans vos
 » procédés envers ces peuples.
 » Dès l'âge de huit ans, les jeunes
 » vierges sont renfermées dans des cloî-
 » tres, où les hommes ne peuvent en-
 » trer sans crime. Le nombre de ces
 » filles monte à plus de mille, dans la
 » seule ville de Cusco. Elles sont gou-
 » vernées par de plus vieilles, qui leur
 » apprennent le service des autels. Les

» unes font destinées à passer leur vie
 » dans ce saint exercice , les autres à
 » devenir les épouses du Souverain.
 » Elles sortent lorsqu'il les fait appel-
 » ler ; en attendant elles s'occupent à
 » faire des étoffes que l'Empereur dis-
 » tribue aux courtisans & aux soldats
 » qui se font distingués par des actions
 » d'éclat. Les femmes qu'il a une fois
 » employées à ses plaisirs , ne retour-
 » nent plus au monastere ; elles passent
 » au service de la Reine ; & quelques-
 » unes font renvoyées à leurs parens :
 » mais après avoir eu les bonnes gra-
 » ces du Monarque , elles ne peuvent
 » plus appartenir à personne. Manco-
 » Capac ordonna que celles qui se lais-
 » seroient corrompre , fussent enter-
 » rées vives ; & la même loi condam-
 » noit au feu le corrupteur & toute sa
 » famille.

» Après avoir vu croître heureuse-
 » ment son empire , & se sentant près
 » de sa fin , l'Inca fit assembler ses en-
 » fans , les grands de la Cour , les Cu-
 » racas ou Gouverneurs des provin-
 » ces , & leur dit : « mon âge s'affoiblit ;
 » le Soleil mon pere m'appelle au re-
 » pos d'une meilleure vie. Je vous ex-

LE PEROU. 89

» horte de sa part à l'observation des
» loix, & vous assure en même tems,
» que sa volonté est qu'on n'y fasse
» aucun changement. Enfin il mourut,
» pleuré de tous ses peuples, qui le
» regarderent, non-seulement comme
» leur législateur & leur pere, mais
» encore comme un Dieu, à l'honneur
» duquel ils instituerent des fêtes &
» des sacrifices. Son culte fait aujour-
» d'hui partie de notre religion.

» Le fils aîné de ce Prince monta sur
» le trône après sa mort. Sans employer
» la force des armes, il vit de nouveaux
» peuples se ranger sous sa domination,
» & étendit les limites de son empire,
» par la seule opinion qu'il donna de ses
» vertus. Comme son pere, il épousa
» sa propre sœur; il eut, comme lui,
» plusieurs concubines, dont il laissa
» une nombreuse postérité. Sa maxime
» étoit, que les enfans du Soleil ne
» pouvoient trop se multiplier.

» Le regne de son successeur fut une
» suite d'événemens glorieux; mais les
» armes ne furent employées, que pour
» réduire, par la force, ceux qui re-
» fussoient de se rendre par la douceur.
» L'Inca parcourut deux fois son em-

» pire , pour rendre la justice à ses
 » sujets, & s'assurer que les loix étoient
 » observées.

» Son fils fut, comme lui, juste, pru-
 » dent & belliqueux. Il agrandit ses
 » états, rendit ses peuples heureux, &
 » laissa, après lui, un empire florissant,
 » que son successeur augmenta encore
 » par de nouvelles conquêtes. Ce der-
 » nier eut en horreur ce crime affreux,
 » que la nature abhorre, qui déshonore
 » votre sexe & humilie le nôtre. Il lui
 » fit dresser des bûchers, & voulut que
 » les coupables fussent brûlés vifs, avec
 » tout ce qui avoit servi à ce genre de
 » volupté.

» Ce même Monarque eut un petit-
 » fils, dont le regne fut marqué par une
 » aventure extraordinaire. Il se nom-
 » moit Huacac , parce qu'on prétend
 » qu'à sa naissance , il avoit versé
 » des larmes de sang. L'aîné de ses en-
 » fans lui ayant causé divers chagrins
 » par son orgueil , l'Empereur l'en-
 » voya garder les troupeaux du So-
 » leil , dans des pâturages peu éloignés
 » de la Cour. Pendant son exil, le jeu-
 » ne prince vit en songe un homme bar-
 » bu , en habit étranger , qui lui dit : je
 » suis fils du Soleil , & frere de Man co-

» Capac. Je m'appelle Vira-Cocha; &
 » je viens vous avertir que plusieurs
 » provinces de l'empire se sont révol-
 » tées. Donnez-en avis au Roi votre pe-
 » re; & dites lui de ne rien craindre,
 » parec que je promets de le secourir.
 » Le Prince ne manqua pas d'en infor-
 » mer l'Empereur, qui, comme on fait
 » à la Cour, se mocqua de cette appari-
 » tion. Cependant la nouvelle se ré-
 » pandit bientôt, que les peuples s'é-
 » toient soulevés, qu'ils avoient massa-
 » cré les gouverneurs, & marchaient
 » vers la capitale, au nombre de qua-
 » rante mille hommes. Le Monarque
 » effrayé alloit abandonner la ville,
 » lorsque le jeune prince, à qui le nom
 » de Vira-Cocha étoit resté depuis son
 » rêve, se mit à la tête des plus braves,
 » résolu de défendre les états de son
 » pere, aux dépens de sa vie. Il alla
 » au-devant des rebelles; la bataille
 » fut sanglante; mais il demeura vain-
 » queur, & s'empara du trône.

» Vira-Cocha fut non-seulement un
 » grand prince, mais le plus célèbre de-
 » vin de son tems. Il prédit que dans la
 » suite des siècles, il arriveroit une na-
 » tion inconnue, qui envahiroit l'em-

» pire, & changeroit la religion du
 » pays. L'époque est fixée au douzième
 » règne des Incas ; & cette prédiction,
 » qui a passé d'âge en âge, se conserve
 » encore parmi nous. Mais j'ajoute peu
 » de foi à cette tradition populaire, à
 » moins que vous ne soyez vous-mê-
 » mès ce peuple nouveau, annoncé par
 » Vira-Cocha, & auquel doit être
 » transmise la puissance des Incas. Les
 » douze règnes, depuis Manco-Capac,
 » sont accomplis dans la personne de
 » l'Empereur régnant ; & si le sceptre
 » doit passer en d'autres mains, nous
 » touchons au moment de la révolu-
 » tion. Celle que mon cœur éprouve
 » dans ce moment, dit-elle tout bas
 » à Pizarre, en regardant tendrement
 » ce Général, pourroit me rendre
 » probable un événement si dépourvu
 » d'ailleurs de vraisemblance ».

Après ce premier entretien, les Espagnols se retirèrent satisfaits de la réception. Pizarre se ménagea des entrevues secrètes & particulières avec l'aimable Capillana ; ils se jurèrent mutuellement une fidélité inviolable ; & l'Indienne promit aux Castillans de les attendre à leur retour, & de les servir

de tout son pouvoir. Lorsqu'ils furent prêts de mettre à la voile, un d'entr'eux, nommé Alcon, qui en étoit devenu excessivement amoureux, demanda qu'on le remit à terre. Cette faveur lui ayant été refusée, la tête lui tourna totalement. Il s'imagina qu'il étoit roi, Capillana, son épouse, & ses compagnons, des usurpateurs & des brigands, qui venoient pour lui enlever sa femme & sa couronne. Il dit qu'il défendrait l'un & l'autre à la pointe de l'épée; & la tirant à l'instant, il auroit commis quelque violence, si le pilote ne l'avoit jetté à terre d'un coup de rame.

Après plusieurs jours de navigation & beaucoup de traverses, Pizarre vint mouiller dans la rade de Tumbes. Il fit dire aux Indiens, que son dessein étoit de rechercher leur amitié; qu'il les prioit d'en avertir leur Cacique. Un d'eux s'étant présenté, fit diverses questions aux Espagnols. Le Général répondit qu'il venoit de Castille; qu'il étoit sujet d'un roi très-puissant; que, par ses ordres, il avoit fait le tour d'une grande partie du monde, pour venir apprendre aux Péruviens, qu'ils adoroient

de fausses divinités, & leur faire connoître le vrai Dieu. Il fit boire ensuite du vin d'Espagne au Cacique, qui le trouva excellent, & invita ces étrangers à se rendre dans son habitation. L'ingénieur du vaisseau le suivit, pour reconnoître par où l'on pourroit tenter l'attaque de la place, lorsqu'on y reviendrait avec de plus grandes forces. Il fut agréablement reçu des habitans. Le Cacique, le voyant armé d'un fusil, voulut en savoir l'usage : l'officier en tira un coup contre une planche, que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit & l'effet firent les Indiens d'une telle frayeur, que les uns se laisserent tomber ; & les autres poussèrent de grands cris. Le Chef plus résolu, mais gardant un silence d'étonnement, fit amener un tigre & un lion, & pria l'espagnol de tirer une seconde fois. Le coup fit non-seulement tomber encore une grande partie des assistans, mais effraya les deux animaux, jusqu'à leur ôter leur férocité. Le Cacique se tournant alors vers l'Officier, & lui présentant d'une liqueur du pays : « bois donc, » lui dit-il, d'un air d'admiration,

» puisque tu fais un bruit si terrible ; tu
 » ressembles au tonnerre du ciel ».

L'Ingénieur visita la place , & fut conduit dans un monastere de vierges , qui , quoique consacrées au service des Dieux , ne lui parurent point insensibles aux regards des hommes. Elles s'occupaient à des ouvrages de laine ; & la plupart étoient d'une beauté ravissante. L'Espagnol avoit apperçu beaucoup de vases d'or & d'argent dans cette habitation ; les mêmes métaux éclatoient dans le temple en plaques diversément enchassées ; & tout y représentoit une extrême abondance de richesses.

- Le récit qu'il fit à son retour , excita des transports de joie dans le vaisseau. Ce qu'il dit de la beauté des vierges du Soleil , de leur penchant à l'amour , frappa sur-tout l'imagination de ces galans Espagnols , & fit gémir Pizarre d'avoir été abandonné de ses gens : l'état de ses forces ne lui laissoit aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte. Ils demanderent au ciel , par de ferventes prieres , de les faire revenir mieux accompagnés , & de les rendre

maîtres d'un pays , où l'ambition , l'intérêt & la volupté pouvoient être souverainement satisfaits. Pizarre céda aux instances de sa troupe , qui le pressoit de s'en retourner , promettant de le suivre , lorsqu'il seroit en état de se faire respecter dans une région , qu'ils reconnoissoient comme la plus riche , la plus délicieuse de l'univers. Ils s'étoient accoutumés à la nommer Biru , ou Birou , du nom d'une riviere du pays ; de-là vint , avec quelque changement , celui de Pérou , sous lequel on a compris plusieurs états qui portoient alors des noms divers.

De retour à Panama , Pizarre entreprit le voyage d'Espagne. Arrivé à Tolède , où Charles-Quint tenoit sa Cour , il présenta à ce Prince quelques Péruviens dans les habits de leur nation , & différentes pieces de vaisselle d'or , L'Empereur les reçut avec des marques de bonté , & fit à Pizarre plusieurs questions sur la forme du gouvernement , les mœurs des habitans , les loix , les arts de cette contrée , auxquelles ce dernier satisfit de la maniere suivante.

« Le peuple Péruvien est divisé en
» décuries , dont chacune a son Chef,
» De

» De cinq en cinq, il y a un Officier
 » supérieur ; un autre de cent en cent,
 » & un autre de mille en mille : jamais
 » les départemens ne passent ce nom-
 » bre. L'emploi des Décurions est de
 » veiller à la conduite & aux besoins
 » de ceux qui sont sous leurs ordres ,
 » d'en rendre compte à l'Officier su-
 » périeur , de l'informer des défordres
 » ou des plaintes , de tenir un registre
 » des nouveaux nés & des morts dans
 » leur département. Les Officiers de
 » chaque bourgade jugent , sans appel,
 » de tous les différends ; mais s'il naît
 » quelques difficultés entre les pro-
 » vinces, la connoissance en est référé-
 » vée aux Incas.

» La vénération pour l'Empereur
 » va jusqu'à l'adoration. Outre les lu-
 » mières qu'il reçoit, chaque mois , sur
 » le nombre de ses sujets, il envoie sou-
 » vent des visiteurs, qui observent la
 » conduite des Chefs, avec le pouvoir
 » de punir les coupables, dont le châ-
 » timent est toujours plus rigoureux
 » que celui du peuple. L'autorité du
 » Prince est si peu limitée, qu'elle s'é-
 » tend aux personnes comme aux biens.
 » Non-seulement il a le choix des ter-

» res & des autres possessions ; mais il
» peut prendre , parmi toutes les jeu-
» nes filles de son royaume , celles qu'il
» trouve les plus aimables , pour en
» faire ses servantes , ses maîtresses , ou
» ses femmes.

» A l'exemple du fondateur de la
» monarchie , l'héritier présomptif du
» trône doit se marier avec sa sœur ai-
» née ; & s'il n'en a point d'enfans , ou
» que la mort la lui enlève , il épouse
» la seconde , & successivement toutes
» les autres. S'il n'a pas de sœur , il se
» marie avec la plus proche parente.
» Les autres Incas prennent aussi des
» femmes de leur sang ; mais les sœurs
» sont exceptées ; ce droit étant uni-
» quement réservé à l'Empereur & à
» l'aîné de ses fils.

» La polygamie fut défendue dès le
» commencement de la monarchie ; le
» Législateur ordonna aussi , que les
» hommes ne se marieroient pas avant
» l'âge de vingt ans , pour être en état
» de gouverner leurs familles , & de
» pourvoir à leur subsistance. Tout
» est réglé , jusqu'à la forme des ma-
» riages. L'Inca fait assembler , tous les
» ans , dans son palais , ce qu'il y a de

» princes & princeſſes nubiles de ſon
 » ſang. Il les appelle par leurs noms ;
 » prenant la main de l'époux & de l'é-
 » pouſe , il leur fait donner la foi mu-
 » tuelle aux yeux de toute ſa Cour. Le
 » lendemain , des miniſtres nommés
 » pour cet office vont faire la même
 » cérémonie dans la Capitale ; & cet
 » exemple eſt ſuivi , dans les provin-
 » ces , par les Caciques. Auſſi l'état
 » conjugal eſt-il ſi reſpecté , que dans
 » chaque maiſon , la femme légitime a
 » toute la diſtinction d'une Reine , au
 » milieu des concubines de ſon mari ,
 » dont le nombre n'eſt pas borné. Elles
 » ne laiſſent pas de ſ'occuper enſemble
 » à des ouvrages qui conviennent à leur
 » ſexe ; & elles ſont ſi laborieuſes ,
 » que dans leurs amuſemens même &
 » leurs viſites , elles ont toujours les
 » inſtrumens du travail à la main. On
 » ne ſouffre point de courtiſannes dans
 » les villes ; mais elles ont la liberté
 » de ſe faire des cabanes au milieu des
 » champs. Quoique leur commerce ſoit
 » permis aux hommes , les femmes
 » ſe déshonoreroient de leur parler .

» C'eſt toujours le fils aîné de l'Em-
 » pereur , qui hérite de la couronne ; &

» cet usage est aussi ancien que la mo-
 » narchie. Parmi les grands, la succes-
 » sion varie , suivant les différentes
 » coutumes des provinces. Dans les
 » unes, elle tombe à l'aîné des enfans
 » mâles ; dans d'autres, tous les freres
 » y ont une égale part. Dans quelques
 » autres enân , l'héritier , entre plu-
 » sieurs freres , est choisi par le peuple.
 » Un des premiers soins du trône ,
 » regarde la culture des terres. Com-
 » me l'eau manque souvent au Pérou ,
 » les Incas ont fait construire, par-tout,
 » des aqueducs , qui en fournissent en
 » abondance. Les campagnes sont ap-
 » prées dans la même vue ; & celles
 » qui participent à l'arrosemens , sont
 » divisées en trois portions ; la pre-
 » miere pour le Soleil, c'est-à-dire ,
 » pour les Prêtres ; la seconde, pour
 » le Souverain, la troisieme, pour le
 » cultivateur. Le terrain qui ne peut
 » être arrosé, est planté d'arbres ou de
 » racines utiles ; & l'on en fait la même
 » distribution. Dans l'ordre de la cul-
 » ture , les champs du Soleil ont le pre-
 » mier rang ; ensuite ceux des veuves
 » & des orphelins ; ceux de l'Empe-
 » reur viennent les derniers. Tous les

» foirs, un officier monte sur une tour,
 » pour annoncer à quelle partie du tra-
 » vail on doit s'employer le jour sui-
 » vant.

» Le Prince n'exige d'autre tribut ,
 » que sa part dans les moissons , avec
 » des habits & des armes pour les trou-
 » pes. Mais toute la race des Incas , les
 » officiers du palais, les grands, les ma-
 » gistrats , les soldats, les veuves , les
 » orphelins en sont exempts. L'or &
 » l'argent qu'on apporte au Souverain,
 » est reçu à titre de présent ; parce qu'il
 » n'est employé qu'à l'ornement des
 » palais & des temples. Chaque can-
 » ton a son magasin pour les habits &
 » pour les armes , comme pour les
 » grains : & l'armée la plus nombreuse
 » peut être fournie, en chemin , de vi-
 » vres & d'equipages, sans aucun em-
 » barras pour le peuple.

» Il seroit difficile de ne pas se former
 » une idée avantageuse des Péruviens,
 » à la vue des monumens qui embel-
 » lissent leur empire. Je compte les
 » grandes routes entre ces merveilles.
 » Cinq cens lieues de montagnes, cou-
 » pées par des rochers, des vallées &
 » des précipices , offrent un chemin

» commode , depuis la province de
 » Quito , jusqu'à l'autre extrémité du
 » royaume. De hautes levées de terre
 » mettent les vallées au niveau des
 » plaines , & épargnent la peine de
 » monter & de descendre. Dans les dé-
 » ferts sablonneux , la route est mar-
 » quée par deux rangs de pieux , tirés
 » au cordeau , qui ne laissent aucune
 » crainte de s'égarer.

» Je n'ai point encore vu la Capi-
 » tale ; mais sur le récit de Capilla-
 » na , je puis en donner une légère
 » idée. Au milieu de la ville , on a
 » ménagé une grande place , d'où sor-
 » tent quatre belles rues , qui représen-
 » tent les quatre points du monde. Il y
 » a des quartiers assignés pour chaque
 » province ; & quand on s'y est une
 » fois établi , il n'est plus permis de
 » choisir un autre lieu pour sa demeure.
 » Chacun peut y suivre les usages
 » de son pays ; mais tous sont obligés
 » d'adorer le Soleil dans un temple
 » somptueux , où l'on voit , comme en
 » trophée , les idoles des peuples que
 » les Incas ont éclairés & soumis. La
 » figure du Soleil , telle que nos pein-
 » tres le représentent , mais d'une gran-

» deux monstrueuse , est d'or massif.
 » Vis à-vis de ce temple, il y en a
 » quatre autres qui offrent les mêmes
 » richesses. Le premier est consacré à
 » la lune; le second à l'étoile de Vénus,
 » le troisieme au tonnerre, le quatrieme
 » à l'arc en-ciel. Une salle voisine, où
 » les prêtres s'assemblent pour leurs
 » conférences de religion, est revêtue
 » de lames d'or ; les provinces cher-
 » chent aussi à se distinguer par leur ma-
 » gnificence, qui n'approche pourtant
 » pas de celle de la Capitale.

» Les rues de Cusco sont longues,
 » mais étroites, & toutes les maisons
 » bâties de pierre. On y compte un
 » grand nombre de palais & d'édi-
 » fices royaux, dont l'or & l'argent
 » sont la principale décoration. On
 » n'en fera point étonné, s'il est vrai
 » qu'on y apporte tous les trésors
 » de l'empire, & qu'il soit défendu,
 » sous peine de mort, de les en faire
 » sortir. On y voit encore les ruines
 » d'une fameuse forteresse, que les
 » Incas avoient élevée pour leur sû-
 » reté. Ils l'avoient environnée d'un
 » rempart, pour fermer tous les passa-
 » ges extérieurs, & se conserver, en

» même-tems , une communication li-
 » bre avec leurs sujets par des voutes
 » fouterraines , qui conduitoient à
 » trois autres forts , où ils entrete-
 » noient une nombreuse garnison. Les
 » murs étoient d'une hauteur extraor-
 » dinaire , composés de pierres bien
 » travaillées , & plus remarquables
 » encore par leur grosseur. On ne com-
 » prend pas comment , sans outils de
 » fer , sans machines , on a pu les tirer
 » des carrieres , les transporter dans le
 » lieu où elles sont employées , les faire
 » arriver à une si grande élévation. Du
 » fort des Incas , descend un ruisseau
 » qui coupe la ville en deux parties , &
 » laisse un espace de trois ou quatre
 » rues , où demeurent les Princes & les
 » Grands du royaume.

» Les Péruviens de tous les ordres
 » ont un soin extrême de l'éducation de
 » leurs enfans. Au moment de leur nais-
 » sance , ils les plongent dans l'eau froi-
 » de ; & chaque jour , ils leur font pren-
 » dre le même bain. Leurs berceaux sont
 » de petits hamacs , dont on ne les tire ,
 » que pour la propreté. Jamais les me-
 » res ne les prennent dans leurs bras , ni
 » sur leurs genoux. Elles se baissent sur

» le hamac , pour leur donner le lait , &
 » jamais plus de trois fois dans un jour.
 » On ne sevre les aînés qu'à l'âge de
 » deux ans ; & c'est l'occasion d'une fê-
 » te , dans laquelle on leur coupe les
 » cheveux , & on leur donne un nom.
 » Cette cérémonie se fait par un parrein
 » choisi entre les personnes du même
 » sang ; mais pour le fils aîné de l'Em-
 » pereur , c'est au Grand Prêtre , que
 » cet honneur appartient.

» Entre plusieurs fêtes que les Incas
 » ont établies au Pérou , la plus remar-
 » quable est le *Raymi* , qui consiste prin-
 » cipalement à manger le pain sacré ,
 » pétri par les vierges dévouées au cul-
 » te du Soleil. On le partage en petits gâ-
 » teaux , que l'on arrose , dit-on (mais
 » Capillana n'en vouloit pas convenir)
 » de sang tiré du front & des narines
 » des petits enfans. On consume ce pain
 » en présence des idoles , des prêtres &
 » des Incas. La fête se célèbre au mois de
 » juin , immédiatement après le solstice.
 » Les Grands s'assemblent dans la capi-
 » tale , se parent de ce qu'ils ont de plus
 » riche ; & le Monarque étale lui-même
 » toute sa magnificence. On se prépare
 » à la solemnité par un jeûne de trois

» jours , pendant lesquels on se prive
 » du commerce des femmes. On prétend
 » même qu'on fait une espece de con-
 » fession à des prêtres, qui, pour chaque
 » péché, rompent une petite corde en
 » signe d'absolution ; mais comme on
 » pourroit en faire une trop grande con-
 » sommation, ils ont soin de se les faire
 » payer d'avance. Les femmes se con-
 » fessent aux personnes de leur sexe ;
 » & les Incas , en vertu de leur rang
 » suprême, s'adressent immédiatement
 » au Soleil.

» Tant que le jeûne dure, on n'allu-
 » me du feu dans aucune partie de la
 » ville. La dernière nuit, les Prêtres pu-
 » rifient les animaux qui doivent servir
 » de victimes pour le sacrifice. Les Vier-
 » ges préparent le pain & les liqueurs,
 » qui se distribuent aux Incas & au peu-
 » ple. A la pointe du jour, l'Empereur
 » & les Princes marchent en procession
 » jusqu'à la grande place. Là, pieds
 » nus, & le visage tourné vers l'orient,
 » ils attendent, en silence, que l'astre
 » du jour monte sur l'horizon. Lorf-
 » qu'ils commencent à l'appercevoir,
 » ils s'accroupissent, étendent les bras,
 » ouvrent les mains, & les approchant
 » de leur bouche, les appliquent con-

» tre leurs levres, comme s'ils vou-
 » loient baiser les premiers rayons qui
 » sortent de leur brillante divinité. On
 » apporte alors , dans des vases d'or ,
 » les liqueurs destinées aux libations.
 » Le Prince se lève , & en verse dans
 » une coupe qu'il offre au Dieu de la
 » lumiere ; le reste se distribue entre
 » les Incas ; & chacun avale sa por-
 » tion d'un seul trait.

» On prend ensuite le chemin du tem-
 » ple ; mais le Monarque & les Princes
 » ont seuls droit d'y entrer. Les Grands,
 » restés à la porte , remettent leurs va-
 » ses aux Prêtres, avec diverses figures
 » d'animaux en or , qu'ils tenoient pen-
 » dant la procession , comme on porte,
 » en Espagne, les images de nos saints.
 » Après les oblations , les ministres
 » des autels amènent une multitude de
 » brebis & d'agneaux , qu'ils consa-
 » crent par des cérémonies mystérieu-
 » ses. Les chairs sont rôties en public ,
 » & mangées joyeusement par le peu-
 » ple , avec une profusion de liqueurs.
 » Le reste de la fête , qui dure neuf
 » jours , se passe en jeux , en danses,
 » en festins.

» J'ignore quelle idée les Péruviens

» se forment d'une autre vie ; je ſçais
 » ſeulement que les Incas ſont portés,
 » après leur mort, dans leur ſépulture,
 » où l'on dit qu'on enferme avec eux,
 » quelques-unes de leurs femmes. Sou-
 » vent cet honneur eſt diſputé entre
 » celles qui leur ont été les plus cheres.
 » De-là vient la loi qui oblige le mari
 » de régler ce point, en expirant. On
 » met ſur le tombeau des Grands, des
 » ſtatues qui les repréſentent, & ſur
 » les Morts du commun, des marques
 » de leur profeſſion.

» La langue commune de ces peu-
 » ples, eſt celle de Cuſco, que les
 » Incas ſe ſont efforcés d'introduire
 » dans les provinces conquiſes. Elle a
 » trois fortes de prononciations, qui
 » ſervent à varier la ſignification des
 » mots : celle des levres, celle du pa-
 » lais, & celle du goſier. En général,
 » je la crois aſſez énergique, & ſuſcep-
 » tible d'élégance ; mais elle eſt pau-
 » vre, & manque de termes pour ex-
 » primer les idées abſtraites & univer-
 » ſelles. Les êtres moraux & métaphy-
 » ſiques ne peuvent ſe rendre qu'im-
 » parfaitement, & par de longues pé-
 » riphraſes. Il n'y a point de mots pro-

» pres , qui répondent exactement à
 » ceux de vertu , de justice , de probi-
 » té , d'ingratitude , de reconnoissan-
 » ce , &c.

» Mais quelqu'indigente que soit
 » cette langue , elle n'en a pas été
 » moins cultivée par les poètes du
 » pays. Les Péruviens ont , comme
 » nous , leurs cantiques religieux &
 » leurs chansons galantes. Combien de
 » fois l'aimable Capilla ne m'en a-t-elle
 » pas chanté une qui commence & fi-
 » nit par ce refrain : *Mon chant vous*
 » *endormira ; & je viendrai vous surpren-*
 » *dre au milieu de la nuit.* Les grands
 » hommes sont les sujets ordinaires des
 » poèmes composés par la famille des
 » Incas pour l'instruction des peuples.

» Il y a encore un autre genre de poé-
 » sie utile aux mœurs. On représente
 » à Cutco des tragédies & des comédies.
 » Les premières donnent aux Prêtres ,
 » aux Guerriers , aux Juges , aux hom-
 » mes d'Etat , des leçons de leurs de-
 » voirs , & des modèles de vertus po-
 » litiques. Les secondes servent d'inf-
 » tructions aux conditions inférieures ,
 » & leur enseignent les vertus privées ,
 » & l'économie domestique.

» Les autres sciences font très-bor-
 » nées ; mais la religion qui tourne fans
 » cesse les regards de ce peuple vers
 » les cieus , l'a conduit à quelques
 » connoissances de l'astronomie. Il ne
 » distingue que trois planettes par des
 » noms propres ; le Soleil , la Lune &
 » Venus ; les autres sont comprises
 » sous le nom général d'étoiles. Les
 » moissons servent à marquer les sai-
 » sons ; les solstices entrent aussi dans
 » le calcul du tems. Mais rien n'appro-
 » che de l'attention des Péruviens ,
 » pour les éclipses, quoiqu'ils en igno-
 » rent les causes , & qu'ils leur en at-
 » tribuent même de ridicules. Ils re-
 » gardent celles du soleil comme une
 » marque de mécontentement de cet
 » astre , & n'oublent rien pour ap-
 » paiser son ressentiment. Ils ne sont
 » pas moins alarmés des éclipses de
 » lune ; ils croient qu'elle est malade ,
 » & que la violence de la douleur va
 » lui causer la mort , persuadés que ,
 » si ce malheur arrive , elle tom-
 » bera du ciel , renverfera le monde ,
 » & détruira tous ses habitans. Pour
 » la ranimer & lui rendre ses forces ,
 » ils attachent des chiens au pied des

LE P E R O U. III

» arbres , & les fouettent pour les
 » faire aboyer, dans l'opinion que ces
 » animaux chéris de l'astre malade , le
 » réveilleront de son évanouissement.

» Dans l'origine de la monarchie ,
 » l'année commençoit en Janvier; mais
 » depuis le règne d'un Inca , nommé le
 » *Réformateur*, le nouvel an est au mois
 » de décembre. Ils n'ont aucun prin-
 » cipe de médecine. L'expérience leur
 » a seulement fait connoître la vertu
 » de certaines plantes; & ceux qui se
 » distinguent dans cette science, sont
 » en grande faveur à la Cour. Ils n'ont
 » d'ailleurs, que trois remedes, la fai-
 » gnée, la purgation & la diete. La
 » musique instrumentale est peu recher-
 » chée, & ne consiste que dans l'usage
 » des tambours & de flûtes ».

Quand Pizarre eut satisfait à toutes
 les questions de Charles-Quint, il ex-
 posa à ce Prince ce qu'il avoit souffert
 dans son expédition; quel en avoit été
 le succès, & les avantages qu'il se pro-
 mettoit d'en recueillir pour la Cou-
 ronne. En offrant de recommencer ce
 même voyage, il demanda le gouver-
 nement du pays qu'il avoit découvert,
 & qu'il espéroit de conquérir. Cette

YI2 L E P E R O U.

faveur lui fut accordée ; & il repartit pour l'Amérique. En passant à Truxillo, lieu de sa naissance, il y trouva son pere marié, & trois freres, Ferdinand, Gonzalez & Jean de Pizarre, qui s'engagerent dans le même service, & arriverent avec lui à Panama. Il y resta quelques mois, pendant lesquels il se prépara à une seconde expédition.

Je suis, &c.

A Guayaquil, ce 20 Avril, 1751.



L E T T R E C X L I I .

S U I T E D U P E R O U .

A Son retour à Tambez, François Pizarre ne retrouva plus la même disposition dans les Indiens, qu'il avoit éprouvée à son premier voyage. Il eut recours à la force; & dès ce moment, la paix fut rompue entr'eux & les Espagnols. Le Pérou étoit alors divisé entre deux Souverains qui se faisoient une guerre cruelle: ils étoient freres, fils du même pere, mais de deux meres. L'aîné se nommoit Huascar, le second Atahualpa, ou Atabaliba. Après une bataille qui dura trois jours, ce dernier fut pris, & renfermé dans un fort. Tandis que les soldats victorieux célébroient des fêtes en réjouissance de cet événement, le Captif mal gardé, perça le mur, se mit en liberté par une fuite heureuse, & fit croire aux peuples, que le feu Roi, son pere, favorisant la justice de sa cause, l'avoit changé en serpent, pour

114 SUITE DU PEROU.

lui donner le moyen de s'évader par un petit trou. Animés par l'espérance d'une protection surnaturelle, ses sujets se rallierent sous ses enseignes ; & bientôt il se trouva en état de disputer la Couronne à son frere. L'un & l'autre eurent recours aux Castillans, auxquels ils envoyèrent demander du secours. Cette députation arriva au port de Payta, où Pizarre étoit occupé à fonder une ville, qu'il nomma Saint Michel, suivant l'usage des Espagnols, qui appelloient presque toujours du nom d'un saint, les pays dont, au nom de Dieu, ils égorgoient les habitans.

Le Général rassembla tout son monde ; & résolu de tirer partie des circonstances, il se proposa de mettre dans ses intérêts, celui des deux princes, dont les forces excédroient celles de son rival. Atahualpa étoit alors le vainqueur ; & une suite d'autres victoires ayant mis son frere dans sa puissance, il se hâta de le faire mourir. Pizarre, commençant alors, comme Cortez, par un ambassade, offrit à l'Inca l'amitié de Charles - Quint. Flatté de cette démarche, ou peut-être effrayé de l'approche des Castil-

SUITE DU PEROU. 115

lans , le Monarque Péruvien ordonna que , dans tous les lieux de leur passage , on leur fit l'accueil le plus magnifique. Les Indiens n'épargnerent rien pour les préparatifs. La prédiction de Vira Cocha étoit si fortement imprimée dans l'esprit des peuples , que dès qu'ils virent ces étrangers avec leur barbe , leurs habits & leurs chevaux , ils s'écrierent : « voici les nouveaux enfans du Soleil ». Dans la simplicité de leurs intentions , ayant remarqué que les chevaux des Espagnols mâchoient leur frein , ils s'imaginèrent que ces animaux extraordinaires se nourrissoient de métaux. Ils alloient leur chercher de l'argent & de l'or en abondance , & le leur présentoient de la meilleure foi du monde. Les gens de Pizarre , qui ne perdoient rien à ce jeu , les invitoient à ne pas s'en lasser.

Un officier Péruvien vint recevoir les Députés à l'entrée de la ville , où étoit l'Empereur , & les accompagna au palais , avec des marques de respect qui tenoient de l'adoration. Ils furent éblouis des richesses qui s'offroient de toutes parts. L'Inca étoit assis sur un

116 SUITE DU PEROU.

trône d'or. Il se leva pour les embrasser, les fit asseoir ; & deux jeunes princesses, d'une beauté éclatante, leur présentèrent des rafraîchissemens & des liqueurs parfumées.

Le premier Député (c'étoit Ferdinand Pizarre, un des freres du Général) fit son compliment, & parla des deux puissances, le Pape & le Roi d'Espagne, qui concouroient à tirer les Indiens de l'esclavage du démon. Il n'oublia, ni la bulle d'Alexandre VI, qui constatoit les droits des Castillans, ni cette fameuse ligne de démarcation, qui les rendoit maîtres de tant de pays qu'ils ne connoissoient pas même de nom.

Sans rien comprendre à ce discours, Atahualpa y répondit avec politesse, & promit aux Espagnols d'aller voir leur Chef dès le jour suivant. Se préparer au combat, sans laisser appercevoir le moindre appareil de guerre, fut la seule disposition que fit Pizarre pour recevoir l'Empereur. Il partagea ses soixante chevaux en trois compagnies, les fit ranger derriere les jardins du palais, pour n'être pas vus des Péruviens, & leur causer ensuite plus

de surprise. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, dont il fit un bataillon de deux cens hommes ; & dans cet ordre, il ne craignit pas d'attendre le Monarque qui venoit au rendez-vous avec confiance, accompagné de troupes nombreuses, revêtu de ses habits royaux. Ils consistoient en une veste qui descendoit jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, & une bourse quarrée, qui tomboit de l'épaule gauche au côté droit, où il portoit son *Coca*. On appelle ainsi une herbe qu'on mâche comme dans les Indes orientales; mais elle étoit alors réservée aux seuls Incas. Enfin ce Prince avoit la tête ceinte d'un diadème, ou bandelette large d'un doigt, attachée, des deux côtés, sur les temples avec un ruban couleur de feu.

L'Incas, voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers : « Ces gens-ci sont les messagers des dieux; gardez-vous de les offenser ». Ils étoient assez près du palais, lorsqu'un Jacobin, nommé Vincent, le crucifix d'une main, son breviaire dans l'autre, pénétra jusqu'à l'Empereur. Ses cheveux

118 SUITE DU PEROU.

coupés en couronne, étonnerent l'Inca :
Il demanda quelle étoit sa condition ?
On lui dit que ce Moine étoit le lieutenant du Très-Haut, l'organe de ses volontés, l'interprète de sa loi. Le Prince écouta, avec respect, un long discours qu'il lui fit sur la création du monde, les vérités de la religion, le pouvoir du Pape, & la vaste étendue de la monarchie de Charles-Quint. Le Prédicateur finit par menacer l'Inca du sort de Pharaon, s'il avoit le malheur de s'endurcir comme lui.

Atahualpa, qui ne trouva rien de clair dans sa harangue, que la menace de ravager son pays, jeta un profond soupir, & dit que cette contrée ayant été conquise par ses aïeux, il ne savoit pas comment le Pape avoit pu la donner ; mais que s'il l'avoit fait, on se garderoit bien d'y consentir ; que d'ailleurs il ne quitteroit pas sa religion pour une autre ; & que si les Chrétiens adoroient un Dieu mort sur une croix, pour lui, il croyoit au Soleil, qui ne mouroit jamais. Enfin il demanda au Prédicateur, quelles étoient ses preuves, & où il avoit pris ce qu'il disoit ? Dans ce livre, répon-

dit Vincent , en présentant son breviaire. Atahualpa veut le voir , l'ouvre , le tourne de tous côtés , se met à sourire ; & se plaignant de n'y rien trouver , il le jette par terre. Le Jacobin se retourne vers les Castillans , & leur crie de toutes ses forces : « vengeance , » mes amis , vengeance ; voyez-vous » comme il méprise l'Évangile. Tuez- » moi ces chiens qui foulent aux pieds » la loi de Dieu ».

Les Espagnols n'attendirent point les ordres du Général pour quitter leurs rangs. Quelques-uns monterent sur une petite tour , où ils avoient découvert une idole enrichie de plaques d'or , & se mirent à la piller. Leur audace irrita les Indiens ; & la plupart se dispoient à punir ce sacrilege ; mais l'Inca défendit de maltraiter des gens qu'il croyoit avoir des raisons de ménager. Le Moine , alarmé , se leva brusquement , & courut vers les Espagnols. L'action commença vivement , & fut poussée avec chaleur. L'ordre d'Atahualpa n'en fut pas moins observé ; les Péruviens se contentèrent d'entourer la litière du Souverain , pour empêcher qu'elle ne fût renver-

120 SUITE DU PEROU.

lée. Pizarre les fait attaquer par sa cavalerie, & ordonne à son infanterie de faire feu. Souvenez-vous de l'idée que ces peuples avoient des Espagnols, qu'ils regardoient comme des hommes envoyés du ciel; & jugez de l'impression que durent faire, sur eux, la vue de ces chevaux qui les écrasoient, le bruit & l'effet du canon & de la mousqueterie qui les terrassoient comme la foudre invisible. Pizarre s'avance vers le lieu où étoit l'Empereur, fait tuer par son infanterie tout ce qui environne le trône, prend le Prince par les cheveux, le renverse, le fait prisonnier. Les sujets de cet infortuné Monarque, le voyant au pouvoir des étrangers, ne penserent plus qu'à prendre la fuite. Elle ne fut pas assez prompte, pour les dérober à la fureur de leurs ennemis; & dans cette action, qui fut la journée d'Arbelles pour l'empire du Pérou, les Pizarres égorgerent les troupes innombrables d'Atahualpa, avec leurs deux cens fantassins, & leurs soixante cavaliers. Ils n'allèrent que le lendemain piller le camp impérial; car après le premier carnage, ils s'étoient amusés à boire, à danser,

danfer, & à violer les vierges du Soleil. Ils trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, des tentes fort riches, des habits & des meubles d'un prix ineffinable. Plus de cinq mille femmes se rendirent volontairement entre leurs mains. L'Inca proposa, pour sa rançon, de remplir d'or, la salle où ils étoient, jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre, & promit autant d'argent, que les vainqueurs voudroient emporter. L'offre fut acceptée; & bientôt on ne vit plus dans les campagnes, que des Indiens courus sous le poids des lingots. Pizarre envoya à Charles-Quint cent mille pesos d'or, & le double en argent. Chaque cavalier en eut douze mille pour sa part, c'est à-dire, deux cens quarante marcs; l'infanterie à proportion; & toutes ces sommes ne faisoient pas la cinquieme partie de la rançon de l'Inca. Soixante d'entr'eux demanderent à retourner en Espagne, pour ce jour de leurs richesses. Le Général prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manqueroit pas d'en attirer un

plus grand nombre, ne fit pas de difficulté de le permettre.

Ferdinand, son frere, fut choisi pour porter à Charles-Quint ce qui lui appartenoit de ces trésors, & lui faire le récit de ce grand événement. En allant prendre congé de l'Inca, ce prince, qui l'aimoit, lui dit : « vous vous ré-
 » jouissez de retourner dans votre pa-
 » trie ; & moi au contraire, je vois
 » votre départ avec beaucoup de peine ;
 » car il ne me restera plus d'ami par-
 » mi les Espagnols. Disons-nous donc
 » un éternel adieu ; car je vois que ce
 » peuple cruel ne me laissera pas vivre
 » assez long-tems, pour me réjouir de
 » votre retour ». En effet, Pizarre lui-même s'intéressoit peu à la vie de son prisonnier qu'il n'aimoit pas ; & voici quelle étoit la cause singuliere de cette haine.

Entre les arts que l'Inca voyoit exercer à ces étrangers, celui de lire & d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en assurer il pria un soldat Cutillan de lui écrire, sur l'ongle du pouce, le nom de son Dieu. Le soldat n'eut pas de peine à le satis-

faire. Il en vint un autre, auquel il montra cette écriture, en lui demandant ce que signifioient ces caractères. Celui-ci le dit d'abord; & trois ou quatre autres qui suivirent, n'eurent pas plus de difficulté à lire le mot. Enfin Pizarre étant entré, l'Empereur lui en demanda l'explication; & le Général, qui, comme vous l'avez vu, ne favoit pas lire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'Inca comprit que ce don étoit un talent acquis & un fruit de l'étude; mais poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avoit manqué, devoit être de basse extraction, & d'une naissance inférieure à celle de ses propres soldats. Cette idée, qui pouvoit bien aussi lui avoir été suggérée par quelque Espagnol mécontent, lui donna, pour Pizarre, un fond de mépris, qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, on accusa ce prince de prendre des mesures secrètes, pour faire périr tous les Européens. En vain il s'efforça de se justifier; sa mort fut résolue; & afin que rien ne manquât à cette atrocité, on osa lui faire son

124 SUITE DU PEROU:

procès dans les formes. On nomma un Procureur-Général ; & parmi les chefs d'accusation, on reprochoit au Prince son idolâtrie, son concubinage, & ses impôts ; tous ces crimes parurent dignes de mort. Quand on lui annonça cette sentence funeste, Atahualpa versa des larmes, & se plaignit de la trahison de ces perfides étrangers, qu'il avoit toujours traités avec tant d'égards. Adressant ensuite la parole à leur Chef: « Eh! quoi, Seigneur, lui » dit il, ne m'aviez-vous pas promis » qu'en payant la rançon, à laquelle » je m'étois engagé, non-seulement » vous me rendriez la liberté, mais » que vous fortiriez de mes états? » Devois-je m'attendre qu'une promesse si positive dût être suivie d'un » arrêt si cruel? J'en appelle au roi » d'Espagne, votre maître, & que » dans cette occasion, je veux bien » prendre pour mon Juge. Je porterai » ma cause au pied de son trône; & » son arrêt décidera de ma destinée ».

Pizarre lui répondit que la sentence ne pouvoit être révoquée; & pour l'exhorter à la mort, il lui envoya ce même Jacobin, qui s'étoit signalé dans

SUITE DU PEROU. 125

à la première occasion. Le principal argument dont se servit le Moine Espagnol pour convertir le Monarque Péruvien, fut que s'il embrassoit la foi chrétienne, au lieu de le brûler vif, on se contenteroit de l'étrangler. Le Prince sentit la force de ce raisonnement, se fit baptiser; & des gens envoyés par Pizarre, le pendirent dans sa prison. Ce Général, pour couronner sa perfidie, lui fit faire de magnifiques obseques, prit le deuil, & le pleura, comme s'il eût été son meilleur ami. Vous vous rappelez la mort des derniers Souverains du Mexique: il semble que la Providence avoit résolu, que tout se passât, dans ce nouveau monde, d'une manière extraordinaire.

Après cet assassinat juridique, Pizarre s'empara des villes principales de l'empire. Cusco lui ouvrit ses portes, & lui offrit plus d'or, qu'il n'y en avoit dans l'Europe entière, avant la découverte de l'Amérique. On eut à peine reçu cette nouvelle à Panama, qu'Almagro accourut avec de nouveaux aventuriers, pour partager ces trésors. Il y eut dès lors deux Chefs,

& par conféquent , deux partis ; deux armées , & bientôt deux gouvernemens. La difcorde fe mit entre les vainqueurs du Pérou , comme elle avoit divisé les conquérans du Mexique. Almagro & Pizarre fe firent la guerre dans Cufco même. Les recrues qu'ils avoient reçues d'Europe , fe partagerent & combattirent chacune pour leur Chef. Il fe donna une bataille fanglante fous les murs de la ville , fans que les Péruviens ofaffent profiter de l'affoibliffement de l'ennemi commun. Que dis-je ? il y avoit dans chaque armée , des Péruviens qui fe battoient pour leurs tyrans , & attendoient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils feroient fournis. Ces divisions intestines font répandre beaucoup de fang. Pizarre & Almagro y perdent la vie.

On envoya de Madrid , avec la commiffion de Gouverneur , Vacca de Castro, que Charles-Quint avoit honoré du titre de Conseiller d'Etat , & du collier de l'ordre de faint Jacques. Castro avoit des connoiffances étendues, beaucoup de réfolution , & une intégrité à toute épreuve. On ignore par

quel hafard un homme de cette probité, put avoir du crédit à la Cour ; mais il est certain que l'Empereur l'éleva à ce poste, fans prendre conseil d'aucun de ses ministres ; il vouloit éprouver, disoit-il, si la vertu fructifieroit plus dans le terroir des Indes, que dans les tribunaux d'Espagne. Jamais l'Amérique n'a eu un pareil Gouverneur ; & le succès de son administration semble prouver que la droiture est la meilleure regle de politique.

A peine fut-il arrivé au Pérou, que le jeune Almagro, qui s'étoit emparé du commandement, lui envoya une députation pour justifier sa conduite. Castro répondit qu'il venoit pour lui rendre justice, comme à tout le monde ; qu'il n'auroit point à se plaindre, s'il se contenoit dans le devoir d'un sujet fidele ; mais que s'il s'en écartoit, il devoit s'attendre à toute la rigueur des loix. Ce langage parut nouveau à des gens, qui avoient presque oublié qu'ils eussent un maître ; & Almagro résolut de tenter le fort des armes. Castro, aussi décidé que s'il eût vielli sous le casque, se mit à la tête de quelques troupes, livra bataille aux

128 SUITE DU PÉROU.

rebélles, & remporta une victoire complète. Leur Chef fut pris & mené à Cusco, condamné à perdre la tête; & par cette exécution, le nouveau Gouverneur détruisit jusqu'aux racines de la révolte. Les Castillans aiment mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe, qu'à leurs compagnons qui devenoient leurs souverains, & plus encore leurs tyrans.

Castro ayant apaisé tous les mouvemens qui agitoient ce pays, s'appliqua à le faire jouir des fruits de la paix. Il établit des cours de Justice; obligea les Espagnols à traiter les Indiens avec douceur, engagea le clergé à travailler à leur conversion, bâtit des villes, fonda des écoles, & mit les revenus du Roi sur un tel pied, qu'une conquête qui n'avoit servi qu'à satisfaire la cupidité d'un petit nombre, devint un bien général pour l'état. Mais les Ministres d'Espagne ne tirant aucun présent d'un homme, de qui la conduite n'avoit pas besoin de protecteurs, y envoyèrent un Viceroy pour balancer son autorité. Dans la confusion qu'occasionna ce conflit de juridiction, il ne fut pas difficile

SUITE DU PÉROU. 129

à Gonzalez, frere du fameux Pizarre, de se mettre à la tête d'un parti. Il ne s'agissoit plus d'une dispute entre les Chets, sur l'étendue de leur pouvoir; Pizarre ne vouloit rendre à l'Empereur, qu'une obéissance de pure formalité. Il se fortifia de jour en jour; & ayant attiré le Vice-roi dans un combat, celui-ci y perdit la vie. Castro, cedant à la force, se retira à Panama; & Pizarre resta seul maître du Pérou.

La Cour, justement alarmée, y envoya Pierre de la Gasca, avec le titre de président, & un pouvoir égal à celui du prince souverain. Par ses instructions, il fut autorisé à faire de nouvelles loix, à abroger les anciennes, à pardonner ou punir la trahison, comme il le jugeroit le plus convenable pour l'honneur de Dieu & le service du Prince. Enfin il lui fut permis d'exercer la même autorité, que s'il eût été lui-même Roi d'Espagne, Empereur des Romains, & le maître du Pérou.

Ce Pierre de la Gasca étoit prêtre; licentié en théologie, & membre de l'Inquisition. Quoi que revêtu du plus

ample pouvoir, il n'avoit ni troupes, ni argent : le succès de sa commission dépendoit de sa capacité. Arrivé à Panama, il écrivit à Pizarre une lettre, qui passe pour un chef-d'œuvre de sagesse & d'éloquence. Je me reprocherois de ne pas vous en envoyer une copie, ou du moins un extrait, d'après la traduction de l'historien même qui nous l'a conservée.

« On a mûrement consulté en Espagne, sur tout ce qui s'est passé au Pérou, dit-il à Pizarre; & après de longues & de graves délibérations, il a plu à sa Majesté de me faire partir, pour rétablir la tranquillité par la révocation des ordonnances qui l'ont troublée, avec pouvoir de pardonner le passé en son nom, & de prendre les avis des habitans, sur tout ce qui regarde le présent & l'avenir. Vous devez, sans doute, remercier Dieu de n'avoir pas permis que, dans une affaire si délicate, sa Majesté, & ceux qui ont l'honneur de l'approcher, aient pris quelques-unes de vos démarches, pour une révolte contre l'autorité légitime. Ainsi, lorsque l'Empereur, Prince

» vraiment catholique , & toujours
 » ami de la justice , vous adorde ce
 » qui vous appartient , ce que vous de-
 » mandez par vos requêtes , en vous
 » délivrant des ordonnances qui cau-
 » sent vos plaintes , il est juste que , de
 » vôtre côté , vous lui rendiez le de-
 » voir d'un bon sujet , en lui marquant
 » votre fidélité , par une respectueuse
 » obéissance. Comment prétendriez-
 » vous autrement à la qualité de Chré-
 » tien , de vrai serviteur d'un Dieu , qui
 » nous ordonne sous des peines éter-
 » nelles , de rendre à chacun ce qui lui
 » est dû , & particulièrement l'obéif-
 » sance aux Rois ? Mais la qualité de
 » gentilhomme ne vous y oblige pas
 » moins. Vous savez que ceux qui
 » vous ont laissé ce glorieux titre , l'a-
 » voient acquis par leur fidélité pour
 » leur Prince , & par des services dont
 » la noblesse est tout à la fois la préu-
 » ve & la récompense. Voudriez-vous
 » dégénérer d'une vertu , dont l'exem-
 » ple est dans votre sang , & mettre
 » dans votre famille une tache qui en
 » ternisse la gloire ? Après le salut éter-
 » nel , un honnête homme a-t-il quel-
 » que chose de plus cher que l'honneur ?

» Mais joignez à ces réflexions, cel-
» les que la seule prudence vous sug-
» gere. Considérez la grandeur & la
» puissance du Monarque, dont nous
» sommes les sujets. Ne vous feroit-il
» pas impossible de lui résister, quand
» vous seriez capable de l'entrepren-
» dre ? Vous n'avez jamais vu, ni fa-
» Cour, ni ses armées, ni les moyens
» qu'il a de châtier ceux qui l'irritent :
» mais rappelez-vous ce que vous
» avez entendu raconter de sa puis-
» sance. Représentez-vous, par exem-
» ple, celle du Grand-Turc, qui s'é-
» tant avancé jusqu'à Vienne, à la
» tête de trois cens mille hommes,
» n'osa livrer bataille à notre invinci-
» ble Empereur, parce qu'il se crut
» certain de la perdre, & se trouva
» même si pressé par la frayeur ou le
» danger, qu'il fit une honteuse re-
» traite. Représentez-vous la puissan-
» ce & la grandeur du Roi de France,
» qui étant passé en Italie avec toutes
» ses forces, & les commandant lui-
» même, dans l'espérance de nous
» chasser de cette contrée, fut défait
» par les simples Généraux de notre
» Maître, enlevé dans la chaleur de

SUITE DU PEROU. 133

» l'action , & conduit en Espagne.
» Considérez encore la grandeur de-
» Rome , & avec quelle facilité l'ar-
» mée de notre Souverain s'en faisoit
» & la pilla.

» Je vous rapporte ces exemples ,
» parce que je fais qu'il arrive souvent
» aux hommes de se laisser trop frap-
» per par les foibles objets qu'ils ont
» devant les yeux , tandis qu'ils don-
» nent peu d'attention aux plus grandes
» choses qui se passent dans l'éloigne-
» ment , par la seule raison qu'ils ne
» les voient point , & qu'ils ne croient
» point qu'elles les touchent. La cha-
» rité chrétienne , l'amour fraternel ,
» que nous nous devons les uns aux au-
» tres , me font souhaiter que vous ne
» vous abusiez point , jusqu'à vous flat-
» ter que vos forces puissent entrer en
» comparaison avec celles de l'Empe-
» reur notre Maître. S'il lui plaisoit ,
» pour faire cesser les mouvemens &
» les troubles du Pérou , d'employer ,
» non la douceur & la clémence , qu'il
» a plu à Dieu de lui inspirer , mais la
» rigueur & la force des armes , il au-
» roit plutôt besoin de consulter sa
» prudence & sa modération , pour ne

134 SUITE DU PÉROU.

» pas faire partir un trop grand nom-
» bre de troupes , qui causeroient la
» ruine du pays , que de faire quelque
» effort pour en envoyer assez.

» Vous devez considérer aussi , qu'à
» l'avenir tout va prendre une face
» nouvelle. Jusqu'à présent , ceux qui
» se sont joints à votre parti , y étoient
» portés par leur propre intérêt. Ils
» ne pouvoient manquer de s'attacher
» à vous , lorsqu'ils vous croyoient
» nécessaire à leur défense ; ils faisoient
» leur causé de la vôtre ; & ce motif
» vous garentissoit leur attachement ;
» mais , aujourd'hui , comme leur vie
» est à découvert , par l'amnistie que
» j'ai entre les mains , & leurs biens ,
» par la révocation des réglemens ,
» vous devez juger qu'au lieu de voir
» un ennemi dans le grand Monarque
» dont je porte les ordres , ils n'y ver-
» ront plus que leur ami naturel , leur
» protecteur & leur Souverain légi-
» time , à qui nous devons tous l'o-
» béissance & la fidélité. En effet , cette
» obligation naît avec nous. Elle nous
» vient par une succession réelle de
» nos peres & de nos aïeux , depuis
» plus de treize cens ans , qu'ils nous

» en ont donné l'exemple. Faites ré-
 » flexion, que dans la situation où vous
 » êtes, vous ne pouvez plus vous fier
 » à personne. Si vous avez le malheur
 » de prendre un mauvais parti, vous
 » vous trouverez dans la nécessité con-
 » tinuelle d'être en défiance de tout le
 » le monde, de vos amis même & de
 » vos proches. Nos peres, nos freres,
 » ne font-ils pas plus obligés de suivre
 » les loix d'une bonne conscience, que
 » les mouvemens naturels du sang &
 » de l'amitié ? Si en se révoltant contre
 » l'autorité légitime, on viole un droit
 » sacré, on blesse sa conscience, &
 » l'on risque son salut; aucun lien d'a-
 » mitié & de parenté n'autorise à pren-
 » dre le parti d'un rebelle. Vous avez un
 » frere, qui est un homme de courage;
 » j'ai peine à croire, que pour justi-
 » fier sa fidélité, & laver la tache dont
 » vous souilleriez votre sang, il ne de-
 » vint pas votre plus grand ennemi,
 » & le plus ardent peut-être à chercher
 » l'occasion de vous perdre. Nous
 » avons vu, depuis peu, un exemple
 » de cette nature, entre deux Espa-
 » gnols, dont l'un demouroit à Rome.
 » La renommé lui ayant appris que son

135 SUITE DU PEROU.

» frere, qui étoit en Saxe, avoit em-
» brassé le luthéranisme, il fut si vive-
» ment touché d'un infidélité qu'il
» crut honoré pour sa famille, qu'il
» prit la résolution d'y apporter un
» prompt remede. Il quitta l'Italie, &
» partit pour l'Allemagne, dans le des-
» sein de ne rien négliger pour la con-
» version de son frere, ou de le tuer,
» s'il ne pouvoit réussir. Son entre-
» prise fut exécutée comme il l'avoit
» résolu. Après avoir employé inu-
» tilement quinze ou vingt jours à
» l'exercice de son zele, il poignarda
» ce malheureux, sans être arrêté par
» le cri de la nature, ni par la crainte
» même de laisser sa propre vie dans
» un pays, dont tous les habitans pou-
» voient se croire intéressés à la ven-
» geance.

» Concluez que la passion de l'hon-
» neur est si forte dans les belles ames,
» qu'elle l'emporte sur l'amour même
» de la vie; & pensez que ceux qui,
» jusqu'à ce jour, ont eu le plus d'at-
» tachement pour votre parti, étant
» regardés comme les plus coupables,
» comprendroient que le seul moyen
» d'obtenir grace, de mériter même

SUITE DU PEROU. 37

» des récompenses , seroit d'agir , ou
» contre vos intérêts , ou contre votre
» personne. Quelles seroient vos in-
» quiétudes , lorsque n'ayant plus d'a-
» mis sûrs , vous seriez en garde contre
» tous ceux que vous verriez autour
» de vous ? En vain s'efforceroient-
» ils de vous rassurer par des sermens :
» foibles garans , puisqu'après le mal-
» heur de les avoir faits , le plus grand
» est celui de les garder. Ajoutez que
» vos grands biens deviendroient pour
» vous , un autre sujet d'alarme ; car ,
» de la maniere dont les hommes sont
» faits , l'espérance d'en obtenir quel-
» que partie suffiroit seule pour les
» porter à se déclarer contre vous.
» Enfin , songez quel sera le péril de
» ceux qui se feront excepter du par-
» don que sa Majesté veut bien accor-
» der aux coupables , tandis que les au-
» tres qui l'auront accepté , jouiront de
» tous leurs avantages , avec aussi peu
» d'inquiétude que de danger.

» Je vous supplie donc de penser
» attentivement à tout ce que je viens
» d'écrire. Faites entrer aussi , dans vos
» réflexions , le fruit du zèle que vous
» avez marqué , comme je crois que

138 SUITE DU PEROU.

» vous l'avez dû , pour ce pays & ses
» habitans. En contribuant à faire ces-
» ser les troubles , vous obtiendrez des
» droits immortels sur la reconnoissan-
» ce de tous les Espagnols de cette con-
» trée , qui vous auront l'obligation
» entiere d'avoir conservé leurs biens,
» d'avoir fait écouter leurs supplica-
» tions , d'avoir déterminé sa Majesté
» à leur envoyer un ministre chargé
» de remédier aux maux dont ils se
» plaignent. Tout autre parti vous fe-
» roit perdre le mérite de vos services ;
» parce qu'après avoir obtenu ce que
» vous avez cru nécessaire au bien
» commun , vous donneriez lieu de ju-
» ger que vous avez moins considéré
» l'intérêt public , que votre ambition.
» Alors les habitans du Pérou auroient
» raison de vous regarder comme leur
» ennemi , en leur ravissant l'occasion
» de jouir paisiblement des bienfaits du
» Monarque.

» La guerre que vous entrepren-
» driez de soutenir , obligerait sa Ma-
» jesté de faire passer des troupes en
» Amérique ; & vous seriez chargé de
» tous les maux qui ne manqueroient
» point d'en arriver. Comptez qu'elle

SUITE DU PEROU. 39

» vous rendroit détestable , sur-tout
» aux personnes riches , aux négoc-
» cians , à ceux qui possèdent de grands
» domaines. A l'égard de ceux qui
» n'ont ni biens , ni possessions , ne pour-
» rait-on pas le plus grand mal
» qu'ils puissent redouter ? Car , sans
» parler des blessures , du châtimement ,
» & de la mort , n'est-il pas évident
» que tous ceux qui échapperoient à
» ces dangers , perdrieroient les espéran-
» ces d'un voyage si long & si pénible ?
» Au défaut des partages déjà faits , ils
» se flattent de s'enrichir par de nou-
» velles découvertes.

» Je m'étends peut-être plus qu'il ne
» faut. Un chrétien , un gentilhomme
» plein d'honneur , affectionné au pays ,
» éclairé sur ses propres intérêts , doit
» trouver en lui-même des motifs suffi-
» sans pour l'attacher au devoir. Aussi
» ne croyez pas que mes représenta-
» tions partent de quelque doute sur
» votre religion , votre générosité &
» votre soumission. Ce sont des qua-
» lités que vous donne votre réputa-
» tion ; & c'est de-là que j'ai pris droit
» de vous écrire avec autant de liberté
» que de franchise ; d'autant plus , que

145 SUITE DU PEROU.

» non seulement en Chrétien , qui doit
» aimer son prochain , mais en homme
» qui fait profession d'être votre ser-
» viteur , & de souhaiter votre amitié ,
» le ministre chargé des volontés de
» notre Maître commun , je desire tout
» à la fois votre avantage & celui du
» pays où vous vous êtes acquis tant
» d'honneur. Le ciel m'est témoin que,
» dans ma commission , je ne me pro-
» pose que la gloire de Dieu , l'obéis-
» sance due aux ordres du Souverain ,
» l'utilité du prochain , & cette sage
» administration , qui conduit au bon-
» heur dans cette vie & dans l'autre.
» Je puis vous dire bien sincèrement ,
» que cette affection & ce zèle , dont
» vous lisez les expressions , m'ont ren-
» du votre solliciteur dans les affaires
» présentes , & m'ont porté à n'épar-
» gner ni soins , ni fatigues , pour vous
» rendre mes ardens services. Ma vie
» même ne fera pas ménagée pour vo-
» tre satisfaction & votre honneur. Si
» je parviens au succès que je desire ,
» je croirai ma peine bien employée ;
» & je retournerai content en Espagne.
» Sinon , je me consolerais du moins par
» le témoignage que je pourrai me

SUITE DU PEROU. 41

» rendre, d'avoir fait tous mes efforts
» en Chrétien qui veut satisfaire sa
» conscience ; en fidele sujet, qui doit
» obéir aux ordres de son maître ; en
» honnête homme , à qui l'humanité
» seule est capable d'inspirer le desir de
» faire du bien ».

La réponse de Pizarre fut , qu'il ne se démettroit point de son gouvernement , & qu'on devoit se souvenir que tout ce pays avoit été annexé à la Couronne d'Espagne par la valeur de son frere : « Je suis son seul repré-
» sentant , ajoutoit-il , & ne crois rien
» demander que de raisonnable. Je suis
» bien éloigné de taxer l'Empereur
» d'aucune injustice ; mais je ne puis
» m'empêcher de dire que , s'il con-
» noissoit ma situation , & pouvoit la
» voir d'un œil impartial , loin de me
» flétrir du nom de rebelle , il m'accor-
» deroit des récompenses plus confidé-
» rables , que celles dont j'ai été forcé
» de me contenter ».

La Guaca prit des mesures plus vigoureuses ; & partie par adresse , partie par le renom de probité qu'il étoit accablé , il trouva moyen de lever de l'argent & des troupes. On vit alors

142 SUITE DU PÉROU.

le Lieutenant en théologie, à la tête d'une armée puissante, s'emparer des villes de Lima & de Cusco, & livrer une bataille, où Pizarro fut fait prisonnier. On pensa que le parti le plus sage étoit de décider promptement du sort des rebelles; & en conséquence, leur Chef & ses partisans furent jugés & condamnés à perdre la tête. On rasa jusqu'aux fondemens de leurs maisons; on sema du sel sur leur terrain; on éleva un pilier de marbre, sur lequel leurs crimes & leur supplice furent inscrits; & l'on exposa leurs têtes dans la place du marché de Lima. Telle fut la destinée de ceux qui avoient le plus contribué à la conquête du Pérou, & à la mort d'Atahualpa. François Pizarro fut assassiné au milieu de son palais; Almagro étranglé; son fils décapité; un accusateur de l'Inca écartelé; le frere de Pizarro exécuté comme traître, &c.

Après avoir sacrifié toutes ses victimes, le Président se retira à Cusco, où il acheva, par sa douceur, de pacifier des troubles qui avoient d'abord exigé toute sa sévérité. Il versa plusieurs millions dans le trésor royal, acquitta toutes ses dettes, & s'en re-

SUITE DU PEROU. 45

tourna en Espagne, aussi pauvre que lorsqu'il en sortit. Charles-Quint le pourvut de l'évêché de Palencia, & nomma Dom Antoine de Mendoze, Viceroi du Pérou.

Celui qui occupe aujourd'hui cette place, est le trente-sixième depuis la mort du dernier Inca. Aucun d'eux, depuis le Licentié la Gasca, ne s'est signalé par des actions éclatantes. Ce fut sous un autre Licentié, Garcie de Castro, nommé gouverneur en 1563, qu'on vit, pour la première fois, arriver des Jésuites au Pérou. François de Toledo, qui lui succéda, fit perir, sur de vaines accusations, tout ce qui restoit du sang des Incas; & la race en fut éteinte, à la réserve de quelques enfans Espagnols, qui en fortoient par leurs meres. Cette horrible boucherie ne fut point approuvée par le Roi d'Espagne; car en 1581, lorsque ce Viceroi, rappelé à la Cour, s'attendoit à des récompenses, pour avoir, disoit-il, délivré la nation de toute inquiétude, en exterminant les restes de la maison Imperiale, Philippe II lui ordonna de se retirer, en lui disant « qu'il » ne l'avoit pas choisi pour être le

144 SUITE DU PEROU.

» bourreau des Rois, mais pour aider
» les malheureux dans leur infortune ».
Ce fut sous ce même Viceroy, que l'In-
quisition fut établie dans ce pays.

En changeant souvent de chefs, les
Castiliens n'en étoient ni moins ardens
à poursuivre leurs conquêtes, ni moins
habiles à affermir leur domination. Ils
recevoient tous les jours de nouveaux
secours d'Europe; & en peu de tems,
ils se virent les maîtres absolus de ces
belles & riches contrées. Bientôt, dans
cette partie du Nouveau Monde, il se
forma une administration toute espa-
gnole. Les grandes provinces eurent
des Gouverneurs, des Audiencias
Royales, des Archevêques, des Evê-
ques, des tribunaux d'Inquisition,
qui exercerent leurs fonctions comme
à Madrid.

Je suis, &c.

A Quayaquil, ce 23 Avril 1751;



LETTRE

L E T T R E CXLII.

SUI TE DU PEROU.

EN quittant la pointe de Sainte-Helene, où nous avons observé le coquillage qui produit l'ancienne pourpre, nous entrâmes dans la baie de Guayaquil, de là dans la riviere, & ensuite dans la ville de ce nom. C'est une des premieres de celles que les Espagnols ont fondées au Pérou. Elle occupa d'abord un autre emplacement; mais ayant été détruite par les Indiens, on la rebâtit un peu plus au Nord, dans l'endroit où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire, sur le bord occidental de la riviere. Elle est partagée en vieille & nouvelle ville, qui communiquent l'une à l'autre, par une chaussée, ou espece de pont de trois cens toises de longueur. Ce pont remplit le creux qui se trouve entre les deux villes. De côté & d'autre, il y a des cabanes de pêcheurs, & des logemens pour le peuple.

Guayaquil s'étend le long du fleuve
Tome XII. G

146 SUITE DU PEROU.

dans l'espace d'une demie-lieu ; mais sa largeur n'est pas proportionnée ; chacun voulant habiter auprès de l'eau, tant parce que la situation en est plus agréable , que pour y jouir de la fraîcheur du vent qui regne pendant l'été. Les maisons sont grandes , mais presque toutes de-bois , couvertes de tuiles ou de chaume. Elles n'ont qu'un étage , séparé du rez-de-chaussée par un entre-sol. Le bas sert de magasin & de boutique ; car cette ville est très-commerçante. Les personnes riches occupent les appartemens du haut : on laisse les entre-sols pour les étrangers ; qui y amènent leurs marchandises. Les cannes sont les matériaux les plus communs pour les parties intérieures du bâtiment , telles que les murs , les planchers & la rampe des escaliers. Toute la différence que l'on trouve dans les plus grandes maisons , c'est que les principales pieces sont de bois. On commence par enfoncer en terre huit ou dix poteaux fourchus ; & l'on pose des poutres en travers , à la hauteur de douze ou quinze pieds. Sur ces poutres, on dispose les cannes de façon, qu'elles forment comme un rang de so-

Lives; & sur ces mêmes cannes, on en met d'autres plus larges, qui deviennent un plancher aussi beau, aussi solide, que s'il étoit tout en bois. Les murs extérieurs sont faits en treillis, pour donner un libre passage à l'air. On couvre le toit de feuilles; & quoique l'édifice contienne toutes les commodités nécessaires, il se bâtit néanmoins à très-peu de frais. Le travail d'un homme seul suffit aux pauvres gens pour leur habitation. Il se rend, dans un petit canot, au bois le plus voisin, coupe autant de cannes qu'il lui en faut, les apporte sur le rivage, fait un train sur lequel il charge ses autres matériaux, & descend la rivière jusqu'à l'endroit où il veut élever sa cabanne. Il commence ensuite son ouvrage, attache avec des lianes, les parties qui le sont ordinairement avec des chevilles; & en peu de jours, il a fini son bâtiment. Le dessous est entièrement ouvert, sans autre mur ni clôture, que les poteaux qui portent l'édifice.

Pour se garantir du feu, que les habitans de Guayaquil ont d'autant plus de raison de craindre, qu'ils en ont

148 SUITE DU PEROU.

souvent ressentent les effets, les cuisines sont éloignées des maisons. Elles n'y communiquent que par une galerie découverte, en manière de pont, & si légèrement construite, que sur la plus petite apparence de malheur, elle peut être démolie en un instant. Ces incendies arrivent le plus souvent par la malice des Negres, qui, pour se venger de leurs Maîtres, jettent du feu sur les toits pendant la nuit, & embrasent tout un quartier.

Le sol sur lequel est bâtie la nouvelle ville, n'est point praticable pendant l'hyver. Outre que le fond est de craie spongieuse, le terrain est par-tout si égal & si uni, que n'offrant à l'eau aucun écoulement, la moindre pluie en fait un bournier. Aussi a-t-on ménagé, dans presque toutes les maisons, des especes de portiques qui servent de passage; indépendamment de secours, on est obligé, quand la saison des pluies recommence, de mettre au travers des rues, de grandes & larges planches, sur lesquelles on puisse marcher. Mais elles deviennent bientôt si glissantes, que l'on tombe fréquemment dans la boue. L'été rend le ter-

rein sec & ferme ; & l'on n'est pas même trop incommodé de la poussiere. L'ancienne ville n'a pas les inconvéniens de la nouvelle, parce qu'elle est sur un fond de gravier toujours solide.

Guayaquil est défendu par trois forts, dont deux sont situés sur le bord de la riviere, & le troisieme derriere les murs de la place, pour empêcher qu'on y entre par une ravine. Ils sont composés de grosses pieces d'un bois très-dur, qui se conserve dans l'humidité. Les églises & les monasteres sont de même matiere, ainsi que tous les autres édifices, excepté le couvent des Dominicains, construit de pierre, parce que la solidité du terrain, dans cet endroit, est suffisante pour soutenir des bâtimens de cette pesanteur. Les autres églises, outre celle de la paroisse, sont celles des Franciscains, des Augustins & des Jésuites. Ces derniers y ont un collège ; mais toutes ces communautés sont peu nombreuses, à cause de la médiocrité de leurs revenus. On ne connoît point ici, comme au Mexique, ces pieuses libéralités qui enrichissent les cloîtres & ruinent les familles, Pour le gouver-

nement ecclésiastique, il y a un grand vicaire de l'Evêque de Quito, qui ordinairement est aussi curé de la ville. La juridiction temporelle est soumise au Corréidor, ou Sénéchal, nommé par le Roi, & qu'on change tous les cinq ans. Les autres parties de l'administration sont à peu-près les mêmes que dans toute l'étendue de l'Amérique Espagnole.

On ne compte pas moins de vingt mille âmes à Guayaquil, c'est-à-dire, que pour sa grandeur, elle est une des villes les plus peuplées du Pérou. La plupart de ses habitans sont des Européens qui s'y sont établis, ou par des mariages, ou pour le commerce. Le reste est un composé d'Indiens & de Créoles. Ceux qui sont en état de porter les armes, forment différentes compagnies de milice bourgeoise, pour la défense commune. Le Corréidor en est le chef: il a sous lui un Commandant & un Major, sur lesquels il se repose pour la discipline militaire.

On observe ici deux choses également remarquables: la première, que, malgré la chaleur du climat, les naturels du pays n'ont ni la peau basannée,

SUITE DU PÉROU. 151

ni le teint olivâtre, cōmme dans les autres contrées situées au même degré; la seconde, que quoique les Espagnols ne soient pas aussi blancs que les peuples septentrionaux de l'Europe, leurs enfans sont presque tous blonds à Guayaquil, & ont le visage d'une beauté & d'une blancheur surprenante. Outre ces avantages, dont il semble que la nature se soit plu à les favoriser, ils sont encore très-bien faits; & en général, tous les habitans passent pour le peuple de l'Amérique qui a le plus de politesse. C'est ce qui engage quantité d'étrangers à s'y marier, sans que l'intérêt y ait aucune part; car on peut dire que les femmes n'y sont pas aussi avantagées des dons de la fortune, que des agrémens de la figure.

A juger de cette ville par son commerce, on la croiroit beaucoup plus opulente. Sa médiocrité vient, en partie, des pillages qu'elle a soufferts, & des incendies qui l'ont ruinée. Lorsque les Européens y ont acquis un certain bien, & qu'ils ne possèdent aucun fonds qui les y retienne, ils se retirent à Lima ou à Quito, pour le faire

valoir avec plus d'avantage, ou pour le conserver avec plus de sûreté.

Les bords du Guayaquil sont ornés de maisons de campagne, & bordés, de côté & d'autre, d'un infinité de cabanes. On a des canots pour passer d'une maison à l'autre; & ceux qui les conduisent sont si adroits, qu'une petite fille se met seule dans un de ces esquifs, & traverse les courans les plus rapides. Le bois dont ils sont construits, est blanc, doux & si léger, qu'un enfant peut aisément en porter une piece de quinze pieds de long, & de douze pouces de diametre. Ils en font des radeaux, dont ils se servent aussi pour de petits voyages de mer; & quelquefois ils les menent jusqu'à l'isle de Pana, qui est située au milieu du golphe. Ils en ont pour la pêche, & d'autres pour le transport des marchandises. Il y en a de plus ornés, & d'une construction plus élégante, sur lesquels des familles entieres passent de la ville dans leurs terres, & reviennent de même. Ils ne reçoivent aucune agitation sur les rivieres; & l'on y trouve les mêmes commodités que dans les maisons. On en peut juger par leur

grandeur, qui donne une place suffisante, pour y faire toutes les dispositions convenables. Il y a de ces pieces de bois qui ont jusqu'à douze toises de long, & plus de deux pieds de diametre. Les plus forts de ces radeaux ne portent pas moins de cinq cens quinzaux; mais la plus grande singularité de ces machines flottantes, c'est qu'elles vont à la voile, & que les Indiens ont l'art inconnu en Europe, de leur faire faire tous les mouvemens d'un bâtiment régulier.

Le Guayaquil est si rempli de poisson, que la pêche seule occupe les habitans pendant une grande partie de l'année. J'ai souvent admiré avec quelle dextérité les Indiens se livrent à cet exercice. Un homme jette dans l'eau une piece de bois, pareille à celle dont on fait les radeaux, met en travers un filet sur une de ses extrémités, & se tient à l'autre bout, avec une rame, droit sur ses pieds. Il s'éloigne à une demie-lieue de la plage, tandis qu'un autre, qui le suit sur un semblable morceau de bois, prend le bout d'une corde attachée au même filet. Les deux pêcheurs retournent vers le rivage,

154 SUITE DU PEROU:

où leurs camarades les attendent, pour les aider à tirer le poisson. Rien n'est plus étonnant que leur habileté à garder l'équilibre sur ces bâtimens chancelans. L'agitation de l'eau les oblige de changer continuellement de position, & de faire toutes sortes de mouvemens. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que les pêcheurs doivent toujours avoir attention à la rame, & sur-tout au filet, pour le tirer vers la terre. Il arrive quelquefois que le pied leur manque; mais comme ils sont excellens nageurs, ils regagnent bientôt la folive; & en un instant, ils se retrouvent dans leur première situation.

Le gouvernement, ou, comme on dit ici, le corrégiment de Guayaquil se divise en sept lieutenances ou bailiages, dont plusieurs offrent quelques singularités. Puerto-Viejo est une des cinq premières villes que les Espagnols firent construire dans la partie plate du Pérou. A leur arrivée dans ce pays, les Indiens se réfugièrent, comme des oiseaux, sur les branches des arbres; ils y avoient des cabanes, pour s'y mettre à couvert de leurs ennemis,

Cette contrée est d'ailleurs si sujette aux inondations , que ne trouvant point de sûreté sur la terre, ils sont souvent obligés d'en chercher dans les airs. Lorsqu'ils se virent attaqués par les Castillans , ils se défendirent avec un courage extraordinaire, à coups de haches & de javelots, & vuiderent , sur la tête de ces étrangers , des pots d'eau bouillante. Il en coûta beaucoup de peine pour les dénicher & les soumettre.

Le bourg de Monte-Christo est compris dans le même bailliage. Il s'est formé de la ville de Manta , place maritime , sacagée & détruite par les pirates. Sur un rocher le plus saillant de cette côte , on voit une inscription latine , gravée par nos Académiciens François , pour l'utilité des gens de mer. Elle détermine le point de la côte , où elle est coupée par l'équateur. Vous savez, Madame, & je crois vous l'avoir dit dans mes lettres sur la Laponie, que tandis que MM. de Maupertuis, Clairaut , le Camus , &c, bravoient les glaçons du Nord, pour déterminer la figure de la terre ; MM. Godin, Bouguer & de la Condamine

affrontoient les feux du Midi. Cette fameuse question sur la forme de notre globe, occupoit depuis quarante ans l'Académie : les uns le difoient applati, les autres allongé vers les poles. Tout le monde sentoît la néceffité d'une décision : les navigateurs y étoient les plus intéreffés, puisq'ue les distances des lieux étant différentes dans les deux systêmes, cette incertitude les expofoit à diverses sortes d'erreurs. Les Géographes tomboient dans un extrême embarras pour leurs cartes, les Astronomes, pour la parallaxe de la lune, les Physiciens, pour la gravité des corps, &c. Les travaux de nos Académiciens sous les deux zones, aux extrémités de la terre, feront, dans l'histoire, une des plus brillantes époques du regne de Louis XV, & le témoignage le plus éclatant de son zele pour les sciences.

Le pays de Quito, & en général tout le Pérou, parut le plus propre à des observations, dont la plupart devoient se faire sous l'équateur. L'agrément du Roi d'Espagne fut demandé, pour un travail, dont les terres de son domaine alloient recevoir un nouveau lustre, Non-seulement le Mo-

SUITE DU PEROU. 157

marque entra dans des vues si glorieuses à son sang ; mais il souhaita d'en partager immédiatement l'honneur , en nommant deux mathématiciens Espagnols , pour accompagner nos Académiciens. L'un étoit Dom Georges Juan , chevalier de Malthe , officier de marine ; & l'autre , Dom Antoine d'Ulloa , lieutenant de vaisseau. Ils partirent de Cadix en 1735 , & débarquèrent heureusement à Carthagene , où ils attendirent MM. Godin , Bouguer & de la Condamine. Ces derniers y arrivèrent trois mois après , avec M. de Jussieu , qui s'étoit joint à eux , comme Botaniste , M. Seniergues , comme Chirurgien , & d'autres François . en qualité de Dessinateur , d'Horloger , ou d'Associés. J'aurai souvent occasion de vous parler de cette troupe de Savans , qui laissoient par-tout , comme à Mantua , des traces de leurs observations astronomiques.

L'isle de Puna est célèbre par le tombeau de la maîtresse de Pizarre , & celui du fameux Jacobin , qui fut d'abord l'aumonier des Conquérens , & ensuite le premier évêque du Pérou. Il s'étoit réfugié dans cette isle , pour éviter le

158 SUITE DU PEROU.

résentiment d'Almagro, à qui il avoit, sans doute, déplu par trop de zele. Ayant été découvert & surpris, il fut assommé à coups de massue par les Indulaires; c'étoit encore une victime qui devoit être justement immolée aux mânes de l'infortuné Atahualipa.

Désespérée de la mort tragique de son amant, la jeune & belle Capillana, devenue chrétienne & philosophe, s'étoit retirée à Puna; & l'on montre encore, sur le rivage de la mer, une grotte assez profonde, où l'on prétend qu'elle fut inhumée. On m'a fait voir aussi, dans la bibliothèque des Dominicains de cette ville, un cahier peint de sa main, où sont tracés d'anciens monumens de son pays, qu'elle dessina dans sa retraite. Les Péruviens connoissoient peu la peinture; mais l'Amante de Pizarre, en apprenant l'espagnol, s'étoit fait instruire de nos arts. A côté de chaque figure, se trouve une courte explication en langue castillane. Si ce manuscrit est véritablement de cette femme, comme on le dit, vous conviendrez que ce n'est pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette bibliothèque.

SUITE DU PEROU. 159

La première page représente les tombeaux, que les anciens Péruviens consacroient à la postérité, sous le nom de *Guaques*. Ils choissoient, comme les Egyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'étoit pas d'enterrer les morts; ils les entouroient d'un amas de pierres & de briques, dont ils bâtissoient une sorte de mausolée; & les amis jettoient par-dessus, une si grande quantité de terre, qu'ils en formoient une colline artificielle, de la hauteur de huit à dix toises, sur vingt ou vingt-quatre de longueur. Les campagnes en sont remplies aux environs des villes & des bourgades, dans les plaines & sur les montagnes. La différence que l'on remarque dans la grandeur de ces monumens, fait juger qu'ils étoient proportionnés au rang & aux richesses des personnes qui y étoient enterrées.

Souvent on ensevelissoit les Péruviens avec leurs meubles, dont la plupart étoient d'or; & c'est ce qui excite encore aujourd'hui la cupidité des Espagnols: ils passent le tems à fouiller dans ces sépultures, pour y chercher les trésors qu'ils y croient enfouis.

160 SUITE DU PEROU.

Leur constance est quelquefois récompensée ; mais les guaves ne contiennent ordinairement que des squelettes, quelques vases de terre , une hache de cuivre , & un miroir fait d'une espece de pierre à fusil. Pour ouvrir ces tombeaux , on les perce en long & en travers ; & c'est au centre de la croix , que se trouvent le corps du défunt & les meubles qui ont servi à son usage.

Les miroirs , dont le manuscrit présente divers desseins , sont ordinairement ronds , avec une de leurs surfaces plate , aussi lissée que le crystal , & l'autre moins unie. Quoiqu'ils soient de différentes grandeurs , la plupart n'ont que trois ou quatre pouces de diametre. Ils sont percés par le haut ; ce qui fait voir qu'on y passoit un cordon , pour les suspendre à quelque crochet. Il s'en trouve de plats , de concaves , de convexes , aussi bien travaillés , que si les ouvriers eussent joint la connoissance de l'optique aux instrumens les plus propres à ces sortes d'ouvrages. On connoît encore les carrieres d'où l'on tiroit cette pierre ; mais les Espagnols n'en font aucun cas ; parce qu'avec de la transparence & de

la dureté, elle a des veines & des pailles qui la rendent facile à se briser, & en gâtent la superficie.

Les haches de cuivre, enfermées dans les sépultures péruviennes, approchent beaucoup de la forme des nôtres. Si ce n'étoit pas le seul instrument tranchant, dont ces peuples feroient usage, la quantité qu'on en trouve, suppose du moins que c'étoit un des plus communs. Leur principale différence est dans la grandeur; cependant le manuscrit en offre qui ont le tranchant rond; d'autres qui sont échan-crées; & quelques-unes qui ont une pointe du côté opposé au tranchant, avec un manche. Quoique leur matière la plus ordinaire soit le cuivre, on en faisoit aussi de la même pierre que celle des miroirs; & les desseins de Capillana en représentent plusieurs de cette espèce.

Les anciens vases à boire sont d'une argile noire & très-fine; mais on ignore où les Péruviens la prenoient. « Leur » forme, dit l'auteur, est celle d'une » cruche ronde & sans pied, avec une » anse au milieu. D'un côté, est l'ou- » verture pour le passage de la liqueur;

161 SUITE DU PEROU.

» de l'autre , une tête d'Indien , assez
» naturellement figurée. Les coupes
» d'or & d'argent ne devoient pas être
» rares dans ce pays , où ces métaux
» sont si communs. Aussi faisoient-elles
» autrefois la plus grande richesse des
» tombeaux. On y ajoutoit de ces pe-
» tites pincettes d'or ; dont nos In-
» diens se servent pour s'arracher le
» poil du menton ». J'en trouve la fi-
» gure dessinée dans le manuscrit , de
» même que celle de quantité d'orne-
» mens qu'il seroit trop long de détailler.

Le maïs ayant toujours été la prin-
cipale nourriture des Péruviens , ils
en représentoient les épis , en pierre ,
avec un art qui ne permet point en-
core de les distinguer de l'ouvrage de
la nature. Leur habileté à travailler les
éméraudes , ne cause pas moins d'é-
tonnement. Les sépultures en fournif-
sent un assez grand nombre ; & l'on
remarque qu'elles l'emportent , pour
la beauté , sur toutes celles de la pro-
vince de Bogota. On ne comprend
point qu'un peuple , qui n'avoit aucun
usage de l'acier & du fer , ait pu don-
ner de si belles formes à des pierres si
dures , & les percer avec tant d'art.

La disposition des trous augmente la surprise : les uns traversent diamétralement ; les autres ne pénètrent que jusqu'au centre de la pierre , & sortent par les côtés , à peu de distance les uns des autres.

Les édifices , anciennement bâtis par les habitans du Pérou , soit pour le culte de leurs Dieux , soit pour le logement de leurs Souverains , soit pour la défense de leur empire , sont un autre sujet d'admiration. Je peux , d'après les desseins & l'explication même de Capillana , vous donner la description de quelques restes de ces monumens :

Je commence par le temple de Cayambé , dont on voit encore la plus grande partie. « Il est situé , dit » l'auteur , sur un terrain élevé , qui » forme une espece de monticule. La » figure de l'édifice est ronde ; les briques qui le composent , sont jointes » avec la même terre , dont elles sont » construites ; & cette masse devient » un mur aussi solide , que s'il étoit » d'une seule pierre ; il n'y a aucune séparation intérieure , parce que c'étoit » un lieu d'assemblée publique. La porte » en est petite , parce que les Empe-

164 SUITE DU PEROU.

» reurs, par respect pour le sanctuaire
» du Soleil, y entroient à pied, quoi-
» que dans leurs palais même, ils fussent
» toujours portés dans une litiere.
» Cayambé, à cause de la célébrité de
» son temple, passoit pour une ville
» sainte ; & cette opinion s'étendant
» jusqu'aux campagnes voisines, les
» Caciques & les Rois même vouloient
» y avoir leurs tombeaux.

» Dans la province de Quito, on
» voit encore le palais de Callo, où
» les premiers Incas faisoient leur rési-
» dence ; & cet auguste séjour des Rois
» du Pérou sert aujourd'hui de maison
» de campagne à des Moines. En com-
» paraison des autres bâtimens du
» pays, on trouve, dans celui-ci, un
» air de noblesse, qui annonce la ma-
» jesté de ses premiers Maîtres. Au-
» tour d'une cour, regnent trois grands
» salons, qui en forment le quarré.
» Chacun a plusieurs séparations ; &
» derriere celui qui fait face à l'entrée,
» il y a divers petits réduits, qui pa-
» roissent avoir été une ménagerie ; on
» y distingue encore les loges de cha-
» que animal. L'ouvrage, quoiqu'un
» peu défiguré, quand je le vis, subsist.

SUITE DU PÉROU. 165

» toit dans ses principales parties ;
 » mais on m'a dit que , depuis la révo-
 » lution , on y avoit fait des change-
 » mens considérables. Les matériaux
 » de l'édifice sont de pierres presque
 » noires , très-dures , & si bien join-
 » tes , qu'on ne feroit pas entrer la
 » pointe d'un couteau dans l'intervalle.
 » Les portes ont deux toises d'éléva-
 » tion , sur quatre pieds de large par
 » le bas , & vont toujours en se re-
 » trécissant par le haut jusqu'à trente
 » pouces. On leur donnoit cette hau-
 » teur , afin que le Monarque y pût
 » passer dans sa litiere , dont les bran-
 » cards étoient portés sur les épaules
 » de plusieurs Indiens. Il pénétroit ainsi
 » jusqu'à son appartement , seul endroit
 » où il marchoit à pied.

» Près du bourg d'Atun-Canar ,
 » province de Cuença , j'ai visité la
 » forteresse la plus vaste , & peut-être
 » la mieux bâtie de tout le Pérou. L'en-
 » trée en est défendue par une riviere
 » qui lui sert de fossé ; & du côté op-
 » posé , l'enceinte s'éleve sur une col-
 » line qui en rend l'approche difficile.
 » Le centre est occupé par une tour
 » de forme ovale , qui ne s'éleve pas

166 SUITE DU PÉROU.

» à plus de deux toises au-dessus des
 » autres édifices ; & du milieu de la-
 » quelle , il sort un quarré , en maniere
 » de donjon , formé par quatre mu-
 » railles , avec des especes de guérites ,
 » par où les sentinelles avoient la vue
 » sur la campagne. Les murs de cette
 » forteresse embrassent un terrain spa-
 » cieux. On n'y entre que par une seule
 » porte , qui conduit à différentes pe-
 » tites ruelles , d'où l'on arrive à divers
 » corps de logis. Les uns paroissent
 » avoir servi de casernes pour les sol-
 » dats de la garnison. Les autres , par
 » leur hauteur , leur distribution &
 » leurs portes , semblent former l'ap-
 » partement des Incas. Les pierres ,
 » dont les murs sont composés , ne sont
 » pas moins dures , moins polies , ni
 » jointes avec moins d'art , que celles
 » du palais de Callo ; & tous les ap-
 » partemens sont découverts , sans au-
 » cune marque qui fasse connoître qu'ils
 » aient eu des planchers.

» On voit beaucoup d'autres ruines
 » dans toute cette contrée , sur-tout
 » dans les lieux déserts , où il ne reste
 » nulle trace d'habitation. Ces ruines
 » sont de briques crues , ou de pierres

communes : ce qui peut faire juger
 » que c'est l'ouvrage des naturels du
 » pays, avant qu'ils fussent soumis à
 » l'autorité des Incas. Ces mêmes peu-
 » ples avoient une autre manière de
 » se fortifier, dont on remarque en-
 » core des vestiges. C'étoit de creuser
 » la terre autour d'une montagne es-
 » carpée, & d'y pratiquer de petites
 » murailles à hauteur d'appui, pour se
 » couvrir contre l'ennemi, & le re-
 » pouffer avec moins de danger. Au
 » fond des fossés, ils bâtissoient des
 » cases qui servoient de logement aux
 » troupes. Ces ouvrages étoient si com-
 » muns, qu'on en trouve sur presque
 » toutes les montagnes ».

Ce que vous venez de lire de l'ar-
 chitecture des Péruviens, sous le gou-
 vernement de ses anciens maîtres, me
 paroît un peu exagéré. S'il y avoit eu
 de si belles forteresses, est-il vraisem-
 blable qu'on en eût pu faire la con-
 quête avec tant de rapidité? La ville
 même de Cusco ne devoit être qu'un
 amas de cabanes, que les Européens
 ont détruites, parce qu'ils ne pouvoient
 les habiter. Les ruines du temple du
 Soleil, dans le village de Cayambe,

168 SUITE DU PEROU.

celles du palais des Incas , près d'Atun-Canar , & la forteresse de Callo , sont des édifices de briques crues , maçonnées avec de la terre-glaife. Tout l'intérieur de ces bâtimens étoit si obscur , qu'on ne pouvoit y voir clair , qu'en supposant qu'ils manquaient de toits. Les Péruviens ne savoient pas forger le fer ; on n'a pas trouvé , dans tout le pays , un seul instrument de ce métal , l'ame des métiers & des arts.

Toutes ces descriptions , dont je n'ai donné , pour ainsi dire , que l'abrégé , sont suivies d'un petit article sur les *Quippos*. Vous avez vu qu'avant l'arrivée des Espagnols , les peuples du Pérou n'avoient aucune connoissance de l'écriture. Cependant ils trouvoient le moyen de conserver la mémoire de l'antiquité , de se former une sorte d'histoire , qui comprenoit tous les événemens remarquables de leur monarchie. Ils suppléerent d'abord au défaut des lettres , par des peintures assez informes , comme les Méxicains , & , à l'exemple des Egyptiens , par des hiéroglyphes. Mais cette longue manière d'écrire pouvoit à peine perpétuer quelques événemens principaux , quelques

quelques loix , quelques myſteres de la religion. On eut donc recours à une façon plus prompte & plus facile : aux figures peintes ou ſculptées , on ſubſtitua d'autres ſignes , qui conſiſtoient en de petits cordons de laine de toutes les couleurs , arrangés & contournés en divers ſens. On attachâ à chacune de ces formes , & à ces couleurs , la ſignification des choſes les plus eſſentielles. Ainſi un rond , fait avec de la laine jaune , ſignifioit le Soleil. Un autre de laine blanche déſignoit la Lune. L'Inca étoit représenté par un nœud ſimple , d'où pendoit une petite frange jaune ; parce que cette couleur étoit celle de l'aſtre , dont les Incas ſe diſoient les enfans. La Reine étoit figurée de même , mais en blanc , ſymbole de la Lune que les Péruviens croyoient être à la fois , la ſœur & la femme du Soleil. C'étoit pour cette raiſon , que le Prince regnant étoit obligé d'épouſer ſa propre ſœur. La combinaifon de ces nœuds & de ces couleurs , tenoit lieu de livres & de regiſtres. Non ſeulement tout ce qui appartenoit à l'hiſtoire , aux loix , aux finances , aux cérémonies , aux comptes des marchandifes ,

170 SUITE DU PEROU.

&c, étoit, par ce moyen, exactement conservé; mais les moindres circonstances y trouvoient place, par de petits fils attachés aux principales cordes. Il y avoit des Officiers publics, à la garde desquels ces quippos étoient confiés; ils en étoient les dépositaires, comme les notaires le sont de nos actes; & l'on n'avoit pas moins de confiance en leur probité. La Maîtresse de Pizarre convient de bonne foi, que ces cordons sont moins propres à faire connoître nos pensées, que les caractères Européens; & que, dans un commerce amoureux, il y a une infinité de choses que les quippos ne peuvent rendre. « Ce langage, dit-elle, étoit trop borné; pour exprimer tout ce que je sentoisi pour mon » amant ».

Ce qui semble encore prouver l'insuffisance de cet espece d'alphabet, c'est que les Péruviens avoient, de distance en distance, des couriers de relais, qui faisoient passer, de vive voix, les ordres du Souverain d'une province à l'autre. Quelquefois, lorsque la commission devoit être secreta, ces mêmes couriers se donnoient l'un à l'au-

SUITE DU PEROU. 171

tre une espece de quippos ; mais alors c'étoit un chiffre convenu entre l'Inça & le Gouverneur , auquel il étoit adressé.

Les peuples du Pérou n'ayant pas de lettres pour communiquer leurs idées , manquoient aussi de chiffres pour faire leurs calculs. Pour savoir ce que chaque ville devoit fournir à l'Empereur , ils en faisoient la répartition avec des cailloux ou des grains de maïs. Ils marquoient , avec des fils , le compte de chaque chose ; ils en formoient des échevaux , qui étoient pour eux comme autant de cahiers séparés. Il y avoit des Maîtres des comptes pour les affaires de la guerre & de la paix , pour les vassaux , les tributs , &c ; & ils n'avoient d'autre occupation , que de se rendre habiles dans cette singuliere arithmétique.

Le même manuscrit , d'où j'ai tiré tous ces détails , parle des différentes plantes , & de divers animaux du Pérou , dont Capillana avoit aussi tracé la figure. On n'y trouvoit aucune explication , comme aux autres desseins ; mais le Moine qui me les monroit , ne manquoit jamais d'y ajouter un pé ;

172 SUITE DU PÉROU.

fit commentaire, qui suppléoit au silence du dessinateur.

« Vous voyez, me disoit-il, cet
» animal qui paroît brouter l'herbe sur
» le penchant d'une colline : c'est un
» chevreuil des monts Paramos, les
» plus élevés & les plus stériles de
» cette fameuse chaîne de montagnes,
» que l'on appelle les *Cordilleres*. Leurs
» cimes se perdent dans les nues; &
» presque toutes sont couvertes de
» masses énormes d'une neige aussi an-
» cienne que le monde. De plusieurs
» de ces sommets, en partie écroulés,
» on voit sortir encore des tourbillons
» de fumée & de flammes au sein même
» de la neige. Quant à leur élévation,
» elles sont, à l'égard de celles
» de l'Europe, comme les clochers de
» nos villes, comparés aux maisons
» ordinaires. Ces montagnes, comme
» vous savez, partent de la terre Magellanique,
» courent par les contrées
» du Chily, du Paraguay, du Pérou,
» jusqu'à l'isthme de Panama, où elles
» se resserrent pour le traverser, &
» recommencent ensuite à s'élargir &
» s'étendre jusqu'aux extrémités du
» Mexique. Du côté du Sud, on ne

SUITE DU PEROU. 173

» les a jamais mieux connues, que de-
 » puis le voyage des mathématiciens
 » de France & d'Espagne; parce qu'es-
 » les ont été comme le théâtre de leurs
 » savantes opérations. L'air y est plus
 » ou moins froid, la terre plus ou
 » moins aride, à proportion qu'elles
 » sont plus ou moins élevées. Les plus
 » hautes, comme je vous l'ai dit, se
 » nomment *Paramos*, qui signifie bruye-
 » res; & comme dans leur prodigieuse
 » étendue, elles sont toujours cou-
 » vertes de neige, le froid y est si aigu,
 » qu'il les rend inhabitables; on n'y
 » voit ni plantes, ni bêtes, excepté
 » quelques joncs, & l'animal dont la
 » figure est sous vos yeux.

» Ces chevreuils vont en troupes
 » dans les plus hautes parties de ces
 » lieux déserts, & où, par consé-
 » quent, l'air est le moins supportable;
 » mais ce qui doit le plus vous sur-
 » prendre, c'est l'espece de fureur
 » qu'on a ici pour cette chasse, mal-
 » gré les dangers dont elle est accom-
 » pagnée. Elle se fait entre plusieurs
 » personnes divisées en deux classes;
 » l'une d'Indiens à pied, pour faire
 » lever les chevreuils; l'autre, de

174. SUITE DU PEROU.

» cavaliers pour la course. On se rend,
» dès la pointe du jour, au sommet
» du Pirano, chacun avec un levrier
» en leffe. Les gens à cheval prennent
» poste sur les plus hauts rochers, tan-
» dis que les piétons battent les fonds,
» en faisant beaucoup de bruit. On
» embrasse ainsi un terrain de trois ou
» quatre lieues; & s'il part un che-
» vreuil, le cheval le plus proche court
» après lui, sans qu'il soit possible, à
» celui qui le monte, de le retenir,
» ni de le gouverner. Il passe par des
» descentes si roides, qu'un homme à
» pied n'y marcheroit pas sans précau-
» tion. Il ne connoît ni frein, ni dan-
» ger, & ne s'arrête que lorsqu'il est
» fatigué de l'exercice, ou que la bête
» lui cède la victoire.

» Les chasseurs qui sont postés dans
» d'autres lieux, n'ont pas plutôt vu
» le mouvement du premier, qu'ils
» partent de même, les uns pour cou-
» per le chemin au chevreuil, les au-
» tres pour le prendre en front. Les
» chevaux n'ont pas besoin d'être ani-
» més; il leur suffit, pour s'élancer,
» d'entendre les cris des hommes &
» des chiens; alors ce qu'on peut faire

SUITE DU PEROU. 173

» de mieux , est de leur laisser la li-
 » berté de courir ; mais en même
 » tems , il faut être assez ferme sur
 » l'arçon , pour résister aux secouffes
 » qu'on reçoit de sa monture. Il en
 » coûteroit infailliblement la vie à ce-
 » lui qui tomberoit , soit par la vio-
 » lence de sa chute , soit par le mou-
 » vement du cheval , qui , poursuivant
 » sa course , ne manqueroit pas de l'é-
 » crafer sous ses pieds. On donne à
 » ces chevaux le nom de *Parameros* ,
 » parce qu'à peine font-ils en état de
 » marcher , qu'on les exerce à courir
 » dans ces montagnes.

» Outre les joncs qui croissent sur
 » les Paramos , on y trouve encore
 » une certaine plante , nommée *Bois*
 » *de Lumiere* , dont la hauteur est d'en-
 » viron deux pieds. Il est composé de
 » tiges droites & unies , de la grosseur
 » du petit doigt , qui sortent de la mê-
 » me racine ; on les coupe fort près
 » de terre ; on les allume comme des
 » bougies ; & quoique vertes , elles
 » répandent autant de lumiere qu'un
 » flambeau , sans demander d'autre
 » foin , que d'ôter le charbon qu'elles
 » font en brûlant.

176 SUITE DU PÉROU:

» Cette autre plante, dont la page
 » suivante vous offre le dessein ; est
 » l'herbe fameuse, appelée *Coca*, dont
 » on fait ici un très-grand commerce.
 » Autrefois elle n'étoit particuliere
 » qu'à quelques cantons du Pérou ;
 » mais elle est devenue plus commune
 » dans les provinces méridionales, par
 » le soin que prennent les Indiens à
 » la cultiver. Plusieurs personnes pré-
 » tendent qu'elle ne differe point du
 » bétel, qui n'est pas moins en usage
 » aux Indes orientales. Sa feuille est
 » lisse, molle, verte & longue d'un
 » pouce & demi. Le fruit est disposé
 » en grappes, d'abord rouge, ensuite
 » noir ; & c'est dans ce dernier état,
 » qu'on le recueille, & qu'on le fait
 » sécher pour le conserver. Il sert aux
 » Péruviens de petite monnoie, com-
 » me le cacao aux habitans du Mexi-
 » que. Les Indiens mâchent les feuilles
 » du coca, mêlées en portion égale
 » avec une sorte de craie, faite d'é-
 » cailles d'huitres calcinées. Elles leur
 » tiennent lieu de toute autre nourri-
 » ture ; & quelque travail qu'ils fassent,
 » ils ne souhaitent pas d'autre sou-
 » lagement. L'expérience montre en

SUITE DU PEROU. 177

» effet, que cette herbe les rend vigou-
 » reux, & qu'ils s'affoiblissent lors-
 » qu'elle leur manque. La meilleure est
 » celle qui croît aux environs de Cuf-
 » co. Il s'en fait une grande consom-
 » mation dans les lieux où l'on ex-
 » ploite les mines; car les ouvriers ne
 » peuvent se soutenir sans cet aliment.
 » On leur en fournit la quantité qu'ils
 » desirent, en la rabattant sur leur sa-
 » laire journalier. Plusieurs particuliers
 » ont fait des fortunes considérables
 » à ce trafic; les revenus de l'Evêque,
 » des Chanoines, & de l'église cathé-
 » drale de Cusco proviennent, pour
 » la plupart, de la dîme des feuilles
 » desséchées du coca.

» Dans la même page, où cette
 » plante est dessinée, vous voyez la
 » figure d'un arbre, qui croît au Nord
 » de la province de Quitto: Il en dis-
 » tille sans cesse une gomme que les
 » habitans nomment Mopa-mopa, &
 » qui sert à faire une sorte de laque
 » ou de verni si durable, qu'il ne peut
 » être détaché, ni même terni par
 » l'eau bouillante. La maniere de l'ap-
 » pliquer est fort simple, on met dans
 » la bouche un morceau de cette

178 SUITE DU PEROU.

» gomme ; & l'ayant délayée avec la
» salive , on y passe le pinceau , avec
» lequel on prend la couleur qu'on
» veut employer ; on la couche sur
» le bois ; & elle forme , en séchant ,
» un enduit aussi beau , que ceux de
» la Chine.

» Le Leibo , qui est à l'autre page ,
» est un arbre haut & touffu , qui pro-
» duit une espèce de laine , plus douce
» & plus fine que le coton. Les In-
» diens ne savent point la filer ; &
» jusqu'à présent , on ne s'en est servi
» que pour remplir des matelats. Elle
» y est d'autant plus propre , qu'outre
» sa mollesse naturelle , elle se leve &
» se gonfle au soleil , jusqu'à rendre
» la toile du matelas aussi tendue qu'un
» tambour , sans s'affaïffer ensuite à
» l'ombre , à moins que le lieu ne soit
» humide.

» Les Vjahuas , dont la figure est
» à côté de celle du Leibo , sont de
» grandes feuilles , qui pourroient tenir
» lieu de draps dans un lit. Leur lon-
» gueur commune est de cinq pieds ,
» sur deux & demi de large : excepté
» une côte , qui est au milieu , le reste
» est lisse & uni. Dans les déserts de

SUITE DU PEROU. 179

» Guayaquil, elles servent à bâtir, sur
» le champ, de petites cabanes; mais
» dans tout le pays, on les emploie
» à couvrir les maisons, à envelopper
» le poisson, le sel, & toutes les mar-
» chandises qu'on veut transporter &
» garantir de l'humidité.

» De l'autre côté, est le Mata-palo
» (tue-pieu) qui n'a, dans son origi-
» que l'apparence d'une foible plan-
» te, & devient d'une prodigieuse
» grosseur. Il croît fort mince au pied,
» d'un arbre puissant, auquel il se joint,
» & le long duquel il s'éleve, jusqu'à
» ce qu'il soit parvenu à le dominer.
» Alors sa houe s'élargit assez, pour
» dérober à son soutien, les rayons &
» l'influence du soleil. Il se nourrit de
» la substance même de l'arbre qui lui
» sert d'appui; & le consumant par de-
» grés, il prend sa place à la fin, & de-
» vient si gros, qu'on en fait des ca-
» nots de la première grandeur.

» Tournez le feuillet, & vous verrez
» la représentation des plus excellens
» fruits du Pérou. Le Chirimoya passe
» pour le plus délicieux; on le pré-
» fere à l'anas. Le jus en est doux,
» avec un léger mélange d'acide & une

180 SUITE DU PÉROU.

» odeur si agréable, qu'elle en reserve
» infiniment le goût. Sa grosseur & sa
» figure approchent de celle des pom-
» mes pointues d'Europe. Sa peau est
» verdâtre, & comme brodée de com-
» partimens écailleux. Sa chair est blan-
» che, mollasse, & mêlée de quelques
» fibres presque imperceptibles. L'arbre
» qui produit ce fruit, est haut & touffu.
» Ses fleurs sont très-recherchées, &
» se vendent fort cher, par la passion
» qu'ont les femmes pour leur odeur.

» Vous connoissez cette autre plante;
» c'est celle du fraisier; elle ne differe de
» celle d'Europe, que parce que ces
» dernieres sont plus petites. Nos frai-
» ses du Pérou sont beaucoup plus
» grandes que les vôtres; & leur qua-
» lité est plus aqueuse, sans en être
» moins agréable »

Le Religieux, qui m'expliquoit toutes ces figures, fut interrompu par le son d'une cloche qui l'appelloit au réfectoire. Nous en étions aux dernieres pages du manuscrit; & je vis d'un coup d'œil, que ce qui restoit, étoit peu digne de curiosité. J'en dis autant de quelques autres détails de la province de Guayaquil. Aussi tout est-il prêt pour

SUITE DU PÉROU. 185
notre départ, sans savoir pourtant si
c'est à Lima que nous irons d'abord,
ou à Quito. Cela dépend d'une opéra-
tion de commerce, qui déterminera
peut-être mon marchand pour cette
dernière ville. C'est ce que je vous
dirai dans ma première lettre.

Je suis, &c.

A Guayaquil, ce 28 avril 1751.



L E T T R E C X L I I I .

S U I T E D U P E R O U .

OUI, Madame, c'est à Quito : j'y arrive dans ce moment ; & je rassemble les principales circonstances de mon voyage. Nous nous embarquâmes sur le Guayaquil jusqu'au bourg de Caracol. Ce n'est pas qu'il n'y ait une route par terre ; mais les marais , & plusieurs grandes rivières la rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. Vous ne sauriez imaginer ce que nous eûmes à souffrir pendant cette courte navigation , de la part des mofquites, dont je vous ai déjà tant parlé, & auxquels les persécutions qu'on en éprouve, forcent, malgré qu'on en ait, de revenir à chaque instant. Toutes nos précautions, pour nous en garantir, furent inutiles. Le jour, nous étions dans un mouvement continuel pour chasser ces insectes ; la nuit, nous souffrions des douleurs insupportables de leurs piquures. Il est vrai que nous

avons de gros gands qui nous couvroient les mains ; mais le visage demouroit expofé ; & les habits n'offroient qu'une foible défenfe au refte du corps. Les aiguillons pénétroient au travers du drap , & nous caufoient des demangeaifons inexprimables.

Ce fupplice dura jufqu'à Caracol , où l'on nous procura des mules , pour continuer notre route par terre. Après quatre lieues de marche , nous arrivâmes fur les bords de la riviere d'Ojibar. Nous la traversâmes neuf fois à gué , dans fes divers détours , & toujours avec quelque péril. Le foir nous nous arrêtâmes dans une grande maifon , fituée fur le rivage , près d'un lieu nommé le port des Mosquites. Vous jugez , par ce nom , à quoi nous nous trouvâmes expofés : nous fûmes fi cruellement affaillis par ces déteftables infectes , que nous prîmes le parti de nous jeter dans l'eau , & de nous y tenir jufqu'au jour. Mais en nous dérochant ainfi à la voracité de ces pernicioeux animaux , il ne nous fut pas poffible de nous garantir la tête. Il falut donc abandonner cette reflource , & laiffer partager le martyre à toutes

les autres parties du corps. Au point du jour, nous ne pouvions réciproquement nous regarder sans une espèce d'horreur : nos visages étoient couverts de pustules, & nos mains chargées de tumeurs. On nous dit que cette maison avoit été abandonnée, parce qu'elle étoit le purgatoire d'un homme qui y étoit mort ; on auroit plutôt dû l'appeller l'enfer des vivans.

Nous continuâmes notre route, par un chemin si marécageux, que nos montures enfonçoient dans la boue jusqu'au poitrail. Nous fîmes halte à cinq heures du soir, dans un lieu nommé Caluma. Nous n'y trouvâmes aucun endroit pour nous loger ; mais les voituriers Indiens entrèrent dans la montagne, couperent des pieux & des branches, & formerent en moins d'une heure, des cabanes qui nous mirent tous à couvert. Le lendemain, nous passâmes par un lieu appelé Mama-Rumi, ou Mère-de Pierre. Nous y vîmes une cascade de la plus grande beauté. Le rocher, d'où les eaux se précipitent, est élevé de plus de cinquante toises, & accompagné, des deux côtés, d'arbres très-hauts & très-touffus.

La vue est également enchantée de la clarté de l'eau, & du volume qu'elle forme en tombant. Après sa chute, elle continue sa course dans un lit un peu incliné, sur lequel passe le grand chemin.

Nous suivîmes cette route, non sans un très-grand danger, parce que, d'un côté, elle n'offroit que d'horribles précipices; de l'autre, elle étoit si étroite, que les cavaliers & les mulets ne cessant de se heurter, tantôt contre les rochers, tantôt contre les arbres, nous étions tous meurtris à notre arrivée à Tarigagua. Il étoit aussi dangereux de passer sur les ponts, que de traverser les rivières. Comme ils sont de bois, & fort longs, ils branlent d'une manière effrayante. N'ayant d'ailleurs que trois pieds de large, sans parapets ni garde-fou, le moindre faux pas peut faire tomber la mule dans le torrent, où elle ne manqueroit pas de périr avec sa charge. On répare ces ponts, chaque année, à l'approche de l'hiver, qui est le seul tems où l'on en fasse usage, parce qu'en été, la rivière est toujours guéable: mais on les construit avec si peu de solidité, qu'ils de-

mandent d'être renouvelles tous les ans.

Lorsqu'un homme de marque, comme un Evêque , un Préfident , un Gouverneur entreprend ce voyage , le Corrégidor de Guaranda est obligé de faire élever , par les Indiens , des maisons de bois , qui servent au repos de chaque journée ; elles demeurent sur pied pour servir aux autres voyageurs , jusqu'à ce qu'elles tombent faute de réparation. C'est dans une de ces cabanes abandonnées , que nous fûmes si cruellement persécutés par les mosquites. Quand ces maisons sont renversées , on se contente , comme nous avons fait , des huttes que les voituriers ou les guides bâtissent à la hâte.

Tarigagua est situé au pied du mont Saint-Anoine. Il n'est pas aisé de vous donner une idée de la route qui conduit à cette montagne , & des difficultés qu'on éprouve à la traverser. En quelques endroits , elle est si escarpée , qu'on ne peut y grimper qu'avec des peines excessives. Dans d'autres , la descente est si roide , que les mules peuvent à peine s'y soutenir. Quelquefois le passage est si étroit , qu'on

Y trouve difficilement assez de place pour contenir la monture. D'autres fois, il est bordé d'affreux précipices, qui font craindre, à chaque pas, de s'y abîmer.

Ces chemins, ou plutôt ces sentiers, sont remplis, dans toute leur longueur, d'un pas à l'autre, de trous très profonds, où la mule met le pied de façon, que son ventre touche la terre. Il est vrai qu'ils servent comme d'escaliers, qui rendent la route moins impraticable : mais s'il arrive que l'animal n'y pose pas bien le pied, il s'abat ; & le cavalier court plus ou moins de risque, suivant le côté où il tombe, & où il y a plus ou moins de précipices. Vous direz peut-être qu'il seroit plus sûr d'aller à pied ; mais il n'est pas aisé de se tenir ferme ; & si l'on venoit à glisser, on enfonceroit dans la boue jusqu'aux genoux ; il ne seroit pas possible de s'en tirer.

Quoique ces trous rendent le chemin fort dangereux, cependant le péril est encore plus grand, dans les endroits où ils manquent. La pente étant très-escarpée, & le terrain continuellement détrempé par la pluie, le fen-

tier seroit trop glissant. Les mules ne pourroient pas y marcher, à moins que des hommes n'allassent devant, pour y creuser de petites tranchées avec une bêche, & y former des especes de degrés. Il faut renouveler continuellement le même travail, parce que dans l'espace d'une seule nuit, la pluie ruine l'ouvrage du jour précédent. L'embaras d'avoir toujours quelqu'un devant soi, pour préparer le passage, le danger des chûtes & des contusions, le désagrément d'être couvert de boue, & souvent mouillé jusqu'à la peau, seroient moins fâcheux à supporter, s'ils n'étoient encore augmentés par la vue des précipices qui feroient trembler l'homme le plus intrépide.

La maniere dont on descend de ces lieux terribles, n'inspire pas moins d'épouvante. D'un côté, ce sont des hauteurs escarpées; de l'autre, des abîmes effrayans. Il semble que les mules connoissent le danger, & les précautions qu'il faut prendre pour l'éviter. Quand elles sont au sommet d'une éminence, elles s'arrêtent, placent leurs pieds de devant l'un après

L'autre, en font de même de ceux de derriere, demeurent quelque tems dans cette situation, comme pour examiner le chemin; & ensuite se laissent glisser avec la vitesse d'un éclair. Le cavalier ne doit alors avoir d'autre soin, que de se tenir ferme sur la selle; parce que le moindre mouvement feroit perdre l'équilibre à sa monture, & les précipiteroit l'un & l'autre au bas de la montagne.

Quoique l'habitude ait formé ces animaux à ce dangereux manége, ils ne laissent pas de marquer une sorte de faiblesse, quand ils arrivent au sommet de quelque hauteur. Ils s'y arrêtent, sans que le voyageur leur retienne la bride; & s'il arrive, par défaut d'expérience, qu'il les pique de l'éperon, ils n'en demeurent pas moins immobiles, jusqu'à ce qu'ils aient bien pris leurs dimensions. Non-seulement ils examinent le chemin aussi loin que leur vue peut s'étendre, mais ils hennissent, comme pour avertir le cavalier de se tenir sur ses gardes; & s'il n'a pas déjà passé par le même lieu, ces presentimens lui causent beaucoup d'effroi. Alors les guides

prennent le devant , se postent le long du passage , grimpent sur quelques rocs , se cramponnent aux racines des arbres , & animent la mule par leurs cris , jusqu'à ce qu'elle ait atteint le bas de la descente. On est étonné de voir avec quelle précision ces animaux dirigent tous leurs mouvemens. Les hommes même ne pourroient pas se conduire avec plus de prudence & de réflexion. Quand ces bêtes ont fait plusieurs voyages , elles acquierent une sorte de réputation , qui les rend d'un grand prix.

Nous surmontâmes heureusement toutes les difficultés de cette route ; & nous nous rendîmes au bourg de Guaranda. Le reste du chemin , jusqu'à Quito , n'offre ni précipices , ni passages dangereux ; mais le froid s'y fait sentir vivement. Tous les matins la campagne étoit blanche de frimats , & le haut des rochers couvert de gelée. Dans la zone torride , & sous l'équateur , un Européen , un François devoit s'attendre à des excès de chaleur ; & le plus souvent j'étois transi de froid.

Nous eûmes le plaisir de voir , en passant dans la plaine de Callo , le fa-

SUITE DU PEROU. 191

meux palais des anciens Incas , dont vous avez lu la description. Plus nous avançons , plus les bois s'éclaircissent. Bientôt nous ne trouvâmes plus que des sables , & plus haut des montagnes nues & calcinées , qui bordoient la croupe du volcan de Pichincha. C'est assez vous dire que nous approchions du terme de notre voyage.

Parvenu au haut de la côte , je me rappelai ce que j'avois vu dans les mémoires d'un de nos Académiciens , qui , quelques années auparavant , s'étoit trouvé dans le même lieu. « Je » fus saisi d'un étonnement mêlé d'admiration , à l'aspect d'un long vallon » de cinq à six lieues de large , entre » coupé de ruisseaux , qui se réunif- » soient pour former une rivière. Tant » que ma vue pouvoit s'étendre , j'ap- » percevois des campagnes cultivées , » diversifiées de champs & de prairies , » des côteaux de verdure , des villa- » ges , des hameaux entourés de haies » vives & de jardins. La ville de Quito » terminoit cette riante perspective : je » me crus transporté dans nos plus » belles provinces de France. A mesure que je descendois , je chan-

» geois insensiblement de climat, en
 » passant, par degrés, d'un froid ex-
 » trême, à la température de nos beaux
 » jours du mois de mai. Bientôt je
 » découvris tous ces objets, de plus
 » près, & plus distinctement. Chaque
 » instant ajoutoit à ma surprise : je re-
 » marquai, pour la première fois, des
 » fleurs, des boutons & des fruits en
 » pleine campagne, sur tous les ar-
 » bres ; je vis semer, labourer & re-
 » cueillir dans un même jour, & dans
 » un même lieu ».

Enfin me voici à Quito ; & pour
 ne rien oublier, j'ai cru devoir, en ar-
 rivant, mettre par écrit tous ces dé-
 tails ; dans quelques jours je reprendrai
 la suite de ma lettre.

J'y reviens, Madame, avec d'autant
 plus de plaisir, à cette lettre, que de-
 puis trois semaines, que j'ai couru les
 rues & les environs de Quito, je puis
 vous faire connoître les dedans & les
 dehors de cette ville. Il faut vous dire
 d'abord, que je loge chez un Espagnol,
 qui a suivi toutes les opérations des
 Mathématiciens envoyés pour déter-
 miner la figure de la terre. Il m'ap-
 prit qu'ils étoient arrivés, comme moi,
 par

par la route de Guayaquil ; « qu'en
 » approchant de Guaranda, ils avoient
 » rencontré, à une demi-lieue de ce
 » bourg, le Corrégidor, suivi de l'Al-
 » cade provincial, qui venoit au de-
 » vant d'eux ; qu'un peu plus loin, ils
 » virent paroître le Curé, environné
 » de jeunes indiens vêtus de bleu,
 » avec une ceinture de ruban, & une
 » espee de turban sur la tête ; que
 » chacun d'eux portoit dans la main
 » un petit étendart ; que dans cet
 » équipage, ils formoient deux ou
 » trois compagnies, dansant à la ma-
 » niere du pays, & poussant des cris
 » de joie. Cette troupe vive & bril-
 » lante, ajouta l'Espagnol, accom-
 » pagna les Mathématiciens jusqu'au
 » bourg. Le Curé les complimenta ;
 » & dès qu'ils furent entrés, le son
 » des cloches, & l'harmonie de divers
 » instrumens acheverent de donner à
 » cette réception un air de triomphe.
 » Dans leur étonnement, les Astrono-
 » mes demanderent à quoi ils devoient
 » attribuer cet honneur ? On leur ré-
 » pondit que les habitans du pays n'en
 » faisoient jamais moins, pour les
 » étrangers de quelque distinction. Ar-

194 SUITE DU PEROU.

» rivés à Quito, le Gouverneur leur
» donna un appartement dans le palais
» de l'Audience, & les traita splendide-
» ment, les trois premiers jours,
» pendant lesquels l'Evêque, les Au-
» diteurs, les Chanoines, les Régis-
» dors, & toutes les autres personnes
» de marque paroissoient se disputer,
» à qui leur feroit le plus de polites-
» ses.

» Les Académiciens François vin-
» rent par une autre route. Cette ville
» devoit être leur demeure ordinaire,
» & comme le centre de leurs travaux
» astronomiques. Les premiers jours
» furent employés à recevoir, à ren-
» dre des visites, & à satisfaire la
» curiosité du public, autant que la
» leur. Ils commencerent ensuite à
» reconnoître le terrain pour leurs
» premières opérations; mais ils furent
» arrêtés par un de ces accidens qui
» humilient les philosophes, en leur
» faisant voir que la supériorité de
» leurs lumieres, ne les met point à
» couvert des nécessités communes.
» La distance des lieux, & sur-tout le
» défaut de commerce direct entre la
» France & l'Amérique Espagnole,

SUITE DU PEROU. 195

» avoient retardé les lettres de-change
» qu'ils attendoient ; & dix-huit mois
» après leur départ de Paris , ils n'a-
» voient pas encore reçu de nouvelles
» d'Europe. Celui d'entre eux qui
» étoit chargé de l'administration des
» fonds , avoit écrit au vice-roi du
» Pérou , la triste situation où ils se
» trouvoient ; & non-seulement deux
» mois s'étoient écoulés avant qu'il en
» eût une réponse ; mais elle n'avoit
» pas été favorable.

» Ainsi , dénués d'argent , à trois
» mille lieues de leur patrie , ces Sa-
» vans se voyoient dans la nécessité de
» chercher un asile , sans sçavoir à qui
» s'adresser. Un d'entr'eux se transfé-
» porta à Lima , pour y faire usage de
» quelques lettres de crédit , qu'ils
» avoient sur les correspondans de
» France. Ce voyage eut tout le succès
» qu'ils s'en étoient promis ; & rien
» n'étant plus capable de troubler leurs
» travaux , ils les commencerent dans
» la plaine d'Yaruqui , où j'assistois
» souvent à leurs opérations. Ils avoient
» aussi , pour spectateurs , une infinité
» de jeunes Indiens , pour qui ces sça-
» vantes observations étoient des mys-

196 SUITE DU PEROU,

» teres impénétrables. Ils ne conce-
 » voient pas ce que pouvoit faire un
 » homme à genoux , au pied d'un quart
 » de cercle , la tête renversée dans
 » une attitude gênante , tenant d'une
 » main un verre enfumé ; maniant de
 » l'autre les vis du pied de l'instrument ;
 » portant alternativement son œil à la
 » lunette & à la division , pour exami-
 » ner le fil à plomb ; courant de tems
 » en tems regarder la minute & la se-
 » conde à une pendule ; écrivant quel-
 » ques chiffres sur un papier , & repre-
 » nant sa première situation. Aucun de
 » ces mouvemens n'échappoit à leurs
 » regards ; & comme ces peuples sont
 » d'excellens pantomimes , qu'ils ont
 » le talent de contrefaire tout ce qu'ils
 » voient , même ce qu'ils ne compren-
 » nent pas , on vit , au moment qu'on
 » s'y attendoit le moins , paroître sur
 » l'arène , de grands quarts de cercle
 » de bois & de papier peint , assez
 » bien imités , & ces bouffons contre-
 » faire les Mathématiciens avec tant
 » de vérité , que chacun d'eux ne put
 » s'empêcher de s'y reconnoître. Tout
 » cela étoit exécuté d'une manière si
 » comique , que nos savans étoient les

» premiers à rire de ces scènes burlesques.

» Après avoir suivi les Académiciens
 » dans la plaine, je les accompagnai
 » sur les montagnes. Nous arrivâmes
 » au sommet le plus élevé de Pichincha,
 » le Vénus de Quito, au pied duquel
 » cette ville est située; & vous ne sauriez
 » croire ce que nous eûmes à souffrir
 » de la rigueur du froid, & de la violence
 » du vent. Outre ces deux incommodités,
 » nous étions enveloppés d'un brouillard
 » si épais, qu'à peine pouvions-nous
 » distinguer les objets à sept ou huit pas
 » de distance. Quand ces ténèbres venoient
 » à se claircir, & que les nuages, par leur
 » poids, descendoient vers la surface
 » de la terre, alors ils paroissoient
 » comme une mer, au milieu de laquelle
 » notre rocher s'élevoit comme une île.
 » Nous entendions le bruit des orages
 » qui rouloient sur Quito & les lieux
 » voisins. Nous voyions partir la foudre
 » & les éclairs au-dessous de nous;
 » & pendant que des torrens de pluie
 » inondoient le pays d'alentour, nous
 » jouissions d'une paisible sérénité: Le ciel
 » étoit clair;

198 SUITE DU PEROU.

» le soleil tempéroit la fraîcheur de
 » l'air ; le vent ne le faisoit presque
 » plus sentir. Tout changeoit de face,
 » quand les nuages remontoient : leur
 » épaisseur nous ôtoit la respiration ;
 » la neige recommençoit à tomber, le
 » vent à souffler ; & à chaque instant,
 » nous étions sur le point de nous voir
 » emportés , avec nos cabanes , dans
 » les précipices qui nous environ-
 » noient. Le craquement des rochers
 » qui se détachotent de la montagne ,
 » & l'ébranloient en tombant , aug-
 » mentoient encore nos craintes. Il
 » étoit d'autant plus effrayant , qu'on
 » n'entendoit pas d'autre bruit dans ce
 » désert ; & il n'y avoit point de som-
 » meil qui pût y résister.

» Toutes les fois qu'il tomboit de la
 » neige , nous étions obligés de sortir
 » de nos cabanes avec des pelles ,
 » pour ôter celle qui s'amassoit sur le
 » toit , de peur que la hutte n'en fût
 » écrasée. Nous avions , à la vérité ,
 » des domestiques ; mais ils étoient
 » tellement engourdis par le froid ,
 » qu'on ne pouvoit les tirer d'une pe-
 » tite tente , où ils entretenoient un
 » feu continuel. Notre nourriture con-

SUITE DU PEROU. 199

» fisoit en un peu de ris bouilli avec
» de la viande ou de la volaille , qu'on
» nous apportoit de Quito. Au lieu
» d'eau , nous remplissions nos pots
» de glace , que nous faisons fondre
» auprès du feu ; & pendant que nous
» mangions , chacun étoit obligé de te-
» nir son plat sur un réchaud.

» Quelquefois la nuit nous surpré-
» noit en plein champ , au pied de la
» montagne , où la nécessité nous con-
» traignoit d'attendre le jour. Nos sel-
» les nous servoient de chevet , nos
» manteaux de matelas , & nos mou-
» choirs , soutenus de nos couteaux-
» de-chasse , formoient une espece de
» pavillon , qui nous fournissoit un
» abri contre le verglas. D'autres fois
» nous avions à redouter l'éboulement
» des grosses masses de neige incor-
» porée & durcie avec le sable , que
» nous prenions pour des bancs de
» rochers. Elles se détachotent du som-
» met de la montagne , & se précipi-
» toient près de nos tentes. Nous étions
» réveillés par ce bruit que les échos
» redoubloient , & qui sembloit encore
» s'accroître dans le silence de la nuit.

» Pendant que nous étions campés

» dans ce lieu , deux particuliers de
» Quito eurent la curiosité , peut-être
» au nom de toute la ville , de savoir
» ce que nous faisons si long - tems
» dans la moyenne région de l'air.
» Leurs mules les conduisirent au pied
» du rocher , où nous avons élu notre
» domicile. Mais il leur restoit à fran-
» chir deux cens toises de hauteur per-
» pendiculaire , que l'on ne pouvoit
» monter , qu'en s'aidant des pieds &
» des mains. Nous les vîmes plusieurs
» fois abandonner la partie ; mais en-
» fin , à l'envie l'un de l'autre , ils firent
» de nouveaux efforts , & parvinrent
» à notre poste , après avoir mis plus
» de deux heures à l'escalader. Nous
» les reçûmes agréablement ; nous leur
» fîmes part de toutes nos richesses.
» Ils nous trouverent mieux pourvus
» de neige que d'eau. On fit grand feu ,
» pour les faire boire à la glace. Ils
» passèrent avec nous une partie de la
» journée ; & le soir , ils reprirent le
» chemin de Quito , où nous avons
» depuis conservé la réputation d'hom-
» mes extraordinaires. Personne ne
» pouvoit se persuader que l'unique
» motif des mathématiciens , pour

SUITE DU PEROU. 201

» mener une vie si dure , fut de vé-
 » rifier la figure de la terre. On étoit
 » dans l'opinion , qu'avec le secours
 » des sciences magiques , ils alloient à
 » la recherche des mines , & qu'ils en-
 » tretenoient un commerce secret avec
 » le Diable. Deux Indiens , qui avoient
 » perdu leur âne , s'adresserent à eux ,
 » & leur demanderent à genoux , ce
 » que ces animaux étoient devenus ;
 » parce que rien , disoient-ils , ne leur
 » étoit caché.

» Autrefois Pichincha étoit un vol-
 » can ; & il y a eu quelques éruptions
 » assez vives depuis la conquête. L'ou-
 » verture est dans un pic , dont le
 » sommet est présentement couvert de
 » sable & de matière calcinée ; mais
 » il n'en sort plus de feu ; & l'on n'y
 » voit aucune apparence de fumée.
 » Cependant ceux qui habitent les en-
 » virons , sont quelquefois alarmés
 » par les bruits effrayans que causent
 » les vents renfermés dans les cavités
 » de la montagne. Ils rappellent à leur
 » esprit , ses anciennes dévastations ,
 » lorsque la ville & le pays voisin se
 » trouvoient , pour ainsi dire , ense-
 » velis sous un déluge de cendres.

» Ce vaste gouffre est séparé en deux
 » comme par une muraille ; & tout
 » ce que nous y apperçûmes , ne
 » nous parut être que les débris écrou-
 » lés de la cime , lors de son embra-
 » sement. Un amas confus de rochers
 » énormes , brisés & entassés irrégu-
 » lièrement les uns sur les autres , pré-
 » sente aux yeux une vive image du
 » chaos. On a vu sortir de ce vqlcan ,
 » des cataractes de feu , qui s'ouvroient
 » de nouvelles routes , en perçant les
 » flancs de la montagne. Des cascades
 » de neige à demi-fondue , se préci-
 » pitoient dans la plaine ; une mer
 » d'eaux bouillantes couvroit le terrain
 » plusieurs lieues à la ronde , & rou-
 » loit dans ses flots , pêle-mêle , des
 » masses enflammées , des blocs de
 » glace , & des fragmens de rocher.

» La vie des Mathématiciens , sur le
 » sommet glacé de Pichincha , fut
 » comme le noviciat de celle qu'ils
 » menerent , pendant deux ans , sur
 » plus de trente montagnes différentes ,
 » sans autre soulagement , que celui
 » de l'habitude ; car leurs corps s'en-
 » durcirent enfin , & se familiariserent
 » avec ces climats , comme avec la

» grossièreté des alimens. Ils se firent
 » aussi à cette profonde solitude , ainsi
 » qu'à la diversité de température qu'ils
 » éprouvoient en passant d'une mon-
 » tagne à l'autre. Autant que le froid
 » étoit vif sur les hauteurs , autant la
 » chaleur étoit excessive dans les val-
 » lons qu'il falloit traverser. Enfin
 » l'habitude les rendit insensibles au
 » péril ; & dans le plus fort du danger ,
 » l'honneur soutint toujours leur cou-
 » rage. En voyant de loin les éclairs
 » qui avoient duré pendant plusieurs
 » jours , la foudre qui grondoit sans
 » interruption , la neige qui tomboit
 » sans relâche , & couvroit la cime des
 » montagnes , les habitans crurent un
 » jour que tous ces Savans avoient pé-
 » ri. Ce n'étoit pas la première fois
 » qu'on en avoit fait courir le bruit ;
 » & dans cette occasion , on fit pour
 » eux des prières publiques.

» Mais ce ne furent pas là les seuls
 » obstacles qu'ils eurent à combattre ;
 » ils se seroient crus trop heureux ,
 » s'ils n'eussent eu contr'eux , que la
 » rigueur des frimats. Il leur fallut
 » encore effuyer toutes les chicanes
 » du barreau , dans la discussion de

204 SUITE DU PEROU.

» plusieurs procès qu'ils eurent à sou-
 » tenir : destinée singuliere pour des
 » hommes qui , jusques - là , n'en
 » avoient peut être jamais connu que
 » le nom ; plus singuliere encore pour
 » des Académiciens , qui , au lieu de se
 » livrer uniquement au principal ob-
 » jet de leur voyage , étoient obligés
 » d'employer la moitié de leur tems
 » à dresser des actes de procédures ,
 » à solliciter des Juges , à donner de
 » l'exercice aux Procureurs & aux
 » Avocats. Ces procès étoient de trois
 » sortes : matiere civile , politique &
 » criminelle.

» Procès en matiere civile : vous
 » avez vu que le manque d'argent
 » mettoit quelquefois les Académi-
 » ciens dans l'embarras : un jour ils
 » furent obligés de vendre jusqu'à leurs
 » habits & d'autres petits effets , pour
 » avoir de quoi vivre. La nécessité où
 » ils se trouverent à Quito , de faire ce
 » petit commerce , les fit passer pour
 » des contrebandiers , qui vendoient
 » des marchandises prohibées. Plusieurs
 » personnes dépoterent qu'elles avoient
 » acheté , de ces étrangers & de leurs
 » domestiques , des aiguilles , des pier-

SUITE DU PEROU. 207

» res à fusil , des chemises , des den-
» telles , des diamans , des bijoux ;
» &c. Les informations furent en-
» voyées au Viceroi ; un Alcade visita
» les meubles , les hardes , les livres
» des Académiciens , les instrumens de
» mathématique ; mais rien ne lui pa-
» rut de contrebande ; il dressa un pro-
» cès-verbal , qui déchargea les Accu-
» sés.

» Procès en matiere politique : c'é-
» toit au sujet des pyramides qui fu-
» rent construites à Quito , pour ser-
» vir , dans tous les tems , à constater
» le travail des Mathématiciens , & à
» en perpétuer la mémoire. MM. Juan
» & d'Ulloa s'opposèrent à la construc-
» tion de ces monumens , apportant
» pour raison , que l'inscription latine
» qui devoit y être gravée , étoit in-
» jurieuse à la nation Espagnole , &
» personnellement à sa Majesté Catho-
» lique ; que d'ailleurs on avoit oublié
» d'y faire mention d'eux , quoiqu'ils
» eussent été associés aux mêmes tra-
» vaux ; qu'on avoit nommé deux mi-
» nistres de France , sans parler de ceux
» d'Espagne , & que pour le couron-
» nement des pyramides , on avoit

» mis une fleur-de-lys; ce qui bles-
 » soit l'honneur de la personne royale.
 » Ils concluoient que l'inscription fût
 » supprimée, & l'Auteur admonesté.

» De pareilles plaintes formées
 » contre des étrangers, ne pouvoient
 » manquer de faire impression; mais
 » sans entrer dans l'embaras de cette
 » procédure, qui fut fort longue, il
 » suffit de savoir qu'ils en sortirent
 » victorieux. Ils déclarèrent que, si les
 » deux Mathématiciens Espagnols,
 » MM. Juan & d'Ulloa, n'étoient pas
 » nommés dans l'inscription, ils ne de-
 » voient s'en prendre qu'à eux-mêmes,
 » puisqu'ils avoient refusé de l'être en
 » qualité de *Coopérateurs*, *Cooperan-*
 » *tibus*; que ce terme leur ayant dé-
 » plu, on avoit proposé d'y substi-
 » tuer ceux de *Concurrentibus*, d'*Au-*
 » *xiliantibus*, & que tout cela n'avoit
 » pas été accepté; qu'en conséquence,
 » leur nom ne s'y trouvoit pas, mais
 » qu'on avoit laissé un espace vuide,
 » où il étoit aisé de les insérer, si on
 » pouvoit parvenir à les concilier; que
 » l'on ne concevoit pas comment on
 » avoit pu soupçonner des François,
 » de manquer de respect pour un Sou-

» verain du sang de leur Roi; qu'en
 » difant que les pyramides avoient été
 » érigées fous les aufpices de Sa Ma-
 » jefié Catholique, *aufpiciis Regis Ca-*
 » *tholici*, c'étoit en parler avec plus
 » de dignité, que fi on eût mis avec
 » *fon confentement*; que d'ailleurs il
 » n'étoit pas poffible de fuppofer qu'un
 » ouvrage de cette nature s'exécûtât
 » fur les terres d'un Souverain, fans
 » fon agrément; que les noms des
 » Minifires d'Efpañe pouvoient pa-
 » roître une circonftance étrangere,
 » au lieu qu'on ne porteroit jamais le
 » même jugement de ceux des Minif-
 » tres de France; que ces derniers
 » avoient été les promoteurs de cette
 » glorieufe entreprife; que les par-
 » ties adverfes pouvoient élever, à
 » leurs frais, d'autres pyramides, fur
 » lefquelles on ne leur contefteroit pas
 » la liberté de faire graver tout ce qu'ils
 » jugeroient à propos.

» A l'égard de la fleur-de-lys qui
 » terminoit ces monumens, on faifoit
 » voir que l'écuffon entier des armes
 » d'Efpañe n'étoit pas propre à un
 » couronnement ifolé; qu'on avoit
 » fuivi un ufage constant & conforme.

208 SUITE DU PROU.

» aux regles , en faisant servir d'orne-
» ment , la piece principale des armoi-
» ries ; que l'inscription étant dédiée
» au Roi d'Espagne , on avoit dû
» prendre les armes personnelles de
» Philippe V qui régnoit alors ; que
» pour empêcher toute interprétation
» suspecte, il n'y avoit qu'à couvrir de
» la Couronne d'Espagne cette même
» fleur-de-lys , & qu'alors on ne pour-
» roit plus douter qu'elle ne fût le sym-
» bole d'un Monarque Espagnol , né
» Prince de la Maison de France.

» Les Académiciens finissoient par
» demander l'approbation de l'Audien-
» ce Royale pour l'inscription. Ce tri-
» bunal rendit son jugement , qui por-
» toit permission de faire élever dans
» la plaine d'Yaruqui , deux pyrami-
» des en mémoire de leurs observa-
» tions , sous la condition expresse ,
» qu'elles seroient terminées par la
» couronne d'Espagne. L'inscription
» étoit approuvée dans toutes ses par-
» ties ; les noms des deux Mathéma-
» ticiens Juan & Ulloa y devoient
» être inférés , avec les qualités sous
» lesquelles ils avoient été envoyés ,
» pour assister aux opérations des Aca-
» démiciens de France.

SUITE DU PÉROU. 105

» Mais ces monumens célèbres dont
» la construction rencontra tant d'ob-
» tacles, ces fameuses pyramides, qui
» devoient perpétuer la gloire de tant
» de favans dans les Indes, & éter-
» niser les fruits de leurs travaux, ne
» subsisterent pas long-tems après leur
» départ. Un ordre de la Cour d'Es-
» pagne en fit détruire jusqu'aux fon-
» demens; & les pierres, dont le cen-
» tre marquoit les deux termes de la
» bafe, ont servi depuis à faire des meu-
» les de moulin.

» Le troisieme procès étoit au sujet
» du meurtre de M. Seniergues, chi-
» rurgien envoyé avec les Académi-
» ciens au Pérou, & qui y finit sa vie
» d'une maniere tragique. Il se faisoit
» à Cuença, dans la place publique,
» un combat de taureaux. Seniergues,
» qui étoit tranquillement assis dans
» une loge, fut assailli par une popu-
» lace armée & furieuse, animée par
» celui dont le devoir étoit de la ré-
» primer. Le brave Chirurgien se voyant
» attaqué, descend de sa loge, fait
» face à cette multitude, la contient
» quelques tems, puis en est poursui-
» vi, enveloppé, désarmé, & tombe

210 SUITE DU PEROU.

» enfin percé de blessures mortelles.
» Une galanterie françoise étoit le su-
» jet de la querelle : Seniergues avoit
» entrepris de défendre les droits d'une
» jolie femme , contre un amant qui
» l'avoit trompée.

» Il s'éleva une émeute générale
» contre ceux de votre nation , qui
» se trouverent présens ; presque tous
» coururent risque de la vie. Il y eut
» heureusement , parmi les ecclésiast-
» tiques & les moines , des ames cha-
» ritables , qui leur donnerent un asyle.
» Le blessé mourut , au bout de quatre
» jours , dans la maison des Jésuites.
» Les Académiciens , pour honorer
» la mémoire du défunt , se crurent
» obligés d'intenter & de soutenir ,
» contre les meurtriers , un procès qui
» dura plus de trois ans. Les coupables
» furent condamnés à un bannif-
» sement qu'ils n'ont point gardé , à
» une amende qu'ils n'ont point payée ;
» & après le départ des François ,
» ayant fait entendre de nouveaux té-
» moins , ils ont été entièrement ab-
» sous : seulement le plus criminel prit
» le parti de se faire prêtre.

» Malgré la loi , qui défend de porter

SUITE DU PÉROU. 211

» des poignards , ils font tolérés parmi
» nous dans toute l'Amérique. Auffi ,
» dans les grandes villes , comme Li-
» ma , Quito , &c , il y a des tems où
» il ne fe paffe pas de femaine , quel-
» quefois pas un feul jour , qui ne foit
» marqué par quelque meurtre. L'abus
» des afyles eft la principale caufe de
» ce défordre. Un affassin , fur le parvi
» d'une église , insulte à toute la justice
» féculiere. Il eft étonnant que l'excès
» du mal n'ait pas encore fait sentir la
» néceffité du remede.

» Tandis que , d'une part , on cha-
» grinoit les Académiciens au Pérou ,
» de l'autre , on y rendoit des hom-
» mages à l'illuftre corps dont ils
» étoient membres. L'Univerfité de
» Quito dédia une thefe à l'Académie
» Royale des Sciences de Paris , & la
» lui fit remettre avec la dédicace.
» L'une & l'autre étoient gravées fur
» une planche d'argent , avec une Mi-
» nerve environnée de Génies , qui ,
» fous la figure d'enfans , formoient
» des jeux , avec les attributs des
» sciences mathématiques & phyfi-
» ques. L'Académie en témoigna fa re-
» connoiffance à l'Univerfité par une
» lettre de remerciement ».

XII SUITE DU PÉROU.

L'Espagnol, de qui je tiens tous ces détails, m'a appris qu'après sept ans de séjour au Pérou, plusieurs de nos savans Argonautes étoient retournés dans leur patrie : M. de la Condamine, par la riviere des Amazones ; M. Bouguer, par la route de Carthagene & de Saint-Domingue. MM. Godin & Jussieu ne quitterent le pays, que plusieurs années après. Le premier accepta le titre de Cosmographe de Sa majesté Catholique, & la chaire de mathématique dans l'Université de Lima. Il y a quelques mois qu'il est parti pour l'Espagne, où l'on assure qu'il a dessein de se fixer. M. de Jussieu fut retenu par un décret de l'Audience de Quito, en qualité de médecin : les preuves qu'il avoit données de son habileté, & la confiance qu'on avoit dans ses lumieres, fit juger son secours nécessaire, dans un tems où la petite vérole ravageoit toute la province. Cette maladie ne regne pas ici continuellement ; & quelquefois il se passe sept ou huit ans, sans qu'on en ressent aucune atteinte ; mais lorsqu'elle commence à paroître, elle répand la désolation dans les campagnes. Outre sa

SUITE DU PEROU. 213
malignité naturelle, on rejette une partie de ses effets malheureux, sur le peu d'assistance que reçoivent les malades ; ceux qui en réchappent, ne doivent la vie qu'à la force de leur tempérament.

Je suis, &c.

A Quito, ce 22 mai 1751.



LETTRE CXLV.

SUITE DU PÉROU.

JE crois actuellement connoître assez la ville de Quito , pour entreprendre de vous en donner une idée. Située sur le penchant du Pichincha , entre deux plaines spacieuses , qui se rétrécissent en s'approchant de la montagne où elles se joignent , elle occupe un terrain inégal , sur les ruines même de l'ancienne cité. Cette position rend les rues irrégulières , les unes dans des fonds , les autres sur des hauteurs. Comment , auprès d'une si belle plaine , les Espagnols ont-ils préféré cette situation ? Peut-être n'imaginoient-ils pas , qu'ils dussent y avoir un jour une si grande ville ; car en se servant du premier emplacement , ils ne firent d'abord que substituer des édifices solides à de fragiles cabanes ; mais le jour qu'y fit le jeune Pizarre , rendit ce lieu riche & florissant. Bientôt les deux plaines furent remplies de maisons de

SUITE DU PEROU. 215

campagne , les terres cultivées , les champs émaillés de fleurs , & les coteaux couverts de nombreux troupeaux. Diverses collines fournissent des eaux abondantes , que des tuyaux fouterreins conduisent dans tous les quartiers de la ville. Sa grandeur est à peu près , comme celle de Rouen ; dans un terrain moins inégal , elle paroîtroit plus étendue.

La principale place est carrée ; & ses faces sont ornées de quatre grands édifices ; favoir , la cathédrale , le palais épiscopal , l'hôtel-de-ville , & celui de l'Audience Royale , qui tombe en ruine. Au milieu est une belle fontaine ; & aux angles aboutissent quatre grandes rues , droites , larges , mais incommodes , par des montées & des descentes continuelles. Ce défaut ne permet pas l'usage des carrosses ; les femmes se contentent de chaises à porteur ; les hommes vont à pied , accompagnés d'un domestique qui tient un parasol.

Les autres rues ne sont point alignées , & n'ont ni symmétrie , ni ordre , ni agrément. Quelques-unes sont traversées par les fentes de la monta-

gne ; & les maisons qui les bordent , en suivent les détours & les courbures. Il y a de ces crévasses si profondes , qu'il a fallu faire des voûtes par-dessus , pour soutenir les bâtimens ; en sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades. Les principales maisons sont fort vastes ; & quelques-unes ont des appartemens assez bien distribués , quoique d'un étage seulement. Il y en a peu qui ne soient ornées de balcons ; mais toutes ont les portes & les fenêtres basses & étroites , pour être à l'abri du soleil & du vent.

Outre la grande place , il y en a d'autres assez spacieuses , environnées d'églises & de couvens. Celui de Saint-François pourroit figurer entre les plus beaux édifices de nos plus riches moines d'Europe. Il est construit en pierres de taille , & a coûté des sommes immenses. Les autres , sans être de cette magnificence , sont embellis de tous les ornemens de l'architecture. On voit , avec surprise , la quantité d'argenterie & de tapis précieux , qui décorent les temples , principalement aux fêtes solennelles. Les monasteres de filles surpassent ceux des hommes , non par la

richesse

richesse, mais par l'élégance & le goût des décorations.

La différence est frappante, quand on passe de ces églises, à celles des paroisses : tout annonce dans ces dernières, le peu de soin, la malpropreté, & l'indigence : à peine ont-elles le nécessaire pour célébrer avec quelque décence le service divin. Plusieurs ne sont ni pavées ni couvertes; le reste répond à ces marques de pauvreté & de délabrement. On compte à Quito sept églises paroissiales, deux collèges de Jésuites, des Augustins, des Dominicains, des Récollets, des Peres de la Merci, & plusieurs couvens de filles.

L'hôpital est desservi par les religieux de Notre-Dame de Bethléem, qui ressemblent à nos Freres de la Charité. Cet Ordre a pris naissance au Mexique. Son Fondateur, nommé Bétancourt, descendoit, à ce qu'on prétend, d'un gentilhomme François, qui ayant enlevé une demoiselle, s'étoit retiré dans les îles Canaries. L'exactitude de ces Religieux à remplir les devoirs de leur état, a déterminé les principales villes du Pérou à les choisir pour administrer leurs hôpitaux.

218 SUITE DU PEROU.

Un des collèges gouvernés par les Jésuites est honoré du titre d'Université ; les gages des Professeurs sont payés par le Roi. Il est assez remarquable que la chaire de médecine soit toujours vacante , parce que personne ne se présente pour la remplir. Il y a douze places de fondation royale , pour les fils des Auditeurs & autres Officiers civils & militaires.

L'Evêque de Quito a plus de cent mille livres de revenu ; & son Chapitre , composé de quatorze Chanoines , près de soixante mille. L'office divin se fait avec beaucoup de pompe dans la cathédrale ; mais la fête , qui se célèbre avec le plus d'apparat , est celle du Saint-Sacrement. Toutes les Cours , les Officiers , & les personnes d'un rang distingué , ne manquent pas de s'y trouver , & d'y paroître avec tout le faste de l'orgueil espagnol. Ce qui mérite le plus d'attention , ce sont les processions extraordinaires & les danses des Indiens , qui accompagnent toujours ces dévotions d'éclat. Les maisons sont ornées de riches tapisseries , & les rues terminées par des arcs de triomphe , avec des autels de dif-

SUITE DU PEROU. 219

tance en distance, qui étalent une quantité étonnante de vaisselle d'or. Cette splendeur, jointe à la richesse des habits, donne à cette fête une magnificence qu'on n'imite qu'imparfaitement dans nos villes d'Europe.

Un mois avant la célébration, les Curés de la ville & ceux des environs, choisissent un certain nombre d'Indiens pour les danses, & leur font répéter celles qui étoient en usage avant la conquête. Leur musique consiste dans un siffre & un tambour; & leurs mouvemens ne sont que des sauts, qu'ils font de très-mauvaise grace. La plupart s'habillent en femmes; & c'est à qui se distinguera le plus par le grotesque de sa parure. Ils ont une espèce de masque formé de rubans, dont ils se couvrent le visage, mettent sur leurs bas de petites bottines, & y attachent des grelots, qu'ils prennent plaisir à faire sonner. Avec ce bizarre vêtement, ils forment des compagnies de huit ou dix personnes, passent des jours entiers à courir dans les rues, sans autre vue, que de remplir un devoir de religion, ou peut-être parce que cet exercice les amuse. Ils le

commencent un mois avant , & le finissent un mois après la fête-Dieu. Ils ne s'inquiètent alors , ni de leur travail , ni de leur famille , & ne font que courir , sauter , danser , sans marquer ni fatigue , ni ennui , ni dégoût , quoique le nombre de leurs admirateurs diminue chaque jour , & que les applaudissemens se changent en railleries & en mépris.

Cette apparence de dévotion ne suppose pas que ces peuples aient des notions fort éclairées sur le christianisme. Il se trouve même très-peu de gens parmi eux , qui l'aient sincèrement embrassé. S'ils assistent au service divin les dimanches & les fêtes , ils y sont forcés par la crainte des châtimens. Il y a quelques jours qu'un Indien , ayant manqué à la messe , fut condamné au fouet , punition ordinaire dans pareil cas ; & après l'avoir subie sans se plaindre , il obtint une autre partie de la loi , qui est d'aller trouver le Curé , & de le remercier de son zèle à faire exécuter le précepte. Le Patteur lui fit une courte réprimande , avec une exhortation affective de ne pas négliger les devoirs

de religion. A peine eut-il cessé de parler, que l'Indien, s'approchant d'un air humble & naïf, le pria de lui faire donner le même nombre de coups pour le lendemain, qui étoit une autre fête, parce qu'ayant envie de boire, il prévoyoit qu'il ne pourroit pas assister à l'office. Ce que vous pourriez prendre pour un trait de malice dans une autre nation, n'est ici qu'un excès d'imbécillité & d'ignorance.

Ce qui empêche que la religion chrétienne ne prenne d'heureuses racines dans le cœur de ce peuple, outre la stupidité de son caractère, c'est qu'il conserve toujours une forte inclination pour son ancienne idolâtrie, le culte du soleil. Dans les grandes villes, où l'on doit supposer qu'il est plus instruit, il y a cependant encore des jours, où sa dévotion pour cet astre se réveille, & lui fait regretter un tems qu'il ne connoît que par tradition. Le 8 de Septembre, ces Indiens célèbrent la mort d'Atahualipa, par une espece de tragédie qu'ils représentent dans les rues, habillés comme on l'étoit du tems des Incas. Ils portent les images du Soleil & de la Lune, leurs cheres

222 SUITE DU PEROU.

divinités ; le reste du tems se passe à boire. Comme ils sont fort adroits à lancer des pierres, soit avec la main, soit avec la fronde, malheur à qui tombe sous leurs coups pendant leur yvresse. Les Espagnols, si redoutés d'ailleurs de cette nation qui les regarde comme ses maîtres, ne sont pas alors en sûreté ; & les plus sages se tiennent renfermés dans leurs maisons. Peut-être un jour cette tragédie finira-t-elle par massacrer toute la race des meurtriers d'Atahualpa.

Un autre obstacle à la parfaite conversion des Péruviens, est leur peu d'instruction joint à la contradiction qu'ils remarquent entre la doctrine qu'on leur prêche, & les exemples qu'on leur donne. L'ordonnance les oblige, trois fois la semaine, à venir au catéchisme ; s'ils arrivent un peu tard, la correction paternelle du pasteur est une volée de coups de bâton, appliqués dans l'église même. Pour se le rendre favorable, chacun apporte son présent. Ce même Curé, qui leur interdit le commerce des femmes, en a plusieurs, qu'il ne se donne seulement pas la peine de leur cacher. Les

quêtes des Moines font de véritables exécutions militaires , un brigandage presque toujours accompagné de violences. Ils s'emparent de tout ce qui est à leur bienéance ; & si l'Indien ne lâche point de bonne grace ce qui lui est extorqué , ils le chargent d'injures & de coups.

Entre les Cours de justice , qui se tiennent à Quito , la principale est celle de l'Audience-Royale ; elle ne diffère point des autres tribunaux de ce nom , établis en divers lieux de l'Amérique Espagnole ; & je crois vous avoir dit que cette juridiction répond à celle de nos Parlemens. L'Audience de Quito s'étend jusqu'aux extrémités de la province ; & l'on ne peut appeler de ses jugemens , qu'au Conseil des Indes , auquel même on ne doit avoir recours , que dans le cas d'une injustice manifeste. Après elle , vient la Chambre des Finances , qui reçoit les tributs des Indiens , les droits qui se perçoivent dans les douanes , & toutes les sommes destinées à payer les honoraires des personnes en charge. Le Corps-de-Ville a ses Officiers municipaux ;

l'Inquisition, ses Commissaires, ses Alguazils, &c.

Au dernier dénombrement, on comptoit à Quito soixante mille habitans, distingués en différentes classes, comme ceux de Carthagene. Les Espagnols sont les plus pauvres, parce qu'ils préfèrent l'oisiveté à l'opulence. L'exercice d'une profession aviliroit leur dignité, qui consiste à n'être ni Noir, ni Indien, ni mulâtre. Les Métifs moins orgueilleux, apprennent des métiers, & s'appliquent aux arts. Ils deviennent orfèvres, peintres, sculpteurs; & l'on est d'autant plus surpris de la perfection de leur travail, que le plus souvent ils manquent des instrumens nécessaires. Ils laissent aux Indiens les occupations purement mécaniques, qui se réduisent aux fabriques, à la culture des terres, aux soins des bestiaux. Chaque village est obligé de fournir tous les ans, aux métairies de son district, un certain nombre d'hommes, auxquels est assigné le prix de leur labour. Apres une année de service, ils s'en retournent; & d'autres leur succèdent. Quoique cette répartition regarde aussi les manufactures,

on y a renoncé, parce que n'étant pas tous exercés au métier de tissèrand, il y auroit peu d'utilité à tirer de ceux qui entendent mal cette profession. On se borne à prendre les plus habiles, qui se fixent dans les fabriques avec leurs familles, & les entèignent à leurs enfans. Outre le salaire annuel de ces sortes d'ouvrages, on donne à ceux qui se distinguent, des fonds de terre, & des bœufs pour les faire valoir. Ils défrichent, ils labourent, ils sèment, ils bâtissent des cabanes, qui, par degrés, deviennent des villages, & la métairie une terre seigneuriale.

L'habillement des hommes varie suivant leurs castes : peu sont vêtus à l'Espagnole ; & aucun ne l'est avec goût. Une casaque, une cappe, des manches sans paremens, des caleçons, &c, le tout plus ou moins riche, plus ou moins chargé d'or ou d'argent, selon l'état, la faculté, la condition de chaque particulier. Les vêtemens sont presque tous teints en bleu, seule couleur qui plait à ce peuple. Aussi fait-on, dans les fabriques du pays, une grande consommation d'indigo tiré des côtes du Mexique.

La plupart de ces Indiens n'ont point de chemise ; ils se contentent d'un caleçon & d'une camifole de coton noir , qui a la forme d'un sac à trois trous : l'un au milieu , pour passer la tête , & les deux autres aux côtés , pour les deux bras. Ils ont , autour du cou , une dentelle large de quatre doigts , qui se rabat devant l'estomac & sur les épaules. La camifole ne descend que jufqu'aux genoux ; & ils mettent par-dessus une espece de manteau de serge , qui , avec un chapeau du pays , forme toute leur parure qu'ils ne quittent pas même pour dormir. Ils ne changent jamais rien à cette mode ; jamais non plus ils ne se couvrent les jambes , ni ne portent de fouliers , à moins qu'ils ne soient fort à leur aise ; & alors , ils ont des boucles d'or & d'argent. Il n'entre pas plus d'art dans les habits des femmes ; & l'on y remarque , en général , plus de richesse que de goût.

Dans les familles distinguées , les jeunes gens vont au college , s'appliquent à la scholastique , & très-peu aux belles lettres , aux mathématiques , à l'histoire. Quand ils entrent dans le

SUITE DU PEROU. 227

monde , l'unique exercice de ceux qui ne prennent pas le parti de l'église , est de visiter leurs biens de campagne. Ils abandonnent le commerce aux Européens , & vivent dans une indolence, dont ils ne sortent que pour se livrer à la débauche , commune ici à tous les sexes , à tous les états , à tous les âges. Ils aiment le jeu , les femmes , les liqueurs fortes , & tous les vices attachés à ces trois goûts. Aussi les maladies vénériennes ne sont-elles pas rares dans ces contrées , quoique souvent elles ne se manifestent point au - dehors. Le climat leur est favorable ; & rarement elles obligent de garder le lit.

Le peuple de Quiro est naturellement porté au vol , & l'exerce avec une adresse qui tient de la subtilité de nos joueurs de gobelets. Les Metifs , qui passent pour les filoux les plus hardis , en veulent principalement aux chapeaux des gens de condition , qui sont , pour l'ordinaire , ornés de pierres. Les voleurs qui aspirent à des profits plus considérables , appliquent pendant la nuit , le feu à la porte des magasins , font entrer leurs complices par l'ouver-

ture , & demeurent dans la rue , pour recevoir les marchandises. Cette audace est si commune , que les marchands entretiennent un garde bien armée , pour faire la patrouille dans les rues.

On ne regarde pas comme un grand crime , le vol des choses comestibles , ni des ustensiles de table. Un Indien qui se trouve à portée de prendre , ou une pièce d'argenterie au buffet , ou une volaille dans l'office , ne manque jamais de s'en saisir ; s'il est découvert , il s'excuse en disant qu'il n'a point eu de mauvaise intention ; c'en est assez pour établir qu'il n'est point coupable. S'il n'est pas apperçu , il n'y a ni soupçons ni preuves qui puissent constater le fait , lorsqu'il s'obstine à le nier.

Le langage qu'on parle dans toute cette province , n'est point uniforme. Le Castillan y est aussi commun que le Péruvien ; & il y a dans ces deux idiomes , beaucoup de mots pris & corrompus de l'un & de l'autre. La langue Indienne est la première qu'apprennent les enfans ; c'est celle de leurs nourrices. Dans la suite ils se font un jargon mêlé , dont ils ne peuvent se défaire.

Un Espagnol qui arrive d'Europe , a besoin d'un interprete pour les entendre.

On observe à Quito des variétés étonnantes de la part du climat. Le sommet des montagnes est couvert de neige ; l'intérieur est rempli de feux dévorans ; & les vallées éprouvent toute l'ardeur d'une chaleur excessive. Suivant la situation des lieux , on y remarque tous les degrés du chaud & du froid. Un Européen curieux voit , avec un plaisir mêlé d'admiration , des plantes qui se dessèchent dans un champ , pendant que d'autres de la même espece commencent à pousser ; & des fleurs qui perdent leur éclat , tandis que d'autres sont prêtes à s'épanouir. Le penchant des montagnes représente , en même-tems , les beautés & les richesses de toutes les saisons. Les plaines sont si agréables , la nature y répand ses dons d'une main si libérale , qu'on les préfere aux pays situés sous les zones tempérées. Les chaleurs ni le froid n'y sont jamais incommodes ; & l'on y jouit sans cesse , & à la fois , des charmes du printemps , & des richesses de l'automne. La douceur de

230 SUITE DU PEROÛ.

L'air, l'égalité des jours & des nuits, y font trouver mille délices. L'humidité nécessaire y est toujours entretenue ; & il est rare qu'il se passe un jour, sans que la terre soit favorisée des rayons du soleil. Il n'y a aucune différence sensible dans tout le cours de l'année ; & l'on y porte indifféremment des étoffes légères, & des habits de draps ; il y regne des vents constants & modérés, qui, de quelque côté qu'ils soufflent, ne cessent de rafraîchir l'air.

Mais ces avantages sont balancés par beaucoup d'inconvéniens : des pluies terribles & presque continuelles, y sont accompagnées d'éclairs, de tonnerres, & souvent d'affreux tremblemens de terre, qui semblent menacer la nature de sa ruine. Après la plus belle matinée, des vapeurs s'élèvent ; l'air se couvre de nuages sombres ; le ciel est embrasé du feu des éclairs ; un orage effrayant fait retentir les montagnes, & cause dans la ville, de fréquens accidens. En un instant, elle se trouve inondée d'eau ; les rues sont changées en rivières, les places en étangs ; & ce désordre dure jusqu'au

SUITE DU PEROU. 231

toucher du soleil, où l'air redevient tranquille, le ciel pur & le tems serain. Si ces pluies cessent pendant quinze jours, tout Quito en est alarmé; & les habitans sont en prieres, pour obtenir leur retour. Durent-elles sans interruption, les vœux publics recommencent pour les faire cesser. La sécheresse produit des maladies dangereuses; & l'excès d'humidité ruine les semences: au lieu que des pluies interrompues servent également, & à tempérer l'ardeur du soleil, & à nettoyer les rues, qu'une mauvaise police laisse remplir d'immondices.

Cette alternative d'humidité & de chaleur, donne au terroir une fertilité admirable, & une qualité excellente aux productions du pays. C'est ce qu'on remarque dans tout ce qui se mange à Quito. Le pain de froment, si rare dans la plupart des autres parties de l'Amérique méridionale, y est à très-bas prix, & seroit beaucoup meilleur, si les Indiennes, chargées du soin de le faire, entendoient mieux la façon de le pétrir & de le cuire. Le bœuf, le veau, le mouton, le porc, la volaille y sont aussi parfaits qu'en

232 SUITE DU PEROU.

Europe , & se vendent quatre fois moins. Les autres provisions suivent la même proportion. Les terres voisines du sommet des montagnes, produisent du blé , de l'orge , & différentes sortes de racines & de légumes. Au-dessous , sont d'immenses pâturages , où l'on voit de nombreux troupeaux. Leur laine , employée aux vêtemens , fournit de l'occupation à une infinité de bras. Quelques fermiers ne s'attachent qu'à nourrir des vaches , pour avoir du lait & du fromage , dont il se fait un commerce étonnant. Mais le goût des habitans est sur-tout pour les confitures : vous seriez surprise de la quantité de sucre & de miel qu'elles consomment. Les tables sont couvertes de fruits : ce sont les premiers plats qu'on y sert , & les derniers qui disparaissent. On emploie le suc de ces mêmes fruits , à relever la plupart des autres mets.

Tous les villages que j'ai vus jusqu'à présent , dans la province de Quito , sont bâtis avec beaucoup d'irrégularité. La partie principale est l'église & le presbytere , qu'on nomme le *Couvent* ; parce que les Curés n'étoient d'abord

que des Religieux. Ces bâtimens ont quelque apparence de décence ; mais le reste du village n'est composé que de huttes dispersées dans toute la campagne , où chacun a la portion de terrain , qu'il peut cultiver pour sa subsistance.

Le plus grand nombre des habitans sont des Indiens. Cette nation , pleine de rusticité , & plongée dans l'ignorance , est peu éloignée de cette barbarie qui rend les Sauvages semblables aux bêtes féroces. On ne conçoit pas qu'un peuple , jadis assez sage , pour avoir fait des loix équitables , & formé un gouvernement aussi régulier que celui des Incas , ne conserve aucune marque de cette ancienne police. Peut-être ce changement est il l'effet de la tyrannie de leurs nouveaux Maîtres ; car on ne sauroit supposer que la sagesse de cette administration ait été due aux seuls Empereurs , & que des sujets conduits par ces Princes éclairés , soient tombés d'eux-mêmes dans ce profond abrutissement. Dans l'état où sont aujourd'hui les Péruviens , leur indifférence est si stupide , si universelle , qu'ils sont également insensibles aux prospéri-

tés & aux revers. Les richesses que leur donne leur pays, ne les tentent point; le luxe où la nature les invite, n'a pour eux aucun attrait. C'est la même insensibilité pour les honneurs; ils reçoivent avec la même indifférence, l'emploi d'alcade, ou celui de bourreau, & passent de l'un à l'autre, sans marquer ni de satisfaction ni de mécontentement. Il leur est égal d'être l'objet de la considération ou de la risée publique; ces deux situations leur paroissent à peu près les mêmes; ils n'y voient qu'un spectacle qui les amuse. Les châtimens corporels leur sont plus sensibles, parce qu'ils leur causent de la douleur; mais un moment après l'exécution, ils oublient la peine même. Dans leurs repas, ils ne desirent que ce qu'il leur faut pour les rassasier. Les mets grossiers leur plaisent autant que les plus exquis.

L'intérêt a sur eux si peu de pouvoir, que la plus forte récompense ne peut obtenir d'eux le plus léger service. « Je n'ai plus faim », disent-ils à qui veut les payer pour travailler. Qu'un voyageur s'égaré, & s'avance vers une cabane, pour s'informer de

SUITE DU PEROU. 239

chemin & prendre un guide, l'Indien se cache, fait répondre par sa femme, qu'il n'est pas au logis, & préfère son repos à toute espèce de récompense. Les prières, les offres, les promesses ne peuvent l'engager à sortir. Il en est de même de toutes les occupations qu'il a la liberté de refuser. A l'égard de celles qui lui sont prescrites, il ne suffit pas de lui dire ce qu'il doit faire; on est forcé d'avoir continuellement les yeux sur lui. Si l'on tourne un moment le dos, il s'arrête, & cesse de travailler, jusqu'au retour de celui dont il craint la présence.

Ces peuples sont en général silencieux dans ce qu'ils font, qu'on dit, pour ce qui demande de la patience & du tems: « c'est un ouvrage d'Indien ». Dans les fabriques de tapis, de rideaux, de couvertures, leur industrie consiste à prendre les fils l'un après l'autre, & à les compter, chaque fois, pour les faire passer dans la trame. Ils sont des années entières à achever une seule pièce. Il est vrai que le défaut d'adresse & d'invention n'y contribue pas moins, que cette lenteur natu-

236 SUITE DU PEROU.

relle. Joignez y une paresse excessive ; que ni leur intérêt propre , ni celui de leur maître ne peuvent vaincre. S'ils ont des besoins indispensables , ils en laissent le soin à leurs femmes ; ce sont elles qui font leurs vêtemens , préparent leur nourriture , composent leur boisson , tandis qu'accroupis , à la manière des singes , ils les encouragent par leurs regards. Ils boivent dans l'intervalle , sans se donner le moindre mouvement , jusqu'à ce que la faim les presse , ou que l'envie les prenne d'aller voir leurs amis.

Leur penchant pour l'ivrognerie est si général , que la dignité même de Cacique , ni l'office d'Alcade ; ne sont pas un frein qui les retienne. Lorsqu'ils ne peuvent plus se soutenir sur leurs jambes , ils se couchent pêle-mêle , sans s'inquiéter s'ils sont auprès de leur sœur , de leur fille , de leur mère , ou de la femme d'un autre. Tous les devoirs alors sont oubliés , jusqu'à ce que les Curés se transportent sur le lieu de la débauche , & le bâton à la main , chassent devant eux cette troupe d'ivrognes.

Le christianisme ne les a pas encore

SUITE DU PEROU. 237

guérés du préjugé , que la personne qu'il épouſent a peu de mérite , s'ils la trouvent vierge. Auſſi dès qu'un jeune homme a la promeſſe d'épouſer une fille , ils commencent par vivre enſemble comme mari & femme. Après s'être aſſurés de leur état dans cette familiarité , ſi l'époux découvre , dans la mariée , l'eſpece de mérite qu'il deſire , l'hymen ſe conclut ; ſinon , la fille eſt renvoyée aux Parens , qu'on accuſe de tromperie & de fraude. Cet uſage eſt tellement établi , que les Pâſteurs perdent leur peine à le combattre ; auſſi demande-t-on d'abord , à ceux qui ſe préſentent pour le mariage , s'ils ſe ſont éprouvés , afin de les abſoudre de cette faute , avant que de leur donner la bénédiction nuptiale.

Jamais ces gens n'iroient à confeſſe ; ſ'ils n'y étoient comme forcés ; & à chaque fois qu'ils y vont , il faut que le Prêtre leur apprenne ce qu'ils ont à faire. Il commence par réciter avec eux le *Confiteor* ; ſ'il s'arrête , l'Indien s'arrête avec lui. Enſuite il ne ſuffit pas que le Confeſſeur lui demande ſ'il a commis tel péché , il faut qu'il aſſure qu'il l'a commis réellement , ſans quoi

238 SUITE DU PEROU.

le Pénitent nieroit tout. Voyant que le Prêtre insiste, il ne doute plus qu'il ne soit informé du fait par quelque moyen surnaturel ; & alors, non seulement il avoue sa faute, mais il découvre toutes les circonstances, sur lesquelles il n'est pas même interrogé. Dans un concile tenu à Lima, on a hésité si, à cause de cette crédulité excessive, on admettroit ces peuples aux sacremens ; & il fut décidé, qu'il n'y auroit que les plus intelligens, qui participeroient à la communion. Les femmes & les enfans se rendent régulièrement à l'église, parce qu'ils aiment à chanter : les hommes ne prennent plaisir qu'à sonner les cloches ; & si on leur ôtoit cet exercice, il seroit difficile de les faire aller à la messe. Aussi l'inquisition est-elle sans cesse occupée à les y contraindre ; & les détachemens de la Sainte-Hermendad gardent l'entrée des temples, tant que dure l'office & le sermon.

Au reste, cet abrutissement ne paroît venir que du peu de soin qu'on prend de cultiver leur esprit, sur-tout dans les campagnes ; car ceux qui sont élevés dans les villes, ont moins de grossi-

fiéreté. S'ils confervent encore quelques ufages indiens , c'eft par un refte de communicat on avec ceux qui font moins polices. Les plus fpirituels exercent l'état d'artifan , & fur tout de barbier auquel ils joignent ordinairement celui de chirurgien. Le commerce que cette profeflion leur procure avec les premières perfonnes du pays , les élève au deffus de leurs compatriotes , par l'efprit & par les manières.

La province de Quito a été longtems un royaume particulier , indépendant des Empereurs. Elle fut conquife par le pere d'Atahualpa ; & comme il aimoit paflionnément ce jeune prince , qu'il avoit eu d'une maîtrefle chérie , fille du Roi détrôné , il voulut lui laiffer un établiffement honorable , en lui accordant ce royaume , mais à titre de fief feule-ment , parce que , fuivant une loi invariable , toutes les conquêtes devoient être annexées à la Couronne. Vous avez vu comment , après la mort de ce Monarque , Huatcar , fon fils aîné , & l'héritier de fon trône , perdit le fceptre avec la vie , & laiffa à fon frère l'empire du Pérou.

240 SUITE DU PEROU.

Soumis à la domination Espagnole, le Royaume de Quito a été divisé en gouvernemens, ces gouvernemens en corrégimens, les corrégimens en bailliages. La réunion de toutes ces juridictions forme aujourd'hui l'Audience Royale, dont le ressort a plus de quinze cens lieues de circonférence. Mais une grande partie de cet espace est, ou déserte, ou habitée par des nations barbares, peu connues même des Espagnols.

Je suis, &c.

A Quito, ce 28 Mai 1751.



LETT

L E T T R E C X L V I.

S U I T E D U P E R O U .

AVANT que de partir pour la capitale du Pérou, je visitai les provinces septentrionales de l'Audience de Quito, telles qu'Ibarra, Otavalo, &c. Ensuite, pour me rendre à Lima, je pris ma route par Latacunga, Riobamba, Cuença, Loxa, Tumbez, Truxillo, que je ne vais que parcourir.

La Province d'Ibarra a pris le nom de sa ville principale, située dans une plaine spacieuse, qu'arrosent deux rivières qui rendent ce pays très-fertile. Son terrain est si humide & si mou, que les maisons s'y affaissent & s'enfoncent. On compte, dans ce lieu, dix à douze mille habitans Espagnols ou de race mêlée, & beaucoup de couvens. C'est là que les Créoles du Pérou ont commencé à se croire meilleurs Chrétiens que les autres peuples. Pendant que nous portions notre commerce dans la mer du Sud, ils pré-

242 SUITE DU PEROU.

tendoient se distinguer de nous par cette qualité. Un *Chrétien* & un *François* étoit leur maniere de parler, pour signifier un Espagnol & un homme de notre nation. On feroit pourtant d'autant plus fondé à leur contester ce titre, que la plupart des préceptes du christianisme sont fort altérés parmi eux. La loi qui défend la viande les jours d'abstinence, est d'abord très-mal observée. Ils ne se font aucun scrupule de manger, les jours maigres, la tête, les pieds, les entrailles des animaux, & d'user de graisse de porc ou de bœuf, au lieu d'huile ou de beurre. Ils ne connoissent d'autre office divin, que la messe; & ceux même qui demeurent à plus de trois lieues de l'église, sont dispensés de l'entendre les jours de commandement. Toute la piété des Créoles se réduit à la dévotion du Rosaire, qui se récite publiquement, deux ou trois fois la semaine, dans chaque bourgade, aux processions nocturnes, ou en famille. Les Religieux portent au cou leur chapelet, les séculiers sur leurs habits. Les uns & les autres le récitent pour le succès de leurs intrigues amoureuses. Ils y joignent diverses

SUITE DU PEROU. 243

amulettes , pour se garantir des forciers & du mauvais air , & , si ce sont des femmes , pour se préserver du mal qu'elles craignent de ceux qui se passionnent pour leur beauté ; c'est ce qu'elles appellent le mal des yeux. Mais la superstition qui l'emporte sur toutes les autres , c'est de se munir d'un habit de moine , pour se faire enterrer. Les Religieux ont persuadé aux Créoles riches , que plus ils seront inhumés proche de l'autel , plus ils participeront aux prieres ecclésiastiques.

Non loin de la Ville est un lac fameux dans l'histoire des Incas , pour avoir été le tombeau d'une multitude d'Indiens , qu'un Empereur y fit jeter à mesure qu'on les égorgeoit sous ses yeux. Les eaux en furent rougies ; de-là leur est venu le nom de lac de sang.

Il y a , dans la même province , une multitude d'ânes sauvages , que les habitans prennent à la chasse. On s'assemble par troupes , les uns à pied , les autres à cheval ; & l'on fait une battue , pour resserrer ces animaux dans quelque vallon. Lorsqu'ils se voient

renfermés dans un cercle d'hommes ; ils cherchent à se sauver. L'un d'eux n'a pas plutôt fait un ouverture , que tous les autres le suivent à la file ; & l'on saisit ce moment , pour leur jeter des filets. Dès qu'ils sont pris , on les renverse ; on leur met des entraves aux jambes ; & pour les emmener plus facilement , on les accouple avec des ânes domestiques. Lorsqu'ils jouissoient de leur liberté , ils étoient fiers , hardis , courageux , mardoient , ruoient avec adresse ; & le meilleur cheval ne pouvoit les atteindre à la course ; mais , à la première charge qu'on leur met sur le dos , ils perdent leur légèreté , leur bravoure , & prennent cet air de lenteur , de stupidité , qui est l'apanage de la servitude , & le caractère des animaux de leur espèce. On a encore observé qu'étant libres , ils ne peuvent souffrir que les chevaux s'approchent d'eux : s'il en voient paroître un dans le champ , où ils sont en troupe , ils se jettent dessus , sans lui donner le tems de fuir , & le mordent jusqu'à qu'ils lui aient ôté la vie. Lorsqu'on passe près de leurs retraites , on est étourdi du concert désagréable

SUITE DU PÉROU. 245

de leurs voix , mille fois répétées par les échos des collines & des vallées.

Le corrégiment qui suit , vers le Sud , est celui d'Oravalo. Le lieu principal est un grand bourg , où l'on compte dix-huit à vingt mille habitans , tant Indiens que Créoles. La situation m'en a paru admirable , & le terrain bien cultivé ; les fabriques d'étoffes y sont riches , & en grand nombre ; on y fait des toiles de coton , des pavillons de lit , des courtes-pointes damassées , &c. J'ai vu semer l'orge & le froment , comme on plante les pois en Europe ; on fait des trous dans les sillons ; & l'on y jette cinq ou six grains. On assure que cette méthode , quoiqu'un peu longue , dédommage le propriétaire , par l'abondance de la récolte.

Cette même province offrit , pour la première fois , à ma vue , de ces ponts de cordes , si communs au Pérou , pour les passages des rivières. Quand les poutres ne sont point assez longues pour atteindre de l'un à l'autre bord , & qu'en conséquence , les ponts de bois ne peuvent avoir lieu , on tord ensemble plusieurs lianes , dont on forme des espèces de cables ,

246 SUITE DU PEROU.

de la longueur qui convient à l'espace qu'on veut traverser. On les tend d'une riviere à l'autre, au nombre de six pour chaque pont. Ceux des côtés sont plus élevés, que les quatre du milieu, & servent de garde-fous. On attache en travers, sur les quatre autres, de gros bâtons, sur lesquels on ajoute des branches d'arbre; & c'est le sol où l'on marche. Il n'y a que les hommes qui y passent; on fait aller les bêtes à la nage: mais alors il faut qu'elles soient déchargés de leurs fardeaux, & que les Indiens transportent à l'autre bord, leurs bâts & leurs paquets.

On supplée quelquefois à ces sortes de ponts, par un autre cable de sept à huit pouces d'épaisseur, tendu d'un bord à l'autre, & fortement attaché à deux pieux. La maniere de passer est fort extraordinaire. De cette corde pendent deux grands crocs, qu'on fait courir dans toute sa longueur, & qui soutiennent un mannequin de cuir assez large pour contenir un homme. Les Indiens de la rive d'où il part, lui donnent une forte secousse, qui le fait couler d'autant plus rapidement le long du cable, que par le moyen

de deux autres cordes , on le tire en même tems de l'autre bord.

Pour le passage des mules , il y a deux cables à peu de distance l'un de l'autre. On serre avec des fangles , le ventre , le cou & les jambes de l'animal. Dans cet état , on le suspend à un gros croc de bois , qui court entre ces deux cables , par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse , que la premiere secouffe le fait arriver à l'autre rive.

Latacunga est la capitale du corrégiment de ce nom. Un tremblement de terre , à la fin de l'autre siecle , en fit périr presque tous les habitans. Les pierres , dont les maisons & les églises ont été rebâties , sont si spongieuses & si légères , qu'elles nagent sur l'eau. La chaux s'y infinue parfaitement ; & cette légéreté , jointe au peu d'élévation des édifices , semble garantir aujourd'hui la vie des hommes , en cas de nouveaux accidens.

On tire ces pierres des carrieres formées par les volcans. Celui de Coropaxi , qui n'en est éloigné que de six lieues , creva avec beaucoup de violence , lorsque les Espagnols firent la

conquête de ce pays. Depuis ce tems il s'est embrasé plusieurs fois , avec des effets encore plus terribles. Le bruit d'une explosion , arrivée en 1744 , se fit entendre , dit - on , à plus de cent lieues. Les eaux , en se précipitant du fommet de la montagne , firent plusieurs bonds dans la plaine , avant que de se répandre uniformément : ce qui sauva la vie à plusieurs personnes , sur la tête desquelles ce torrent passa sans les toucher. On assure que la flamme s'éleva à plus de dix-huit cens pieds de haut , & lança à plus de trois lieues , de gros quartiers de rochers , témoins encore existans d'un fait , qui passe les bornes de la vraisemblance. On voit un de ces éclats , plus gros qu'une chaumiere d'Indien , au milieu de la plaine , sur le bord du grand chemin. Les cendres furent portées jusqu'à la mer , à plus de quatre-vingt lieues de distance ; & dans l'espace de dix à douze lieues , elles couvrirent les terres , jusqu'à ne plus laisser voir la moindre trace de verdure. Ce voile , qui dura plus d'un mois , fit périr un nombre prodigieux de bestiaux.

Almagro , qui fût , comme vous sa-

vez, un des premiers conquérans du Pérou, jetta les fondemens de la ville & du corrégiment de Riobomba. Quelques familles de distinction, qui passèrent d'Espagne dans cette partie de l'Amérique, après la conquête, prirent plaisir à s'établir dans cette cité. Les mœurs & les usages ne different pas de ceux de Quito, dont les principaux habitans tirent leur origine, & n'ont pas cessé d'y former des alliances. Le corps de ville est composé de Régidors pris dans les familles nobles; & parmi eux, on élit annuellement les Alcades par les suffrages unanimes des autres citoyens: privilege unique dans toute l'Audience; une seule voix contraire rend nulle l'élection.

Cuença, chef-lieu du corrégiment de ce nom, seroit la plus délicieuse ville du Pérou, par sa situation, par l'abondance de ses eaux, par la fertilité de son terroir, par la beauté de son ciel, si la paresse insurmontable des habitans ne leur rendoit tous ces avantages inutiles. Ce vice ne regarde que notre sexe; car les femmes sont si laborieuses, que les ouvrages en laine, & la teinture qu'elles savent leur don-

ner, font la ressource des familles, tandis que les hommes vivent dans une honteuse oisiveté. Près d'un village voisin, est une colline, d'où sort à gros bouillons, par diverses sources de quatre à cinq pouces de diamètre, une eau si chaude, que les œufs y durcissent plus promptement que sur le feu.

Le fameux spécifique contre les fièvres intermittentes, connu dans toute l'Europe sous le nom de Quinquina, croît en abondance dans le corrégiment de Loxa. Les naturels du pays l'appellent *Ganaperide*, & les Espagnols du Pérou, *Bois de fièvre*. L'arbre qui produit ce merveilleux fébrifuge, est à peu près de la grandeur d'un cerisier ordinaire. Sa souche est médiocre, & donne naissance à plusieurs branches. Chaque rameau finit par des bouquets de fleurs, qui, avant que d'être épanouis, ressemblent, pour la figure & la couleur, à ceux de la lavande. Les feuilles sont lisses, assez épaisses, larges de deux pouces, longues de trois, & faites en forme de fer de lance. On ne se sert en médecine, que de l'écorce; on l'envoie en

SUITE DU PEROU. 251

Europe, sèche, facile à casser, épaisse de deux à trois lignes, rude extérieurement, couverte quelquefois d'une mouffe blanchâtre, intérieurement unie, un peu résineuse, de couleur de rouille, d'un goût fort amer, astringent, & d'une odeur qui n'est pas désagréable.

On prétend que le hasard en fit faire la découverte à un Indien, qui, ayant la fièvre, but de l'eau d'un lac où quelques-uns de ces arbres étoient tombés, & fut guéri. Les Espagnols en donnèrent la connoissance aux autres Européens; mais la Faculté douta de son efficacité; & ce remède, quoique certain, éprouva d'abord des contradictions, comme l'émétique, comme l'inoculation, comme toutes les nouveautés. Il produisit quelques mauvais effets; mais un Jésuite du Pérou, étant venu à Rome, invita tout son Ordre à donner de la réputation à cette plante. Chacun d'eux guérissoit les fièvres, comme par enchantement; & dès-lors on appella le quinquina la *Poudre des Peres*: les Anglois le nomment encore la *Poudre Jésuitique*. S'il est vrai que cette fameuse Société ait gardé pour

252 SUITE DU PÉROU:

elle l'or du Pérou, ne nous a-t-elle pas fait part d'un trésor plus précieux, en nous apportant cette écorce merveilleuse ? Quelques médécins s'éleverent contre ce remede ; & l'on vit naître, de toutes parts, des écrits pour & contre cet excellent fébrifuge : mais à force d'en montrer l'utilité & d'en exagérer les vertus, l'usage en est devenu universel. On en fit d'abord un secret, qu'on vendit à Louis XIV ; & ce Prince, en le rendant public, fit un grand présent à l'humanité.

Il croît, au Pérou, trois especes de quinquina, le rouge, le blanc & le jaune : les Indiens, qui en font commerce avec les Espagnols, ont soin de se munir d'un acte pardevant notaire, pour certifier que leur écorce est véritablement de Loxa, c'est à-dire, la meilleure de toutes, celle que je viens de décrire.

Pour avoir du quinquina, on abat l'arbre ; on le dépouille de son écorce ; & la seule préparation est de la faire sécher. Depuis le tems qu'on coupe cette plante, il n'en resteroit plus, si les graines qui tombent ne la reproduisoient.

SUITE DU PEROU. 253

Mais ce n'est ni l'utilité de cette écorce , ni la fertilité du terroir , ni l'abondance des moissons , ni la multitude des pâturages , ni la douceur du climat , qui font estimer le pays de Loxa , de Cuença , & divers autres cantons de la province de Quito : ce sont les précieux métaux , qui , par une infinité de ramifications , pénètrent toute l'étendue de ces contrées. Les autres bienfaits de la nature n'obtiennent presque aucune considération de la part des Espagnols ; ils appellent pauvres , les provinces où l'on ne trouve que les commodités de la vie , & qui manquent d'or ; ils honorent du nom de riches , celles qui , avec beaucoup de mines , n'ont pas même de quoi nourrir les hommes employés à les exploiter. Cependant ces dernières ne sont , proprement , que des lieux d'entrepôts ; l'or & l'argent qu'on tire de leur sein , n'en sortent que pour passer ailleurs. On se hâte de les emporter fort loin ; & le pays dont ils font la production , est celui dans lequel ils s'établissent le moins.

Dans le corrégiment de Loxa , l'or des mines n'est qu'à dix huit , & mê-

254 SUITE DU PÉROU.

me à seize carats ; mais cette mauvaise qualité se trouve tellement réparée , par son abondance , qu'il rapporte plus de profit que le métal le plus fin. Les mines du Pérou appartiennent à celui qui les découvre le premier. Il suffit de présenter une requête à la Justice , pour s'en assurer la propriété. On mesure d'abord sur la veine , deux cens quarante-six pieds en longueur , & cinquante en largeur , pour celui qui en prend possession ; & il choisit cette étendue dans la partie qui lui convient. Ensuite on en mesure quatre-vingt autres pour le Prince ; le reste revient au maître du terrain , qui en dispose comme il lui plaît. Ce qui tombe dans la part du Roi , est vendu ; mais ceux qui veulent opérer de leurs propres bras , obtiennent du mineur une veine à faire valoir ; ce qu'ils en tirent est pour eux , en payant les droits du Prince , & le loyer du moulin , qui est si considérable , que le propriétaire se contente le plus souvent de ce bénéfice , sans faire travailler en son nom.

Ces moulins sont composés d'une grande pierre ronde , creusée en forme d'auge , dans laquelle on fait tour-

ner une meule , pour écraser le minéral. On y jette ensuite une certaine quantité de mercure , qui s'attache à l'or que la meule a séparé. Dans le même tems , l'auge circulaire reçoit un filet d'eau , conduite avec rapidité par un petit canal , pour délayer la terre ; qu'elle entraîne par un trou destiné à cet usage. Le métal , incorporé avec le mercure , tombe au fond , où il est retenu par sa pesanteur. On sépare l'or du vis-argent , en le faisant fondre ; & c'est alors qu'on en connoit le poids & la valeur.

Suivant la qualité des mines , & la richesse des veines , cinquante quintaux de minéral donnent quatre , cinq ou six onces d'or. Quand ils n'en produisent que deux , le mineur ne retire que ses frais. De toutes les mines métalliques , celles de l'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit , se rétrécit , se perd , se retrouve , & cela dans un très-petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature , soutient les mineurs dans l'espérance d'arriver à ce qu'il appellent la bourse : ce sont certaines veines qui enrichissent tout d'un coup celui

256 SUITE DU PEROU.

qui fait cette heureuse découverte : Cette inégalité peut les ruiner : aussi voit-on plus rarement faire fortune à exploiter des mines d'or, que de tout au métal, quoiqu'il y ait moins de frais à le tirer du minéral. C'est par la même raison, que les mineurs d'or sont privilégiés, & ne peuvent être exécutés pour le civil.

L'invincible aversion des Indiens pour les Espagnols, fait que les plus riches mines dont ils ont entr'eux la connoissance, demeurent cachées, & par conséquent inutiles aux uns & aux autres ; car les Péruviens mêmes n'en tirent aucun parti pour leur propre usage ; ils aiment mieux vivre dans la misere. L'opinion commune est, qu'il y entre de l'enchantement ; & l'on raconte les plus étranges aventures de ceux qui ont entrepris de les découvrir : ce sont des morts subites, des apparitions de démons, des hommes enlevés dans les airs, &c. Mais parmi toutes ces causes de destruction, il n'y a de vrai, que la trop grande abondance d'eau, dont les mines se trouvent quelquefois inondées.

On n'applique point les Negres aux

SUITE DU PEROU. 257

travaux souterrains , parce qu'ils y meurent tous ; les Indiens même y résistent rarement ; & rien n'a tant contribué à en diminuer le nombre. Quand je vois ces infortunés , qui ne tiennent à la nature que par la douleur , enfévelis vivans dans les entrailles de la terre , soupirant après ce soleil qu'ils ne verront plus , & qui savent ne devoir sortir de cette nuit effroyable , que pour entrer dans l'ombre éternelle de la mort , je crois respirer avec eux l'odeur des flambeaux qui éclairent leur affreuse demeure. Je vois l'or , idole de la terre , sous son véritable aspect ; & je sens que la Providence doit attacher à ce métal , source de tant de barbarie , le châtiment des maux innombrables qu'il a causés , même avant que de voir le jour. Je le vois sortir de la mine , comme un fleuve brûlant , couler en Europe pour dessécher par-tout , sur son passage , les racines du bonheur , & après avoir tourmenté , épuisé la race humaine , s'engloutir pour jamais dans les Indes , où la superstition enfouit dans les entrailles de la terre , ce que l'avarice en arrache avec effort.

Lorsque les Indiens ont passé quelque tems dans les mines , le mercure les penetre avec tant de force , que la plupart deviennent tremblans , & meurent hébétés. Les cruautés des Corrégidors & des Curés en ont aussi forcé plusieurs à s'aller joindre à diverses nations ennemies des Espagnols. Les autres , poussés à bout par la même dureté , n'aspirent qu'au moment de pouvoir secouer le joug. Ils font de tems en tems quelques tentatives ; mais comme il leur est défendu de porter des armes , on les apaise aisément par des menaces ou des promesses. De plus , les Espagnols se trouvent un peu renforcés par les esclaves Negres , pour lesquels ils ont plus d'égards , que pour les Indiens , depuis qu'il ne leur est plus permis de réduire ces derniers à l'esclavage. Les Noirs , faisant fond sur l'affection de leurs maîtres , imitent leur conduite envers les naturels du pays , & prennent sur eux un ascendant , qui nourrit une haine implacable entre ces deux nations. Les ordonnances sont d'ailleurs remplies de précautions , pour empêcher qu'elles ne s'allient entr'elles : il est défendu

SUITE DU PEROU. 259
aux Negres & aux Nègreses d'avoir
aucun commerce d'amour avec les In-
diens & les Indiennes , sous peine ,
pour les mâles , d'être mutilés , &
pour les femmes , d'être fustigées ri-
goureusement.

De la ville de Loxa , nous nous ren-
dîmes à Tumbes , où l'on nous four-
nit un bâtiment jusqu'à Truxillo. Ces
deux places appartiennent à l'Audience
Royale de Lima. La premieré tire son
origine d'une riviere , dont les envi-
rons , quoiqu'assez habités , étoient
encore plus avant la conquête. Une
partie des Indiens est passée dans les
terres plus éloignées ; & il ne reste
aucun vestige de ces anciens monu-
mens , qui avoient causé l'admiration
des Européens à leur arrivée au Pérou.
On y voyoit , dit-on , une forteresse bâ-
tie par les Incas , & un temple fort ri-
che , dédié au Soleil , avec un monas-
tere de vierges consacrées à son culte.

Truxillo , ainsi appelé du nom de
la patrie de Pizarre , est un des pre-
miers établissemens fondés par les Es-
pagnols. L'Amérique en a peu qui
soient plus peuplés : il est fermé par
un mur de briques ; & pour la gran-

deur , il peut être mis au rang des villes de la troisième classe. Il n'est qu'à une demi-lieue de la mer ; & deux lieues plus loin , on trouve le port de Quanquacho , où se fait tout le commerce maritime. Les maisons ont une assez belle apparence ; la plus grande partie sont de briques , ornées de portiques & de balcons ; les autres n'ont l'air que de simples baraques. La crainte des tremblemens de terre ne permet pas d'élever ces édifices ; il y en a peu qui aient un étage au-dessus du rez-de-chauffée.

Le Corréidor & l'Evêque résident à Truxillo ; outre le chapitre & d'autres prêtres séculiers , il y a des couvens d'hommes & de filles , un collège de Jésuites , un hôpital , &c. Deux choses également difficiles à concevoir , c'est , d'une part , la conduite scandaleuse des Moines , de l'autre , la bonne opinion qu'en ont les gens du pays. Ils consomment à leurs plaisirs les biens du monastere , & ne se font aucun scrupule de reconnoître les enfans qui naissent d'eux , de les entretenir même dans leurs maisons , comme autant de preuves & de témoins de leurs débau-

ches. Il faut pourtant en excepter les Jésuites, lesquels, si on ne peut leur rien reprocher du côté des mœurs, ne le cedent point aux autres pour l'opulence. Le bon usage qu'ils en font, tant pour l'entretien de la pharmacie, que pour d'autres objets également utiles, leur fournit encore mille moyens de l'augmenter.

Les Cordeliers & les Dominicains sont principalement l'objet de l'adoration des peuples; & voici comment ils entretiennent ce culte ridicule. Ils imaginent des fêtes burlesques, dont l'aveuglement des Indiens ne leur permet pas de voir toute l'extravagance. La cérémonie commence la veille aux premières vêpres, par une procession des Jacobins, qui vont solennellement de chez eux aux Cordeliers. Dix hommes portent l'image de saint Dominique, qui, escorté de toute sa troupe, va voir son ami saint François. Ce dernier, informé de cet honneur, vient au-devant de lui jusqu'à la moitié du chemin; & là, les deux Saints se font de grands complimens par la bouche de leurs disciples; car, quoiqu'on ait trouvé le secret de leur

donner des gestes , on n'a point encore inventé de ressorts pour les faire parler.

Saint François , plus modeste que son ami , vient le recevoir en habit de religieux ; mais sous cette pauvreté apparente , il est environné d'or & d'argent, & en a sous ses pieds une si grande quantité , que dix-huit hommes tout courbés, gémissent sous le poids de ce riche fardeau. Quatre géans de différentes couleurs, un blanc, un noir, un mulâtre & un Indien, vont au-devant des deux images. Ce sont des hommes d'osier, couverts de papier peint ; mais à voir leur figure, leurs masques, leurs chapeaux, leurs perruques, on les prendroit pour des épouvantails. Au milieu est une espece de monstre, qui porte sur son dos un panier, d'où sortent des marionnettes qui sautent & dansent pour amuser le peuple. Enfin ils entrent dans l'église parmi un grand nombre de cierges, & de petits anges placés sur des tables, comme des poupées. On fait le soir un feu d'artifice, avec une illumination ; & l'on finit par brûler le monstre & les géans. Le lendemain il y a sermon & grande musique. Pour rendre le jour plus so-

SUITE DU PEROU. 263

lemnel , on permet aux femmes d'entrer dans les couvens ; elles visitent les cellules des Religieux ; & le soir on fait une autre procession , dans le même ordre que la veille , pour reconduire saint Dominique. Les moines quêteurs , à pied & à cheval , portent dans les rues des images qu'ils donnent à baiser pour de l'argent.

Les Truxiliens sont un mélange de toutes sortes de races ; mais entre les Espagnols , il se trouve des familles distinguées. Ce pays est riche en grains , en fruits , en légumes , en bestiaux ; & les Indiens , qui , de fort loin , y apportent leurs denrées , y font regner les commodités & l'abondance. Ils entreprennent ces voyages à peu de frais : leurs provisions de bouche sont renfermées dans un petit sac , rempli de farine d'orge grillée. Ce secours leur suffit pour une route de cent lieues. A l'heure du repas , ils s'arrêtent dans une cabane , ou près d'un ruisseau ; & là , ils prennent un peu de leur farine , qu'ils tiennent quelque tems dans la bouche , avant que de l'avalier. Deux ou trois cuillerées appaisent leur faim. Ils boivent un grand

264 SUITE DU PEROU.

coup par-dessus , & se trouvent assez forts pour continuer leur voyage.

La ville de Truxillo est environnée d'arbres & de bosquets , qui en rendent les abords agréables. Des jardins bien tenus , bien cultivés , présentent un aspect riant , qui , joint à un ciel toujours pur , offre un séjour délicieux. A quelque distance est une riviere, dont les eaux sont conduites , par divers canaux , dans les différentes parties de cette charmante & fertile contrée.

En avançant toujours vers la Capitale , nous trouvâmes plusieurs restes d'anciens édifices. Dans quelques endroits , nous vîmes des murs de palais ; dans d'autres , de larges fossés , qui bordoient les grandes routes. Le plus souvent c'étoient des forteresses , des châteaux situés de distance en distance pour arrêter les ennemis. Nous ne marchions ordinairement que de nuit ; parce que tout ce pays étant couvert de sable , la réflexion du soleil est si violente , que les bêtes de charge sont accablées par la chaleur , ainsi que par le manque d'eau & de pâturages. Aussi reconnoît-on mieux les chemins , par les

os des mulets qui ont succombé, que par les traces des voyageurs. Ce n'est pas qu'il n'en passe continuellement pendant toute l'année ; mais le vent efface bientôt les empreintes de leurs pieds, & trompe les guides les plus experts. Mais il est deux moyens de retrouver la route : le premier est d'aller toujours directement contre le vent, & de l'avoir également derrière soi quand on revient ; le vent du Sud, qui y souffle régulièrement, rend cette règle infallible. Le second moyen est de prendre, de tems en tems, une poignée de sable, & de la porter au nez. La fiente & l'urine des mulets lui donnent une odeur forte, qui sert à faire distinguer le chemin. La terre est tellement inculte, dans quelques endroits, que lorsqu'on rencontre de l'herbe, ou des arbrisseaux, on est assuré d'être dans le voisinage de quelque habitation. Elles sont toujours près des rivières ; dont l'eau & la fraîcheur fertilisent le terrain, & font pousser cette verdure qu'on ne trouve pas dans les lieux inhabités.

Nous approchions de Lima, dont le pays me parut jouir de la plus abon-

dante fertilité. Il ne manque, aux agréments de sa situation, que de la pluie pour arroser son terroir ; mais l'industrie supplée à l'humidité que les nuages lui refusent, & rend la terre féconde, malgré la sécheresse du climat. J'ai déjà remarqué qu'un des principaux soins des Incas & peut-être ce qui fait le plus d'honneur à leur gouvernement, étoit d'ouvrir des canaux, pour distribuer l'eau des rivières dans différentes parties de leurs états. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, & les ont conservés dans le même ordre. C'est par cette voie, que toutes les campagnes de Lima sont arrosées ; qu'on y cultive des champs spacieux d'orge & de froment, de grandes prairies pour le paturage, de vastes plantations de sucre, des oliviers, des vignes, des vergers, des jardins également agréables & fertiles. A Quito, les récoltes n'ont point de saisons déterminées ; ici, la terre se couvre de moissons, les arbres se dépouillent de leurs feuilles, selon le cours ordinaire de la nature. Les plantations d'oliviers ressemblent à d'épaisses forêts, tant par la hauteur & l'étendue des arbres, que par la grosseur & la force des feuilles,

Comme on ne les taie jamais , leurs branches sont tellement entrelacées les unes dans les autres , que la lumiere ne peut pénétrer au travers. La seule culture qu'ils demandent , est de nettoyer les rigoles qui conduisent l'eau au pied de chaque arbre. Avec ces soins légers, les habitans recueillent d'excellentes olives, qui se conservent marinées comme celles d'Europe , & dont on tire de l'huile , meilleure que celle d'Espagne.

Quelqu'éloge qu'on puisse faire des fruits du Pérou , il n'y en a point qui égalent ceux de Lima. On les mange frais pendant toute l'année ; parce que les saisons étant alternatives , dans les montagnes & dans les vallées , lorsqu'ils cessent d'un côté , ils mûrissent de l'autre. On fume les terres avec la fiente de certains oiseaux de mer , qui se ramasse dans quelques isles voisines de la côte. Ces animaux , après avoir employé tout le jour à chercher leur nourriture , viennent se reposer la nuit dans ces isles , & s'y rassemblent en si grand nombre , que le terrain est entièrement couvert de leurs excréments. On les enleve avec soin ; & on les emploie sur-tout dans les champs semés de

268 SUITE DU PEROU.

maïs. On en met un peu à chaque tige ; & on l'arrose en même tems. Quelques personnes croient que ce fumier n'est autre chose que la terre même de ces isles , qui a la propriété d'exciter une fermentation dans le sol , avec lequel elle est mêlée. Cette opinion est fondée sur la quantité prodigieuse qui s'en enleve tous les ans , & sur les expériences qu'on a faites : en creusant le terrain jusqu'à une certaine profondeur , on lui a reconnu la même qualité , qu'à la superficie , la même couleur , la même chaleur , la même odeur.

Je suis , &c.

A Lima , ce 4 Juillet 1751.



LETTRE CXLVII.

SUITE DU PEROU.

QUEL spectacle, Madame, offre à la vue d'un étranger, la ville de Lima, depuis l'affreux tremblement de terre, qui a renversé cette capitale du Pérou ! Mon dessein n'est pas de vous la représenter dans l'état où elle est. Depuis l'événement terrible qui l'a ruinée de fond en comble, ses pertes ne sont point réparées ; & tout y retrace, aux yeux épouvantés, l'horrible image d'un bouleversement universel.

Ce fut à la fin d'octobre de l'année 1746, sur les dix heures & demi du soir, que se firent sentir les premières secousses ; & dans l'espace de quatre minutes, que dura leur plus grande force, toute la ville fut renversée. Le mal fut si prompt, & le ravage si général, que la fuite n'étoit pas un moyen d'éviter le danger. Les uns se trouverent ensevelis sous les ruines des maisons, les autres écrasés dans les rues

par la chute des murailles. Il n'est point d'exemples d'un événement si lamentable ; & il est difficile que l'imagination puisse se faire un tableau d'une pareille calamité. Représentez-vous toutes les églises détruites , toutes les maisons abattues. Mais , quoiqu'il n'en soit pas resté vingt-cinq sur pied , de soixante mille habitans dont la ville étoit composée , il n'en a pas péri la douzieme partie. Les uns furent garantis dans les cavités qu'e formoient les ruines mêmes ; les autres se trouverent sur le haut de ces débris , sans savoir comment ils y avoient été portés ; car dans une conjoncture aussi pressante , personne n'eut le tems de délibérer ; & d'ailleurs il n'y avoit aucun lieu , où l'on pût se croire en sûreté. La terre secouoit les bâtimens avec tant de violence , que chaque choc en débrisoit la plus grande partie , dont le poids achevoit , en s'écroulant , la destruction de tout le reste. Des deux tours de la cathédrale , l'une fut renversée jusqu'à la hauteur de la nef , l'autre jusqu'à l'endroit où sont les cloches ; & l'église a été entièrement écrasée & bouleversée par

SUITE DU PEROU. 271

leur chute. Le magnifique arc de triomphe , qu'avoit fait construire , sur le pont , le dernier Viceroi des Indes , & au haut duquel il avoit placé une statue équestre de Philippe V , cet ouvrage si frappant , par la majesté & la richesse de son architecture , a été abîmé & réduit en poudre. Le palais de l'Audience , le tribunal de l'Inquisition ; l'Université , les collèges & tous les édifices de quelque distinction , ne conservent que de légers vestiges de leur ancienne forme. Ces chocs se succédoient avec rapidité ; & l'on compta près de deux cens secousses en moins de vingt quatre heures. Jusqu'au mois de février de l'année suivante , on en observa plus de quatre cens , dont quelques-unes , quoique plus courtes que la première , se firent sentir avec autant d'impétuosité , & non moins de dommage.

A la même heure , le fort de Callao éprouva le même désastre ; il n'y eut que quelques tours , & une partie des ramparts , qui résisterent aux premières secousses ; mais la perte des édifices n'eut rien de comparable à la terrible catastrophe qui suivit l'ébranlement.

272 SUITE DU PÉROU.

Callao étoit le port de Lima , situé à deux lieues de cette ville , sur une pointe de terre , qui ne s'élevoit pas de dix pieds au-dessus de l'eau. La mer s'y débordoit quelquefois avec tant de fureur , qu'elle atteignoit presque le haut des murs. La plupart des maisons n'avoient qu'un étage. On y voyoit le magnifique palais du Viceroy , & l'hôtel du Gouverneur , dont on admiroit la structure. La mer s'étant retirée , comme on l'avoit vue dans d'autres tems , revint furieuse , en élevant des montagnes d'écume , & tomba sur le fort , dont elle fit un abîme d'eau. Elle s'éloigna une seconde fois , pour revenir avec plus de violence ; & par une nouvelle inondation , elle engloutit si généralement cette malheureuse ville , qu'il n'y resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix , comme un témoin de cette horrible dévastation. De vingt-quatre vaisseaux qui étoient dans le port , dix-neuf furent submergés ; les autres enlevés , dit-on , par la force des eaux , demeurèrent à sec à une distance considérable du rivage. On ajoute , pour achever de donner une idée de ce désastre ,

que la mer transporta l'église des Augustins presque entière , jusqu'à une île assez éloignée , où on la retrouva.

Les gens de Callao , qui se montoient à plus de quatre mille , périrent dans ce déluge , à l'exception d'environ deux cens , qui eurent le bonheur de se sauver. C'étoit les mêmes , qui , étant à bord des quatre vaisseaux , furent transportés au-delà du port. Vingt deux autres durent la vie à ce même pan de mur , qui sert encore comme de témoignage. On a sçu d'eux , que plusieurs habitans s'étant saisis de quelques planches , avoient flotté long tems au-dessus des eaux , mais que le choc & la force des vagues les avoient brisés contre des écueils. Comme l'eau monta à plus d'une lieue , ceux qui avoient pu prendre la fuite , furent engloutis dans les chemins.

Il est difficile de calculer la perte qui s'est faite dans cette ville. On fait qu'elle a dû être immense , parce que les boutiques qui formoient le principal dépôt du commerce , étoient alors remplies de grains , de suif , d'eau-de-vie , de cordages , de bois , de fer ,

d'étain , & de toutes sortes de marchandises & de provisions. On évalua à plus de six cens millions , le montant des sommes qu'il en auroit coûté , pour remettre les choses dans l'état où elles étoient avant le désastre.

Pendant l'affreuse nuit qui anéantit Callao , les habitans de la Capitale se flattoient d'y trouver un asyle & des secours. Leur douleur devint donc un véritable désespoir , lorsqu'ils apprirent que cette ville n'existoit plus. La nouvelle en fut apportée par des soldats que le Viceroi avoit envoyés sur les côtes. Il se conduisit , dans cette triste circonstance , avec un zele , une activité , un courage & une prudence qui lui ont mérité les éloges de toute sa nation. Sans lui , la faim auroit achevé de détruire tous les malheureux échappés aux tremblemens de terre. Les vivres qu'on attendoit de Callao étoient perdus , les fours de Lima détruits , les moulins renversés. En un mot , plus de cinquante mille personnes se trouvoient sans pain. Dans cette horrible confusion , il ne se concerta point : il envoya , à tous les baillis des provinces voisines , ordre

de faire voiturer au plutôt toutes les farines de leur district. Il rassembla les maçons, les boulangers, les bouchers, les fit travailler nuit & jour, pour remettre en état les moulins, les fours & les boucheries. Ayant reçu avis que les côtes étoient couvertes de cadavres qui demeuroient sans sépulture, & que la mer jettoit à chaque instant sur le rivage une quantité prodigieuse de meubles, il donna sur le champ des ordres, pour faire enterer les morts, & nomma des officiers pour retirer les effets, & en tenir un registre exact. Il fit défense à tout particulier, sous peine de la vie, de rien ramasser. Il y eut deux potences de dressées, l'une à Lima, l'autre à Callao; & quelques exemples de sévérité tinrent tout le monde dans le devoir. La police qu'il établit, prévint les crimes de vol & d'affassinat que la confusion favorisoit; & dès que la terre parut avoir repris son assiette, il fit dresser des plans de réédification des deux villes de Lima & de Callao, dont M. Godin, qui étoit alors professeur de Mathématique, eut la direction.

Quelques subits que soient les trem-

blemens de terre au Pérou, ils ont toujours quelques signes qui les précédent. Une minute avant le choc, on entend un bruit souterrain, qui se répand en divers endroits, & ressemble, tantôt aux mugissemens des taureaux, tantôt à une décharge d'artillerie. Les animaux ont toujours les premiers pressentimens du malheur qui doit arriver. Les chiens poussent des hurlemens effrayans ! Les bêtes de charge s'arrêtent, & par un instinct naturel, écartent les jambes pour se tenir plus ferme, & être moins exposés à tomber. Les hommes, effrayés de ces présages, quittent leurs maisons, se sauvent dans les rues, & courent vers les grandes places, pour chercher une sûreté, qu'ils ne trouvent point sous leurs toits. Il sortent nuds, si c'est la nuit qu'arrive le malheur ; & la présence du danger, leur faisant oublier toutes les règles de la modestie, ils ne se donnent pas même le tems de mettre leur chemise, que la plupart ont quittée en se couchant. On voit alors tant de figures singulieres, qu'il seroit difficile de tenir son sérieux, si dans ces terribles instans, l'on n'étoit

soi-même occupé par d'autres objets. Joignez à cela les cris des enfans , les lamentations des femmes , qui invoquent les saints , celles des hommes même , qui sont trop effrayés , pour ne pas faire paroître leur terreur , & vous n'aurez encore qu'une foible idée de cet affreux théâtre de consternation & d'horreur. Cet effroi universel n'est point terminé après les premières secousses : personne n'ose retourner chez soi , crainte qu'elles ne se renouvellent. En effet , il arrive souvent que les maisons tombent par de nouveaux chocs , après avoir été affoiblies & ébranlées par les premiers.

Ces convulsions épouvantables de la nature n'ont aucune régularité , ni pour la durée , ni pour la violence ; mais il n'y a jamais assez d'intervalle de l'une à l'autre , pour qu'on ait le tems d'en oublier les effets. Il se passe rarement un mois dans cette ville , sans qu'on en ressenté quelque secousse ; mais des bouleversemens , tels que celui que je viens de peindre , sont quelquefois un demi-siècle sans se répéter.

Avant celui qui causa tant de dommage à Lima en 1687 , les récoltes d'orge

& de froment étoient si abondantes dans le pays , qu'elles suffisoient aux besoins des habitans , & qu'ils étoient dispensés d'en tirer d'ailleurs. Mais après cet accident , le terroir changea tellement de nature , que le bled pourrissoit ; sans pousser de germe. Cette altération fut attribuée à la quantité de vapeurs sulphureuses , restées dans la terre. Les propriétaires furent obligés d'employer leurs champs à d'autres usages : ils y mirent de la luzerne, & y planterent des cannes de sucre , qui n'étoient pas sujetes aux mêmes inconveniens , & dont ils tiroient plus de profit. Cette stérilité de grains dura quarante ans , après lesquels on s'aperçut que le terrain s'amélioroit , & se dispo- soit à reprendre sa premiere fertilité. Mais , soit que l'on trouvât plus d'avantage dans les nouvelles productions, soit que les laboureurs se soient moins appliqués à la culture du froment , il est certain qu'on n'a pas eu autant de bled, qu'on en recueilloit auparavant. Quoique le dernier tremblement de terre ait pu produire le même effet , on s'en inquiete moins , depuis qu'on s'est ouvert un commerce de grains entre cette ville & le Chili.

SUITE DU PEROU. 279

Avant ce dernier malheur, Lima, cette reine des cités de l'Amérique méridionale, étoit dans le moment de son plus grand éclat. Aussi est ce l'instant où je veux la peindre d'après les relations qui m'ont été faites, par des témoins encore existans de son ancienne splendeur. On la nomma d'abord la Ville des Rois, parce que François Pizarre la fonda, dit-on, vers le tems de l'épiphanie; d'autres croient qu'elle fut ainsi appelée en l'honneur de Charles-Quint & de Jeanne sa mere, Reine d'Espagne. Dans la suite, elle prit le nom de Rimac, de la riviere qui baigne ses murs, ainsi que de la grande & belle vallée, dont cette capitale occupe le centre, sans aucunes bornes pour la vue. Les Espagnols, par corruption, ont donné le nom de Lima à la ville seulement, sans rien changer à celui de la riviere & de la vallée.

Un grand & magnifique pont de pierre, qui traversoit le fleuve, aboutissoit à une arcade, & conduisoit à la place royale, au milieu de laquelle étoit une fontaine remarquable par sa beauté & par sa grandeur. Une statue

de bronze , qui en faisoit le sommet ; représentoit la renommée environnée de quatre bassins. L'eau jaillissoit de sa trompe , & de la bouche de huit lions de même métal , qui relevoit ce monument. Les édifices les plus somptueux concouroient encore à l'ornement de cette place : les principaux étoient la cathédrale , le palais de l'Archevêque , celui du Viceroi , l'hôtel-de-ville & les prisons. Lima a la forme d'un triangle , dont le plus grand côté s'étend le long de la riviere. Elle est environnée d'un mur de briques , flanqué de trente-quatre bastions , mais sans plate-forme ni embrasures , parce qu'on ne s'est proposé que de la mettre à couvert de surprise de la part des Indiens. Dans toute l'enceinte , on comptoit sept portes & trois poternes.

De l'autre côté de la riviere , est un faubourg nommé Saint-Lazare , considérablement augmenté depuis quelques années. Toutes ses rues , de même que celles de la ville , sont pavées , larges , droites , parallèles , se coupent à angles droits , & forment des quarrés de maisons d'une égale gran-

SUITE DU PEROU. 281

deur. Elles sont traversées par des canaux tirés du fleuve , dont les eaux passent sous des voûtes , & contribuent à la propreté. Chaque propriétaire a chez lui un petit ruisseau pour son usage , & la plupart un jardin qu'il arrose. Il y a sur le bord de la rivière , une promenade de cinq grandes allées d'orangers , où toute la noblesse de Lima se rend chaque jour , à cinq heures , en voiture.

Les édifices , quoique très-bas , pour la plupart , ne sont pas d'un aspect désagréable ; & tout l'intérieur est peint de fleurs & de paysages assez bien exécutés. Pour qu'ils résistent mieux aux tremblemens de terre , leurs parois principales sont de bois , ajustées avec des mortoises , dans les solives du toit & du plancher. On couvre toutes ces pièces d'osier ou de cannes , en dedans & en dehors ; & l'on met , à l'extérieur , une couche de terre glaise , sur laquelle on peint des façades en forme de pierres de taille. On y ajoute des corniches & des portiques également figurés , qui en imposent à la vue ; & je crus d'abord , en arrivant , qu'ils étoient construits avec les matériaux

282 SUITE DU PEROU.

qu'on n'avoit fait qu'imiter. Les toits sont plats & unis , & n'ont que l'épaisseur nécessaire , pour garantir du vent & du soleil. Comme il pleut rarement à Lima , on n'a pas besoin d'autres précautions. Par cette construction , les maisons sont moins en danger , que si elles étoient bâties de matériaux plus solides. Tout l'édifice se prête au mouvement de la terre ; & les fondemens étant liés avec les autres parties , suivent la même impression. En souffrant le choc , elles peuvent bien être endommagées ; mais il est difficile qu'elles soient renversées. Une chose remarquable , c'est de voir , dans le voisinage de cette ville , les murs d'une ancienne bourgade , qui , quoique bâtis sur la superficie du sol , sans mortier & sans ciment , ont résisté , jusqu'à présent , aux plus violentes secousses ; tandis que les plus solides édifices , élevés par les architectes Espagnols , ont succombé. On assure que les Indiens , remarquant la méthode de leurs premiers Conquérens , se moquoient d'eux , & disoient que les Castillans creusoient des tombeaux , pour s'enterrer. Mais ce qui n'est pas

SUITE DU PEROU. 283

moins surprenant, c'est qu'après avoir vu ces nouvelles villes, si souvent changées en ruines, & connoissant l'ancien usage des naturels du pays, on ne se soit pas corrigé dans l'espace de deux siècles. Le plaisir d'avoir des maisons spacieuses & des appartemens commodes, l'emporte sur la crainte continuelle d'être écrasé par leur chute.

Les églises de Lima étoient presque toutes bâties de pierre, embellies de peintures, & superbement décorées. Celles des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, des Peres de la Merci & des Jésuites se distinguent le plus, après la cathédrale, par leur magnificence. On est étonné de la pompe & de l'opulence qu'elles étalent, particulièrement aux fêtes solennelles. Les autels, depuis leur base jusqu'au couronnement, sont couverts d'argent massif, travaillé en diverses sortes d'ornemens; mais le goût & la façon ne répondent pas à la richesse de la matière. Les murs sont revêtus de tentures de velours, garnies de franges & de houppes d'or. Des candelabres de six à sept pieds de

284 SUITE DU PEROÛ.

haut , rangés sur deux files , bordent toute la longueur de l'église ; dans les intervalles , sont placées des statues d'Anges sur des piédestaux , avec des vases incrustés de pierreries , des reliquaires précieux , & tout ce qui peut donner le plus d'éclat au service divin. Les étoffes pour les habillemens sacerdotaux , sont toujours choisies parmi les plus belles , les plus cheres , qui arrivent d'Europe ; & en général , tout ce qui sert à décorer les lieux saints , est , dans chaque espece , ce qu'on peut trouver de plus rare. J'ose dire même , que les ornemens les plus communs , ceux qu'on expose ici les jours ordinaires , surpassent en richesse & en magnificence , ceux qu'on étale avec ostentation , dans nos villes de France , pour les plus grandes solemnités.

La plupart des maisons religieuses étoient vastes , les appartemens spacieux & bien distribués ; leurs églises sur-tout avoient une apparence majestueuse ; & celles qui n'étoient bâties que de bois , imitoient si parfaitement la couleur de la pierre , qu'il falloit les toucher , ou les voir de bien près , pour être détrompé La hauteur des

SUITE DU PEROU. 185

tours étoit médiocre , tant à cause des tremblemens de terre , qui ne permettent pas de les élever , que pour les mettre en état de supporter le poids des cloches , qui , par le nombre & la grosseur , peuvent le disputer à celles d'Europe. Tous ces couvens sont fournis d'eau , aux dépens de la ville , non de celle des ruisseaux , qui , comme je l'ai dit , vient de la riviere par des conduits souterrains , mais d'une eau de source , par le moyen de différens tuyaux. Aussi sont ils obligés d'entretenir une fontaine dans la rue , pour l'usage de ceux qui ne peuvent en avoir dans leurs maisons.

La ville de Lima est la résidence ordinaire des Vicerois du Pérou. Leur gouvernement n'est que triennal ; mais par des ordres particulieres du Souverain , ils peuvent être continués plus long tems. Leur autorité est absolue ; & ils président à toutes les juridictions , dont les officiers ne sont , pour ainsi dire , que leurs ministres dans l'expédition des affaires. Ces différens tribunaux sont le Conseil de la Guerre & des finances , le Bureau d'administration , l'Audience-Royale , la Cham

286 SUITE DU PEROU.

bre des Comptes , la Cour de la monnoie , le Corps de ville , le Consûlat , la Caisse royale & celle des morts , l'Officialité, l'Inquisition, l'Université, &c. La pompe extérieure des Vice-rois ne diffère point de celle de la royauté ; ils regnent en effet dans toute l'étendue de leur ressort : aussi leur réception se fait-elle avec un éclat digne d'un rang si élevé. Vous serez peut-être curieuse de connoître les cérémonies ordinaires d'une fête , où les Espagnols se plaisent à faire éclater tant de magnificence.

Dès qu'un Viceroi est débarqué au port de Payta , à plus de deux cens lieues de cette Capitale , il dépêche à Lima un officier de distinction , honoré du titre de son Ambassadeur , avec des lettres qui portent la nouvelle de son arrivée. Son prédécesseur , à qui elles sont remises , envoie sur le champ un courier , pour le complimenter : ensuite congédiant l'Ambassadeur , il lui donne un riche présent , auquel il joint presque toujours un corrigement , avec la liberté de le faire exercer en son nom , s'il a des liens qui l'attachent à d'autres devoirs. Le nouveau Vice-

roi est fêté par tous les Corrégidors , qui , de bailliages en bailliages , lui fournissent des litieres ; & il est accompagné , servi & défrayé jusqu'à Lima. En y arrivant , il traverse cette ville sans s'y arrêter , pour se rendre au port de Callao. Là , il est reçu & reconnu par un Alcade envoyé de la Capitale , & par tous les Officiers militaires. On le loge dans le palais du fort , qui est meublé pour cette occasion. Dès le jour suivant , les Tribunaux ecclésiastiques & séculiers viennent le complimenter ; & c'est sous un dais qu'il écoute leurs harangues. L'Audience Royale arrive la première , suivie de la Chambre des Comptes , du Clergé , du Corps-de-Ville , du Consulat , de l'Inquisition , de l'Université , des Supérieurs d'Ordres , & des personnes de marque. Après la cérémonie , on lui sert un magnifique dîner ; & le soir il y a comédie , où les femmes ont la liberté d'assister.

Vous demandez ce que c'est que cette comédie ? Je vais vous faire la description de celle de Lima : ce sont les mêmes acteurs qui jouent à Callao , à l'arrivée de son Excellence. Quand

j'y allai pour la premiere fois, je trou-
vai la salle très-mal éclairée, c'est-à-
dire, par la lumiere du jour mêlée à
celle des chandelles. La tête du Souf-
fleur paroïssoit au milieu d'une petite
trape, & surpassoit le niveau du théa-
tre. Je le pris d'abord pour un spectre,
qui alloit s'élaner sur la scene. Je ne
tardai pas à être désabusé, lorsqu'il
commença à lire la piece assez haut,
pour être entendu des spectateurs mê-
me les plus éloignés. Le Parterre pré-
sentoit l'aspect le plus bizarre : beau-
coup de gens étoient en robe de cham-
bre & en bonnet de nuit, & des offi-
ciers mêlés avec des soldats, parmi la
populace la plus vile & la plus dégoû-
tante. Le beau monde, & quelques
personnes de distinction occupoient
les loges ou l'amphithéatre ; & les
dernieres places n'étoient remplies que
de femmes du commun, en jupon noir,
avec un voile de laine blanche.

La piece commença ; & je vis pa-
roître les acteurs assez bien habillés.
A quelques scenes, aussi ennuyeuses
qu'insipides, succéda un intermede
bouffon. Un des Comédiens paroïssoit
vouloir gagner, pour un sac d'argent,
le

le cœur d'une femme qui lui chantoit de petits airs , & qui n'étoit absolument pas éloignée de lui accorder quelques faveurs. Un homme apporta , sur le théâtre , trois têtes à perruque , leur mit d'abord des vêtemens d'hommes , les en dépouilla ensuite , & les habilla en femmes. L'idée vint à trois Cavaliers qui se présentèrent galamment devant elles , de les séduire , comme le premier , à prix d'argent ; mais elles usèrent d'une retenue & d'une rigueur inflexibles.

Dans un autre intermede , le théâtre représentoit une hôtellerie espagnole pendant la nuit. On apporta trois lits de plumes & trois couvertures. Une Reine & ses dames d'honneur , devenues l'hôtesse & les servantes de l'auberge , se mirent en devoir de faire ces lits. Arriverent six hommes , qui demandèrent à coucher , & payerent d'avance. L'un d'eux , qui étoit un avare , avoit roulé son argent dans vingt ou trente morceaux de papier. Ces Messieurs se déshabillerent , sans façon , devant les dames , ôtèrent six ou sept paires de culottes , autant d'habits , & se mirent au lit deux à

290 SUITE DU PEROU.

deux. Le plaisant de l'histoire, c'étoit de les voir tous s'arracher la couverture, & se battre à qui en auroit le plus. L'aspect de ces lits de plume, celui de ces hommes qui se jettoient réciproquement par terre, me parurent moins ridicules, que les applaudissemens incroyables, dont toute la salle retentissoit.

On fit succéder d'autres scènes entre un roi, une reine & une magicienne, contre laquelle plusieurs spadassins mirent l'épée à la main. Elle para avec sa baguette, & se retira dans la coulisse, sans avoir reçu de blessure. Ces héros renfermerent leurs épées dans leurs fourreaux, les réservant prudemment pour une occasion plus favorable. La fée revint une seconde fois sur le théâtre, se laissa tomber, se cassa le nez, se releva, fornt & reparut avec une emplâtre.

Dans un dernier intermede, des maris fort en colere poursuivoient leurs femmes avec des bâtons, & sembloient déterminés à les rouer de coups. Des voisins charitables vinrent accommoder l'affaire, & empêcherent ces brutaux de se livrer à leur fureur. Pour

se venger de cet affront, les femmes habillées en amazones, & armées de pied en cap, eurent leur tour contre les maris, qui furent forcés de se soumettre. Au dénouement, la magicienne renonça à satan & à ses œuvres, & embrassa la religion chrétienne, déclarant qu'elle n'en suivroit jamais d'autre.

Un des acteurs, à qui je parlai après le spectacle, me dit que sa troupe avoit reçu nouvellement cette piece de Madrid, où elle avoit été fort goûtée; & que personne, à Lima, n'étoit en état d'en composer une semblable. Mais je reviens au Vice-Roi.

Le second jour, il sort dans un carrosse, que la ville lui envoie, & se rend dans une église qui est à la moitié du chemin, entre Callao & Lima. Il y trouve son prédécesseur, qui lui remet le bâton de commandement; & ils se séparent aussi-tôt, l'un pour prendre l'état de simple particulier, & retourner en Espagne; l'autre, pour faire son entrée solennelle dans la Capitale. Toutes les rues sont nettoyyées, & tendues de riches tapisseries, avec des arcs de triomphe, où brillent à l'envi l'art, le goût & la richesse. Lors-

que son cortège est assemblé, il monte, lui & sa famille, sur des chevaux que la ville leur fournit. On voit d'abord défilér les compagnies de milice, ensuite les Colléges & l'Université, puis tous les membres qui composent les divers tribunaux, montés sur des chevaux superbement harnachés. Les habits des officiers municipaux sont des robes de velours cramoisi, avec de grands bonnets sur la tête; & ce vêtement n'est employé dans aucune autre occasion. Quelques uns d'eux marchent à pied, portant un dais, sous lequel s'avance le Vice-Roi. Deux Alcades ordinaires lui servent de palfreniers, & tiennent, chacun de son côté, la bride du cheval. On passe par différentes rues, qui conduisent son Excellence à la place royale. Elle descend à la porte de la cathédrale, où l'Archevêque le reçoit à la tête de son chapitre. Elle entre dans l'église; & l'on y chante le *Te Deum*, tandis qu'elle se place avec les tribunaux, sur des sièges d'une richesse éclatante.

Après cet acte de religion, elle remonte à cheval, se rend au palais; & on lui fait une magnifique collation, à laquelle

SUITE DU PEROU. 293

toute la noblesse est admise. Le lendemain elle retourne à la cathédrale, mais dans son carrosse, & sans autre cortège, que celui qui doit désormais l'accompagner dans toutes ses fonctions publiques, je veux dire ses gardes. L'Archevêque officie pontificalement; & le Vice Roi retourne chez lui suivi de cette même noblesse, qui ne néglige rien, pour y paroître avec éclat. Ce même jour & les deux suivans, on sert des rafraichissemens en abondance; les confitures & les glaces sont présentées dans des vases d'or. Il est permis à toutes les femmes de venir au palais, & de s'y faire admirer dans les salons, les galeries & les jardins.

A ces fêtes, succèdent les combats de taureaux qui durent cinq jours: les trois premiers sont en l'honneur du Vice-Roi; les deux autres, pour l'Ambassadeur qui a porté la nouvelle de son arrivée. Après ces divertissemens tumultueux, on donne à son Excellence des amusemens plus tranquilles: ce sont les Colléges & l'Université, qui en font seuls tous les frais. Les louanges du Vice-Roi sont célébrées par des ouvrages d'esprit; & l'on ac-

294 SUITE DU PÉROU:

corde des prix à ceux qui se sont distingués. Le Recteur, placé sur un siège, vis-à-vis de son Excellence, prononce un discours à son honneur, & lui présente le recueil de tous ces ouvrages, magnifiquement relié. Les moines soutiennent des thèses, & font des panegyriques; les religieuses donnent des collations & des concerts; & le Vice-Roi ne manque point d'assister successivement à toutes ces fêtes. Si l'on en croit la tradition du pays, lorsque le Duc de la Plata vint prendre possession de cette dignité, en 1683, les habitans firent paver en lingots d'argent, les rues par lesquelles il devoit passer pour se rendre dans son palais. Chacun de ces lingots pesoit, dit on, deux cens mars; & cette seule dépense étoit au moins de quatre-vingt millions de piaftres.

Le Vice-Roi du Pérou a des gardes à pied & à cheval, dont l'uniforme ne le cede, ni en éclat, ni en richesse, à celui des plus grands Monarques; & son Excellence ne sort jamais, sans être accompagnée de huit d'entre eux, qui la précédent & qui la suivent. Ils montent la garde à la

SUITE DU PEROU. 295

principale porte du palais, & se tiennent, pour l'ordinaire, dans les premiers appartemens. Avec ces deux troupes, elle a toujours un corps de cent soldats, pour l'exécution de ses ordres.

Elle donne chaque jour trois audiences, l'une aux Indiens, l'autre aux Espagnols, la troisième aux Dames de la ville; car sa Cour réunit la galanterie avec le faste. Ses revenus fixes & ordinaires ne répondent point à son rang: le Vice-Roi ne jouit par an, que de deux cens mille francs; mais l'extraordinaire & le casuel se montent à des sommes beaucoup plus considérables. Il nomme à plus de cent gouvernemens particuliers, & à tous les emplois tant civils que militaires; ce qui lui produit encore d'immenses richesses. Il peut, à ce qu'on prétend, mettre sur pied plus de quatre-vingt mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Il a, dans son palais, un oratoire, desservi par six Chapelains, un Sacristain, & un chœur de musique. Je ne rapporte cette dernière circonstance, que pour vous apprendre que celui qui y préside est un François, ap-

296 SUITE DU PÉROU.
pellé M. de Montbref, avec lequel j'ai
visité les provinces méridionales du
Pérou. Je parlerai de ces différentes
courses, quand j'aurai achevé de vous
faire connoître la Capitale.

Je suis, &c.

A Lima, ce 8 juillet 1751.



LETTRE CXLVIII.

SUITE DU PEROU.

ON compte à Lima cinquante-quatre églises, vingt-six monasteres d'hommes, quinze de filles, presque autant d'hôpitaux, indépendamment de plusieurs autres fondations pieuses, utiles, ou charitables. On prétend que leur emplacement occupe le tiers de la ville. Les Franciscains y ont trois maisons, dont la principale, qui passe pour la plus belle de cette grande cité, a, dit-on, contenu jusqu'à sept cens religieux, prêtres, freres, ou domestiques. Il y a quatre couvens de Dominicains, trois d'Augustins, trois de l'ordre de la Merci, six maisons de Jésuites; & tous ces moines forment environ, avec les religieuses, qui ne leur cedent guere pour le nombre, la sixieme partie des habitans.

La cathédrale, dédiée à saint Jean l'évangéliste, fut érigée en métropole par Paul III, douze ans après sa fondation par François Pizarre. L'archevê-

que a cent mille écus de revenu, & son chapitre plus de deux cens mille. Cette même église est paroissiale ; les sacremens y sont administrés par quatre Curés & deux Vicaires. Il y a de plus sept autres paroisses, outre cette foule innombrable de religieux de toute espece & de toutes couleurs, qui ont chacun un petit troupeau à diriger. Les Dominicains, les Jésuites, les Cordeliers, les Augustins & les peres de la Merci ont aussi des collèges annexés à l'Université de Lima.

Cette Université fut fondée par Charles-Quint, & confirmée par les bulles de plusieurs papes. On y compte cent quatre-vingt Docteurs dans les quatre facultés, sous l'autorité d'un Recteur qu'on élit tous les ans, & environ deux mille écoliers ; mais excepté les chicanes & les subtilités scolastiques, les autres sciences y sont peu cultivées. On assure même que, lorsque M. Godin y fut élu professeur de mathématique & d'astronomie, il ne put se faire comprendre à aucun étudiant. Cette Académie porte le nom de Saint-Marc, & est incorporée à celle de Salamanque, pour jouir des

mêmes prérogatives. Divers particuliers y ont fondé plusieurs bourses pour l'instruction & l'entretien d'un certain nombre de jeunes gens, qu'on y élève dans l'étude des humanités, de la jurisprudence, de la théologie & autres sciences ecclésiastiques. Avec tous ces secours, on n'est presque jamais parvenu à y former un sujet médiocre.

La milice de Lima n'est composée que de troupes bourgeoises, dont le Roi ne paie que les Officiers principaux. Il y a trente-six compagnies d'infanterie, dont quatorze de Créoles, huit du corps de commerce, huit d'Indiens, six de Mulâtres; il y en a dix de cavalerie. Les Officiers, payés par Sa Majesté, sont le Vice-Roi, les deux Généraux, d'infanterie & de cavalerie, le Commissaire général, les Lieutenans, &c. C'est d'elle aussi, que les Officiers d'artillerie reçoivent leurs appointemens. Le Roi d'Espagne entretenoit encore à Callao, une garnison de six cens hommes. Il y avoit dans le même port, un Général de la mer, & d'autres Officiers de marine, tous obligés de s'assembler au premier signal,

300 SUITE DU PEROU.

pour faire transporter les munitions de guerre & de bouche.

On distingue à Lima, comme à Quito, à Carthagene, & dans toutes les autres villes de l'Amérique Espagnole, différentes especes d'habitans. Les principaux tirent leur origine des anciens Castillans, qui ont fait la conquête du Pérou; & la plupart se disent d'une noblesse très-ancienne. Ils croient aussi avoir beaucoup plus d'esprit que les Espagnols Européens, qu'ils traitent de bêtes. Peut-être est-ce par un effet de l'antipathie qui ne cesse point de regner entre eux; parce qu'ils ne peuvent voir sans jalousie, les charges & la plus belle partie du commerce entre les mains des étrangers. A l'égard des titres, personne ne leur conteste ceux de Marquis, de Comtes & de Chevaliers; & plusieurs sont admis dans les ordres militaires d'Espagne. La famille d'Ampuero, qui descend par les femmes, des anciens Incas, parce qu'un Castillan de ce nom épousa une princesse de leur sang, est ici dans une très-grande considération. Les Rois d'Espagne lui ont accordé des honneurs &

des prérogatives, dont elle continue de jouir, & qui portent les personnes du rang le plus illustre à rechercher son alliance. Le Vice-Roi ne manque jamais de lui rendre un hommage public, lorsqu'il vient prendre possession de son gouvernement. Le chef de cette maison se met dans un balcon, sous un dais; & son Excellence s'avançant sur un cheval dressé pour cette cérémonie, fait faire à sa monture trois révérences vers le balcon.

Toutes ces familles nobles font ici une figure convenable à leur naissance. Elles ont un grand nombre de domestiques, d'esclaves, de chevaux & d'équipages. Il n'y a pas même de bourgeois, qui n'ait son carrosse, sa chaise ou sa caleche, tirée au moins par une mule. On fait monter le nombre des voitures à cinq ou six mille, dont la plupart sont dorées, & d'une forme agréable. Quand un prêtre porte le viatique à un malade, il s'empare du premier carrosse qu'il rencontre, & le garde jusqu'à ce qu'il rentre dans l'église. Le particulier à qui il appartient, attend dans quelque maison, que la course soit finie. Les cochers sont fort jaloux

302 SUITE DU PEROU.

de se procurer cet avantage ; parce qu'il y a des indulgences attachées à cette cérémonie. On voit ici des gens qui, quand ils ont acheté une voiture, se garderoient bien d'y monter avant qu'elle ait porté notre Seigneur. Les domestiques conduisent le carrosse de chez le sellier à la porte de l'église : les prêtres s'en servent ordinairement un jour entier ; après quoi le propriétaire est convaincu qu'il est à l'abri de toutes sortes d'accidens.

La beauté des meubles ne répond point à celle des équipages. L'estrade seule est couverte de tapis & de carreaux de velours pour les femmes. C'est une marche de sept à huit pouces de haut, & de cinq à six pieds de large, qui regne ordinairement d'un côté de la salle. Les hommes sont assis dans des fauteuils ; il n'y a qu'une grande familiarité, qui leur permette l'estrade. On ne voit, pour toute tapisserie, qu'une certaine quantité de mauvais tableaux, qui sont l'ouvrage des Indiens de Cusco. Le lit est placé dans un coin en forme d'alcove, dont la principale commodité est une fausse-porte, pour admettre ou renvoyer les

étrangers, sans qu'ils puissent être aperçus. Les maisons ont peu d'autres lits, parce que les domestiques couchent à terre sur des peaux de moutons. La hauteur & l'étendue donneroient aux appartemens un air de grandeur, s'ils étoient percés plus régulièrement; mais les fenêtres y sont en si petit nombre, que l'obscurité y regne par-tout.

On remarque plus de somptuosité dans les habillemens. Celui des hommes ne differe de l'habit espagnol, que par un excès de luxe, qui regne généralement dans toutes les conditions. Toute personne qui peut acheter une étoffe, est en droit de la porter; & le mulâtre qui exerce un vil métier, est quelquefois vêtu plus richement, qu'un citoyen de la première distinction. Aussi invente-t-on tous les jours, de nouvelles étoffes: celles qui viennent d'Europe, sont aussi-tôt débitées: le prix n'est point un obstacle; & chacun se pique d'avoir les plus belles.

On fait moins de dépense pour la table; car on n'a presque point d'idée de ce que nous appellons bonne chère. Les Créoles sont naturellement assez sobres sur le vin; leur penchant est

304 SUITE DU PEROU.

plutôt pour les liqueurs fortes. Ils mangent en portion, comme les moines, & sans aucun goût de propreté. Dans un repas d'appareil, on fait passer devant les convives, plusieurs plats qu'on donne aux domestiques, sous prétexte que tout le monde doit participer à la fête. Les viandes sont assaisonnées d'épiceries si piquantes, que les étrangers les trouvent insupportables. Mais ce qui rend encore ces ragoûts plus mauvais, c'est un goût de suif, qui vient des graisses mal apprêtées. On ignore d'ailleurs l'art de faire rôtir les grandes pièces, en les tournant continuellement à la broche.

On ne connoît point ici l'usage des fourchettes; & c'est une autre source de mal-propreté. On se lave les mains à la fin du repas, dans un même bassin; & cette eau commune sert aussi à se laver les levres. On dîne à dix heures du matin; on soupe à quatre heures du soir; & à minuit on sert une collation. Dans le cours de la journée, on fait un grand usage de l'herbe du Paraguay, qui se prend comme du thé.

Le pain n'est pas moins estimé pour

SUITE DU PEROU. 305

le goût , que pour la blancheur. Ce sont les Negres qui le font pour le compte des boulangers ; & les boutiques en sont toujours bien fournies. Quand un esclave s'est rendu coupable de quelque faute grave , on le met chez un de ces mitrons , qui se charge de sa nourriture , & paie même au Maître une certaine somme , soit en pain , soit en argent. C'est le plus grand châtement , auquel un Negre puisse être condamné ; il est forcé de travailler jour & nuit ; on le nourrit mal ; on lui laisse peu de temps pour le sommeil ; & bientôt il est réduit à un tel degré d'affoiblissement , qu'il n'est rien qu'il ne fasse pour obtenir sa délivrance.

La viande la plus ordinaire à Lima ; est le mouton. Le bœuf y est aussi fort estimé ; mais on en mange peu ; & deux ou trois de ces animaux suffisent , par semaine , pour toute la ville. La volaille est exquise & abondante ; le gibier est moins commun. La plus grande consommation est de chair de porc , qui , quoique bonne , n'est cependant pas aussi délicate , qu'à Carthagene. Toutes les viandes , & le poisson même , sont accommodés avec

306 SUITE DU PÉROU:

du sain-doux ; parce qu'à l'arrivée des premiers Espagnols , le pays ne produisoit point d'huile ; mais depuis qu'il en a de son crû , l'ancienne nécessité s'est tournée en habitude. Ce fut Antoine de Ribera , qui planta le premier olivier , d'où sont venus ceux qui forment aujourd'hui d'épaisses forêts. On apporte , des montagnes , du veau à la glace , comme un mets fort délicat. Toute la préparation consiste à tuer le veau , & à le laisser plusieurs jours à l'air , pour l'y faire geler. Il se conserve dans cet état , & y acquiert un degré de bonté , qu'il n'avoit pas dans sa fraîcheur.

Aux terres & aux emplois , qui sont le principal soutien des familles nobles , il est permis , à Lima , de joindre les profits du commerce : la qualité de Gentilhomme , n'est point incompatible avec celle de Négociant. Persuadés que cette profession est le grand ressort de la fortune d'un état , les Rois d'Espagne , ont déclaré que , sans déroger , ni craindre l'exclusion des ordres militaires , on pouvoit l'exercer dans les Indes. Cette voie de s'enrichir étant ouverte à tout le

monde , & Lima étant comme le centre de tout le commerce du Pérou , le nombre des familles y augmente sans cesse par de nouveaux établissemens. Il y aborde quantité d'Européens , qui enchantés des agrémens du pays , s'y attachent par des mariages. Le sexe d'ailleurs y a tant de charmes , que cette raison seule les y retiendroit ; indépendamment de la beauté du climat , & du désir d'y faire fortune.

Les femmes ont la peau d'une blancheur éclatante , les yeux vifs , le teint délicat , animé , plein de fraîcheur & de vie , une taille légère & bien prise , qui semble se jeter dans les bras de l'amour. Des cheveux noirs & épais leur descendent jusqu'au dessous de la ceinture. Elles les relevent & les attachent derrière la tête , en cinq ou six tresses ; & elles y passent une aiguille d'or , terminée aux deux bouts par deux boutons de diamans. Au-devant , l'art forme de petites boucles , qui , de la partie supérieure des tempes tombent jusqu'au milieu des oreilles ; & chaque tempe offre une grande mouche de velours. Les pendans d'oreilles sont des brillans accompagnés de glands &c

de houpes de soie noire. Les colliers de perles, les bracelets de diamans, tout ce qui peut donner de l'éclat à la parure, est tellement prodigué sur leur personne, que la femme même d'un particulier sans état, sans titre, sans noblesse, fort rarement de sa maison, sans avoir sur elle pour vingt mille écus d'ornemens, pour lesquels il est du bel air de témoigner beaucoup d'indifférence, d'en laisser perdre même sans y prendre garde. Chacune, dans sa sphère, se règle sur les personnes du plus haut rang; les Nègresses même veulent imiter les femmes de qualité, qui ne paroissent guere en public, sans être accompagnées de trois ou quatre esclaves Indiennes, en livrée comme les saquais, & en dentelles comme leurs maîtresses.

Un Jupon court, qui laisse entrevoir une partie de la jambe & le bout des jarretieres; une camifolle qui ne cache que la moitié de la gorge; une autre jupe, ouverte par devant, & qui, pour l'ordinaire, est d'une étoffe fort riche; une chemise dont les manches sont retroussées jusqu'aux épaules; une plaque d'or garnie de diamans, attachée

SUITE DU PEROU. 309

sur l'estomac par un ruban qui ceint le corps ; une mante & un voile , forment l'habit ordinaire des femmes de Lima. Mais ce qui met les hommes à leurs genoux , c'est la petiteffe d'un joli pied qu'on leur façonne dès l'enfance , comme à la Chine , par une chaussure extrêmement étroite. On laisse les grands pieds des femmes Espagnoles , pour se jeter à ceux d'une Péruvienne. Les souliers se ferment avec des boucles de diamans ; & pour donner plus d'éclat à la jambe , qui comme je l'ai dit , est presque entièrement découverte , on ne se sert que de bas de soie blancs. Les hommes font peu d'attention à la nudité des épaules & de la gorge ; ils ne sont affectés que du petit pied. Aussi celles que la nature a favorisées de cet avantage , ont-elles grand soin de le cacher , ou de ne le montrer qu'avec art , pour le faire plus desirer.

Les habits des femmes sont tellement remplis d'odeurs , qu'elles s'annoncent toujours de fort loin , par les délicieuses vapeurs qu'elles exhalent. Elles en mettent derrière les oreilles , dans leurs robes , & à toutes les pièces de leur ajustement. Leurs bouquets

310 SUITE DU PEROU.

même en sont chargés, comme s'il manquoit quelque chose au parfum naturel des fleurs dont elles entrelacent leur chevelure : c'est encore un ornement, dont elles sont très-jalouses. La grande place de Lima offre un jardin perpétuel, par l'abondance & la variété de celles qu'on y apporte. Les Dames, dans des calèches dorées, viennent elles-mêmes acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable & de plus cher en ce genre ; spectacle charmant, où les hommes se rendent en foule, pour contempler & adorer ce que la nature offre de plus ravissant.

Quoique les femmes aient ici plus de liberté qu'en Espagne, il est pourtant rare qu'elles sortent pendant le jour, excepté pour la promenade ; & plus rare encore qu'elles aillent à pied, sur-tout dans les grandes villes. Ce n'est qu'à l'entrée de la nuit, qu'elles font leurs visites ; & souvent on les trouve où elles ne sont point attendues. Les plus modestes en plein jour, sont les plus hardies dans l'obscurité. Le visage couvert d'un voile qui les empêche d'être reconnues, elles se donnent des licences que les hommes osent à peine se permettre.

SUITE DU PEROU. 315

Dans l'intérieur de leur maisons, assises sur des carreaux, les jambes croisées sur un tapis, elles passent les jours entiers, sans changer de situation, même aux heures des repas. On les sert à part, sur une petite table où les ont à côté d'elles, pour y mettre les ouvrages dont elles s'amusent. On les voit avec autant de liberté qu'en France; & elles se font un plaisir, dans les visites qu'elles reçoivent, de jouer de la harpe ou de la guitare, qu'elles accompagnent de la voix.

La musique est une passion commune aux femmes de tous les ordres. Partout on n'entend que des concerts d'instrumens, ou des chansons vives & ingénieuses, gaies & badines. Les danses & les bals ne sont pas moins fréquens; elles ont tant de goût pour cet amusement, qu'on les trouve toujours disposées à s'y livrer. Le mouvement des bras, qui fait une partie du mérite de la danse françoise, leur est inconnu. Elles les ont pendans, ou pliés sous un manteau qui les enveloppe, & ne laisse appercevoir que l'agilité des pieds, l'expression du visage, & sur-tout les inflexions du corps, qui sont les vrais

312 SUITE DU PEROU.

mouvemens de la volupté. Les hommes tâchent de les imiter, sans quitter leurs longues épées, dont ils tiennent la pointe en avant, pour en être moins embarrassés.

Tels sont les plaisirs que les femmes goûtent & répandent à Lima. Rien, en général, n'est plus opposé à la mélancolie que l'humeur des habitans; mais avec cette gaieté, cette vivacité naturelles, ils aiment à s'instruire dans la société des personnes éclairées. L'usage où ils sont, de former entr'eux de petites assemblées, leur donne une politesse qu'ils exercent principalement envers les Européens, pour lesquels ils ont beaucoup d'égards. Les femmes joignent les avantages de l'esprit à ceux de la figure. Elles pensent avec justesse, & s'expriment avec grace; mais elles aiment à gouverner; & leurs maris ne sont pas ceux qui éprouvent le plus de complaisance.

L'amour regne avec une égale puissance sur les deux sexes. Les hommes lui sacrifient la plus grande partie de leur bien; & comme ils détestent tout engagement indissoluble, ils se marient rarement dans les formes ecclésiastiques,

SUITE DU PEROU; 313

ques. Ils craindroient d'ôter les plaisirs à l'amour, en lui donnant des noeuds légitimes. La plupart se marient derrière l'église; c'est leur expression, qui signifie vivre dans le concubinage. Les enfans issus de ce commerce, héritent lorsqu'ils sont reconnus par leur pere; & leur naissance ne retient aucune tache. Les Evêques excommunient tous les ans, le jour de Pâques, les personnes engagées dans ces liaisons illégales; mais leurs foudres tonnent en vain contre l'amour autorisé par l'usage, par l'exemple des ecclésiastiques du second ordre, par le climat qui l'emporte sur toutes les loix contraires à son influence. Les femmes du Pérou ont plus de charmes, que les armes spirituelles n'inspirent de terreur.

On se marie quelquefois sans le consentement des parens. Une fille avertit son amant de se trouver le soir, avec un prêtre, devant la porte de la maison. Dès que l'heure du rendez-vous sonne, elle sort de l'appartement, où elle est avec toute sa famille, & va se marier par la fenêtre, ou dans la cour. Elle rentre quelques minutes après, sans que personne se doute de la cérémonie.

314 SUITE DU PEROU.

monie ; & le lendemain , une députa-
tion de prêtres ou de moines va la de-
mander à son pere au nom du mari.
S'il la refuse , on l'arrache de ses bras ;
& on lui prouve que telle est la vo-
lonté de Dieu & de l'Eglise.

Il est aussi ordinaire à Lima qu'à Pa-
ris, de voir des hommes mariés quitter
une épouse jolie , pour s'attacher à une
laide maîtresse ; mais au Pérou, comme
en France , cette bizarrerie est odieuse ;
& les honnêtes gens en sont indignés.
Un autre trait de ressemblance, est l'art
qu'ont les coquettes, d'abuser du foible
qu'on a pour elles : elles se font une
gloire d'avoir ruiné plusieurs Amans,
qui, outre leur fortune , ont perdu
leur santé ; mal d'autant plus difficile à
réparer , qu'on trouve peu de méde-
cins pour le guérir ; l'unique ressource
est dans le secours de quelques vieil-
les femmes , qui traitent ces mala-
dies avec des tisannes , & par des
cauterres dont les deux sexes sont éga-
lement pourvus. Les dames en font si
peu de mystere , que dans leurs visites,
elles se demandent des nouvelles de
leur V. . . & se pansent réciproque-
ment leurs ulceres.

SUITE DU PEROU. 315

Elles aiment une galanterie aisée ; & les propositions qu'on ne feroit point en France , sans s'attirer l'indignation d'une honnête femme , ne leur déplaisent point , quoique fort éloignées d'y consentir. Leur entretien est agréable & spirituel ; mais il approche presque toujours du libertinage. Les vieilles prennent pour un compliment , d'être appelées P... ; & les jeunes ne sont pas plus flattées d'être traitées de pucelles , que de l'être en effet. En France , on voit des filles qui accordent leurs faveurs sur une promesse de mariage ; mais ici , aux premières propositions que fait un homme , il doit déclarer ses intentions ; & il reçoit ordinairement cette réponse : « si vous vous annoncez comme Mari, » non ; si vous vous présentez comme » Amant , oui ». Dans les contrats de mariage , il y a souvent une clause , par laquelle l'épouse se réserve certains jours , dans la semaine , pour avoir la liberté de faire tout ce qui lui plaît.

Les Confesseurs ont , en général , une très-grande indulgence pour cette sorte de fragilité , & pensent que la

316 SUITE DU PEROU.

toute la plus sûre , pour gagner le ciel ; est d'acquérir dans sa jeunesse , par le commerce de ses charmes , trente à quarante mille francs destinés à faire dire des messes après sa mort. Aussi le sexe , à Lima , y travaille-t-il avec zèle ; & ce trafic est presque toujours accompagné de quelque signe extérieur de dévotion. Après celle du Rosaire & du Mont-Carmel , c'est l'immaculée Conception , qui tient le premier rang. Les Cordeliers & les Jésuites l'ont tellement accréditée , que toutes les actions , celles même où l'on s'écarte le plus de la pureté virginale , commencent toujours par ces paroles : « louée soit la » très-sainte Vierge , conçue sans tache , & engendrée sans péché ». Le scapulaire & le rosaire sont les seules marques de religion que les moines exigent des Espagnols. C'est sur la couleur & la forme de ces livrées , que le Peuple & les Grands fondent la prospérité de leur fortune , le succès de leurs amours , & l'espérance de leur salut.

Parmi d'autres usages des femmes de Lima , elles en ont un auquel on desireroit qu'elles voulussent renoncer ; c'est le *limpion*. On donne ce nom à

de petits rouleaux de tabac, qu'elles ne font que porter à la bouche pour le mâcher un instant, persuadées que cette mastication leur nettoie les dents, & les rend plus blanches & plus nettes.

Il est une autre plante encore plus renommée par la vertu que les Indiens lui attribuent, de rendre les meres fécondes. On la nomme macha; & des expériences sans nombre ne permettent pas de révoquer en doute, qu'elle ne soit un spécifique admirable contre la stérilité. Sa racine est un oignon semblable aux nôtres, d'un goût merveilleux, & d'une qualité singulièrement échauffante.

Il est tems, Madame, de vous rendre compte, de mes courtes avec M. de Montbref. Nous vîmes d'abord ce qu'on appelle le pays des vallées, c'est-à-dire, ce long espace qui s'étend entre les Cordillieres & la mer du Sud. C'est la partie du Pérou la plus agréable; & quoique les quatre saisons de l'année y soient très-sensibles, il n'y en a aucune qui puisse passer pour incommode. L'été est chaud, sans qu'on se plaigne de l'excès; parce qu'il est tempéré par des vents qui soufflent modérément dans cette saison. Le froid de

l'hiver ne ressemble point au nôtre ; mais il est assez fort , pour faire quitter la toile & prendre le drap. La terre se couvre alors d'un brouillard , qui empêche les rayons du soleil de pénétrer jusqu'à elle. Il se maintient toute la matinée ; & à midi il commence à s'élever sans se dissiper. Mais il n'offusque plus la vue , & cache seulement le soleil durant le jour , & les étoiles pendant la nuit. Quelquefois il s'éclaircit , & laisse appercevoir l'image de cet astre , sans en laisser sentir la chaleur. Les vapeurs se résolvent en rosée , humectent la terre , & font renâître la verdure. Les collines se parent de fleurs ; & les habitans des villes s'empressent d'aller peupler les campagnes. Jamais cette humidité n'est assez forte , pour rendre les chemins difficiles ; à peine est-elle capable de pénétrer l'étoffe la plus légère.

Une singularité fort étrange dans toutes ces vallées , c'est qu'il n'y tombe jamais de pluie , qu'on n'y voit jamais d'orages. On ignore ce que c'est que le tonnerre ; & la frayeur égale la surprise , quand on l'entend pour la première fois. Mais la nature a balancé

ces avantages , par des inconveniens qui en diminuent beaucoup le prix. J'ai déjà parlé des tremblemens de terre ; un autre fléau dont tous les soins ne peuvent garantir , ce font les puces & les punaises. Il n'y a point de maisons qui en soient exemptes , & où il n'en tombe sans cesse à travers les planchers. On attribue la prodigieuse multitude de ces insectes , à la mal-propreté des villes : tout Lima est un lieu public de commodités ; & les parfums du jour ne sont que les ordures de la nuit.

La vallée de Pachacamac , si fameuse par son ancien temple , n'est qu'à trois lieues de cette Capitale. Plus loin , on trouve celle de Guarco , célèbre au Pérou , non-seulement à cause de sa fertilité , mais par le souvenir qui se conserve encore de son antique domaine. Ses habitans , qui étendoient leur pouvoir sur tout le pays voisin , ne furent assujettis aux Incas , qu'après un longue & sanglante résistance. Les vainqueurs , pour les contenir , firent bâtir une forteresse , dont les fondemens étoient de grosses pierres quarrées , si bien liées , qu'à peine en apperçoit-on la séparation , même dans leurs débris. On

320 SUITE DU PÉROU:

croit ce fort tellement défendu par sa situation & la nature de l'ouvrage, que les Empereurs y avoient leurs trésors.

Le val de Taxamalca renfermoit jadis plusieurs palais, & les plus riches magasins des Incas. On y voyoit aussi des tombeaux remplis de vases d'or & d'argent. Les Espagnols les pillèrent, après avoir détruit une partie des habitans. C'est par ces belles vallées, que passe le chemin royal, fait pour la sûreté des routes, & la commodité des voyageurs.

La rade de Pisco est d'une grandeur à pouvoir contenir une flotte nombreuse. La ville, autrefois au bord de la mer, en est actuellement, par l'effet d'un tremblement de terre, éloignée d'un quart de lieue. On y fait un commerce considérable, parce qu'elle est naturellement l'échelle d'Yca, de Guancavelica, & de toutes les villes qui, dans la partie du Nord, traitent avec celle de Lima.

Yca est plus peuplée que Pisco. On y fabrique du verre, dont il se fait un très-grand débit; mais il est sale & mal formé. Guancavelica est une cité opu-

lente & fameuse par l'immense quantité du vis-argent de ses mines, qui en fournissent à tout le Pérou. Dans cette même ville on montre une fontaine, dont l'eau, dit-on, se change si promptement en pierre, que la plupart des maisons en sont bâties. Mombref, qui en a vu des morceaux, dit qu'elle est jaune, légère & assez dure. Il me parla aussi d'une rivière près du mont Talanga, au Nord de Quito, qui a la vertu de pétrifier le bois & les feuilles. On voit des branches entières, dans lesquelles on apperçoit, non-seulement la porosité des troncs & les fibres du bois, mais jusqu'aux plus petites veines des feuilles. Elles ont changé de couleur; mais la figure est exactement conservée.

Les vignes des environs de Pisco; ne pouvant être commodément arrosées par des canaux, sont plantées d'une manière qui les en dispense. Chaque sep est dans un creux de quatre ou cinq pieds de profondeur, & par conséquent toujours humide. Ce pays est d'une telle aridité, qu'il n'y a point d'autres lieux habitables que les vallées.

Dans celle de Quilca, est située la

322 SUITE DU PEROU.

ville d'Aréquipa, où l'on respire l'air le plus pur. La campagne y est émaillée de fleurs pendant toute l'année ; & l'on y jouit d'un printems continuel. François Pizarre la bâtit dans un village de ce nom ; mais sa situation peu avantageuse la fit transférer dans un autre emplacement. C'est une des grandes cités du Pérou ; & parmi plus de six cens familles Espagnoles, on y compte beaucoup de noblesse. Elle occupe un terrain uni, à vingt lieues de l'Océan, près d'un volcan qui y cause de fréquens tremblemens de terre. Des canaux tirés d'une riviere voisine, & conduits dans toutes les rues, y entretiennent la propreté ; on n'y est sujet à aucune de ces maladies qui proviennent de l'intempérie des saisons. Elle fut séparée du diocèse de Cusco, & érigée en évêché au commencement de l'autre siècle. Les Jésuites y ont un collège ; & d'autres religieux, des couvens.

Entre Cusco & cette ville, est le fameux lac de Titica, le plus grand que l'on connoisse dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingt lieues de circuit, & près de cent bras

de profondeur. Sa figure est ovale ; & plusieurs rivieres y portent leurs eaux. Comme il est rempli de toutes sortes de poissons, les habitans ne s'attachent qu'à la pêche, dont ils font un très-grand commerce. Ce pays abonde en mines d'or : quelques-unes ont été découvertes ; mais la plupart sont inconnues, par la malice & l'obstination des Indiens, qui n'ont pas d'autres voie de se venger de la tyrannie des Espagnols, que de leur cacher ces trésors.

Ce lac si célèbre sous la domination des Incas, renferme plusieurs Isles, dont l'une étoit remarquable par sa grandeur. Elle formoit une colline, qui fit naître à Manco-Capac, fondateur de la Monarchie, l'idée d'une table, laquelle devint le fondement de la religion de l'empire. Il seignit que le Soleil lui avoit ordonné d'y composer des loix raisonnables & justes, pour tirer les peuples de leur barbarie. Depuis ce tems, l'Isle fut respectée comme un sanctuaire ; & les Incas, après avoir aplani le terrain, y firent élever un temple, que leurs sujets étoient obligés de visiter une fois l'an. On y portoit des richesses immenses, qui étoient distribuées à l'empereur.

324 SUITE DU PÉROU.

ment de l'édifice. Les murs même étoient revêtus d'or ; & tout ce qui servoit à l'usage des prêtres ou aux sacrifices , étoit composé des matieres les plus précieuses. L'opinion est que les Péruviens voyant leur monarchie au pouvoir des Espagnols , jetterent ces trésors au fond du lac.

Cusco , ancienne capitale du Pérou , est bâtie dans un terrain inégal , sur le penchant de plusieurs collines. Du tems des Empereurs , on admiroit la somptuosité de son temple , le plus beau , le plus célèbre , le plus révéré de tout le pays. Le couvent & l'église des Dominicains sont construits de ses débris ; & le saint-sacrement est placé , dit-on , dans l'endroit même , où les Péruviens représentoient la figure du Soleil. Elle étoit d'or massif , & d'une monstrueuse grandeur. On conte qu'un Castillan , qui s'en étoit saisi , la perdit au jeu avec ses camarades.

Cette ville ne le cede , ni à Quito , ni à Lima , pour la beauté & pour la grandeur. Ses maisons , bâties de pierre & couvertes de tuiles rouges , sont également ornées & commodes. Elle est moins peuplée que la nouvelle ca-

pitale; car on n'y compte guere que vingt mille habitans, tant Indiens qu'Espagnols, Créoles ou Mulâtres, fans parler des étrangers que le commerce y attire. Elle a d'ailleurs tout ce qui rend une ville célèbre: Evêché, Chapitre, Université, Cours de justice, de riches couvens, beaucoup de collèges, & sur-tout son antiquité, jointe au titre de Cité Impériale, & d'ancienne capitale de l'empire. Ses habitans sont spirituels & industrieux. La plupart ont beaucoup de goût pour la peinture; & l'on a d'eux une quantité incroyable de tableaux répandus dans toute l'Amérique méridionale. Ils fabriquent aussi des toiles de coton, & travaillent parfaitement bien en cuir.

La belle & agréable vallée d'Yucay, qui n'est qu'à quatre lieues de Cusco, passoit déjà, du tems des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avoient leurs maisons de plaisance; & l'on en voit encore les magnifiques débris. L'Evêque compte, parmi ses possessions, une partie de cette charmante vallée. Le reste appartient aux principaux du pays, qui croiroient toujours avoir quelque chose

326 SUITE DU PEROU.

à désirer , s'ils ne pouvoient s'y procurer une habitation.

Guamanga , ville épiscopale de l'Audience de Lima , est sur la route de Cusco. François Pizarre la fonda près d'un village de ce nom , & lui donna celui de S. Jean-de-la Victoire , en mémoire de la retraite du dernier des Incas , qui avoit pris le parti de se renfermer dans les montagnes. Elle fut transférée dans la suite en un lieu plus commode. La veille de notre arrivée nous passâmes la nuit dans une ferme d'Indiens , où nous eûmes beaucoup de peine à obtenir de quoi souper. Quoiqu'ils élèvent des poules & d'autres volailles , non-seulement ils n'en mangent point ; mais leur tendresse va si loin pour ces animaux , qu'ils ne peuvent , ni les voir tuer , ni les vendre. Un voyageur offre en vain de l'argent pour avoir un poulet. Le seul parti est de le tuer soi même. Alors l'Indienne jette des cris , pleure , se désole. Enfin , voyant le mal sans remède , elle consent à recevoir le prix de sa volaille.

La rade d'Arica , que son commerce rendoit si importante aux Espagnols ,

SUITE DU PEROU. 327

étoit défendue par d'assez bonnes fortifications, tant qu'elle a été comme le dépôt des richesses du Potosi : mais depuis qu'on a pris la route de Lima, ce port, moins fréquenté, est aussi plus négligé. Avant la conquête, les Péruviens faisoient leurs sacrifices sur un grand rocher, qui couvre la ville ; & c'étoit, pour eux, un point de religion, de jeter dans un gouffre voisin, les offrandes qu'ils avoient présentées aux idoles. Sur cette tradition, les habitans sont encore persuadés qu'on y trouveroit d'immenses richesses, s'il étoit possible d'y pénétrer. Ils croient aussi, que la plupart des trésors, destinés à payer la rançon d'Atahualpa, & que ses sujets se crurent dispensés de livrer après sa mort, furent ensevelis dans d'autres creux de ce même rocher, où le ciel permet qu'ils soient gardés par une troupe de démons. Pres d'Arica, est une de ces isles, où je vous ai dit qu'on a voit ramasser de la fiente d'oiseaux, pour engraisser les terres. Elle répand une odeur affreuse, qui nous cause de violens maux de tête. On fait une assez bonne eau dans cette rade, d'où elle se tire d'une façon bien singu-

328 SUITE DU PEROU.

liere. Lorsque la mer baisse , on creuse environ un demi-pied dans le sable qu'elle a quitté ; & c'est dans ces trous, qu'on puise une excellente eau douce , qui se conserve long-tems en mer.

La fameuse ville de Potosi est située au pied de la montagne de ce nom , célèbre par la plus riche mine d'argent de l'univers. Le Mont qui a la figure d'un pain de sucre , peut avoir un quart de lieue de hauteur , & trois de circonférence. La ville a deux lieues de circuit , & passe pour la plus grande du Pérou. Elle contient dix mille Espagnols ou Créoles , qui vivent dans l'opulence , le luxe & la mollesse. La multitude d'Indiens & d'étrangers , que le travail des mines y attire , est innombrable. Les trésors des églises , & les richesses des particuliers sont immenses. Le pays est stérile , & ne fournit aucune des productions nécessaires à la vie. Il n'y croît ni grains , ni fruits , ni herbes : l'argent est son unique denrée ; & cependant les vivres y abondent. On en apporte de toutes les provinces ; & c'est , après Lima , la ville la plus commerçante du Pérou.

Outre les ouvriers continuellement

SUITE DU PÉROU. 319

employés à l'exploitation des mines, les cantons voisins sont obligés d'y envoyer, tous les ans, un certain nombre d'Indiens, que les Espagnols forcent à ce travail. On en découvre chaque jour de nouvelles; les anciennes s'épuisent, ou bien on les abandonne. Les cités même changent avec elles: elles subsistent, tant que la veine est abondante; la ville disparaît, quand la mine est épuisée. Celles du Potosi semblent être l'héritage des siècles; car après avoir enrichi le monde pendant plusieurs âges, elles sont encore aujourd'hui une source intarissable de richesses. On prétend cependant qu'elles ont diminué de valeur; ce qui, je crois, vient moins de l'épuisement de la veine, que de son extrême profondeur, qui demande un travail dont on n'est point dédommagé. Rien ne contribue autant que ces trésors souterrains, à dépeupler le Pérou. Ils détournent les habitans des manufactures & du labourage, sources également abondantes de population, pour les appliquer à la fabrique des métaux, qui font périr des millions d'hommes. Les étrangers, qui reçoivent ces matières en échange de leurs den-

538 SUITE DU PÉROU.

rées , font , à proprement parler , les véritables possesseurs des mines. Les propriétaires n'en peuvent être regardés , que comme les économmes ou les esclaves. Ils les exploitent ; les autres en jouissent. Les Espagnols fouillent les mines , creusent les montagnes , inventent des machines pour tirer les eaux , briser le minerai , le séparer ; & comme ils se jouent de la vie des Indiens , ils les font travailler sans ménagement. L'argent double bientôt en Europe ; le profit diminue de moitié pour l'Espagne qui n'a , chaque année , que la même quantité d'un métal devenu la moitié moins précieux.

Une partie du pays que je viens de parcourir , produit beaucoup de vin ; mais sa qualité est médiocre. Les Espagnols , qui le méprisent , le laissent aux Indiens & aux Negres , & par un goût assez bizarre , ne se régalent qu'avec l'eau-de-vie qu'on en tire. Ils en envoient dans les provinces du Nord , à Panama , & dans les ports de la Nouvelle - Espagne. L'endroit où l'on en fait le plus , est un canton appelé Moquaga , qui n'a d'ailleurs rien qui le distingue. On prétend qu'il ea

fournit, tous les ans, plus de douze mille muids.

La laine fait encore une des principales richesses du Pérou. Quoique très-belle, elle est cependant moins remarquable par sa qualité, que par la singularité de l'animal qui la donne. C'est une espèce de mouton, appelé Lama, qui ne se trouve que dans le Nouveau-Monde, depuis le Mexique jusqu'au détroit de Magellan. Il a le col comme le chameau, le corps comme le mouton, les pieds fourchus comme le bœuf, la levre supérieure fendue comme celle du lièvre, & l'inférieure un peu pendante. Sa chair est bonne à manger, sa laine fine & d'un excellent usage. Indépendamment de cette utilité, le lama peut encore servir de bête de charge. Il fait des voyages assez longs dans des pays impraticables pour tous les autres animaux. Sa démarche est grave & ferme, son pas assuré. Il descend des ravines précipitées & surmonte des rochers escarpés, où les hommes ne peuvent les suivre. Il est patient & facile à nourrir. Il porte rarement plus de cent cinquante livres; mais il fait de grandes journées sans se fatiguer, mange peu

332 SUITE DU PÉROU.

& ne boit jamais. Il se couche dès que la nuit arrive ; on le battoit pour l'obliger à se lever , qu'il n'en feroit pas un mouvement de plus. S'il s'obstine à demeurer où il est tombé , & que l'on continue à le maltraiter , il n'a d'autres armes que celles de l'indignation. Il crache à la face de ceux qui l'insultent ; & cette salive venimeuse tombant sur la peau , y cause une rougeur accompagnée de demangeaisons. Le mâle a cela de singulier , que par la conformation & la position de son membre , il pisse en arriere. Quoique très-lascif , il s'accouple avec peine. Envain la femelle , qui se prosterne pour le recevoir , l'invite par ses soupirs ; ils sont quelquefois un jour entier à gémir , à grommeler , sans pouvoir jouir , à moins que l'homme ne les aide à remplir le vœu de la nature.

Je suis , &c.

A Lima , ce 10 Juillet 1751.



LETTRE CXLIX.

LE CHILI.

DE retour à Lima, j'appris d'un habitant de Callao, qu'un navire marchand étoit prêt à mettre à la voile pour le Chili. Le Capitaine étoit heureusement de ma connoissance; je profitai de l'occasion pour faire ce voyage, & me rendre ensuite, par le détroit de Magellan, & la riviere de la Plata, dans les états du Paraguay.

Après quelques jours de navigation, nous abordâmes à Coquimbo, un des premiers établissemens Etpagnols. Ce fut en 1535, que, sous le commandement du vieux Almagro, collègue & rival de Pizarre, ils firent la découverte de ce pays. Il occupe toute la partie de l'Amérique méridionale, depuis les frontieres du Pérou, jusqu'aux terres Magellaniques, & ne comprend pas moins de cinq cens lieues de côte maritime. Une partie de cette vaste contrée avoit été soumise par les In-

cas, qui se propofoient de pouffer leurs conquêtes vers le Sud ; mais ils trouverent , de la part des Indiens , des difficultés qu'ils ne purent vaincre.

Le Chili est séparé du Pérou par un désert de quatre-vingt lieues. Almagro n'en fut point effrayé : il s'engagea dans des montagnes couvertes de neige , qui firent périr de froid la moitié de son armée. Cinq mois après, on retrouva les corps de plusieurs Espagnols , dans le même état que le jour de leur mort , c'est-à-dire , debout , appuyés contre les rochers , tenant encore la bride de leurs chevaux gelés comme eux , & faisant la grimace de gens qui rient. Les doigts des pieds & des mains tombèrent au plus grand nombre de ceux qui survécurent ; & après une marche de deux cens lieues , ils arriverent dans la province de Copiapo , où , dans la fuite , ils fonderent une ville. Ils furent bien reçus des habitans , & auroient pu , avec facilité , y établir des colonies , si les troubles du Pérou n'eussent rappelé leur Chef à Cusco. Almagro abandonna ses vues sur le Chili , pour s'occuper à ceux de son rival.

Pizarro , devenu seul maître du Pé-

rou , envoya un de ses officiers , nommé Valdivia , pour achever une entreprise , qu'Almagro n'avoit fait qu'ébaucher. Valdivia forma au Chili divers établissemens , que les Indiens , moins favorablement disposés que sous son prédécesseur , entreprirent plusieurs fois de détruire. La guerre continua sans interruption , entr'eux & les Espagnols ; mais Valdivia ne laissoit pas que de trouver encore du tems , pour faire cultiver , par ses soldats , les terres dont ils tiroient leur subsistance. Il bâtit plusieurs villes , à l'une desquelles il donna son nom , & obtint du président de La Casca , la confirmation du titre de Gouverneur , qu'il avoit d'abord reçu de Pizarre.

La suite de cette conquête donna lieu à des combats très-sanglans. Tous les Indiens s'étant soulevés comme de concert , Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes ; mais la partie étant trop inégale , il fut tué en combattant ; & la plupart de ses soldats eurent le même sort. On leur verfoit , dit-on , de l'or fondu dans la bouche , en leur disant : « abreuvez-vous de ce » métal , dont vous êtes si altérés ».

L'humeur belliqueuse des peuples du

Chili n'a pas cessé d'être un obstacle à l'accroissement des colonies Espagnoles. De toutes les contrées du Nouveau-Monde, où elles ont voulu établir leur domination, c'est celle où elles ont trouvé & trouvent encore une plus grande résistance. Aussi ce gouvernement ne renferme-t-il que très-peu d'étendue, à proportion de celle de ce vaste pays. On n'y compte que quatre ou cinq villes un peu considérables, Sant'Yago, qui en est la capitale, Valparaiso, la Conception, Valdivia, & Coquimbo, toutes situées sur les bords, ou à peu de distance de la mer. La dernière est la plus septentrionale. Sa position est sur une éminence, d'où l'on découvre le port, & la campagne. Elle s'étend le long d'une petite vallée pleine d'arbres toujours verts, parmi lesquels on voit serpenter une rivière, qui fournit de l'eau aux habitans. La beauté de la ville ne répond pas à celle des environs. Les rues sont alignées; mais leur malpropreté, & la pauvreté des maisons, bâties de terre & couvertes de chaume, ne lui donnent que l'apparence d'un village. La partie la plus considérable est occupée

occupée par deux places environnées d'églises & de couvens : mais, en général, ces places & les rues qui y aboutissent, sont moins bordées de maisons, que de figuiers, d'oliviers, d'orangers & de palmiers. Cette ville a été plusieurs fois pillée & brûlée par les Anglois & les Flibustiers, & n'a jamais été bien rebâtie.

On montre, dans ses environs, différentes curiosités naturelles, dont vous jureriez que la première est un effet de l'art. C'est une pierre grise, unie comme une table, sur laquelle sont parfaitement bien dessinés un bouclier & un morion, de couleur rouge, qui pénètrent fort avant dans la substance de la pierre. On l'a cassée en plusieurs endroits pour s'en assurer. Il y a dans le même canton, une petite étendue de plaine, où ceux qui s'y endorment, se trouvent enflés à leur réveil; ce qui n'arrive point à quelques pas de là. Enfin, au Sud de la ville, on voit un rocher, d'où une fois seulement chaque mois, sort une fontaine par une ouverture semblable à cette partie du corps de la femme, dont elle imite les écoulemens périodiques.

Les vallées qui environnent Coquimbo , fournissent annuellement , assez de blé , pour la charge de quatre ou cinq navires qui le transportent à Lima. Elles produisent aussi quantité de vin & d'excellentes huiles ; mais ce qu'on regarde sur-tout comme la véritable richesse du pays , ce sont les mines d'or , d'argent , de cuivre , de plomb , de mercure & de fer , dont il abonde.

En avançant vers le Sud , nous vîmes mouiller à Valparaíso , bourgade distante de quelques lieues de Sant-Yago , capitale du Chili. Ce n'étoit d'abord , qu'un certain nombre de magasins que les marchands de cette ville y firent élever , pour faciliter le chargement & le transport de leurs marchandises à Lima. Par degrés , ces marchands eux-mêmes s'y établirent avec leurs familles , & furent suivis de divers autres citoyens de Sant-Yago , attirés par la commodité du commerce. Enfin la bourgade s'est insensiblement agrandie , & peuplée de Blancs , de Mulâtres , & de Métis. Elle est défendue aujourd'hui par un château , où le Gouverneur fait sa résidence. La proximité de ce port avec la capitale , le

rend très-fréquenté. Les vaisseaux qui arrivent du Pérou, apportent les denrées qui manquent au Chili; & celles qu'ils prennent à Valparaíso, sont du froment, du savon, du marroquin, des cordages & des fruits secs, avec lesquels ils regagnent le port de Callao. Pendant les intervalles de départ & de retour, les mules & les charrettes de Sant'Yago & des environs, voient d'autres marchandises, pour remplir de nouveau les magasins. Ainsi ce commerce est continuel, & par mer & par terre.

Pendant notre séjour dans cette bourgade, on me proposa d'aller visiter les deux îles de Juan Fernandez, situées, à peu près, à la même latitude que Valparaíso, & qui, par leur position, appartiennent au Chili. Elles ont pris le nom d'un Castillan, qui en obtint la propriété, & s'y établit avec quelques familles; mais quand le Chili fut soumis à la domination Espagnole, les habitans en préférèrent le séjour à celui de ces îles, & les abandonnèrent. La plus grande est cependant capable de nourrir beaucoup de monde; & l'on auroit pu la rendre très-forte.

La petite, & en même tems la plus occidentale, qui n'a qu'une lieue de longueur, est aride & stérile: on n'y voit que des rochers, sans arbres & sans verdure. C'est proprement un écueil, ou une montagne élevée sur la surface des flots, & si escarpée qu'elle est presque inaccessible. Du sommet, on voit descendre plusieurs torrens, qui, après avoir fait différentes cascades sur les rochers, se précipitent dans la mer avec tant de force, qu'on en distingue l'écume à plus de trois lieues.

La première de ces deux îles est aussi très-montagneuse, mais avec de petites plaines, dans les intervalles, arrosées d'une multitude de ruisseaux. La croupe de ces montagnes est couverte d'arbres, du côté du nord; celles du Sud n'en ont que dans les vallées. Le terrain est si léger, & a si peu de profondeur; que ces arbres y sont aisément déracinés; ce qui fut cause de la perte d'un homme de notre équipage, qui étant monté sur des hauteurs, pour chasser des chevres, s'attacha à une branche; & l'arbre manqua. Un autre, auquel il voulut s'accrocher, se déracina de même; & le

matelot tombant entre les rochers, fut brisé, & périt sur la place. Il y a peu de ces arbres assez grands, pour faire une piece considérable de charpente : le plus fort de l'isle, qui est le myrthe, ne monte pas à plus de quarante pieds. Son sommet est circulaire, & paroît aussi régulier & aussi uniforme, que si l'on venoit de le tailler. Il croît, sur son écorce, une espece de mouffe, qui a l'odeur & le goût de l'ail; aussi les matelots en font-ils le même usage.

Parmi les autres plantes, nous trouvâmes presque tous les végétaux qui passent pour souverains contre le scorbut, tels que le cresson, l'oseille, le pourpier, les raves, &c. L'amiral Anson qui y fit une descente en 1741, & y séjourna quelque tems, y sema des légumes d'Europe, & planta, dans les forêts, des noyaux de prunes, d'abricots, de pêches, qui ont merveilleusement réussi.

Dans quelques endroits on voit des collines entieres, d'une espece particuliere de terre rouge, beaucoup plus belle que le vermillon. Les bois qui couvrent les hauteurs, sont tellement dégagés de brossailles, qu'on peut y

passer sans aucun embarras. Les irrégularités des montagnes forment des vallées aussi charmantes, que celles dont on donne la description dans les romans. L'élevation des rochers, qui paroissent suspendus, la chute des eaux qui tombent en cascades, l'ombre & l'épaisseur des forêts, offrent le théâtre le plus noble & le plus majestueux. Ces simples effets de la nature surpassent tout ce que peuvent enfanter l'imagination la plus féconde, & le pinceau le plus brillant.

Il n'y a peut-être pas, dans l'univers, un endroit plus agréable, que celui où l'Amiral avoit placé sa tente. C'étoit une petite plaine, peu éloignée de la mer, en face d'une large avenue, qui conduisoit au rivage, & d'où l'on pouvoit voir les vaisseaux qui étoient à l'ancre. De l'autre côté, cette même plaine étoit terminée par des bouquets de myrthes, qui l'environtoient circulairement, & formoient sur un côté, une espece d'amphithéâtre. Au dessus de leur sommet, on remarquoit les hauteurs & les précipices de l'intérieur de l'isle; & la vue de ces abîmes augmentoit la beauté de la perspective.

Des deux côtés de la tente, couloient deux ruisseaux plus transparens que le cristal, qui servoient encore à rendre cet endroit délicieux, par la réflexion des arbres, qui se peignoient dans l'onde.

Il se trouve, dans cette île, diverses sortes de chiens, que les Vice-Rois du Pérou y avoient fait mettre, pour détruire les chevres, dans la vue d'ôter cette ressource aux Anglois, qui en nourrissoient leurs matelots. Ces chiens, quoique sortis de race espagnole, ont la propriété singulière de ne jamais aboyer. Nous en prîmes quelques-uns, que nous apportâmes à bord, & qui ne japperent, que lorsqu'ils entendirent aboyer des chiens domestiques : encore les imitoient ils mal, comme s'ils eussent appris une chose qui ne leur étoit pas naturelle.

Nous fûmes témoins d'une disposition de combat entre ces animaux & un troupeau de chevres rangées en bataille pour les recevoir. Le chef du troupeau s'étoit placé en face de l'ennemi, dans un passage très-étroit, & bordé de précipices. Les autres chevres étoient derrière, où le terrain

étoit plus large & plus ouvert, mais absolument inaccessible. Les chiens montrèrent d'abord la plus grande ardeur; mais quand ils furent à dix toises de l'ennemi, ils reconnurent le danger, & abandonnerent la partie.

Un des Indiens qui nous accompagnoient, nous apprit qu'étant déjà venu dans cette île avec l'amiral Anson, il avoit vu plusieurs de ces chevres, qui paroissoient fort vieilles, & dont les oreilles étoient fendues; que comme il en marquoit son étonnement, un Anglois lui dit, que sans doute c'étoient celles à qui un Ecoffois, nommé Selkirk, avoit rendu la liberté, après les avoir marquées aux oreilles. Il nous raconta ensuite l'histoire de cet homme, tel qu'il disoit la tenir de l'Anglois. On assure que c'est la même qui a fourni l'idée du célèbre roman de Robinson-Crusoé, que nous lisons ensemble, Madame, avec tant de plaisir dans notre enfance.

« Alexandre Selkirk étoit né en 1680
 » en Ecoffe, dans la province de Fife;
 » & dès son bas âge, on l'avoit élevé
 » pour la marine. Sur quelque démêlé
 » qu'il eut avec le capitaine Stradling,

» celui-ci le mit à terre dans l'isle de
 » Juan Fernandez, où ils avoient abor-
 » dé pour faire de l'eau. Selkirk prit
 » la résolution d'y demeurer, plutôt
 » que de solliciter sa grace par des sou-
 » missions, qui l'auroient exposé à de
 » nouveaux chagrins. On lui avoit laissé
 » ses habits, son lit, un fusil, sa pro-
 » vision de poudre, de balles & de ta-
 » bac, une hache, un couteau, un
 » chaudron, & d'autres ustensiles, une
 » bible, quelques livres de piété, &
 » ses instrumens de marine. D'abord la
 » terreur & la solitude de ce lieu désert
 » & abandonné, affectèrent profondé-
 » ment ses esprits; mais il s'y accou-
 » tuma avec le tems, & surmonta la
 » mélancolie. Il fit deux cabanes, dont
 » l'une lui servoit de cuisine, & l'autre
 » de chambre à coucher. Il les couvrit
 » de joncs, & les tapissa de peaux de
 » chevres. Le bois de piment, fort com-
 » mun dans cette isle, lui fournis-
 » soit en même tems, du feu & de la
 » lumière; ce bois jette une flamme
 » claire, & répand une odeur agréable.
 » Quand ses munitions furent épuisées,
 » il s'exerça à poursuivre les chevres à
 » la course; & il acquit tant d'habileté

» cette chafte, qu'aucune d'elles ne pou-
» voit lui échapper. Il n'en confervoit
» qu'autant qu'il lui en falloit pour fe
» nourrir; il donnoit aux autres la li-
» berté, après leur avoir fendu ou percé
» les oreilles. Dans les commencemens,
» il en mangeoit la chair avec quelque
» répugnance, faute de fel; mais peu
» à peu il vint à bout de s'y habituer,
» & y prenoit même beaucoup de
» goût, fur-tout quand elle étoit affai-
» sonnée de piment; cependant il n'o-
» soit en manger beaucoup, parce
» qu'elles lui caufoit le dévoiement.
» Ses habits & fes fouliers furent bien-
» tôt ufés, à force de courir à travers
» les bois & les broffailles: mais fes
» pieds s'endurcirent tellement à cette
» fatigue, qu'il ne pouvoit plus souffrir
» de chaulfure. Ses vêtemens étoient
» de peaux de chevres; un clou & des
» courroies du même cuir, lui tenoient
» lieu d'aiguilles & de fil. Il prenoit quel-
» quefois plaifir à graver fur les arbres,
» fon nom & la date de fon exil. Il
» drefloit des chats sauvages & des
» chevaux à danser avec lui. Les rats
» lui firent d'abord une cruelle guerre;
» ils venoient ronger fes habits, &

» même ses pieds pendant le sommeil ;
 » mais il trouva moyen , pour s'en ga-
 » rantir , d'appriivoiser des chats qui
 » l'en délivrèrent.

» C'est ainsi que , par son industrie
 » & la force de son âge , qui n'étoit
 » que d'environ trente ans , Alexandre
 » Selkirk triompha , pendant près de
 » cinq années , des horreurs de sa soli-
 » tude , jusqu'à y trouver même de la
 » douceur & de l'agrément. Un jour
 » qu'il se promenoit sur le rivage , il
 » apperçut de loin un vaisseau Anglois ;
 » & comme la nuit approchoit , il al-
 » luma un grand feu. Le capitaine en-
 » voya le lendemain reconnoître cette
 » isle. Au retour de la chaloupe , il vit ,
 » avec ses gens , un homme vêtu de
 » peaux de chevres , dont la figure
 » avoit quelque chose de plus sauvage ,
 » que celle de ces animaux même ,
 » mais qui paroissoit très-fatigé de se
 » trouver avec eux. Il avoit tellement
 » perdu l'usage de la parole , que ne
 » prononçant les mots qu'à demi , il
 » n'étoit presque pas possible de l'en-
 » tendre ; mais au bout de quelques
 » jours , il commença à mieux s'énon-
 » cer. Accoutumé à ne boire que de

» l'eau , & à ne se nourrir que de vian-
» des infipides , il refusa de la liqueur
» qu'on lui présenta , & eut beaucoup
» de peine à s'habituer aux vivres & à
» la boisson du vaisseau. Il raconta que
» pendant son exil , il avoit apperçu
» plusieurs bâtimens ; mais il n'en vit
» mouiller que deux qu'il reconnut
» pour des navires Espagnols. Quel-
» ques gens de l'équipage tirèrent sur
» lui , & le poursuivirent jusques dans
» les bois. Il se déroba heureusement
» à leur fureur en grimpant sur un ar-
» bre ; & il avoua qu'il n'auroit pas fait
» de difficulté de se livrer à des Fran-
» çois , mais qu'il avoit mieux aimé
» s'exposer à mourir dans ce désert ,
» que de tomber entre les mains de
» gens soupçonneux & défiants , qui
» n'auroient pas manqué de le tuer ,
» ou de le condamner aux mines , dans
» la crainte qu'il ne découvrit aux
» étrangers , ce qui appartenoit à la
» mer du Sud ».

Cette isle charmante , quoique dé-
ferte , est un des plus beaux lieux de
l'univers ; mais l'avidé Européen suit
son humeur farouche , en empêchant
l'Indien de l'habiter , & se rend justice,

en ne l'habitant pas lui-même. Les vaisseaux ne manquent pourtant jamais d'y relâcher ; & les gens de l'équipage, après quelque séjour , se trouvent rétablis des fatigues & des maladies de la mer. Ce pays peut fournir à la subsistance de plus de six cens familles ; il est aisé de s'y maintenir à peu de frais ; & il seroit presque impossible d'en déloger ceux qui s'y seroient une fois établis. La nature l'a si bien fortifié , qu'avec cent hommes , on pourroit le défendre contre mille. Quelques-uns disent qu'il y a des mines d'or & d'argent dans les montagnes ; mais ce n'est pas la plus grande utilité qu'on en puisse retirer. Une colonie Françoisé qui viendroit dans cette isle , ayant de fréquentes occasions de voir arriver des vaisseaux d'Europe , n'y seroit pas dans un exil triste , & seroit avec eux un commerce très-profitable , en leur vendant ses denrées. Le pays en produiroit assez pour elle & pour les voyageurs. La Cour d'Espagne , dont le consentement paroît nécessaire pour former cet établissement , ne pourroit être que très-satisfaite de voir , entre les mains de ses

alliés , un poste que l'état de ses affaires ne lui permet pas de garder elle-même , & qui ne seroit plus désormais le refuge assuré des pirates Anglois , ou de ceux qui , par le pillage ou la contrabande , désolent les côtes du Pérou & du Chili.

Le climat de cette île est si favorable aux productions de la terre , que les arbres y sont verts toute l'année. L'hiver ne dure que pendant les mois de juin & de juillet , & n'y est jamais fort rude : on y ressent seulement quelques gelées légères , suivies d'un peu de grêle ; mais les pluies y sont souvent très-abondantes. En été , la chaleur est également modérée ; rarement le tonnerre s'y fait entendre ; & l'on n'y éprouve aucune forte d'ouragans. La mer est très-profonde dans la baie ; & l'on peut y conduire les vaisseaux jusqu'au pied des rochers. On y trouve beaucoup de poisson de la meilleure espèce , & sur-tout d'excellentes écrevisses. Au mois de novembre , les veaux marins viennent à terre pour mettre bas ; & le rivage en est tellement couvert , qu'il est presque impossible d'y marcher. Ils sont alors si har-

dis , qu'ils ne se dérangent pas du chemin , & courent même sur les hommes , comme des dagues en colere : en d'autres tems , ils se sauvent au moindre bruit. Quelques-uns bêlent comme des agneaux ; d'autres heurlent comme des loups ; on les entend à une demi-lieue.

Le lion marin est encore un animal fort extraordinaire , & très-commun auprès de ces isles. Il y en a de vingt pieds de long , & qui pèsent jusqu'à quatre milliers. Leur tête est d'une grosseur qui n'a point de proportion avec le corps , la bouche d'une largeur énorme , les yeux fixes & monstrueux , la face assez semblable à celle du lion , avec de larges moustaches , dont le poil est si dur qu'il peut servir de cure-dents. Ils viennent sur le rivage faire leurs petits , vers la fin de juin , & y demeurent jusqu'au mois d'octobre. Pendant tout ce tems , on ne remarque pas qu'ils rentrent dans la mer ; & il paroît qu'ils ne prennent alors aucune nourriture , à moins qu'ils ne vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes. Le tems qu'ils ne paissent pas , ils l'emploient à dormir dans

la fange. La nature leur apprend à placer en sentinelle , autour d'eux , des mâles vigilans , qui ne manquent jamais de les éveiller , lorsqu'ils voient approcher l'ennemi. Leurs cris sont si bruyans , & d'un son si varié , que rien n'est plus capable de donner l'alarme. Les mâles se battent souvent ; & l'amour est presque toujours le sujet de leurs querelles. Les matelots donnent le nom de Bacha au plus gros d'entre eux , parce qu'il est sans cesse accompagné d'un nombreux ferrail. Souvent il ne l'acquiert que par les coups qu'il reçoit , & le sang dont il se couvre. Il doit sa supériorité aux victoires qu'il remporte sur ses rivaux ; & les blessures dont on voit les cicatrices , rendent témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats & de ses exploits.

La peau de ces amphibies n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur , après laquelle on trouve un pied de graisse , avant que de parvenir jusqu'à la chair. Les plus gros fournissent au moins cinq cens pintes d'huile. Ils rendent beaucoup de sang ; car en leur faisant de profondes plaies , on en voit sortir comme autant de fontaines qui pour-

roient aisément remplir plusieurs barriques. Ils sont couverts d'un poil court, & ont des nageoires qui leur servent de pieds, dont les extrémités ressemblent à des doigts. Outre la grosseur qui les distingue des veaux marins, ils en diffèrent encore, surtout les mâles, par une espee de grosse trompe, qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure; cette partie ne se trouve pas dans les femelles. Le cœur & la langue sont les morceaux les plus délicats de ces animaux. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont également incapables, & de se défendre, & de fuir. Cependant il faut se garder de leurs dents; car un jour un matelot en eut le crâne fracassé.

N'ayant plus rien à voir aux isles de Juan-Fernandez, nous regagnâmes le Chili; & nous abordâmes à la Conception, qui en étoit autrefois la capitale. Elle a cédé aujourd'hui cette honneur à Sant'Yago, se réservant néanmoins celui de posséder le Président de l'Audience, qui doit passer alternativement six mois de l'année dans ces deux villes. Le premier semestre, qui est celui de la Conception, s'emploie

à régler les affaires militaires , à pourvoir aux forteresses , à maintenir l'ordre dans la milice. Le second n'est que pour l'administration de la justice , & pour rendre le tribunal de l'Audience plus respectable , par la présence de son Chef. La Conception est aussi la résidence du Mestre-de-Camp. Cet emploi a été créé pour contenir les naturels du pays , toujours prêts à se soulever contre les Espagnols. Le devoir de sa place est de visiter les forts construits depuis le rivage de la mer , jusqu'aux montagnes , de veiller à leur sûreté , & d'y donner les secours nécessaires d'hommes , de provisions & d'artillerie. C'est le Président qui nomme à cet office , comme étant plus à portée de connoître ceux qui peuvent le mieux l'exercer.

Le conquérant du Chili , Pierre de Valdivia , fonda cette ville en 1550 , dans un lieu nommé Penco ; mais bientôt après , les Indiens révoltés la renversèrent , & obligèrent les Espagnols à l'abandonner. Ces derniers la rétablirent , & en furent chassés de nouveau. Ils la rebâtirent une troisième fois , en furent encore expulsés , &

s'obstinèrent toujours à revenir. Enfin, en 1730, elle éprouva un tremblement de terre, qui la détruisit entièrement, & donna lieu à une dernière reconstruction. Les maisons en sont basses, mais beaucoup plus belles que les anciennes, & ont chacune leur jardin. Une petite rivière traverse la ville, & se jette dans la baie, qui a trois ports. L'évêché avoit d'abord été établi à Impérialé; mais les Indiens ayant ruiné cette dernière place, il fut transféré à la Conception. L'église, l'évêque, le chapitre, les moines, tout se ressent de la pauvreté qu'ont dû nécessairement entraîner tant de ravages. Le commerce est médiocre, & ne consiste que dans les denrées du pays. Les usages sont les mêmes qu'au Pérou; ce sont les mêmes classes d'habitans, la même forme de gouvernement, mais non pas tout à fait les mêmes modes. Au lieu de cape, les hommes portent une pièce d'étoffe de deux ou trois aunes de long, sur deux de large, avec un trou au milieu; & s'habiller, c'est y passer la tête. Cette pièce pend de tous les côtés; & l'on s'en sert à pied & à

cheval. Les pauvres ne la quittent qu'en se couchant ; & pour qu'elle ne gêne point pendant le travail , ils ne font que la retrousser , par les côtés jusques sur le dos. Ce vêtement est fort à la mode , même pour les femmes , qui montent à cheval comme les hommes sans distinction d'état ni de rang. La seule différence n'est que dans l'étoffe , plus ou moins fine , plus ou moins ornée , suivant la qualité des personnes.

Il y a peu de villages dans le territoire de cette ville ; mais on rencontre par-tout beaucoup de fermes & de métairies , où les gens de la campagne vivent éloignés les uns des autres. Le terrain est si fertile , que les récoltes de grains rendent cent pour un. Les pâturages y sont excellens ; & l'on y aève de très bons chevaux , qui tirent leur origine d'Espagne. On y recueille une grande quantité de denrées ; mais faute de débit , ou par la paresse des habitans , la plupart des terres restent en friche. D'ailleurs le pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue & de sa fécondité. Les vivres y sont au plus bas prix , & pour vous donner une idée de cette abondance , j'a-

jouterai que le bœuf le plus gras ne s'y vend pas plus de quatre piaſtres. La maniere de le tuer pour le vendre à la boucherie, ne pourroit être regardée que comme un amuſement, ſi elle ne ſeruoit, dit-on, à rendre la chair beaucoup meilleure. On enferme un troupeau de bœufs dans une baſſe-cour; certains Indiens, qui ſont ici l'office de bouchers, ſe tiennent en dehors, montés ſur des chevaux, & armés d'une lance, dont le fer a la forme d'une ſerpe. On ouvre la porte; & l'on fait ſortir un de ces animaux, qui prend auſſi-tôt ſa courſe, pour retourner à ſon gîte. Un cavalier le ſuit, l'atteint, lui coupe un jarret, enſuite un autre, & met pied à terre pour le tuer; après quoi il le dépouille & dépece la chair. Quelquefois on lâche autant de bœufs qu'il y a de gens à la porte; & cet exercice dure juſqu'à ce qu'on ait expédié le nombre deſtiné pour la vente. Si l'animal court aſſez vite, pour que le boucher ne puiſſe le frapper, l'Indien ſe ſert de lacet pour l'arrêter. Ces hommes ſont ſi adroits dans le maniment des lacs & des lances, qu'ils manquent rarement

leurs coups , en courant à toute bride : Le taureau le plus furieux leur échappe difficilement. Dans leurs querre les particulieres, ils emploient les mêmes armes , & font aussi habiles à la défense qu'à l'attaque. La seule maniere de se dérober au lacet , si c'est en pleine campagne , est de s'étendre à terre , & de se blottir pour donner moins de prise.

Au milieu de la grande & belle plaine de Mapocho , sur une riviere appellée de même , à vingt lieues de la mer , dans une situation admirable , près de la riche vallée de Chilé , qui donne le nom au pays , s'éleve la ville de Sant'Yago , qui en est la capitale. Toutes ses rues sont alignées ; toutes ses maisons ont des jardins ; tous ses jardins sont arrosés. L'eau de la riviere , conduite par des canaux , se distribue dans tous les quartiers , ensuite chez tous les habitans , où elle entretient la propreté & la fraîcheur. La grande place , qui forme le centre de la ville , est un quarré parfait , dont le milieu est orné d'une fontaine. Les quatre faces offrent le palais de l'Audience , celui de l'Evêque , & de diverses boutiques avec des arcades. Le

reste de cette capitale est composé de bâtimens qui , par leurs distances , leur égalité & leur construction , ressemblient assez à ceux de Lima. Comme on n'y est pas moins sujet aux tremblemens de terre , les maisons n'y sont ni moins basses , ni bâties avec moins de précaution. Je ne vous parle , ni des églises , qui sont nombreuses , ni des couvens qui sont très-riches , ni des juridictions , qui sont à peu près les mêmes que dans toutes les grandes villes du Pérou. Le Président de l'Audience , quoiqu'il dépendant , en certains cas , du Vice Roi , est tout à la fois Gouverneur & Capitaine général du Chili. Pendant les six mois qu'il est obligé de passer hors de Saint-Yago , le Corréidor exerce ses fonctions : & en tout tems , ce dernier préside au Corps-de-Ville & à la police.

Valdivia , qui a pris le nom de son fondateur , est la ville la plus méridionale de toute la côte : les avantages de son port ont engagé les Espagnols à y faire construire des fortifications , & à les munir d'une bonne artillerie , pour en défendre l'entrée aux autres nations de l'Europe. Ils le regardent comme la

clef de la mer du Sud ; & les Hollandois , qui en ont la même idée , ont cherché plus d'une fois à s'y établir. Ils le prirent en 1643 ; mais affoiblis par la difette & les maladies , ils se retirèrent bien vite , lorsqu'ils furent qu'on faisoit partir de Callao , des vaisseaux pour les en chasser.

On transporte à Valdivia les criminels du Pérou & du Chili ; ce qui en fait une espece de galere. On les y occupe aux réparations des forts , & à d'autres ouvrages publics. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'ils doivent y être géoliers & prisonniers tout à la fois ; car comme ce sont eux qui composent toute la garnison , on les fait soldats & officiers pendant le tems même de leur bannissement. C'est en partie de ces fortes de gens , ou des descendans de ceux qui ont été exilés pour leurs forfaits , que s'est peuplée la ville de Valdivia , sur-tout depuis que les naturels du pays ont détruit la premiere colonie des Castillans.

Ces Indiens sont des peuples braves & guerriers , qui ont défendu leur liberté avec vigueur , & se sont révoltés avec succès. Lassés du gouvernement
cruel

cruel & tyrannique des Espagnols , qui les forçoient de travailler aux mines fans relâche , ils avoient commencé par se défaire du Commandant Pierre de Valdivia , à qui , suivant la tradition , ils verserent de l'or fondu dans la bouche , en lui disant : « raffasie-toi » donc de ce métal , puisque tu en es » si altéré ». Ensuite ils rasèrent la forteresse , saccagerent la ville. Elle fut rétablie un peu plus loin , sur le bord de la riviere. Les Espagnols , qui ont reconnu la valeur de cette nation , la traitent beaucoup mieux que tous les autres Américains. Ceux même qu'ils ont obligés de se soumettre , ne trouvent leur joug ni aussi dur , ni aussi pesant , qu'il l'étoit dans les commencemens , & éprouvent que le zele avec lequel on défend sa liberté , produit du moins cet avantage , que même en la perdant , on obtient toujours des conditions plus douces & moins onéreuses. Ces peuples ressemblent beaucoup plus aux sauvages de l'Amérique septentrionale , quoique plus humains & plus civilisés , qu'à ceux du Mexique & du Pérou.

La partie du Chili , occupée par les

Indiens libres dont je viens de parler ; est plus étendue , que celle qu'habitent les Espagnols , qui ne sont proprement maîtres que de la côte. Ces barbares ne connoissent aucune forme de gouvernement ; chaque famille est elle-même souveraine & indépendante. Leurs affaires se traitent dans les assemblées générales ; & c'est la pluralité des voix qui décide. Quoiqu'ils refusent de se soumettre au Roi d'Espagne , ils permettent aux Missionnaires d'aller chez eux , & de les catéchiser. La présence de ces hommes apostoliques sert à maintenir la paix entre les deux nations , ce qui , sans leur secours , seroit très-difficile : car , tout portés que sont les Indiens pour ces prêtres étrangers , ils haïssent le gouvernement Espagnol , & prennent toutes les précautions pour éviter le joug. Les Jésuites s'occupent à rassembler , à fixer ces sauvages dans une même habitation , à leur faire goûter les avantages des loix humaines , à les instruire des vertus morales , pour les amener ensuite , par degrés , à la connoissance encore plus importante , des vérités du christianisme ; car , en pa-

reil cas , il faut être chef de colonie , avant que de vouloir être apôtre. Mais on a bien de la peine à les réunir en société. Accoutumés à une vie libre & vagabonde , ils y renoncent difficilement. A l'égard de la religion qu'on leur prêche , ils sont toujours aussi prêts à la quitter , que disposés à l'embrasser : ou pour en mieux parler , la plupart de ces nouveaux convertis n'ont aucune sorte de religion. On n'a trouvé chez ces barbares , ni temples , ni idoles ; ils ont quelque idée d'une autre vie , mais en supposant toujours que l'ame est matérielle.

La nourriture ordinaire des Indiens du Chili sont les pommes de terre , l'orge , le maïs , la chair de cheval & de mulet. Leur boisson est une espece de cidre , composé réellement de pommes , qui viennent ici en abondance. Ils s'habillent si simplement , qu'ils paroissent à peine couverts ; & ils ont toujours la tête & les jambes nues. Leurs cabanes , faites de branches d'arbres , ne sont pas rassemblées en villages. Suivant leur fantaisie , ils changent de demeure , & se transportent dans d'autres lieux. Le pays est néanmoins

assez peuplé ; & la polygamie rend les familles nombreuses , mais les femmes servent leurs maris comme des esclaves.

Depuis que les Espagnols ont amené des chevaux dans cette contrée , ces animaux s'y sont tellement multipliés , qu'aucun Indien ne marche à pied , ni ne le cede aux Créoles , dans l'art de manier un cheval. Les coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés , & galoppent si légèrement , que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Leur taille est belle ; ils sont pleins de feu & de fierté ; deux qualités qui les font également estimer des Indiens & des Espagnols.

Lorsque ces deux nations ne sont point en guerre , il se fait entr'elles un commerce assez considérable. Les Européens vendent aux Sauvages des ouvrages de fer , des mors de brides , des éperons , des couteaux , du vin & diverses sortes de clinquaille. Ils reçoivent en échange , des vaches , des chevaux , de jeunes filles , & même des garçons , que leurs peres troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Ce trafic se fait avec une bonne foi

admirable, sur-tout de la part des Indiens, dont on vante l'empressement singulier à livrer fidèlement le prix dont on est convenu.

Autant ils sont humains pendant la paix; autant la guerre les rend redoutables & cruels. Ils ne font aucun quartiers aux Espagnols, pour lesquels ils ont une haine insurmontable. Mais ils épargnent leurs femmes, qu'ils conduisent dans leurs habitations, où ils vivent familièrement avec elles. Lorsqu'ils se voient pressés, ils abandonnent leurs possessions, & s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres sauvages, ils reviennent au pays qu'ils habitoient; & c'est ce mélange de courage & de crainte, de fuite & de résistance, qui les rend comme invincibles. Qu'un seul crie qu'il faut prendre les armes, les hostilités commencent aussi-tôt; & leur maniere de déclarer la guerre, est de massacrer jusqu'au dernier Espagnol qui se trouve parmi eux sur la foi des conventions. Ensuite ils se disperent de tous côtés, entrent dans les villages, dans les mé-sairies, dans les chaumières, où ils

égorgent tout ce qu'ils rencontrent. Après cette exécution, ils se réunissent en corps de troupes, & forment une armée, dont l'audace s'attache aux plus grandes villes.

Si la paix succède, c'est moins à leur sollicitation, qu'à celle de leurs ennemis. On convient d'une conférence, à laquelle assistent, du côté des Espagnols, le Gouverneur, le Maître-de-Camp, les Officiers & autres personnes du premier ordre; & du côté des Sauvages, le Général, & les principaux Capitaines. Dans une de ces assemblées, on a accordé aux Indiens, la possession libre des contrées méridionales. On étoit convenu réciproquement d'une escorte, pour les Chefs des deux nations. Les Espagnols camperent sous des tentes; les Sauvages étoient vis-à-vis à peu de distance: les anciens de chaque canton vinrent saluer le Gouverneur. Il but à leur santé; & tous lui répondirent, quand il leur eut lui-même versé à boire. On commença ensuite à parler de paix, dont on exposa les conditions. On les accepta de part & d'autre; & l'on se fit mutuellement plusieurs visites, où le

LE CHILI. 367
vin n'étoit jamais épargné. Durant le
cours de ces conférences, le Gouver-
neur ne dédaigne pas d'admettre à sa
table les Chefs des Indiens, & tâche
de les gagner par toutes sortes de ca-
resses.

Je suis, &c.

A Valdivia, ce 13 Août, 1751.



L E T T R E C L.

S U I T E D U C H I L I .

Nous étions sur le point de quitter le port de Valdivia , quand nous vîmes arriver un vaisseau , qui venoit des isles Philippines par la mer du Sud. Parmi les passagers , je reconnus un Espagnol , que j'avois vu autrefois à Mindanao. Une tempête l'avoit jetté sur une de ces isles fameuses , que l'opinion qu'on a de leurs richesses , a fait nommer les Isles de Salomon. Le bâtiment nouvellement arrivé , ayant manqué de périr dans la même plage , s'étoit arrêté près de la même isle. Il fut apperçu par l'infortuné Espagnol qui erroit sur les côtes ; & on lui envoya une chaloupe qui l'amena au vaisseau. Nous fûmes réciproquement fort aises de nous revoir ; & après les premiers témoignages d'amitié , il entra , au sujet de ces isles , dans quelques détails qui satistirent ma curiosité.

« On s'vit ridiculement imaginé ,

» me dit-il , qu'elles étoient l'ancienne
 » Ophir, où Salomon envoya une flotte,
 » pour en rapporter l'or dont il orna
 » le temple de Jérusalem. Alvare de
 » Mendocce en fit la découverte au sei-
 » zieme siecle ; mais on n'en co. noît
 » pas bien le nombre. On fait seule-
 » ment qu'elles forment un assez grand
 » Archipel au milieu de la mer Pacifi-
 » que. Quelques-uns même croient
 » qu'elles s'étendent jusqu'à la Nou-
 » velle-Guinée ; mais on ne s'accorde
 » pas sur leur grandeur. Tous convien-
 » nent que la température y est très sa-
 » lutaire , l'air serain, les vivres abon-
 » dans , & le bétail nombreux. Les ha-
 » bitans sont noirs ; il y en a cepen-
 » dant de blancs , de roux , & même
 » de blonds. Ils vont nuds ; leurs ar-
 » mes sont l'arc , les fleches & la lance.
 » Les animaux les plus communs sont
 » les chiens , les poules & les cochons.
 » On y trouve du clou de girofle ,
 » du gingembre , & de la canelle qui
 » n'est pas excellente. La plus grande
 » de ces isles se nomme Itabelle. Les
 » compagnons de Mendocce descen-
 » dirent sur le rivage , & s'emparerent
 » d'une bourgade où ils trouverent des

» morceaux d'or, suspendus comme un
 » ornement dans les maisons. Mais ou-
 » tre qu'ils n'entendoient pas la langue
 » du pays, les habitans sont des gens si
 » courageux, que, se battant continuel-
 » lement contre ces nouveaux venus,
 » il ne fut pas possible de favoir d'eux,
 » d'où ils tiroient ces riches lingots.
 » Ces peuples montent de grands ca-
 » nots, capables de contenir jusqu'à
 » cent hommes. C'est sur ces barques
 » qu'ils font la guerre; mais elles ne
 » seroient pas capables de résister à
 » nos vaisseaux.

» Au retour de l'escadre Espagnole,
 » on avoit eu la pensée d'envoyer des
 » colonies dans les isles de Salomon;
 » mais de peur que cet Archipel éroit
 » une fois habité, il ne fût impossible
 » de s'y maintenir, on abandonna ce
 » projet. On le reprit quelques an-
 » nées après; & Mindana fut chargé,
 » par la Cour d'Espagne, d'embarquer
 » sur quatre navires, tout ce qu'il y
 » auroit d'hommes & de femmes inu-
 » tiles au Pérou, pour former, dans
 » ces pays éloignés, un nouvel éta-
 » blissement. On eut tort de faire cet
 » envoi, avant que la position & l'a-

SUITE DU CHILI. 371

» bordage de ces Isles , qu'on n'avoit
 » vues que dans une premiere courtoie ,
 » fussent parfaitement connus. On les
 » chercha long tems ; on se trompa
 » plusieurs fois ; & la longueur de la
 » route jetta l'équipage dans une mise-
 » re affreuse. Il y avoit sur la flotte ,
 » deux Dames de grande distinction ,
 » Dona Beatrix , & Dona Isabelle ,
 » femmes du Général & de l'Amiral.

» Quand les vaisseaux parurent à la
 » vue des Isles de Mendocce , nom-
 » mées Saint Pierre , la Magdeleine ,
 » la Dominique & la Christine , à l'o-
 » rient de celle de Salmon , les ha-
 » bitans de cette derniere se range-
 » rent sur le rivage , & lancerent des
 » pierres à coups de fronde , dont un
 » soldat eut le bras fracassé. Les Espa-
 » gnols voulurent tirer leurs arque-
 » busés ; mais la poudre mouillée avoit
 » peine à prendre feu. Cependant , du
 » peu de coups qu'ils porterent , un des
 » Chefs tomba roide mort. C'étoit une
 » chose épouvantable , que d'entendre
 » le bruit & les cris de ces Sauvages ,
 » qui s'embarassoient dans les canots ,
 » voulant tous se cacher les uns der-
 » riere les autres. Après qu'ils se fu-

» rent éloignés , on en vit reparoitre
 » trois dans une barque, criant de toute
 » leur force , & tenant en main un ra-
 » meau verd , qui fut pris pour un
 » signal de paix. Les hostilités cesse-
 » rent de part & d'autres ; & les In-
 » diens inviterent les Espagnols à ve-
 » nir mouiller dans leur port. Ces der-
 » niers n'en voulurent rien faire ; mais
 » ils envoyerent vingt hommes dans
 » une chaloupe , pour chercher de
 » l'eau. Ils firent leur descente en bon
 » ordre , au bruit du tambour ; & les
 » Insulaires , au nombre d'environ trois
 » cens , ne cessoient de tourner au-
 » tour d'eux. On leur fit signe de ne
 » pas passer une raie qu'on traça ; ce
 » qu'ils exécuterent , en apportant de
 » l'eau & diverses sortes de fruits.

» Quelques jours après , Mindana
 » alla lui même à terre avec sa femme,
 » & fit dire la messe dans ce même
 » port. Les Sauvages l'entendirent à
 » genoux , paisiblement & en silence ,
 » faisant exactement tout ce qu'ils
 » voyoient faire aux Espagnols. Une
 » jolie Indienne aborda , de fort bonne
 » grace l'épouse du Général , & lui
 » voyant de beaux cheveux blancs ,

» la pria , par divers signes , d'en cou-
 » per une boucle. Comme cette dame
 » reculoit , & se tenoit sur ses gardes ,
 » l'Indienne se retira , de peur de lui
 » déplaire.

» Ce peup'le est affable , & paroît
 » plus prévenant qu'aucune autre na-
 » tion sauvage de l'Amérique. Mais à
 » peine Mindana fut il de retour sur
 » son bord , que ses gens , restés dans
 » l'île , prirent querelle , par leur mau-
 » vaïse conduite , avec les habitans.
 » On en vint aux coups : les Indiens
 » jetterent aux Espagnols une grêle de
 » pierres , dont il n'y eut néanmoins ,
 » qu'un soldat de blessé ; puis emme-
 » nant leurs femmes & leurs enfans ,
 » ils s'enfuirent vers les montagnes. On
 » les poursuivit à coups d'arquebuse ;
 » & voyant que leurs frondes étoient
 » des armes trop inégales contre des
 » mousquets , ils revinrent demander
 » la paix. Ils apportoient libéralement
 » des vivres aux corps-de-garde , &
 » se lioient d'amitié avec les gens de
 » l'équipage. Les deux nations s'accor-
 » derent tellement , qu'on voyoit , de
 » côté & d'autre , un Sauvage & un
 » Castillan , se promener tête-à-tête ,

» s'entre-demandant , par gestes , com-
 » ment on appelloit le soleil , la lune ,
 » la terre , la mer , &c. On s'écoutoit
 » avec plaisir ; & le soir , en se sépa-
 » rant , les Insulaires répétoient ces
 » mots avec complaisance , *amigos* ,
 » *camaradas*. On propofa à l'un d'en-
 » tr'eux , de le mener au vaiffeau ami-
 » ral , à quoi il répondit , d'un air gai ,
 » *amigos*. On le reçut avec toutes for-
 » tes de careffes : on lui fervit du vin
 » & des confitures ; mais il ne voulut
 » ni boire , ni manger. Il confidéra cha-
 » que chofe avec étonnement ; & au
 » bout de quelques tems , il demanda
 » d'être mis à terre , paroiffant néan-
 » moins très-chagrin du prochain dé-
 » part des Caftiliens. Les femmes de
 » cette ifle ont la main & le vitage jo-
 » lis , la taille fine , le teint pâle & lé-
 » gement blanc , & ne font vêtues , de
 » la poitrine en bas , que d'un fimple
 » tiffu d'écorce. Les Efpagnols virent ,
 » auprès d'une bourgade , une efpece
 » de temple , fermé d'une enceinte de
 » paliffades , où étoient quelques fi-
 » gures de bois , mal travaillées.

» Mindana s'avançant vers l'Oueft ,
 » aborda aux ifles de Salomon , d'au-

SUITE DU CHILI. 375

» tres dirent à celle de Sainte-Croix.
 » En approchant de terre, il vit venir
 » une multitude de canots, pleins de
 » gens qui crioient & remuoient les
 » mains. Ils étoient nuds, à l'excepti-
 » on des parties naturelles, & avoient
 » le corps peint de diverses couleurs.
 » Ils s'arrêterent long-tems à confidé-
 » rer la flotte, autour de laquelle ils
 » alloient en croisant. Quelqu'invita-
 » tion qu'on leur fit d'y monter, ils
 » le refusèrent; & après s'être parlé
 » entre eux, ils prirent tout d'un coup
 » les armes, par le conseil d'un petit
 » vieillard, sec & maigre, qui étoit à
 » leur tête. Ils jetterent un cri perçant,
 » & lancerent sur les Espagnols une
 » nuée de fleches, qui ne firent d'**mal**
 » à personne. On leur répondit par une
 » décharge de mousquetterie, qui en
 » tua un & en blessa plusieurs. Les
 » autres furent si intimidés, qu'aucun
 » d'eux n'osa se montrer le lendemain.
 » Mandana profita de leur absence,
 » pour chercher un port où son esca-
 » dre pût être en sûreté. A son arri-
 » vée, un grand nombre d'Insulaires,
 » la tête & les mains parées de fleurs,
 » se présenterent sur le rivage. On per-

» suada à quelques-uns de monter à
» bord ; & ils laissèrent leurs armes
» dans leurs canots. Il arriva un Indien
» de bonne mine , un peu basané , les
» cheveux blancs , & coëffé de plumes.
» Au respect que les autres lui ren-
» doient , on jugea que c'étoit un hom-
» me de distinction. Il demanda où
» étoit le Chef , & comment il se nom-
» moit ? Le Général courut à lui , les
» bras ouverts ; & quand on se fut dit
» mutuellement comment on s'appel-
» loit , le Sauvage s'efforça de faire en-
» tendre qu'il falloit troquer de nom ;
» qu'il prendroit celui de Mindana ,
» & que le Général s'appelleroit *Ma-*
» *lope*. Les Espagnols se prêterent à
» cette idée ; & il en parut si satisfait ,
» que dans le discours , lorsqu'on le
» nommoit Malope , il montrait du
» doigt le Commandant , comme pour
» dire que c'étoit lui qui étoit Malope.
» Mindana lui fit présent d'une chemi-
» se , & de quelques autres effets de
» peu de valeur. Les gens de l'équi-
» page donnerent à ses compagnons ,
» des plumes , des grelots , des colliers
» de verre , des épinglees , des morceaux
» de toile , de taffetas , & autres ba-

» gatelles de ce genre , qu'ils pendirent
 » à leur cou. On leur enseigna aussi à
 » dire *amigos*, à toucher dans la main,
 » à s'embrasser : ce qu'ils recommen-
 » çoient à chaque instant. On leur mon-
 » tra des épées , des miroirs ; on leur
 » rafa la tête ; on leur coupa les on-
 » gles ; & ils paroïsoient y prendre
 » beaucoup de plaisir. Les Espagnols
 » restèrent quatre jours dans ce port,
 » pendant lesquels les Insulaires ne ces-
 » soient de leur apporter des vivres.

» Le dernier jour Malope vint avec
 » cinquante canots , au fond desquels
 » il avoit fait cacher des armes. Il
 » monta sur le vaisseau du Général ;
 » mais voyant un soldat prendre par
 » hasard un fusil , il s'enfuit à terre
 » sans qu'on pût le retenir. Les siens
 » le reçurent sur le rivage , avec de
 » grandes démonstrations de joie. Ils
 » parurent se consulter ensemble ; &
 » le même soir , ils retirèrent tous leurs
 » effets des maisons voisines du port.
 » Toute la nuit on vit des feux allu-
 » més de l'autre côté de la baie. Les
 » canots alloient & venoient d'un en-
 » droit à l'autre , comme si on se don-
 » noit des avis , & qu'on se préparât

378 SUITE DU CHILI.

» à quelque chose d'extraordinaire. Le
 » matin, une chaloupe s'étant appro-
 » chée de la riviere, tomba dans une
 » embuscade d'Indiens, qui la pourfui-
 » virent à coups de fleches. On fit feu
 » sur ces barbares, pour les contrain-
 » dre à se retirer; & on leur tua cinq
 » ou six personnes. Leur Chef vint
 » le soir, en se frappant la poitrine;
 » & appellant le Général du nom de
 » Malope, tandis qu'il prenoit ce-
 » lui de Mindana; il témoigna qu'on
 » ne lui rendoit pas justice, si l'on
 » croyoit que ce fussent les gens qui
 » eussent attaqué les *Amigos*; & ban-
 » dant son arc, il donna à entendre
 » que si l'on vouloit, il se joindroit
 » aux Castillans, pour en tirer une ven-
 » geance éclatante. Mindana parut
 » a'outer foi à ce défaveu; & l'on se
 » fit de nouvelles protestations d'ami-
 » tié. L'escadre alla mouiller à une au-
 » tre baie. Les Sauvages passerent la
 » nuit à crier & à faire des huées, di-
 » sant d'un ton railleur: *Amigos, Ami-*
 » *gos*, & répétant ces paroles aussi
 » long-tems qu'ils crurent être enten-
 » dus des Espagnols.

» Ces derniers, n'espérant pas pou-

SUITE DU CHILI. 379

» voir former d'établissement dans cette
» terre barbare , renoncèrent à cette
» entreprise. Ils y furent même forcés
» par les accidens qu'ils effuyerent pen-
» dant toute la navigation. Mindana
» périt dans ce voyage , plus long , plus
» difficile , plus curieux que ceux d'U-
» lisse , qui ont cependant été chantés
» par le plus fameux poëte de la Gre-
» ce. La flotte délabrée de l'infortuné
» Général aborda aux isles Philippines.
» Les deux dames, Beatrix & Isabelle ,
» firent leur entrée à Manille au bruit
» du canon & de la mousquetterie ; les
» troupes avoient pris les armes pour
» les recevoir. Tous les corps les com-
» plimenterent. Les gens de l'équipage,
» les femmes sur-tout , furent logés
» aux frais du public. Les unes se ma-
» rierent , les autres , mais en petit
» nombre , se firent religieuses ».

L'Espagnol de qui je tiens ces dé-
tails , me parla de toutes les isles qui
se sont offertes sur sa route depuis les
Philippines jusqu'au Chili. Outre celles
que j'ai nommées , on trouve encore
Notre Dame de la Luz , l'isle de Horn ,
d'Amsterdam , de Jésus , de Saint-Ber-
nard , de Saint-Eme , de Saint-Paul ,

380 SUITE DU CHILI.

la Sagittaire , &c. « Il y en a deux au-
 » tres , me dit il , que je n'ai point ap-
 » perçues ; mais un Hollandois , qui
 » y avoit fait quelque séjour , nous en a
 » raconté des choses curieuses. Ce sont
 » les isles de Pâques & de Taïti , situées
 » l'une & l'autre dans cette même mer ,
 » la premiere entre Valdivia & les isles
 » de Salomon. Voici d'abord ce qu'il
 » nous dit de celle de Pâques , ainsi
 » nommée , parce qu'elle fut décou-
 » verte le jour de cette fête.

» Notre vaisseau étant entré dans
 » une espece de golphe , les Insulaires
 » se rendirent sur le rivage , & nous
 » apporterent des poules & des raci-
 » nes. Ils s'approcherent ensuite du bâ-
 » timent , & allumerent de grands feux
 » aux pieds de leurs idoles. Il y avoit ,
 » parmi eux , un homme tout à fait
 » blanc , qui portoit des pendans d'o-
 » reilles gros comme le poing. Il avoit
 » l'air extrêmement dévot , & paroif-
 » soit un de leurs Prêtres. Nous fîmes
 » la descente dans l'isle avec cinquante
 » hommes , tant soldats que matelots ;
 » les habitans vinrent au devant de
 » nous , en si grand nombre , que pour
 » avancer , il falloit presser la foule , &

» se faire jour par force. Quelques-uns
» d'entr'eux ayant osé toucher à nos
» armes, nous fimes feu sur eux; ce
» qui les effraya, & les dispersa tout
» à coup. Un moment après, il se ral-
» lierent, mais sans nous approcher
» comme auparavant. Comme on en
» avoit tué plusieurs, ces gens, pour
» avoir les morts, nous apportèrent
» toutes sortes de vivres. Il paroissoient
» consternés, pouffoient des cris la-
» mentables, se jettoient à genoux,
» plantoient leurs drapeaux, & nous
» présentoient des palmes en signe de
» paix. Ils témoignèrent, par les pos-
» tures les plus humbles, combien ils
» souhaitoient d'avoir notre amitié.
» Enfin ils nous montrèrent leurs fem-
» mes, en nous faisant connoître que
» nous pouvions disposer d'elles, &
» les emmener avec nous dans le vais-
»seau. Elles étoient fardées d'un rouge
» très-vif, & qui surpassé tous nos
» vermillons; mais je n'ai pu savoir ce
» qui le compose. Elles se couvrent
» de pieces d'étoffes, rouges & blan-
»ches, & portent un petit chapeau,
» fait de roseaux ou de paille. Elles
» venoient s'asseoir librement autour

» de nous, se déshabilloient en sou-
» riant, nous agaçoiēt par leurs ges-
» tes; & d'autres, par des signes, nous
» appelloient auprès d'elles.

» Les habitans de cette Isle ne por-
» tent point d'armes; du moins ne leur
» en avons-nous vu aucunes: mais j'ai
» remarqué qu'en cas d'attaque, ces
» bonnes gens se fient sur l'assistance
» de leurs idoles, rangées en grand
» nombre le long des côtes. Ces sta-
» tues, qui sont toutes de pierre, ont
» la figure d'hommes avec de grandes
» oreilles, & la tête ornée d'une cou-
» ronne. Nous ne pûmes savoir si ces
» peuples sont soumis à un Chef: ils
» se voient & se parlent sans distinc-
» tion. Les plus âgés ont un bâton à la
» main, & sur la tête des plumes
» semblables à celles d'autruche. Nous
» observâmes aussi que, dans chaque
» maison, le plus ancien donnoit des
» ordres. Leurs cabanes sont profon-
» des d'environ cinquante pieds, &
» en ont sept ou huit de largeur. Quant
» à leur subsistance, ils la tirent des
» produits de la terre, que nous trou-
» vâmes toute semée, plantée, labou-
» rée. Les champs sont séparés par des

» barrières, & les limites tirées au cor-
 » deau. Dans les maisons il y a peu de
 » meubles : quelques couvertures rou-
 » ges & blanches leur servent, tantôt
 » d'habits, tantôt de matelats. La laine
 » en est douce & moëlleuse ; il y a ap-
 »arence que ces gens savent la tra-
 »vailler. Ils m'ont paru simples, mo-
 »destes, fousmis & craintifs.

» Il a couru plusieurs relations de
 » l'isle de Taïti, continua le Hollan-
 »dois ; je n'ai vu par moi-même, qu'u-
 »ne très-petite partie de ce qu'on en
 » raconte. Située dans la mer du Sud,
 » comme la précédente, elle fait par-
 »tie de l'Amérique méridionale. On
 » n'y éprouve point ces chaleurs ex-
 »cessives, qui rendent quelques unes
 » de ces contrées inhabitables. Ceux
 » qui en ont parlé avec le plus d'éten-
 »due & de complaisance, l'ont aussi
 » nommée l'Isle de Cithere, d'autres
 » l'Isle Fortunée, persuadés que c'est
 » le nom qui convient le mieux à un
 » pays où habitent des hommes sans
 » vices, sans dissensions, sans préju-
 »gés & sans besoins. Nés sous le plus
 » beau ciel, nourris des plus beaux
 » fruits d'une terre féconde sans cul-

384 SUITE DU CHILI.

» ture , gouvernés par des Peres de
 » familles , plutôt que par des Rois ,
 » ces peuples , dit leur galant historien ,
 » ne connoissent d'autres Dieux que
 » l'Amour. Tous les jours lui sont con-
 » sacrés ; toute l'Isle est son temple ;
 » toutes les femmes sont ses idoles ,
 » les hommes ses adorateurs. Eh quel-
 » les femmes encore ? Les rivales des
 » Géorgiennes pour la beauté , & les
 » sœurs des Graces sans voile. La na-
 » ture a réservé pour elles ses dons le
 » plus précieux. A une taille élégante ,
 » elles joignent la plus intéressante fi-
 » gure , & un corps dont les contours
 » arrondis , & les proportions exactes
 » leur feroient accorder le prix sur
 » toutes les beautés Européennes. La
 » chasteté n'est point au nombre de
 » leurs vertus. Les filles y sont absolu-
 » ment libres de suivre leurs penchans.
 » Les infidélités des femmes n'y sont
 » punies que par des réprimandes &
 » une légère correction. La honte ni
 » la pudeur n'exercent point ici leur
 » empire. Leurs habits sont légers ,
 » transparans , & disposés de maniere ,
 » que l'œil n'est trompé qu'autant qu'il
 » veut l'être. La gaze la plus légère
 »

» flotte toujours au gré du vent & des
 » desirs. L'acte de créer son semblable
 » passe pour un devoir de religion ; il
 » ne se cache point dans l'ombre du
 » secret ; on y procede en public. Les
 » préhudes en sont encouragés par la
 » présence , les vœux & les chants des
 » spectateurs , & le succès couronné
 » par leurs applaudissemens. Tout étran-
 » ger est admis à participer à ces mys-
 » teres ; c'est même une obligation de
 » l'y inviter ; & l'heureux Insulaire jouit
 » sans cesse , ou du sentiment de ses
 » propres plaisirs , ou du spectacle de
 » ceux des autres. Le seul dont il est
 » privé , est celui de cette pudeur char-
 » mante qui excite les desirs , & ajoute
 » un prix aux faveurs.

» Une langue harmonieuse & so-
 » nore , composée de quatre ou cinq
 » cens mots , leur suffit pour rendre
 » toutes leurs idées , exprimer tous
 » leurs sentimens. Tout est marqué ,
 » chez eux , au coin de la plus parfaite
 » intelligence. Leurs canots sont d'une
 » construction commode ; leur navi-
 » gation est dirigée par l'inspection des
 » astres. Leurs champs ont l'agrément
 » de nos vergers , sans en avoir l'en-

» nuyeuſe ſymmétrie. Comme le ter-
 » roir qu'ils habitent eſt un ſéjour en-
 » chanteur, leurs maifons ſont ouvertes
 » à tous les vents; ils couvrent à peine
 » de quelques feuillages la terre qui
 » leur fert de lit. Tous les écueils de
 » leurs côtes ſont éclairés pendant la
 » nuit, en faveur de ceux qui tiennent
 » la mer. Ils témoignent le plus grand
 » emprefſement à prendre les dimen-
 » ſions de nos bateaux, de nos cha-
 » loupes, de nos voiles, de nos ten-
 » tes, de nos barriques, en un mot,
 » de tout ce qu'ils croyoient pouvoir
 » avantageuſement imiter; mais quand
 » nous leur offrions des couteaux, ils
 » les repouſſoient avec une eſpece
 » d'horreur, comme s'ils euſſent de-
 » viné l'abus qu'on peut en faire.

» Il fallut peu de tems pour les fa-
 » miliarifer; nous avions ſu les gagner
 » par nos careſſes. Quand on entre
 » dans un pays inconnu, les armes à la
 » main, les habitans effrayés ſ'imagi-
 » nent qu'on vient les détruire. La
 » douceur eſt d'autant plus néceſſaire,
 » qu'ignorant leur langue, on ne peut
 » leur faire entendre qu'on n'a nul deſ-
 » ſein de les maltraiter. Une petite

» troupe de gens fans armes , y feroit
 » plus de progrès , qu'une armée qui
 » tenteroit d'y porter l'épouvante. Les
 » Espagnols ont tyrannifé , mafacrés
 » plus d'hommes dans le feul Mexique,
 » qu'il n'y en a dans toute la Caftille.
 » En ménageant la vie de ces Indiens ,
 » ils n'auroient pas diffipé des fommes
 » immenfes, qu'il a fallu employer pour
 » l'achat des efclaves qu'on eft obligé
 » d'envoyer faute d'habitans. En vain
 » ils ont voulu juftifier leurs cruautés
 » par le prétexte de la religion ; comme
 » fi l'on fe concilioit l'efprit des peu-
 » ples , en les contrariant d'abord fur
 » ce qu'ils ont de plus facré ; comme
 » fi ce n'étoit pas violer le droit des
 » gens dans un état , que d'ufer de for-
 » ce , pour y introduire un culte étran-
 » ger ? Quel droit avons-nous de ren-
 » dre miférables , ceux que nous n'a-
 » vons pu rendre meilleurs ?

» Nous admirions la fimplicité des
 » Taïtiens , l'honnêteté de leurs procé-
 » dés , leur parfaite union , leur ref-
 » pect pour les morts , leur hofpitalité
 » envers les étrangers , leur horreur
 » pour l'effufion du fang humain. Quand
 » nous les admettions à nos repas ,

» tout ce qui paroiffoit fur nos tables ;
 » excitoit leur curiofité. Ils vouloient
 » qu'on leur rendit raifon de chaque
 » plat. Un légume étoit-il de leur goût,
 » ils en demandoient de la graine ; en
 » la recevant , ils s'informoient com-
 » ment , & où il falloit la planter. Leur
 » averfion pour le vin & les liqueurs
 » eft invincible ; il n'y a chez eux ni
 » boiffon fermentées , ni mets apprê-
 » tés au feu des cuifines ; c'eft des
 » mains même de la nature , qu'ils re-
 » çoivent tous leurs alimens. Leurs
 » Chefs font accoutumés à une forte de
 » volupté , que n'ont point encore ima-
 » giné les autres peuples. Les femmes
 » leur coupent les morceaux & les leur
 » mettent dans la bouche.

» On accufe ce peuple d'être enclin
 » à voler : il eft vrai que les Taïtiens
 » nous enlevoient beaucoup de cho-
 » fes , & cela avec une dextérité qui
 » feroit honneur à nos plus habiles
 » filoux. Mais comme ils n'ont rien
 » à eux ; qu'ils donnent & offrent gé-
 » néralement tout ce qu'ils voient
 » defirer ; qu'ils n'admettent point de
 » droit exclusif de propriété , ils ne re-
 » gardent le vol , que comme un acte

» d'équité naturelle , par lequel ils sa-
 » vent s'appliquer le bien qu'ils nous
 » auroient fait. Il nous prenoient d'une
 » main un clou , un verre , du biscuit ,
 » pour le donner , de l'autre , au pre-
 » mier qui se présentoit , & lui enle-
 » voient des poules , des canards , des
 » cochons , qu'ils nous apportoient
 » avec la même générosité. On dit ce-
 » pendant qu'ils ont établi des peines
 » contre ceux qui dérobent des armes
 » ou de l'étoffe ; parce qu'un pareil
 » voleur ne peut être qu'un paresseux
 » ou un avaré ; vices également nuis-
 » bles , que la société est intéressée à ré-
 » primer. Mais ce seroit , selon eux ,
 » une cruauté barbare , d'ôter la vie à
 » un homme que la faim a contraint de
 » satisfaire les desirs irrésistibles de la
 » nature.

» Cette nation , comme tous les
 » peuples de l'univers , cultive la mu-
 » sique. Nous fûmes arrêtés par un In-
 » sulaire d'une belle figure , qui , cou-
 » ché sous un arbre , nous offrit de
 » partager le gazon qui lui servoit
 » de siège : nous l'acceptâmes. Cet
 » homme alors se pencha vers nous ;
 » & d'un air tendre , aux accords d'une

» flûte , dans laquelle un autre Indien
 » souffloit avec le nez , il nous chanta
 » lentement une espèce d'ode ana-
 » créontique , dont l'amour étoit le
 » sujet.

» Un des Chefs de cette nation nous
 » procura un amusement d'un autre
 » genre. La scène étoit un endroit du ri-
 » vage , dont l'accès n'est point défendu
 » par les rochers qui regnent autour
 » de l'île. La mer , en conséquence , y
 » développe avec fureur ses vagues
 » écumantes. Les lames qui s'y élèvent
 » à une hauteur incroyable , forment
 » un si cruel tourbillon , que nos plus
 » habiles nageurs s'y noieroient infail-
 » liblement. C'étoit au milieu de ces
 » lames terribles , que dix ou douze
 » indiens nageoient pour leur amu-
 » sement. Ils fendoient les vagues
 » blanchissantes d'écume , dont ils se
 » jouoient. Ils plongeotent dans les la-
 » mes , s'élevoient ensuite , & re-
 » plongeotent avec elles ; mais ce qui
 » rendoit cette scène encore plus in-
 » téressante , c'étoit de voir ces In-
 » diens , qui , ayant trouvé l'arrière
 » d'une vieille pirogue , la prirent de-
 » vant eux , passèrent avec elle à tra-

SUITE DU CHILI. 391

» vers les lames, parmi lesquelles ils
 » étoient portés, avec une rapidité in-
 » exprimable, vers le rivage, & quel-
 » quefois même au-dessus.

» Ayant témoigné quelque envie
 » d'assister à une de leurs cérémonies
 » funebres, comme on n'y admet que
 » les parens du mort, & ceux qui
 » remplissent quelques fonctions dans
 » cette solemnité, il nous fallut con-
 » sentir à être du nombre de ces der-
 » niers. Nous fûmes dépouillés de nos
 » habits; on nous ceignit les reins d'u-
 » ne petite piece d'étoffe; & des
 » épaules aux pieds, on nous noircit le
 » corps avec du charbon & de l'eau;
 » après quoi nous partîmes en proces-
 » sion avec les autres. Ce qu'il y a de
 » plus singulier dans cette cérémonie,
 » est le soin avec lequel les habitans évi-
 » tent ces sortes de spectacles. A mesure
 » que la procession avançoit, on les
 » voyoit s'enfuir en désordre dans les
 » bois, évitant tout ce qui peut leur
 » donner des idées funebres. Ils res-
 » pectent l'espèce humaine jusques dans
 » leurs morts; ou plutôt ils les regardent
 » comme des gens endormis, & n'é-
 » pargnent rien pour conserver leurs

» corps entiers. Ils auroient sans doute
» imaginé l'art de les embaumer, si cet
» art n'exigeoit pas une opération qui
» répugne à leur sensibilité.

» Les vêtemens de ces Insulaires
» sont d'une étoffe qu'ils fabriquent
» eux-mêmes avec l'écorce d'un ar-
» buste cultivé dans le pays. Chacun
» donne à son habillement la forme
» qu'il aime le mieux. L'usage de se
» peindre les fesses d'un bleu foncé,
» est commun aux deux sexes. La cir-
» concision est généralement pratiquée
» parmi eux, sans autre motif que ce-
» lui de la propreté. La marque de la
» souveraineté est une espee de cein-
» ture rouge, qui le distingue des au-
» tres habitans. Lorsqu'il ceint pour la
» première fois cette marque de son
» autorité, toute l'isle se livre à des
» réjouissances publiques. L'usage ne
» lui accorde qu'une seule épouse ;
» mais il a la liberté de se choisir un
» certain nombre de concubines. La po-
» litique exige que tous ses enfans natu-
» rels soient étouffés en naissant, pour
» prévenir les désordres que pourroient
» occasionner leurs prétentions com-
» munes à la succession. Il y a toujours

» quelque coutume barbare chez les
 » peuples les plus humains.

» Il est impossible de déterminer le
 » nombre des isles de la mer du Sud ;
 » & dans cette multitude , il y en a
 » peut-être plus de la moitié , qui n'ont
 » point encore été découvertes par
 » les Européens ; les Espagnols sont
 » les seuls qui y aient des établisse-
 » mens. Le climat de ces terres isolées
 » est sain , fertile , tempéré , abondant
 » en toutes sortes de productions , si
 » charmant enfin , que l'on ne connoît
 » nulle part ailleurs , de plus heureuse
 » contrée. Faute de les avoir assez
 » souvent visitées , on ne fait pas pré-
 » cisément encore quelles seroient ,
 » parmi les denrées , celles qui nous
 » conviendroient le mieux , & pour-
 » roient être l'objet d'un commerce
 » lucratif ; mais on peut compter en
 » général , sur du sucre , de l'indigo ,
 » des plantes médicinales , des épice-
 » ries , du corail , des perles , des oi-
 » seaux curieux , des plumes très-
 » fines , des teintures précieuses , &
 » entr'autres , un rouge si vif & si
 » beau , que nous n'en avons point
 » qui l'égale. Les habitans ont des cher-

» veux d'une longueur singuliere ; c'est
» une marchandise fort recherchée en
» Europe , & dont on feroit , à ce qu'il
» semble , un trafic avantageux. De
» tout ce qu'on pourroit leur donner
» en retour , ce qu'ils aiment le mieux
» est la clincaillerie & toute espece de
» fer fabriqué. Il n'est point de dan-
» gers auxquels ils ne s'exposent , point
» de ruses qu'ils ne pratiquent , pour
» en obtenir ou pour en voler. Quand
» ils ont de l'argent , ils l'échangent
» volontiers , poids pour poids , contre
» du fer. Ils aiment le commerce ; &
» l'on pourroit jeter , parmi eux , les
» fondemens d'une colonie , dont l'u-
» tilité ne tarderoit pas à se faire sen-
» tir. Dans cette partie du monde in-
» connue , tout est singulier ; la terre ,
» la mer , les hommes même. Combien
» ne seroit-il pas curieux d'étudier ,
» dans leur façon de vivre , les pré-
» mices de l'homme des premiers âges ,
» & tel qu'après être sorti des mains
» de la nature , il a pu , en faisant usage
» de son intelligence , se procurer ,
» avec assez d'industrie , une vie plus
» commode , par quelques inventions.
» dues à sa seule adresse ? Bornés à

» une société peu nombreuse , privés
 » de secours & d'exemples étrangers ,
 » sans autres moyens que ceux que
 » leur fournit un terroir circonscrit
 » dans des bornes très-étroites , ils
 » vivent là comme dans ce siècle heu-
 » reux , que les poètes ont tant célé-
 » bré. Ce bonheur se conserve sans
 » mélange dans ces pays vierges ,
 » dont l'existence est à peine connue ,
 » & où le grand éloignement empê-
 » che les autres humains de pénétrer.
 » Ils ne semblent être consignés dans
 » cette extrémité du monde , que pour
 » y servir d'asyle à l'innocence , &
 » offrir à quelques heureux naviga-
 » teurs , la délicieuse , douce , & tou-
 » chante image de l'antique beauté de
 » la nature. Séparés du reste des hom-
 » mes par l'immense étendue des mers ,
 » ils doivent garder plus naturellement
 » leurs loix & leurs vertus.

» Un autre sujet de remarque est
 » d'y trouver tant de races d'hommes
 » de différentes espèces , & de diver-
 » ses couleurs , placés dans les mêmes
 » climats , & si peu éloignés les uns
 » des autres. Il y en a de blancs , de

396 SUI TE DU CHILI.

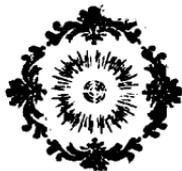
» noirs, de basannés & de mulâtres.
» On y voit des Negres à nez écrasé, à
» cheveux longs, à cheveux de laine,
» à cheveux peints ; & la plupart de ces
» Isles, quoique peuplées, n'ont pas
» plus de dix ou douze lieues de tour.
» D'autres sont comme noyées dans
» le milieu de cette vaste plage, d'où
» elles ne sortent que par leurs bords.
» Le calme apparent de cette mer l'a
» fait appeller l'Océan Pacifique, mal-
» gré les tempêtes effroyables, qui y
» ont causé tant de naufrages ».

Un court trajet nous rendit de Valdivia dans l'isle de Chiloé, dépendante du Chili, & dont le port est toujours muni d'une bonne garnison. Sa ville principale se nomme Calhuco ; & son gouvernement est absolument militaire. Les deniers qui entrent dans les caisses royales de Sant'Yago & de la Conception, suffisent à peine pour l'entretien des troupes ; on envoie tous les ans de Lima, un supplément de cent mille piastres. Si le Roi d'Espagne n'abandonne pas le Chili, malgré le peu de profit qu'il en retire, c'est qu'il craint que les habitans, lors-

SUITE DU CHILI. 397
qu'ils auront recouvré leur liberté,
ne pénètrent dans le Pérou. D'ailleurs
il a besoin des Indiens qui occupent la
partie septentrionale, pour travailler
aux mines du Potosí.

Je suis, &c.

Dans l'isle de Chiloé, ce 20 Août 1751.



L E T T R E C L I .

TERRES MAGELLANIQUES.

DÉPUIS l'île de Chilocé jusqu'au détroit de Magellan , nous avons toujours côtoyé le rivage , sans nous arrêter nulle part. Ainsi , Madame , ce que je vais vous dire de la terre Magellanique , & des prétendus géans qui habitent la Patagonie , n'est que le résultat de mes entretiens ou de mes lectures.

Ferdinand Magellan , gentilhomme Portugais , après avoir servi dans les Indes , sous François d'Albuquerque , mécontent de n'avoir pas obtenu du roi Emmanuel une augmentation d'appointemens , passa au service de Charles-Quint. Il persuada à cet Empereur , qu'en examinant avec attention toute l'étendue de ses droits , on trouveroit que les îles Molucques , fameuses par les épiceries , devoient appartenir à l'Espagne. Il offrit d'aller lui même dans ces îles , par la route d'occident , &

TERRES MAGELLANIQUES. 399
de faire ce voyage à ses frais, pourvu
que le Monarque lui permit de navi-
guer sous sa protection.

Sa proposition parut étrange ; on ne
connoissoit aucune communication de
la mer du Nord à la mer du Sud ; mais
Magellan étoit un homme instruit &
de beaucoup d'esprit, qui avoit ob-
servé que le continent de l'Amérique
se terminoit en pointe du côté du midi,
comme celui d'Afrique : d'où il tiroit
cette conséquence, que les mers de-
voient être ouvertes à l'extrémité mé-
ridionale du Chili, comme on les avoit
trouvées au Cap de Bonne-Espérance.
Cette fine & ingénieuse observation
l'avoit peut-être conduit à cette autre
réflexion, que toutes les pointes for-
mées par les masses des continens,
sont posées de la même manière, re-
gardant au Sud, & coupées à leurs ex-
trémités, au moins par des détroits, si
la mer n'y est pas tout à fait ouverte.

Sur ces espérances, Charles-Quint
résolut de tenter l'aventure, & fit équi-
per une flotte de cinq vaisseaux, dont
le commandement fut donné à Ma-
gellan. Ils partirent de Séville en 1519 ;
& après avoir touché à l'île Tenerif,

400 TERRES MAGELLANIQUES.

au Cap Verd , au Brésil, ils arriverent dans cette partie de l'Amérique meridionale , qu'ils appellerent du nom de leur Chef, *Terres Magellaniques.*

La haute stature qu'ils ont attribuée aux habitans de ce pays , fait depuis long-tems la matiere d'un grand problème. Leur récit , confirmé par plusieurs voyageurs , a été contredit par tant d'autres , qu'on ne fait encore à quoi s'en tenir sur un point si facile à connoître , & en même tems aussi singulier , que l'est l'existence de tout un peuple de géans. Pendant plus de cent ans , presque tous les navigateurs de toutes les nations ont attesté le fait. Mais depuis un siècle aussi , le plus grand nombre s'accorde à le nier , traite de mensonge le récit des précédens , & attribue ce qu'ils en disent , soit à la frayeur que leur inspiroit la vue de ces hommes féroces , soit au penchant naturel qu'ont certaines gens à débiter des choses extraordinaires. Quoi qu'il en soit , voici ce que les compagnons de Magellan ont dit avoir vu dans la contrée de l'Amérique , qui porte son nom.

« L'hiver nous obligea de séjourner

TERRES MAGELLANIQUES. 401

» dans un port, où nous restâmes
 » pendant deux mois, sans apperce-
 » voir aucune créature humaine, jus-
 » qu'à ce qu'un jour, un homme d'une
 » taille monstrueuse, vint à nous, dan-
 » sant, chantant, & jettant de la
 » poussiere au-dessus de sa tête. L'a-
 » miral nous ordonna de faire la même
 » chose ; ce que le géant prit pour
 » des signes de paix. Il s'approcha sans
 » témoigner aucune crainte, & mar-
 » qua par différens gestes, en mon-
 » trant le ciel, qu'il nous en croyoit
 » descendus. Cet homme étoit gros
 » & bien proportionné, avoit le visage
 » large, & peint de diverses couleurs ;
 » & nous lui allions à peine à la cein-
 » ture. Son habillement étoit la peau
 » d'un animal, qui avoit la tête & les
 » oreilles d'un mulet, le corps d'un
 » chameau, & la queue d'un cheval.
 » Les extrémités de cette même peau
 » lui servoient de souliers, de ma-
 » niere qu'il paroissoit avoir des pattes
 » de bête, ce qui nous le fit nommer
 » *Patagon*. Il portoit un arc, avec un
 » paquet de fleches, qui, d'un côté,
 » étoient garnies de plumes, & de
 » l'autre de pierres aiguës. Nous lui

402 TERRES MAGELLANIQUES.

» donnâmes à manger & à boire ; nous
» lui présentâmes un miroir ; & il fut
» si effrayé d'y voir sa figure, que d'un
» faut qu'il fit en arrière , il renversa
» quatre de nos gens. On lui laissa ce
» miroir ; & on le renvoya avec des
» peignes , des grélots , quelques grains
» de verre , & d'autres bagatelles.

» Un de ses compagnons le voyant
» revenir , courut avertir une troupe
» d'autres géans , qui se dépouillèrent ,
» se mirent à danser , à chanter , à le-
» ver les mains vers le ciel , & nous
» présentèrent une certaine poudre
» blanche ou farine , dont ils font leur
» nourriture ordinaire. Nous les invi-
» tâmes à nous suivre dans nos vais-
» seaux ; alors ils firent monter leurs
» femmes , dont ils sembloient fort
» jaloux , sur des animaux faits comme
» des ânes , & les renvoyerent. Ils ne
» prirent que leur arc , leurs habits &
» se mirent en marche , vêtus comme
» le premier. Trois seulement de ces
» Patagons vinrent à notre bord , &
» parurent desirer que nous allâssions
» avec eux , jusques dans leurs habita-
» tions. Sept d'entre nous , bien armés ,
» les accompagnèrent , & trouverent

TERRES MAGELLANIKES. 403

» deux cabanes , dans l'une desquelles
» habitoient cinq hommes , & dans
» l'autre , treize femmes ou enfans. On
» tua une espece d'âne , dont on ser-
» vit , à nos gens , les pieces à demi-
» rôties. Il faisoit trop de neige & de
» vent , pour coucher hors de la ca-
» bane ; & dans la défiance où l'on
» étoit réciproquement , chaque nation
» laissa une sentinelle éveillée près du
» feu , autour duquel tout le monde se
» coucha : les Patagons ronfloient ef-
» froyablement. Le lendemain , les sept
» Espagnols voulurent emmener toute
» la troupe à nos vaisseaux , & userent
» même de quelque violence , voyant
» les Sauvages peu disposés à les suivre.
» Six d'entr'eux s'y déterminerent en-
» fin ; & le Général leur fit servir une
» chaudiere de bouillie , assez grande
» pour rassasier vingt matelots. Ils la
» mangerent toute entiere ; & dès qu'ils
» eurent fini cet immense repas , ils de-
» manderent qu'on les renvoyât.

» Un autre jour , un de ces géans ,
» plus grand que les autres , mais ar-
» mé de même , vint nous trouver avec
» les mêmes chants , les mêmes danses ,
» les mêmes gestes , & encore plus de

404 TERRIS MAGELLANQUES.

» gaieté. Il demeura quelque tems
» avec nous ; & nous lui apprîmes à
» prononcer distinctement, quoiqu'a-
» vec une voix rauque , les noms de
» Jesus & de Marie , & plusieurs au-
» tres paroles espagnoles & latines.
» Comme il paroissoit avoir envie de
» se faire chrétien, nous le nommâmes
» Jean le Géant. Voyant un matelot
» prêt à jeter un gros rat dans la mer ,
» il s'empressa de le demander , & le
» mangea. Autant on en prit dans le
» vaisseau , autant il en avala. Nous lui
» donnâmes une chemise , un habit ,
» un bonnet , qu'on avoit tâché de
» proportionner à sa taille ; & il s'en
» retourna gaiement , chargé de toutes
» ces richesses. Il nous rendoit de fré-
» quentes visites ; mais il cessa enfin
» de nous voir ; sans doute , parce que
» les habitans , irrités de son commerce
» avec nous , le firent mourir.

» Quinze jours après , quatre autres
» vinrent nous trouver sans armes ; ils
» les avoient cachées dans un buisson.
» Magellan desirant avoir des hommes
» de cette race , se rendit maître , par
» adresse , d'un des plus jeunes , & lui
» fit mettre les fers aux pieds. Quand

» ce malheureux se vit attaché, il com-
 » mença à mugir comme un taureau ,
 » en implorant le secours de *Sétébos*.
 » C'est le nom que ces Sauvages don-
 » nent à leur Dieu. On le retint dans le
 » vaisseau ; mais il fut impossible de se
 » saisir de ses compagnons. Dix mate-
 » lots en renversèrent un , & lui atta-
 » chèrent les mains avec avec beau-
 » coup de peine ; mais il rompit ces
 » liens , se leva & prit la fuite. Les au-
 » tres le suivirent de près ; on les pour-
 » suivit ; & un de nos gens fut tué
 » d'une de leurs fleches. Le captif que
 » nous avions à bord , mourut du mal
 » de mer. Il nous avoit appris divers
 » mots de sa langue , qui se pronon-
 » ce du fond de la gorge , & ne res-
 » semble à aucune de celles que nous
 » connoissons. Il avoit fait une croix
 » qu'il baisoit assez souvent , en répé-
 » tant plusieurs fois le mot de *Sétébos* ,
 » de maniere néanmoins qu'il sembloit
 » craindre que *Sétébos* n'en fût irrité.
 » Mais quand il se vit bien malade , il
 » demanda sa croix, desirant de mourir
 » en Chrétien ».

Après un fait si positif, peut-il être
 encore permis de douter de l'existence

des Géans ? Si les Espagnols étoient les seuls, qui nous eussent fait de pareils récits, leur excessive crédulité pourroit peut-être nous laisser quelques soupçons ; mais les François eux-mêmes, les Hollandois, les Anglois surtout, se joignent aux compagnons de Magellan, & confirment leurs relations par de semblables assurances. Les uns nous disent qu'ils ont mesuré le pied d'un Patagon, & l'ont trouvé quatre fois plus long que les nôtres ; que son cadavre avoit plus de neuf pieds ; & que toutes les parties de son corps étoient parfaitement proportionnées. D'autres racontent qu'ayant vu plusieurs de ces Sauvages disposés à les accabler de pierres, ils firent feu sur eux, & en tuèrent quatre ou cinq, qui les passoient de toute la tête. Un autre jour, quelques matelots s'étant écartés en cherchant des vivres, une troupe de géans sortit d'un bois, les attaqua inopinément, en tua trois, & les déchira inhumainement. L'amiral Hollandois Spilberg dit qu'il a vu, sur cette même côte, deux hommes d'une taille gigantesque, qui grimperent sur un rocher, pour observer sa flotte, &

descendirent ensuite sur le bord de la mer, où ils furent remarqués très-distinctement par tous les gens de l'équipage. Un commis de vaisseau ajoute, qu'ayant visité les tombeaux de ces Sauvages, il avoit trouvé des squelettes d'hommes, qui pouvoient avoir jusqu'à onze pieds de haut. Jean de Moore assure, qu'étant avec des Indiens plus grands que lui de toute la tête, il en avoit reçu un lingot d'or, en échange de quelques outils de fer.

M. Frézier, ingénieur François, n'a pas vu de géans; mais il rapporte qu'étant au Chili, plusieurs témoins oculaires ont attesté leur existence. On parle entr'autres d'une femme Espagnole, à qui une longue suite d'aventures avoit fait rencontrer une bande de Patagons. Après lui avoir témoigné beaucoup d'amitié & de tendresse, ils la conduisirent dans leur bourgade. La nation entière, ou du moins ce qu'elle en vit, ne montoit guere au-delà de six à sept cens personnes. « Ils vont » ordinairement à cheval, disoit cette » femme; mais quand ils veulent exercer leur vitesse, ils courent à pied » avec plus de légèreté, que le coursier

408 TERRES MAGELLANIKES.

» le plus vigoureux. La grandeur de
» leurs chevaux n'est point propor-
» tionnée à celle de l'homme qui les
» monte ; & ils sont d'ailleurs en assez
» mauvais état. Ils ne servent pas seu-
» lement de monture ; les Sauvages en
» mangent lorsqu'ils n'ont pas d'autres
» provisions. Il est cependant rare
» qu'elles leur manquent ; car rien n'é-
» tant à l'abri de leur vitesse & de leur
» force , il n'est point de bêtes qu'ils
» n'attrappent à la course.

» Tout est commun chez eux ; ils
» ne paroissent avoir aucune notion
» de propriété. Ils prennent des fem-
» mes, & les quittent à leur volonté.
» Ils me regardoient, moi personnelle-
» ment, comme un simple objet de
» curiosité, & non comme un être,
» dont le sexe pût servir à leur plaisir.
» Ils sont sinceres, humains, tendres
» les uns envers les autres ; & pen-
» dant tout le tems que je demurai
» avec eux, je n'y vis pas une seule
» querelle. Ils n'ont d'autre boisson que
» l'eau, & en avalent un sceau à la
» fois. Ils portent les mêmes habits en
» hiver qu'en été : dans la premiere
» de ces deux saisons, ils mettent leur
» fourrure,

» fourrure, le poil tourné du côté de
 » la chair; en été, il est en dehors. Ils
 » attachent ces vêtements avec une
 » courroie autour de leur cou. Les
 » habits de l'homme sont lâches & ou-
 » verts, & ceux de la femme, ferrés
 » avec une espece de ceinture.

» Si des voisins inquiets provoquent
 » ces géans à la guerre, ils l'entrepren-
 » nent avec courage, & ne font ja-
 » mais de quartier. Ils ont des Chefs
 » comme les autres nations; mais ce
 » qu'il y a de remarquable, c'est qu'il
 » n'est pas permis à ces Chefs, d'avoir
 » plus d'une femme. Quand, par ha-
 » sard, ils ont un enfant dont la taille
 » est au-dessous de l'ordinaire, ils le
 » vendent à quelque peuple voisin. Ils
 » n'ont point de maisons fixes; ils font
 » des cabanes de peaux, qu'ils trans-
 » portent à leur gré d'un endroit à
 » l'autre. Ils vivent de chair crue &
 » de racines; & lorsqu'ils se sentent
 » l'estomac chargé, ils s'enfoncent une
 » fleche dans la gorge, & vomissent
 » de la bile mêlée de sang. Les fem-
 » mes n'ont pas moins de sept à huit
 » pieds de haut; les hommes en ont
 » neuf à dix. Ils sont bien faits, quar-

410 TERRES MAGELLANIQUES.

» rés, & d'une force prodigieuse. Les
» deux sexes portent de longs cheveux
» noirs, qu'ils laissent flotter sur le dos.
» Je restai six ans chez ce peuple hu-
» main ; & je n'espérois plus de revoir
» ma patrie, lorsqu'étant sur le bord
» de la mer, je fus recueillie par une
» barque Espagnole, qui me ramena
» au Chili ».

Je ne citerai plus qu'un témoignage en faveur de la haute taille des Patagons : c'est celui d'un Anglois, ou plutôt de tous les Anglois qui montoient un vaisseau nouvellement arrivé de la mer du Sud. Voici ce que raconte l'Auteur d'une relation toute récente, qui a été lui-même témoin des détails qu'il rapporte.

« Notre navire étant entré à dix ou
» douze lieues de l'embouchure du dé-
» troit de Magellan, nous aperçûmes
» du tillac, trente ou quarante Indiens,
» d'une taille extraordinaire, qui se te-
» noient sur la greve, & nous faisoient
» des signes d'amitié, comme pour nous
» inviter à venir à eux. Au moyen de
» nos télescopes, nous en découvriâmes
» un bien plus grand nombre, qui
» étoient à une demi-lieue plus avant



TERRES MAGELLANIQUES. 411

» dans les terres. Ils paroissoient d'une
» grandeur énorme , que nous attribuâ-
» mes d'abord aux brouillards, dont
» l'air étoit chargé. Le Capitaine réso-
» lut de les voir de plus près , pour
» observer leur figure & leurs manieres.
» En conséquence , il fit mettre dehors
» un canot à six rames , pour venir à
» son secours , au cas que ces gens en-
» treprissent de lui faire violence.

» Etant descendu avec son Lieute-
» nant , il avertit par gestes , les Pata-
» gons , qui s'empressoient en foule au-
» tour de lui , de se retirer ; ce qu'ils
» firent sur le champ. Leur troupe gros-
» siffoit à chaque instant ; & lorsqu'ils
» furent à cent pas du rivage , les An-
» glois s'avancerent vers eux. Ces Sau-
» vages les regardoient avec l'air de la
» plus grande surprise , & sourioient
» en même tems , à ce qu'il paroissoit ,
» en observant la disproportion de no-
» tre taille avec la leur. On se donna de
» part & d'autre , des marques d'amitié :
» les Indiens , témoignèrent leur satisfac-
» tion , en chantant des airs bizarres ,
» & en frappant dans leurs mains. Le
» Capitaine , qui s'étoit approché d'eux ,
» distribuoit aux femmes & aux enfans ,

412 TERRES MAGELLANIQUES.

» des rubans , des colliers , des grains
» de verre , & d'autres bagatelles , qu'ils
» sembloient recevoir avec beaucoup
» de plaisir. Pour rendre cette distribu-
» tion plus facile , il les fit asseoir à
» terre ; & leur grandeur étoit si ex-
» traordinaire , que , même dans cette
» position , ils étoient encore presque
» aussi hauts , que nos gens qui se ten-
» noient debout. Quoique le Capitaine
» eût lui-même près de six pieds , il ne
» pouvoit atteindre de sa main , au-des-
» sus de la tête du plus petit de ces
» géans. Plusieurs d'entr'eux lui frap-
» poient sur l'épaule ; & quoique ce
» fût pour lui faire caresse , leurs bras
» tomboient avec tant de pesanteur ,
» que tout son corps en étoit ébranlé.

» Les Patagons inviterent les Anglois
» à s'avancer avec eux dans les terres ,
» leur montroient de la fumée qui s'éle-
» voit à quelque distance , & portoient
» la main à la bouche , comme pour leur
» offrir à manger. Le Capitaine , en re-
» fusant leurs offres , leur proposa , avec
» les mêmes gestes , de venir sur le vais-
» seau qu'il leur montra ; mais ils se re-
» fusèrent également à cette invitation.
» Ainsi , après avoir passé deux heures

» dans ce muet entretien , on se sépara
 » en se faisant réciproquement divers
 » signes d'amitié. Nous eûmes bien de
 » la peine à nous dérober à ces careffes,
 » fur-tout à celles des femmes , dont
 » les traits du visage répondoient trop
 » parfaitement à leur énorme corpu-
 » lence. Nous observâmes que ces peu-
 » ples regardoient fréquemment le so-
 » leil, avec un air d'adoration, faisant,
 » avec le doigt, certains mouvemens,
 » pour désigner quelque chose qu'ils
 » auroient voulu , fans doute , que nous
 » entendiffions. Quand ils nous virent
 » partir, ils en furent affligés, & se mi-
 » rent à pouffer des cris lamentables ,
 » qui s'entendoient à une très-grande
 » distance ».

Tant de témoignages réunis & si positifs, semblent former un corps de preuves d'autant plus puissant, qu'on ne peut guere leur oppofer que des argumens négatifs. Cependant les gens éclairés, les philosophes, refusent d'adhérer à cette foule d'autorités, que d'autres voyageurs, peut-être plus dignes de foi, & sur-tout plus clair-voyans que les premiers, regardent comme autant de mensonges, Je ne citerai que le

214 TERRES MAGELLANIQUES.

fameux navigateur Jean de Narborough, que Jacques II, roi d'Angleterre, envoya aux terres Magellaniques, pour en avoir une connoissance plus détaillée. Il le choisit, comme le plus capable de répondre à ses vues, & fit équiper deux vaisseaux de guerre, dont il lui donna le commandement.

Ses instructions portoient, « qu'il » observeroit la nature du terroir, les » fruits, les arbres, les graines, les » oiseaux, les bêtes, les pierres, les » minéraux & les poissons du pays; » qu'il remarqueroit, sur-tout, le naturel & les inclinations des habitans; » qu'il entreroit en liaison avec eux; » qu'il leur feroit connoître le pouvoir » & les richesses de la nation Angloise; » qu'il tâcheroit de gagner leur affection, & établiroit un commerce avec » ces peuples ».

Narborough s'est conformé aux intentions de son maître, & a pris les éclaircissemens les plus capables de le satisfaire. Mais, pour me renfermer dans mon sujet, je ne rapporterai que ce qui concerne les Patagons. Arrivé sur cette côte, & marchant à une lieue du rivage, il aperçut des traces d'hom-

TERRES MAGELLANIQUES. 415
mes , qu'il mesura ; elles n'étoient que
d'un demi-pouce plus larges & plus
longues que son pied. Dans un autre
endroit , il vit des Indiens dont la taille
étoit médiocre , & ne surpasseoit pas
celle des Anglois. Par-tout il fait re-
marquer , que ces gens-là ne sont pas
plus hauts que les Européens ; & pen-
dant le tems qu'il commerça avec eux ,
dans plus de vingt endroits différens ,
il protesta n'en avoir jamais rencontré,
dont la grandeur fût extraordinaire à
l'espece humaine. Son témoignage , de
la vérité duquel on ne sauroit douter ,
est précis à cet égard , & peut certai-
nement en contre-balancer beaucoup
d'autres , étant celui qui a le mieux
vu cette contrée. Winter , qui avoit
fait , avant lui , le même voyage , dit
en termes formels , « que ces hommes
» ne sont pas de si grande taille que
» les Espagnols le racontent ; qu'il y
» a des Anglois plus grands que le plus
» haut d'entr'eux ; que les Castillans
» ont abusé des termes , dans leurs re-
» lations , n'imaginant pas que d'autres
» voyageurs viendroient sitôt les con-
» vaincre de fausseté ».

En examinant ces diverses dépositi-

416 TERRES MAGELLANIQUES.

tions, sur un fait si curieux, me disoit un homme, qui a été à portée de rassembler ces témoignages sur les lieux mêmes, « on ne peut guere se défendre de croire que tous ont dit vrai ; » c'est-à-dire, que chacun a rapporté » les choses, telles qu'il les a vues ; » d'où il faut conclure que l'existence » des géans est un fait réel. Mais pour » accorder ces deux opinions, on doit » observer, que la plupart de ceux qui » tiennent pour la négative, parlent » des Sauvages qui habitent les côtes » orientales & occidentales de la Magellanique ; les autres, au contraire, » n'ont en vue que les Patagons, qui » font leur résidence dans l'intérieur du » pays, d'où ils ne viennent sur le » rivage, que très-rarement & par intervalles. Ce peuple farouche & » timide, voyant arriver fréquemment des vaisseaux d'Europe, s'est » éloigné des bords de la mer, & a » gagné les montagnes, pour se dérober à la vue des étrangers.

» C'est sans doute, pour cette raison, que l'on en voit aujourd'hui » moins souvent qu'autrefois ; & c'est » ce qui doit dissiper les soupçons qu'on

» pourroit avoir , sur la fidélité des an-
 » ciennes relations à cet égard. Elles
 » sont d'ailleurs confirmées par des
 » voyageurs plus modernes , qu'on ne
 » peut , sur aucun fondement , soup-
 » çonner de mauvaise foi. Le vrai
 » moyen de mettre la chose hors d'in-
 » certitude , étoit d'apporter en Europe
 » le corps ou le squelette entier , d'un
 » de ces géans Patagons : il est même
 » très extraordinaire qu'on ne l'ait pas
 » fait , puisque les Commandans des
 » vaisseaux en ont enlevé plusieurs, qui
 » sont morts durant la traversée ».

Pour revenir à Magellan , que cette digression nous a fait perdre de vue , il n'avoit pas encore découvert le détroit , lorsqu'il se forma contre lui une conspiration qui manqua de lui coûter la vie. Le long séjour que l'hiver l'avoit obligé de faire au port S. Julien, le contraignit de restreindre au pur nécessaire la distribution journalière des vivres. On s'étoit flatté de rencontrer bientôt ce fameux détroit ; mais lorsque les pilotes, envoyés pour le reconnoître, rapportèrent qu'ils n'avoient trouvé que des culs-de-facs, chacun commença de désespérer de la réussite. La muti-

418 TERRES MAGELLANIQUES.

nerie se mit dans l'équipage ; on disoit tout haut que ce passage prétendu n'étoit qu'une chimere ; qu'il y avoit de la folie à s'obstiner plus long-tems dans une pareille recherche ; que le parti le plus sage étoit de retourner en Europe. Des murmures on en vint au dessein formé d'attenter à la vie du Général ; mais cette trame étant découverte , on fit le procès aux coupables , dont trois moururent sur un gibet ; les autres furent abandonnés sur la rive.

Après cette expédition , Magellan quitta la baie de Saint-Julien. Une navigation de quarante ou cinquante lieues le conduisit dans un enfoncement qui avoit toutes les apparences d'un détroit. La nature des vents , celle des courans , & la vue de quelques fanons de baleine , que la mer avoit jettés sur le rivage , furent les premiers fondemens , sur lesquels il établit ses conjectures. Tout s'accordant à les confirmer , il ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée du canal de communication , qui joint la mer du Nord à celle du Sud. L'escadre entra dans cette embouchure , qui s'étend vers l'Ouest , sur une largeur de deux ou trois lieues.

TERRES MAGELLANIKES. 419

Comme on n'appercevoit aucune issue, & qu'on trouvoit la mer sans fond, on envoya une chaloupe, qui découvrit enfin un cap avancé sur un autre Océan.

A cette nouvelle, les cris d'allégresse se répandirent par-tout l'équipage : des larmes de joie tomberent des yeux du Commandant. Il nomma cette pointe de terre le *Cap Desiré* ; & ses gens, par une acclamation générale, donnerent, au détroit, celui de Magellan, qu'il a toujours conservé. Les naturels du pays l'appellent Kaika. Sa longueur est d'environ cent dix lieues, & sa largeur très-inégale, ayant d'un côté les Patagons, & de l'autre, la Terre-de-Feu. On y voit plusieurs beaux havres, où l'on trouve de très-bonne eau ; mais on y mouille difficilement, même proche des côtes, faute de fond, excepté dans quelques rivières ou entre des rochers. Ainsi, lorsqu'on y est surpris par des vents contraires ou quelque tourbillon, le danger n'y est jamais médiocre. La terre, des deux côtés, est bordée de montagnes fort élevées, & couvertes d'une neige éternelle. A l'Est & à

l'Ouest , on renconire plusieurs isles ; entre lesquelles la mer passe avec autant de force qu'à l'entrée même du détroit. Sa largeur n'a nulle part moins d'une lieue , ni plus de quatre. Il y a des endroits ferrés , où les montagnes des deux rivages sont si hautes , qu'elles paroissent toucher le ciel. Le soleil n'y pénètre jamais , ou ne s'y montre qu'un moment. En hiver , les nuits y sont de dix-sept heures. L'air y est si froid , que les Espagnols ne jugerent pas à propos de s'y arrêter. Ils entrèrent dans la mer Pacifique ; & après avoir vogué plus de trois mois , ils arriverent enfin aux isles Philippines. Ils en prirent possession pour la Couronne d'Espagne ; & le brave Magellan combattant pour le roi de Sebu , son allié , contre celui de Mathan , fut tué d'un coup de lance , laissant après sa mort un nom immortel dans l'Europe , pour avoir fait le premier ce voyage prodigieux , qui ne seroit plus un prodige aujourd'hui.

Sebastien Cano , un de ses compagnons , ramena en Espagne son vaisseau nommé *la Victoire* , trente-sept mois après son départ de Séville. Le total de la route , suivant l'estimation

TERRES MAGELLANIKES. 427

des Castillans , étoit de quatorze mille quatre cens foixante lieues , d'Orient en Occident. Ils remarquerent avec une très-grande surprife , que le jour de leur arrivée , qu'ils croyoient être le 6 feptembre , étoit réellement le 7. C'est la premiere fois qu'on a eu lieu de faire cette obfervation , fi fouvent réitérée depuis , qu'en naviguant autour du monde , felon le cours du foieil , on gagne un jour en trois ans comme on en perd un , fi l'on fait la route en fens contraire. Ce n'est que par cette navigation , qu'on a commencé d'être parfaitement certain de la fphéricité de la terre.

Le vaiffeau *la Victoire* fut iffé à terre à Séville , & confervé , comme un monument de cette mémorable expédition , qui avoit fomis à la puiffance Efpagnole les ifles Mariannes , les Philippines & les Moluques. Sebaftien Cano vint à la Cour , & fut reçu de l'Empereur avec des éloges & des careffes proportionnés à l'importance de ces trois conquêtes. Il remit à Charles-Quint les lettres des rois de Ternate & de Tidor , qui fe reconnoiffoient fes vaffaux , Il lui présenta quelques Indiens

422 TERRES MAGELLANIQUES.

des Moluques , dont il y en avoit un si rusé dans le commerce , que la premiere question qu'il fit , dès qu'il put s'énoncer en castillan , fut pour s'informer combien le ducat valoit de réales , combien la réale valoit de maravedis , & combien on avoit de poivre pour un maravedis. L'Empereur défendit qu'on laissât retourner cet homme dans son pays ; tous les autres y furent renvoyés.

Je suis , &c.

Des pays Magellaniques, c. 8. 1. Août
1751.



LETTRE CLII.

SUITE DES TERRES
MAGELLANIQUES.

LA découverte du Détroit de Magellan fut regardée par toutes les nations de l'Europe, comme un avantage commun, auquel tous les navigateurs avoient le même droit. Les efforts qu'ont fait les Espagnols pour en exclure les étrangers, n'ont abouti qu'à des dépenses excessives, dont ils ont enfin reconnu l'inutilité. Ils avoient commencé par faire construire à son embouchure, un port qu'ils appelèrent *Nom-de-Jesus*, & où ils laisserent cent cinquante habitans. Plus loin, ils bâtirent une place nommée *Pilippe-Ville*, qu'ils garnirent d'une bonne artillerie. Ils y mirent une garnison de quatre cens hommes; mais pendant trois ans qu'ils employèrent à former cette Colonie, ils ne tirèrent aucun fruit de leurs plantations. Le sol se refusoit à leur travail; & les bêtes féro-

414 SUITE DES TERRES MAGELL.

ces venoient fouvent les attaquer jufques dans le fort. Enfin , manquant de provifions , & n'en recevant point d'Espagne , la plupart eurent le malheur de périr de faim & de mifere. Ce lieu a pris de là le nom du *Port de Famine*. On y voit encore quelques reftes de bâtimens , quoiqu'ils foient actuellement prefque tous enfevelis dans la terre. Le grand nombre de morts qui demeurèrent fans fépulture , ayant infecté l'habitation , ceux qui leur furvécurent , furent contraints de l'abandonner. Ils fe chargerent de tout ce qu'ils eurent la force d'emporter ; & prenant chacun fon fufil , ils allerent errans fur la côte , pour y chercher leur nourriture. Il y en avoit de fi foibles qu'ils pouvoient à peine fe traîner. Ils paffèrent ainfi une année entiere , mangeant des feuilles , des fruits , des racines , & quelques oifeaux. De quatre cens , fe trouvant réduits à vingt-trois , entre lesquels on ne comptoit que deux femmes , ils réfolurent de prendre le chemin de la rivière de la Plata ; mais la plupart moururent avant que d'y arriver.

Philippe-Ville étoit fituée dans l'en-

SUITE DES TERRÈS MAGELL. 425

droit le plus agréable du détroit de Magellan ; & c'est la beauté de ce lieu qui avoit séduit les Espagnols. Non loin de là coule une rivière , dont les sinuosités offrent l'aspect le plus riant. De chaque côté , on apperçoit un bosquet d'arbres superbes , qui penchent leurs têtes sur les deux bords , & forment un ombrage délicieux. Les chants variés d'une foule d'oiseaux , & les parfums des fleurs qui embellissent ses rives , semblent s'être réunis dans cette extrémité du monde , pour tenir enchantés tous les sens du voyageur. Telle est cette charmante contrée , dont les beautés ne sont guere connues que des Sauvages , qui probablement y sont peu sensibles , tandis qu'elles feroient les délices d'un homme de goût & d'un philosophe.

Parmi les arbres , il y en a plusieurs dont le tronc a près de trois pieds de diametre. Leurs feuilles toujours vertes ressemblent à celles du laurier ; leur écorce épaisse , & grise à l'extérieur , d'un goût de poivre , & d'une odeur pénétrante , est la véritable écorce de Winter , ainsi nommée , parce que cet Anglois est le premier qui l'ait apporté.

426 SUITE DES TERRES MAGELL.

tée en Europe. Il l'avoit prise dans le détroit de Magellan ; & elle avoit été fort utile à tous les gens de son vaisseau. Elle leur servoit d'épices pour assaisonner les alimens, & de remède contre le scorbut. Les naturels du pays sont toujours munis de cet antidote , contre les accidens qui arrivent à ceux qui mangent imprudemment de la chair de lion marin.

La grande Île de la Terre-de-Feu , ou plutôt une multitude d'îles , connue sous cette dénomination , forme , avec la Patagonie , la principale partie du détroit de Magellan. Ces îles furent ainsi appellées par les premiers Navigateurs , qui y découvrirent beaucoup de feu & de fumée. C'est un pays extrêmement montagneux ; mais on y trouve aussi de tres-belles vallées , & des prairies arrosées d'une infinité de ruisseaux. Les hommes y vont nuds , malgré un froid excessif ; & les femmes ne couvrent ce qu'elles n'osent montrer, qu'avec des plumes d'oiseaux. La principale occupation est la pêche ; & les canots sont faits d'écorce d'arbre. Le pays ne produisant rien d'utile pour les vaisseaux , on a négligé de le con-

SUITE DES TERRES MAGELL. 427
noître. Les Castillans, qui l'ont apperçu les premiers, y ont fait peu d'attention ; des montagnes glacées ne devoient pas tenter les possesseurs du Pérou. Le hafard feul a donc pu en donner quelque connoiffance.

Quelques philosophes pensent que cette isle faisoit autrefois partie du continent ; l'infpection même du Détroit, ainsi que le parallélisme des deux côtes, & la comparaison des deux climats semble prouver qu'elle a été arrachée avec violence du pays des Patagons, par une de ces révolutions physiques, qui changent quelquefois la face du globe.

Les opinions font encore très-différentes sur le compte de ses habitans, qui forment la société la moins nombreuse qu'on puisse rencontrer dans toutes les parties du monde. Les Espagnols, qui ne voient pas comme d'autres, & pour qui tout est merveilleux, les appellent des Géans ; mais ces Geans prétendus ne font grands qu'en courage, & croient leur indépendance plus assurée par une vie simple & frugale, que par une haute stature. On les dit blancs comme les Européens ;

428 SUITE DES TERRES MAGELL.

mais ils se défigurent le corps, & changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils portent un collier d'écaillés de moules, blanches & luisantes, & autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture est une certaine herbe amère, dont la fleur ressemble à nos tulipes; & leurs logemens sont des cavernes. Ils rendirent des services infinis aux premiers Espagnols, travaillant avec eux, & les nourrissant du fruit de leur pêche. Soit que ces barbares fissent quelque demande ou quelque réponse, on ne comprenoit rien à leur idiome. Sans cesse ils répétoient *hoo, hoo*, sans qu'on pût dire, si c'étoit un cri naturel, ou quelque mot propre de leur langue. Ils témoignoient la plus grande aversion pour tout ce qu'on leur offroit à manger ou à boire: d'ailleurs ils n'avoient aucune peine à voir des étrangers, & vivoient avec eux sans crainte & sans défiance. Ils étoient assez dociles, & paroissoient capables d'instructions; il n'en est pas tout à fait de même dans le reste de la contrée, où, pour l'ordinaire, les équipages des vaisseaux sont mal accueillis.

SUITE DES TERRES MAGELL. 419

Cette terre , la plus méridionale du monde connu , n'offre de loin que des montagnes étonnantes par leur hauteur , & toujours couvertes de neige : on ne se représente pas ce que cet aspect a d'hideux. D'un de ces monts , qui domine sur tous les autres , il sort un volcan qui jette sans cesse une épaisse fumée ; la clarté du jour ne nous permet pas d'y appercevoir de la flamme.

Quelque affreuse que soit cette vue , la Terre des Etats a quelque chose de plus horrible. On donne ce nom à une Isle découverte par Jacques le Maire , dont l'extrême stérilité ne présente aux yeux , qu'une suite de rochers inaccessibles , hérissés de pointes aiguës , environnés de précipices , & suspendus de maniere à inspirer de l'effroi. Les rocs , qui leur servent de bases , ne semblent séparés les uns des autres , que par des crevasses qui pénètrent dans la substance même des rochers , jusqu'à leurs racines les plus profondes. Enfin l'imagination ne peut rien se figurer de plus sauvage ni de plus triste que cette côte , pire que toutes celles de la Norvege ou du Groënland.

430 SUITE DES TERRES MAGELL.

Quoique plus élevée que la Terre de Feu , elle n'a guere que douze lieues d'étendue ; & la neige qui la couvre , la rend inhabitable. Dans les tems calmes , on voit sur ses bords des troupeaux de veaux marins , qui , par leurs bonds & leurs sauts , semblent se réjouir du passage des Voyageurs. Plus on les regarde , plus ils paroissent s'animer ; & le bruit même que l'on fait les excite à de nouveaux jeux.

Entre la Terre de Feu & celle des Etats , se trouve le fameux détroit de le Maire , dont la découverte immortalise ce Navigateur. Les Hollandois ayant accordé à une Compagnie de commerce , le privilege exclusif d'aller aux Indes par le détroit de Magellan , le Maire qui n'étoit point de cette Compagnie , imagina de trouver un chemin sans passer par ce détroit , & conséquemment , sans contrevenir au privilege. Il s'associa à Guillaume Schouten , plus exercé que lui dans la marine ; & se flattant l'un & l'autre de découvrir des pays d'où ils rapporteroient de précieuses marchandises , ils équipèrent à Horn deux bâtimens , avec lesquels ils firent voile vers le Brésil.

SUITE DES TERRES MAGELL. 431

Le Peuple, selon sa coutume, parla diversément de ce voyage, dont on avoit caché le dessein, & donna aux Intéressés le nom de Chercheurs d'Or. Rien ne ressembloit mieux aux premières expéditions de Gama & de Magellan, entreprises avec une égale confiance, un égal succès, mais sans objet certain, sans clarté dans les lumières, sans ressources dans les fâcheuses suppositions, faites, en un mot, comme au hasard. Ils n'en ont pas acquis moins de gloire, & ont, au-dessus des Conquérans ordinaires, le bonheur de n'avoir ni ravagé des états, ni tourmenté les peuples. Ils ont découvert plus de pays, qu'Alexandre n'en a dévastés; & en ouvrant une communication entre les deux Mondes, ils ont enrichi l'ancien de toutes les productions naturelles, de tous les usages utiles du nouveau.

Ce fut pendant cette navigation, que passant près de la côte Magellanique, le Maire & Scouten crurent aussi appercevoir des géans. Ils donnerent le nom de *Terre des-Etats*, à l'isle affreuse dont je viens de parler; celui de Cap de Horn, à la pointe méridionale de la

432 SUITE DES TERRES MAGELL.

Terre de Feu ; celui de Barnevelt , à d'autres petites isles , & nommerent enfin *Détroit de le Maire* , le passage qu'ils venoient heureusement de découvrir au Sud-Est de celui de Magellan. Cette nouvelle route , qui ouvre le commerce de la mer Pacifique , a fait négliger l'ancienne , qu'on ne fréquente plus guere , tant à cause de sa longueur , que de ses difficultés. Mais , selon l'avis des Marins les plus expérimentés , on feroit très-bien de les abandonner l'un & l'autre , & de ne passer ni à Magellan , où la traversée est très-dangereuse , ni même au Détroit de le Maire , où les courans font toujours quelques obstacles ; mais de s'avancer plus au Sud , en tournant toutes les terres. On auroit , par ce chemin , une mer plus traitable ; & l'on éviteroit les embarras qu'on éprouve en doublant le Cap de Horn.

Ces mêmes Marins sont aussi d'avis , que pour aller d'Europe aux isles orientales , on devroit préférer cette route à celle du Cap de Bonne-Espérance ; que , quoique plus longue en espace , elle demanderoit beaucoup moins de tems. En effet , quand on a une fois passé le
Cap

SUITE DES TERRES MAGELL. 433

Cap de Horn , où se trouve la plus grande difficulté , on avance fort vite dans la Mer Pacifique ; au lieu que par l'autre chemin , il faut aller chercher les vents alisés, & s'affujettir aux mouffons.

De plus , l'habitude de faire cette traversée par l'Occident , donneroit une utile facilité de cultiver les anciennes découvertes , & d'en tenter de nouvelles. Toute la partie méridionale de notre globe est encore ignorée. Il n'y a pas d'apparence qu'une si vaste étendue ne soit occupée que par des mers. On y a découvert des caps & des côtes qui peuvent désigner un continent. Dans ce nouveau monde austral , séparé de toute communication avec l'ancien , on doit trouver un germe de choses tout-à-fait neuves , des branches entières d'un commerce inconnu , & de merveilleux spectacles physiques & moraux. Que de peuples différens entr'eux , & certainement très-différents à nous , pour la figure , les mœurs , les usages , les idées , le culte ! Que d'animaux , d'insectes , de poissons , de plantes , d'arbres , de fruits , de marbres , de pierres précieuses , de s. sfiles , de métaux , &c ! Il s'y trouve , sans

434 SUITE DES TERRES MAGELL.

doute, dans tous ces genres, une infinité d'especes, dont nous n'avons pas même de notions, puisque ce monde n'a jamais eu aucune relation avec le nôtre. Il est vraisemblable que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verroit, comme ailleurs, des marques de sa variété & de sa profusion. Mais si l'on n'a point encore pénétré dans ce segment du globe, c'est, sans doute, parce qu'on aime mieux cultiver son pays, que d'aller chercher des glaces & des animaux dans le pôle austral.

De tous ces cantons, celui que nous connoissons le moins, est la partie qui s'étend depuis l'embouchure orientale du Détroit de le Maire, jusqu'à l'opposite du Cap de Bonne-Espérance, & au delà, en tirant vers l'Orient. « Que-
 » que disgraciée qu'elle soit de la na-
 » ture, il ne s'enfuit pas, me disoit un
 » voyageur politique & philosophe,
 » qu'elle soit sans habitans, puisqu'on en
 » a trouvé dans le Groenland, où le froid
 » n'est pas moins rigoureux. Le tempé-
 » rament des animaux est toujours ana-
 » logue à la nature du climat : ç'en est
 » une preuve bien forte, que d'avis

SUITE DES TERRES MAGELL. 435

» vu les sauvages de la Terre de Feu,
» vivre tout nuds au milieu de l'hiver,
» dans une contrée où le froid de la
» moyenne saison étoit insupportable
» aux Européens. Le corps humain se
» forme, par l'habitude, à des choses
» qui paroissent incroyables à ceux qui
» ne l'ont point contractée. D'ailleurs
» ces terres pourroient être stériles,
» sans que la navigation y fût infruc-
» tueuse. On fait assez que dans de pa-
» reilles régions, vers le Nord, il se fait
» chaque année un très-riche commerce
» de poisson, d'huile de baleine & de
» fourrures. Dans ce qui concerne la
» température de l'air, les animaux sont
» plus robustes que les végétaux; & par-
» mi les animaux, l'homme est plus
» capable que nul autre, de résister aux
» effets de la grande diversité des cli-
» mats.

» Mais avant que de pénétrer jusques
» sous le pôle, il est des terres connues
» & désertes, où l'on pourroit fonder
» des Colonies. Telle est, par exemple,
» toute la partie orientale & abandon-
» née de la Magellanique, autrement
» dite, la Patagonie. Un établissement
» Européen y réussiroit, sans doute, si

436 SUITE DES TERRES MAGELL.

» l'on vouloit ne pas le négliger dans les
» premières années, comme on a fait à
» Philippeville. Il ne manque à ce can-
» ton, que du bois propre à bâtir ; à cela
» près, c'est un des bons pays de l'Améri-
» que ; l'air y est très-sain, & fournit d'ex-
» cellens pâturages pour les bestiaux
» qu'on voudroit y élever. Ceux qui l'ont
» le mieux examiné, conviennent tous,
» qu'au milieu de ces âpres montagnes,
» il y a des contrées garnies de verdure
» & de beaux arbres, & arrosées par de
» bonnes rivières ; que l'on peut s'y
» fournir abondamment de vivres, d'oi-
» seaux, de poissons, de fruits, de lé-
» gumes ; qu'on y trouve des marais
» salans, & assez de bois pour remédier
» à l'inclémence naturelle des saisons ;
» & qu'enfin, tout ce qui croît en Eu-
» rope, y réussiroit également.

» Les productions propres au com-
» merce, sont l'huile & les peaux de
» lions marins, les terres à teinture,
» les pelleteries, & différentes sortes
» de laines, plus douces, plus fines
» même que la soie. On auroit aisément
» toutes ces marchandises, pour des
» bagatelles de fer & de verre, dont on
» a coutume de négocier avec les fau-

SUITE DES TERRES MAGELL. 437

» vages, & principalement pour des
 » morceaux d'étoffe rouge : les habi-
 » tans de la Terre de Feu en font si avi-
 » des, qu'ils se jettent sur tout ce qui
 » porte cette couleur, arrachent les
 » bonnets des Matelots, & jusqu'à la
 » crête même des poulets. Il est vrai
 » que dans leur façon de penser, ils
 » favent calculer si la peine de se pro-
 » curer certaines commodités de la vie,
 » n'est pas plus onéreuse, que ces com-
 » modités même ne sont agréables ;
 » qu'en se déterminant à les avoir, ils
 » restent dans une indolence purement
 » animale, & nous regardent comme
 » des fous, d'essuyer tant de fatigues,
 » pour des choses aussi frivoles, que
 » des vêtemens, des maisons, &c, dont
 » il leur paroît plus court, & même
 » plus facile de se passer.

» Mais quelque attachement que ces
 » peuples bruts aient pour leurs vieux
 » usages, il est impossible qu'ils ne
 » soient enfin entraînés par l'exemple
 » d'une vie plus douce & plus commo-
 » de. Les premiers habitans de la Grece
 » sauvage ne valoient, sans doute, pas
 » mieux que ceux du détroit de Magel-
 » lan, lorsqu'ils furent policés par Cad-

438 SUITE DES TERRES MAGELL.

» mus, qui lui-même ne valoit peut-
» être pas nos Chefs de colonies. Ne
» tenons-nous pas aussi notre première
» forme de ce fameux marchand Tyr-
» rien, si connu sous le nom d'Hercule,
» qui, passant dans les Gaules à son re-
» tour d'Espagne, nous apporta quel-
» que teinture des connoissances de
» l'Orient? Nos anciens livres sacrés par-
» lent avec admiration des autres Né-
» gocians de Tyr, comme d'autant de
» Rois. La base solide de leur gloire est
» d'avoir découvert l'Europe, d'y avoir
» apporté leur langue, leurs idées, leurs
» lumieres & leurs arts.

» On compte parmi les avantages de
» la Terre Magellanique, cette multi-
» tude de chevaux, de bœufs, & d'au-
» tres bestiaux sauvages, qui se trou-
» vent sur cette côte, principalement
» vers le Paraguai, & qu'on présume
» être de race Espagnole. Ils errent jus-
» qu'aux environs du détroit; & l'on
» croit qu'à la longue, ils peupleront
» toute cette vaste solitude.

» Les perles qui se pêchent dans cette
» mer, sans être ni fort grosses, ni de la
» plus belle eau, y sont en très-grande
» quantité, & très-faciles à ramasser.

SUITE DES TERRES MAGELLE. 439

» On y voit aussi des nacres d'huitres,
» de moules, ou d'autres bivalves, qui
» passent pour les plus grandes, les plus
» belles qu'il y ait peut être dans l'uni-
» vers. Les pétrifications, les coquil-
» lages sont devenus, plus que jamais,
» un objet de commerce, depuis qu'on
» se plaît à former, dans toute l'Europe,
» des collections d'histoire naturelle.
» On fait jusqu'à quel prix les plus rares
» sont poussés dans les ventes; or il n'y
» en a nulle part d'aussi beaux, & en
» aussi grand nombre, que sur cette
» côte, sur-tout dans le voisinage du
» Chili. Ils sont si agréablement variés,
» pour la couleur & pour la figure, que
» nos Amateurs s'estimeroient heureux,
» de pouvoir orner leurs cabinets de
» ces mêmes coquilles, dont les natu-
» rels du pays ne se servent que pour
» faire de la chaux. On fait combien l'es-
» pece de Burgau, connue sous le nom
» de Magellan, est recherchée; & si ces
» nacres devenoient plus communes,
» on les emploieroit en placages, en
» panneaux, en rocailles dans l'inté-
» rieur des appartemens.

» Peut être tireroit-on encore plus
» de profit des baleines, dont l'huile

440 SUITE DES TERRES MAGELL.

» est aujourd'hui l'objet d'un fort grand
» commerce. La pêche de ces animaux,
» qui, jusqu'à présent, n'a eu lieu que
» dans le Nord, est cependant si lucra-
» tive, que, malgré le travail & les dan-
» gers qui l'accompagnent, il n'est
» rien que ne fassent les Hollandois,
» pour s'en emparer exclusivement. Au
» Sud, les baleines plus grosses que dans
» la mer septentrionale, sont en même
» tems si nombreuses, qu'elles y embar-
» rassent quelquefois la navigation. Si
» cette pêche donne trop de peine, on
» peut la remplacer par celle du lion
» marin, moins difficile, moins coû-
» teuse, & qui fournit aussi beaucoup
» d'huile. Enfin, l'obstacle du froid,
» qui chasse les pêcheurs du Nord, &
» les oblige à construire des fourneaux
» sur les navires même, est moindre à
» Magellan, où l'expérience prouve
» qu'on peut passer l'hiver, & se bâtir
» des habitations supportables. Con-
» cluez que cette terre, qu'on regarde
» comme si ingrate, ne laisse pas d'avoir
» ses ressources. C'est aux Négocians de
» profession à décider, si la proportion
» se trouveroit telle qu'elle doit être,
» entre les frais de l'équipement, & le
» profit des retours.

SUITE DES TERRES MAGELL. 441

» Une colonie Françoisé, établie sur
» la côte de Magellan, feroit à même
» de tenter de nouvelles découvertes
» dans des pays qu'on n'a fait, pour
» ainsi dire, qu'entrevoir jusqu'à pré-
» sent, & dont plusieurs Voyageurs ont
» parlé avec avantage. Les habitans de
» la terre du Saint-Esprit sont représen-
» tés comme accessibles, & ne man-
» quent pas d'intelligence. L'air y
» est sain, le sol fertile, les bestiaux
» nombreux, le pays riche en produc-
» tions précieuses, telles que le poivre,
» le gingembre, la muscade, le mastic,
» le corail, le sucre, l'ébene, la cire,
» les plumes de héron, les racines & les
» bois de teinture.

» On fait encore plus d'éloge de la
» Nouvelle Bretagne, ni trop voisine,
» ni trop éloignée des Moluques, à por-
» tée de la Chine & de l'innombrable
» quantité d'isles de la mer du Sud, à
» l'ouverture de laquelle ce pays est
» placé. On vante la fertilité de son ter-
» roir, la beauté de ses aspects, la mul-
» titude de ses habitans, dont on ne
» dissimule pas néanmoins les mauvai-
» ses qualités. Selon toute apparence, il
» doit contenir de riches trésors, puis-

442 SUITE DES TERRES MAGELL.

» qu'il est entièrement semblable, à
» l'extérieur, aux autres isles de ce
» même climat, qui produisent des épi-
» ceries, de l'or, de l'argent, des pierre-
» ries, &c.

» La Carpenterie, ainsi nommée de
» Carpenter, capitaine Hollandois, qui
» en a fait la découverte, a des côtes
» très-difficiles : on en parle comme
» d'un labyrinthe d'isles & de détroits,
» où l'on a d'ailleurs de la peine à trou-
» ver de l'eau douce.

» On commence à connoître la nou-
» velle Zélande, qui est une isle d'envi-
» ron trois cens lieues de longueur. Les
» habitans de cette contrée sont affables
» & hospitaliers; l'auteur d'une relation
» angloise raconte une anecdote qui en
» est la preuve. Un de nos Officiers, dit-il,
» alla visiter une habitation isolée. Une
» vieille femme en sortit, & l'invita à
» entrer dans la maison, où étoient une
» douzaine de personnes assises à un re-
» pas d'écrevisses de mer & de patates.
» Les bonnes gens le préférèrent de s'af-
» feoir & de manger avec eux. Après le
» repas, l'Officier leur fit quelques pe-
» tits présens d'étoffe & de cloux, qu'ils
» accepterent avec joie. Ils lui présen-

SUITE DES TERRES MAGELL. 443

» terent une jeune & jolie fille , qui de-
» voit acquitter plus particulièrement
» les devoirs de la reconnoissance &
» de l'hospitalité.

» Quelques heures après , un vieil-
» lard & deux femmes arriverent dans
» cette maison ; ils saluerent toute la
» compagnie avec beaucoup de gravité,
» & avec les formalités usitées dans ce
» pays. Ce salut consiste à s'approcher
» l'un de l'autre d'assez près, pour se
» joindre doucement le bout du nez.
» L'Officier , en prenant congé de ses
» hôtes , voulut se conformer aux usa-
» ges reçus , & fit agréablement la ronde
» de tous les nez. Cette attention leur
» causa un extrême plaisir. Ils lui don-
» nerent , pour s'en retourner , un con-
» ducteur qui le mena par un chemin
» meilleur & plus commode que celui
» qu'il avoit d'abord suivi. Par-tout où
» ils rencontroient des ruisseaux ou des
» fossés pleins d'eau, pratiqués en grand
» nombre dans les campagnes pour
» arroser les terres , l'Indien prenoit
» l'Officier sur ses épaules , & paroif-
» soit même souhaiter de le porter
» de cette maniere pendant tout le
» voyage.

444 SUITE DES TERRES MAGELL.

» Ce qui vous paroîtra bien étrange ;
» c'est que ces peuples si doux , si offi-
» cieux , font antropophages. Le voya-
» geur Anglois trouva dans leurs piro-
» gues plusieurs paniers qu'il examina ;
» & à sa grande surprise, il y vit des
» membres humains , qui étoient rôtis.
» Lorsqu'il s'informa comment ils
» avoient eu cette affreuse nourri-
» ture , ils lui répondirent que cinq
» ou six jours avant son arrivée , une
» pirogue d'un différent district , dans
» laquelle il y avoit dix hommes &
» deux femmes , avoit été jettée
» dans leur baie ; qu'ils les avoient atta-
» qués & tués tous , à l'exception d'une
» femme , qui , en tentant de se sauver
» à la nage , s'étoit noyée , & qu'ensuite
» ils se les étoient partagés. Loin de
» rougir de cet usage , ils en parlèrent
» comme d'une coutume que la raison
» & le droit autorisent ; & comme ils
» virent l'Anglois prendre un bras pour
» l'examiner , ils crurent qu'il étoit cu-
» rieux d'un pareil mets , & lui promi-
» rent de le régaler le jour suivant d'une
» tête qui étoit déjà rôtie , s'il vouloit
» se rendre à leur habitation , ou l'en-
» voyer prendre.

» Une remarque très-importante ;

SUITE DES TERRES MAGELL. 445

» & qui doit jeter dans le plus grand
» étonnement , c'est que le langage de
» la nouvelle Zélande est , à quelques
» différences près , le même que celui
» de l'isle de Taïti : il y a , dit on , plus
» de ressemblance & d'analogie entre
» ces deux langues , qu'on n'en trouve
» entre celles de quelques provinces
» d'Angleterre ; il faut de toute néces-
» sité , que l'un des deux pays ait été
» originairement peuplé par l'autre. Il
» est pourtant vrai , que de Taïti à la
» nouvelle Zélande , il n'y a pas moins
» de six cens lieues ; l'Océan seul sépare
» ces deux peuples. Il est difficile de
» concevoir qu'ils aient pu traverser
» cette grande étendue de mer dans
» leurs pirogues , les seuls bâtimens qu'ils
» aient jamais possédés.

» Les mœurs ne paroissent pas les mê-
» mes dans les deux Isles , par rapport au
» commerce des deux sexes. Les femmes
» ne sont pas inaccessibles dans la nou-
» velle Zélande ; mais elles savent rendre
» leur défaite aussi décente qu'une Eu-
» ropéenne peut le faire le jour de ses
» noces ; & ce qui est encore à leur
» avantage , c'est que , dans leur opi-
» nion même , leur consentement n'est
» pas un crime.

446 SUITE DES TERRES MACELL.

» Rien au monde n'est plus comi-
» que, que la danse guerriere de ces In-
» diens. Ce sont des mouvemens vio-
» lens, des contorsions hideuses, & des
» grimaces épouvantables. Tout en
» chantant, ils tirent la langue, roulent
» leurs yeux de maniere à laisser voir
» un cercle de blanc au:our de l'iris, &
» se déforment le visage d'une façon
» propre à effrayer les spectateurs. En
» même tems ils branlent leurs lances,
» agitent leurs dards, & fendent l'air
» avec leurs casse-têtes. Cette danse,
» non moins horrible que grotesque,
» est toujours accompagnée d'un chant
» vraiment barbare, sans être pourtant
» désagréable. Chaque strophe se ter-
» mine par un soupir haut & pro-
» fond, qu'ils pouffent ensemble &
» sans mesure. La danse, dont tous les
» mouvemens sont violens & rapides,
» demande, dans l'exécution, une force
» & une souplesse qu'on ne voit pas
» sans admiration.

» La terre de Diemen, située vers le
» Sud, est tout à-fait inconnue; & l'on
» ne sait si l'on doit s'en rien promettre
» d'avantageux. Le sol, dans le voisinage
» de la mer, est nud & stérile, comme

SUITE DES TERRES MAGELL. 447

» le feroit un terrain neuf, que l'O-
» céan auroit nouvellement abandon-
» né.

» Les Navigateurs qui ont apperçu
» toutes ces contrées, leur ont imposé,
» ou leur propre nom, ou celui de
» leur pays. Les Espagnols donnoient
» aux caps, aux isles, aux détroits de
» l'Amérique, le nom de la fête qu'on
» célébroit en Europe, le jour qu'ils en
» faisoient la découverte ; & répan-
» doient, le long des côtes, tous les
» saints du calendrier ? Parce que Co-
» lomb connoît quelques moines d'un
» couvent de l'Estramadure, la première
» isle qu'il rencontre, il l'appelle Gua-
» deloupe, du même nom que ce cou-
» vent. Les Phéniciens étoient plus
» sensés ; ils vouloient que toutes les
» dénominations des lieux qu'ils par-
» couroient dans leurs navigations,
» apprissent quelque chose, ou sur leur
» situation, ou sur les propriétés du
» terrain. Lybie, dans leur langue, veut
» dire, pays brûlant ; Afrique, pays de
» sable, Espagne, pays de chevaux ;
» Bretagne, pays d'étain, &c. Les Cas-
» tillans, ayant demandé à des Sauva-

448 SUITE DES TERRES MAGELL.

» ges le nom d'une presqu'isle, ceux-
 » ci leur répondirent, *Yucatan*, c'est-
 » à-dire, nous ne vous entendons pas ;
 » que demandez-vous ? & les Castillans
 » donnerent, à cette presqu'isle, ce
 » nom d'Yucatan, qui lui est resté. Ils
 » appellerent Larrones les Isles Marian-
 » nes, parce que les habitans, assez
 » heureux pour ignorer le tien & le
 » mien, mangerent quelques provi-
 » sions de leur vaisseau ».

Des vents favorables, nous mene-
 rent depuis le Cap Victoire, jusqu'au
 Cap Vierge. Ce dernier est taillé à pic,
 & facile à reconnoître. Le dessus de
 la terre est plat, uni, & de moyenne
 hauteur. Il s'abaisse ensuite, & vient se
 perdre dans la mer, d'où il se releve
 jusqu'à deux fois, laissant plusieurs in-
 tervalles, & divers enfoncemens.

En avançant vers le nord, nous vi-
 mes, à notre droite, les isles Malou-
 nes, ainsi nommées, par des gens de
 Saint-Malo qui les apperçurent au
 commencement de ce siècle. Elles sont
 encore très peu connues ; & je ne fais
 même si elles méritent de l'être.

Plus haut, nous rencontrâmes la baie
 Saint-Julien. Il fallut envoyer la cha-

SUITE DES TERRES MAGELL. 449

loupe, pour en découvrir l'entrée ; parce qu'elle est cachée par deux pointes de terre. Ce que cet endroit offre de plus utile, sont des salines abondantes, & quantité de poissons & d'animaux, qui nous procurerent l'amusement de la pêche & de la chasse. Le pays est rempli de grandes dunes couvertes d'herbe ; & l'on trouve dans les vallées, & même sur le penchant des montagnes, des écailles d'huitres, qui suivent les veines de la terre. Comme il n'y en a point dans le havre, j'ai jugé qu'elles étoient là depuis le commencement du monde, ou du moins depuis le déluge. On ne voit à perte de vue, que montagnes sur montagnes, à sommet uni, sans arbres ni buissons. Nous rencontrions assez souvent des autruches, mais jamais d'habitans ; parce qu'ils se tiennent cachés dès qu'ils apperçoivent des vaisseaux. Nous remarquâmes des endroits, près du rivage, où il y avoit eu des gens couchés, & d'autres où l'on avoit fait du feu. Il n'y a point de doute que les Sauvages ne nous vissent ; mais aucun d'eux ne voulut s'approcher ; sans doute qu'ils ont éprouvé les cruautés

des Espagnols. La vie qu'ils mènent est plus misérable, que celle des animaux; & ils doivent se trouver quelquefois dans une disette extrême; car il n'y a, dans tous les lieux que nous parcourûmes, ni bois, ni fruits, ni racines, tant le terroir est aride & sabloneux. Il faisoit un froid excessif; mais ce tems n'est pas mal sain pour ceux qui aiment le mouvement; pour moi, je ne le trouvai point insupportable. Il me donnoit un appétit extraordinaire; & je mangeois du renard & du milan avec autant de plaisir, que si ç'eût été du veau ou du mouton. Tout ce que nous pouvions tuer, devenoit un excellent régal.

Les autruches de ce pays sont grises sur le dos, & blanches sous le ventre; mais leur plume n'est bonne à rien. Elles ont les jambes très-longues, les ailes fort courtes, un long cou, une petite tête, & le bec à peu près comme celui d'une oie. Du reste, elles ressemblent à un gros coq d'Inde; c'est un manger sec, mais assez bon.

Nous vîmes, sur la côte, des cignes plus gros que les nôtres, des canards, des cercelles, des hérons rouges, des perdrix, des bécassines, des faucons

SUITE DES TERRES MAGELL. 451
& des hiboux. Nous ne découvrîmes ni serpens, ni bêtes venimeuses, ni rien qui puisse incommoder les habitans, à l'exception du froid & de la faim.

La population n'y est pas nombreuse; parce qu'elle ne l'est jamais chez les Sauvages, & qu'elle n'augmente qu'en raison de la sagesse ou de la bonté du gouvernement & des loix; or chez un peuple errant & vagabond, il ne peut y avoir ni loix ni gouvernement. On n'a trouvé, en Amérique, de pays bien peuplés, que le Mexique & le Pérou, c'est-à-dire, chez des nations policées, & conséquemment sédentaires. On a vu aussi beaucoup d'habitans dans quelques isles, d'où l'on ne pouvoit sortir pour aller vivre ailleurs, comme les sauvages, c'est-à-dire, sans demeures fixes, sans projet pour l'avenir, en un mot, pour mener une vie absolument contraire à la multiplication de l'espèce.

Le port Desiré ou du Desir, ainsi nommé par un navigateur Anglois, qui le premier en fit la découverte, ne m'a point paru plus habité, que celui de Saint-Julien, quoique plus voisin du

252 SUITE DES TERRES MAGELL.

Paraguay. Nous y aperçûmes cependant quelques traces d'hommes ; & parmi les animaux , nous vîmes une sorte de daims sauvages , que quelques voyageurs ont nommés moutons du Pérou. Ils sont , à peu près , gros comme une jeune vache , ont le col long , le pied fendu , la laine fine , la queue courte , & la tête semblable à celle d'une brebis. Leur chair est excellente , soit qu'on la mange fraîche , ou salée. Ces animaux marchent toujours en troupe , hennissent comme les chevaux , courent comme les cerfs. Pour les tuer , il faut se tenir en embuscade pendant la nuit , près des sources d'eau vive , où ils se rassemblent ordinairement. Les chasseurs se cachent dans les buissons , & les tirent à leur aise ; mais si le daim entend le moindre bruit , il prend la fuite aussi-tôt & s'échappe avec vitesse.

Nous trouvâmes aussi des lievres d'une grosseur prodigieuse ; car ils pèsent plus de vingt livres ; & lorsqu'on les a dépouillés , ils sont encore aussi gros que des renards. Il croît entre les rochers , des especes de pois sauvages , & diverses sortes d'herbes odoriféran-

SUITE DES TERRES MAGELL. 453
tes, les unes comme de l'ivraie, les autres comme de la fauge. En les mangeant en salade, elles passent pour un remède souverain contre le scorbut.

Non loin de cette baie, est une île toute peuplée de veaux marins. Nous y entrâmes, armés de gros bâtons; en moins d'une heure, nous en primes plus de quatre cens. On les tue, en les frappant sur la tête; & dès qu'ils sont assommés, on leur coupe la gorge, pour en faire sortir le sang. Les mâles, quand ils sont vieux, ont à peu près la grosseur d'un veau. La chair en est aussi belle, aussi blanche que celle de l'agneau, & très-bonne à manger fraîche, mais meilleure encore, quand elle a été quelque tems dans le sel. Nous n'en vîmes presque que de jeunes; & la plupart étoient encore. Une vieille femelle en allaite quatre ou cinq, & les chaffe, s'ils se présentent en plus grand nombre. Ceux que nous tuâmes étoient comme des chiens d'une médiocre grandeur. Nous dégraisâmes les plus gros; & nous en fîmes de l'huile pour notre usage. Elle nous parut aussi bonne que l'huile d'olive. On voit de ces veaux marins nager la tête hors de

454 SUITE DES TERRES MAGELL'

l'eau , tenant un gros poisson dans la gueule.

Quelqu'un du vaisseau nous dit que le Maire & Schouten avoient débarqué dans une isle voisine, & qu'on y verroit peut-être encore un poteau avec une plaque de plomb, sur laquelle étoient gravées deux inscriptions hollandoises. Elles contenoient les noms de ces deux Navigateurs, & des principaux officiers du navire, avec l'année & le dessein de leur voyage. Le Maire avoit pris possession de ce pays au nom des États-Généraux; ce qui n'empêcha pas les Anglois, plus de quatre vingts ans après, de mettre cette même côte sous la domination de sa Majesté Britannique, qui, sans doute, la cédera, à son tour, au premier qui voudra s'en emparer.

Du port Desiré, en avançant vers le Nord, nous côtoyâmes le rivage, & doublâmes le Cap Blanc. La partie la plus voisine de la mer est peu élevée; plus avant elle paroît pleine de hauteurs. On y voit des montagnes dont les sommets sont plats; & toute la côte, jusqu'à l'embouchure du fleuve de la Plata, n'est presque qu'une chaîne

SUITE DES TERRES MAGELL. 455

déserte de monts & de vallées. Cette embouchure est formée par le Cap Saint-Antoine & celui de Sainte-Marie, éloignés l'un de l'autre de plus de quarante lieues. On en doit la découverte à Juan Diaz de Solis, qui arriva sur les bords de cette riviere au commencement du seizieme siecle, & fut tué par les Indiens. Sebastien Cabot y vint après lui; & quelques lingots d'argent, qu'il reçut des Sauvages, firent juger qu'ils les tiroient des environs; de là est venu le nom de Rio de la Plata, ou fleuve d'argent, qui a prévalu sur celui de Solis, que lui avoient donné les Espagnols. Outre qu'il n'est pas profond à proportion de sa largeur, il est rempli d'une infinité de bancs de sable, sur lesquels on trouve à peine deux brasses d'eau. Le plus considérable est à l'embouchure-même, & rend le passage très-difficile. On l'appelle le Banc des Anglois, soit qu'ils en aient fait la découverte, ou qu'ils y aient échoué les premiers. En douze ans, les Portugais y ont perdu huit navires. La navigation y est infiniment plus dangereuse, sur-tout dans les gros tems, que dans la mer même, où quand

456 SUITE DES TERRES MAGELL.

les vents se déchaînent , on laisse le vaisseau voguer au gré des flots ; au lieu qu'ici , on est toujours environné d'écueils & de rochers. D'ailleurs les eaux s'élevant aussi haut qu'en plein océan , le bâtiment court risque , par le peu de profondeur , de toucher le sol , & de s'ouvrir , en retombant du haut de la vague au fond de l'abîme.

Nous n'entrâmes dans le fleuve , qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne pas échouer. Nous côtoyâmes l'isle des Loups , l'isle de Maldonat , & l'isle des Fleurs. Celle ci forme , avec l'extrémité du banc des Anglois , un passage étroit & difficile , dont nous eûmes quelque peine à nous débarrasser. De-là on arrive à Monte-Video , montagne isolée , qui s'éleve en pain de sucre , & au pied de laquelle on rencontre le premier port. Les Espagnols y ont établi une colonie depuis peu d'années , & bâti une forteresse. La Cour a permis aux habitans des Isles Canaries , d'envoyer tous les ans à Buenos-Aires , un vaisseau chargé de vin & d'autres marchandises , à condition qu'ils ameneroient en même tems , à Monte-Video , un certain nombre de familles ,

SUITE DES TERRES MAGELL. 457

familles, jusqu'à ce que cette Colonie fût suffisamment peuplée. Ce poste ; très important pour les Espagnols, les rend maîtres de tout le pays situé entre la Plata, la mer & le Brésil. Les Portugais ont voulu plus d'une fois s'en emparer ; mais il est défendu par une forteresse munie d'une bonne artillerie. Le fleuve que nous fûmes obligés de traverser ici pour nous rendre à Buenos-Aires, est si large dans cet endroit, que n'étant encore qu'au milieu, nous perdîmes la terre de vue, & navigâmes un jour entier, sans découvrir l'autre bord.

Buenos-Aires n'est pas à plus de quarante lieues de Monte-Video ; mais ce trajet est sans contredit, la partie du chemin la plus difficile, par la multitude de rochers & de bancs de sables ; dont elle est semée. On est obligé tous les soirs, de mouiller dans l'endroit où l'on se trouve ; & le vaisseau doit toujours être précédé de deux chaloupes, où des hommes, la sonde à la main, ne cessent de marquer, par un signal, combien on a de brasses d'eau. Ces précautions n'empêcherent pas que nous ne touchassions deux fois le fond ;

458 SUITE DES TERRES MAGELL.

mais comme ce fond n'étoit heureusement ni de pierre, ni de sable, la carène ne fut point endommagée.

Nous laissâmes à notre droite l'isle de Saint-Gabriel, où les Portugais ont fondé la Colonie du Saint-Sacrement. Cette place, fortifiée d'un bon château, est comme l'entrepôt des marchandises de contrebande, qu'ils font passer sur les terres soumises à la Couronne d'Espagne. Ils les envoient jusqu'au Pérou; & non contents de faire ce commerce, ils reçoivent encore les vaisseaux de différentes nations, qui toutes s'enrichissent aux dépens des Espagnols. On nous assura qu'il y avoit alors, dans le port de Saint-Gabriel, vingt navires Anglois, Portugais ou François, qui avoient déjà vendu leur cargaison; en sorte que le pays se trouvoit abondamment pourvu des marchandises que nous apportions. Les Espagnols, à l'aide des Indiens du Paraguay, ont chassé plusieurs fois les Portugais de cette isle; mais elle leur a toujours été rendue; & depuis ils se sont appliqués à la mettre hors d'insulte par de bonnes fortifications.

Enfin nous jettâmes l'ancre à trois

lieues de Buenos-Aires; mais nous ne pûmes débarquer que long-tems après. Nous vîmes la terre pendant quatre jours, sans qu'il nous fût possible d'y mettre le pied; & il s'éleva un vent d'Ouest si furieux, que nous fûmes vingt fois en danger de périr à la vue du port. Ce vent se nomme *Pampero*, parce qu'il traverse la plaine des *Pampas*, qui a trois cens lieues de long; & s'étend depuis le fleuve, jusqu'aux confins du Chili. Ne trouvant rien, dans une si vaste étendue, qui puisse modérer son impétuosité, le *Pampero* acquiert toujours de nouvelles forces, jusqu'à ce qu'en enfant directement le canal de la riviere, il y souffle avec tant de violence, qu'on y court les plus grands dangers. Si celui dont nous fûmes accueillis, nous eût pris à l'embouchure du fleuve, il est probable qu'il nous auroit jettés à plus de deux cens lieues en mer. Dans cet endroit de la Plata, la vue ne s'étend pas encore d'un bout de la riviere à l'autre. Etant monté dans un lieu assez élevé, par un tems très-serain, je ne pus découvrir autre chose, qu'un horizon terminé par l'eau, comme celui de la mer.

460 SUITE DES TERRES MAGELL.

Le port de Buenos-Aires n'est ni l'abri des vents, ni n'a assez de fond pour recevoir les gros bâtimens : ils ne peuvent approcher de cette ville, qu'à la distance de trois lieues. Je ne conçois pas pourquoi les Espagnols se sont établis dans une situation si peu commode, à moins qu'ils n'aient voulu se mettre à couvert de toute surprise, en empêchant que les vaisseaux ennemis ne puissent aller jusqu'à eux. Les barques mêmes, pour se rendre dans ce port, sont obligées de prendre un détour ; &c c'est par cette voie, que je suis enfin arrivé dans la principale ville du Paraguay.

Je suis, &c.

A Buenos-Aires, ce 13 Octobre 1751

Fin du Tome XII.



T A B L E

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CXXXVIII.

TERRÉ-FERME.

| | |
|---|--------------|
| P ROVINCES de Terre-Ferme. | Page 5 |
| Le golphe de Paria. | 6 |
| Effroi à la vue des vaisseaux Espagnols. | <i>ibid.</i> |
| La province de Cumana. | 8 |
| Dévotion des habitans. | 9 |
| Histoire plaisante. | 10 |
| Certaines fêtes à Cumana. | 11 |
| Traitemens cruels que font les Espagnols. | 12 |
| Caractère & usages des habitans. | <i>ibid.</i> |
| Naissance des enfans. | 13 |
| Découverte du pays de Venezuela. | 14 |
| Les Espagnols y bâtissent une ville. | 15 |
| Maracaybo, capitale de cette province. | 16 |
| Marchands Allemands établis à Venezuela. | 17 |
| Cruautés qu'ils y exercent. | 18 |
| Malheureux succès de ces Allemands. | 19 |

462 T A B L E

| | |
|---|----|
| Isles à la vue de Venezuela. | 20 |
| Aventure d'un François à Curaço. | 21 |
| Comment les Hollandois en font instruits. | 22 |
| L'endroit où le François étoit enterré. | 23 |
| Bonne idée qu'il avoit laissée de lui. | 24 |
| Hollandois dans cette isle. | 25 |

L E T T R E C X X X I X .

S U I T E D E F E R R E - F E R M E .

| | |
|--|----|
| L A ville de Carthagene. | 26 |
| Révolutions arrivées à Carthagene. | 27 |
| Défense des Espagnols contre les Anglois. <i>ibid.</i> | |
| La méfintelligence des généraux Anglois. | 23 |
| Description de Carthagene. | 30 |
| Religieux Augustins sur une montagne. | 31 |
| Enlèvement d'une image de la Vierge. <i>ibid.</i> | |
| Ornemens de cette image. | 32 |
| Description du port de Carthagene. | 33 |
| Description des maisons de la ville. <i>ibid.</i> | |
| Gouvernement ecclésiastique, civil, &c. | 34 |
| Commerce qui se fait à Carthagene. | 35 |
| Tems mort après le départ des galions. | 36 |
| Commerce intérieur. | 37 |
| L'insecte nommé <i>Comégen</i> . | 38 |
| Habitans de Carthagene. | 39 |
| Leurs habillemens. | 40 |
| Processions nocturnes. | 41 |
| Sermon qui effraie tout un auditoire. | 42 |
| Occupations des hommes & des femmes. | 43 |

| | |
|---|--------------|
| DES MATIERES. | 463 |
| L'hospitalité n'est pas leur vertu. | <i>ibid.</i> |
| Les Espagnols qui arrivent d'Europe. | 44 |
| Maladie à laquelle ils sont sujets. | <i>ibid.</i> |
| Comment on en prend soin. | 45 |
| Autre maladie commune à Carthagene. | <i>ibid.</i> |
| L'hôpital de Saint-Lazare. | <i>ibid.</i> |
| Passion pour le chocolat, l'eau-de-vie, &c. | 46 |
| Leur maniere de fumer. | <i>ibid.</i> |
| Tems où ils prennent de l'eau-de-vie. | 47 |
| Fetes & réjouissances. | 48 |

L E T T R E C X L.

S U I T E D E T E R R E - F E R M E .

| | |
|--|--------------|
| D ESCRPTION de Porto-Belo. | 50 |
| Commerce des gallions dans cette ville. | 51 |
| Richesse que les marchands y étalent. | 52 |
| Vente des marchandises. | 53 |
| Préjugés des habitans de Porto-Belo. | 54 |
| Température du climat de Porto-Belo. | 56 |
| Petit nombre des habitans. | <i>ibid.</i> |
| Abondance des tigres. | 58 |
| Animal singulier appelé le Léger-Pierre. | 59 |
| Cérémonies funebres à Porto-Belo. | 60 |
| Les femmes pleureuses. | <i>ibid.</i> |
| Route de Porto-Belo à Panama. | 61 |
| Agrément des paysages. | 62 |
| La ville de Bogota ou de Santa-Fé: | 63 |
| La province de Popayan. | 64 |
| Description de cette ville. | 65 |
| Sa juridiction, ses productions. | 66 |
| Séparation de l'or d'avec le minerai. | <i>ibid.</i> |

| | | |
|-----|--|--------------|
| 464 | T A B L E | |
| | Travaux des Nègres. | 67 |
| | Indiens appelés <i>Bravos</i> . | 68 |
| | Provinces du royaume de Terre-Ferme. | 69 |
| | Sangliers appelés <i>Peccaris</i> . | 70 |
| | L'oiseau nommé <i>Gallinazo</i> . | <i>ibid.</i> |
| | Le petit oiseau nommé <i>Colibri</i> . | 71 |
| | Différentes qualités de cet oiseau. | 72 |
| | Especce particuliere de renards. | 73 |
| | Serpent à deux têtes. | 74 |
| | Le murex des anciens. | 75 |
| | Comment on tire le pourpre. | 76 |
| | Conquete du Pérou par les Castillans. | 77 |

L E T T R E C X L I.

L E P E R O U.

| | | |
|----------|--------------------------------------|--------------|
| D | COUVERTE du Pérou. | 73 |
| | Naissance de François Pizarre. | 79 |
| | Obstacles qu'il rencontre. | 81 |
| | Histoire de Capillana, Indienne. | 82 |
| | Liaison de Pizarre avec cette femme. | 83 |
| | Discours de Pizarre à Capillana. | 84 |
| | Histoire des Incas du Pérou. | 85 |
| | Loix de Manco Capac. | 86 |
| | Culte établi à l'honneur du soleil. | 87 |
| | Jeunes vierges Péruviennes. | <i>ibid.</i> |
| | Mort de Manco Capac. | 89 |
| | Successeurs de Manco Capac. | <i>ibid.</i> |
| | Aventure de l'Inca Huacac. | 90 |
| | Prédications de l'Inca Vira-Cocha. | 91 |
| | Alcon, amoureux de Capillana. | 92 |

DES MATIERES. 465

| | |
|--|--------------|
| Pizarre arrive à la rade de Tumbes. | <i>ibid.</i> |
| Il envoie un ingénieur visiter la ville. | 94 |
| Monastere des vierges du soleil. | 99 |
| Magnificence du temple du soleil. | <i>ibid.</i> |
| Pizarre s'en retourne à Panama. | 96 |
| De Panama il part pour l'Espagne. | <i>ibid.</i> |
| Ancien gouvernement du Pérou. | 97 |
| Autorité absolue des empereurs du Pérou. | <i>ibid.</i> |
| Mariage des Princes & des sujets. | 98 |
| Loix touchant les successions. | 100 |
| De la culture des terres. | <i>ibid.</i> |
| Tributs que recevoient les Incas. | 101 |
| Monumens de l'ancien empire. | <i>ibid.</i> |
| Description de Culco , capitale du Pérou. | 102 |
| Son ancien temple. | <i>ibid.</i> |
| Restes de ses anciens monumens. | 103 |
| Education des enfans. | 104 |
| Différentes fêtes de ces peuples. | 105 |
| Vierges consacrées au soleil. | <i>ibid.</i> |
| Procession qui se fait au lever du soleil. | 106 |
| Funérailles des empereurs du Pérou. | 108 |
| La langue commune des Péruviens. | <i>ibid.</i> |
| Poëtes & chansonniers Péruviens. | 109 |
| Ils composent des poëmes dramatiques. | <i>ibid.</i> |
| Leur attention à observer les éclipses. | 110 |
| Ils n'ont aucun principe de médecine. | 111 |
| Pizarre revient au Pérou avec ses freres. | 112 |

L E T T R E C X L I I

S U I T E D U P E R O U .

| | |
|---|--------------|
| L' EMPIRE du Pérou divisé. | 113 |
| Ambassade de l'Inca Atahualipa. | 114 |
| Réception qu'il fait aux Espagnols. | 115 |
| Discours de Ferdinand Pizarre. | 116 |
| Pizarre arrive avec ses troupes. | 117 |
| Discours d'un moine à l'empereur. | 118 |
| Réponse de l'Inca à ce moine. | <i>ibid.</i> |
| Les Espagnols pillent un temple. | 119 |
| Ils attaquent ensuite les Péruviens. | 120 |
| L'Inca est fait prisonnier. | <i>ibid.</i> |
| L'or qu'il offre pour sa rançon. | 121 |
| On le distribue à l'armée de Pizarre. | <i>ibid.</i> |
| Haine de Pizarre contre cet Inca. | 122 |
| Comment on justifie ces hostilités. | 123 |
| On songe à se défaire d'Atahualipa. | <i>ibid.</i> |
| On condamne à mort cet Empereur. | 124 |
| Reproches de ce prince aux Espagnols. | <i>ibid.</i> |
| Atahualipa exécuté à mort. | 125 |
| Discorde entre les conquérans du Pérou. | 126 |
| Pizarre perd la vie dans ces dissensions. | <i>ibid.</i> |
| Castro lui succède. | <i>ibid.</i> |
| Eloge de ce nouveau gouverneur. | 127 |
| Sa conduite envers le jeune Almagro. | <i>ibid.</i> |
| Castro livre bataille aux rebelles. | 128 |
| Almagro est condamné à perdre la tête. | <i>ibid.</i> |
| Vice-Roi envoyé au Pérou. | <i>ibid.</i> |
| On y envoie Pierre de la Casca, | 129 |

| | | |
|---|--|--------------|
| DES MATIERES. | | 467 |
| Caractere de Pierre de la Casca. | | 130 |
| Lettre qu'il écrit à Diegue Pizarre. | | <i>ibid.</i> |
| Réponse de Diegue Pizarre. | | 141 |
| La Casca lui livre bataille. | | 142 |
| Pizarre est condamné à perdre la tête. | | <i>ibid.</i> |
| Punition des autres coupables. | | <i>ibid.</i> |
| La Casca pacifie les troubles du Pérou. | | <i>ibid.</i> |
| Successeurs de la Casca. | | 143 |
| On détruit la race des Incas. | | <i>ibid.</i> |
| Conduite de Philippe II à cet égard. | | <i>ibid.</i> |
| Nouvel ordre établi au Pérou. | | 144 |

L E T T R E C X L I I I .

S U I T E D U P E R O U .

| | |
|---|--------------|
| L A ville de Guayaquil , sa fondation. | 149 |
| Description des maisons de cette ville. | 146 |
| Comment le peuple se bâtit des cabanes. | 147 |
| Ce qu'on fait pour se garantir du feu. | 148 |
| Forts & églises de Guayaquil. | 149 |
| Jurisdiction de cette ville. | 150 |
| Ses habitans. | <i>ibid.</i> |
| Médiocrité de leurs richesses. | 152 |
| Canots & radeaux de Guayaquil. | 152 |
| Description de la pêche dans ce pays. | 153 |
| Division du corrégiment de Guayaquil. | 154 |
| Le bailliage de Puerto-Viejo. | <i>ibid.</i> |
| Le bourg de Montechristo. | 155 |
| Académiciens envoyés au Pérou. | <i>ibid.</i> |
| Quels furent ceux qu'on leur associa. | 157 |

| | |
|---|--------------|
| Tombeau de la maitresse de Pizarre. | <i>ibid.</i> |
| Tombeaux des anciens Péruviens. | 159 |
| Les Espagnols y cherchent de l'or. | <i>ibid.</i> |
| On y trouve des miroirs. | 160 |
| On y trouve aussi des haches. | 161 |
| Vases qu'on y trouve. | <i>ibid.</i> |
| Habilitéé à travailler les émeraudes. | 162 |
| Description du temple de Cayambé. | 163 |
| Anciens restes du palais de Gallo. | 164 |
| Ancienne forteresse de Cuença. | 169 |
| Ruines de temples & de palais. | 166 |
| Réflexions sur ces anciens monumens. | 167 |
| Les quipos tenoient lieu d'écriture. | 168 |
| Couleurs & significations différentes. | 169 |
| Insuffisance de cette maniere d'écrire. | 170 |
| Maniere de compter des Péruviens. | 171 |
| Les Paramos, montagnes des Cordillieres. | 172 |
| Chasse de chevreuils sur ces montagnes. | 173 |
| Chevaux des monts Paramos. | 174 |
| Pois de lumière, plante particuliere. | 175 |
| La fameuse herbe appellée coca. | 176 |
| La plante appellée Mopa-mopa. | 177 |
| Le Leibo, arbre qui produit la laine. | 178 |
| Feuilles dont on fait des draps de lit. | <i>ibid.</i> |
| Le mata-palo, arbre d'une extrême grosseur. | 179 |
| Le chirimoya, excellent fruit. | <i>ibid.</i> |
| Le fraiser du Pérou. | 180 |

DES MATIÈRES. 459

LETTRE CXLIV.

SUITE DU PÉROU.

| | |
|---|--------------|
| P ERSÉCUTION des mosquitoes. | 182 |
| Moyen de s'en garantir. | 183 |
| Manière de voyager dans le Pérou. | 184 |
| Le peu de solidité des ponts du pays. | 185 |
| Logemens pour les voyageurs. | 186 |
| Dangers des chemins. | 187 |
| Routes difficiles sur des mules. | 188 |
| Instinct de ces animaux. | 189 |
| Route de Guayaquil à Quito. | 190 |
| Vue admirable en arrivant à Quito. | 191 |
| Arrivées des mathématiciens Espagnols. | 193 |
| Leur réception. | <i>ibid.</i> |
| Académiciens François à Quito. | 194 |
| Triste situation où ils se trouvent. | 195 |
| Ils commencent leurs opérations. | 196 |
| Séjour sur la montagne de Pichincha. | 197 |
| Ce qu'ils ont à souffrir du froid. | 198 |
| Ils sont visités par des gens de Quito. | 200 |
| On les croit des hommes extraordinaires. | <i>ibid.</i> |
| Description du mont Pichincha. | 201 |
| Obstacles que rencontrent les académiciens. | 202 |
| Ils ont plusieurs procès à soutenir. | 204 |
| Ils passent pour des contrebandiers. | <i>ibid.</i> |
| Au re procès au sujet des pyramides. | 205 |
| Comment ils se tirent de cette affaire. | 206 |

| | |
|---|--------------|
| Plusieurs fausses imputations. | 207 |
| Jugement de l'audience de Quito. | 208 |
| Meurtre d'un chirurgien François. | 209 |
| Jugement contre les coupables. | 210 |
| Thèse dédiée à l'académie des sciences. | 211 |
| Retour des académiciens en France. | 212 |
| On retient au Pérou M. de Jussieu. | <i>ibid.</i> |
| Ravage de la petite vérole. | <i>ibid.</i> |

L E T T R E C X L V .

S U I T E D U P E R O U .

| | |
|--|--------------|
| D escription de Quito. | 214 |
| La principale place de cette ville. | 215 |
| Manière dont les rues sont construites. | <i>ibid.</i> |
| Les couvens de Quito. | 216 |
| Pauvreté des paroisses. | 217 |
| L'hôpital, ses desservans. | <i>ibid.</i> |
| L'université, l'évêché, les processions. | 218 |
| Danses indiennes dans ces processions. | 219 |
| Indiens peu attachés à la religion. | 220 |
| Le christianisme fait des progrès. | 221 |
| Ils célèbrent la mort d'Atahualpa. | <i>ibid.</i> |
| Négligence des curés à les instruire. | 222 |
| Cours de justice à Quito. | 223 |
| Différentes classes des habitans. | 224 |
| Occupations des Indiens. | <i>ibid.</i> |
| Habilemens des Espagnols & des indiens. | 225 |
| Les jeunes gens de distinction. | 226 |
| Maladies vénériennes communes à Quito. | 227 |

DES MATIERES. 473

| | |
|---|--------------|
| Le peuple est fort adonné au larcin. | <i>ibid.</i> |
| Le langage des habitans de Quito. | 228 |
| Variétés étonnantes du climat. | 229 |
| Orages fréquens & effrayans. | 230 |
| Fertilité admirable de cette contrée. | 231 |
| Village des environs de Quito. | 232 |
| Grossièreté du peuple dans les villages. | 233 |
| Il est sans ambition, sans prévoyance. | 234 |
| Rien ne le tire de son oisiveté. | 235 |
| Lenteur étonnante dans ses travaux. | <i>ibid.</i> |
| Son penchant à l'ivrognerie. | 236 |
| Qualité qu'ils exigent dans une femme. | 237 |
| Comment ils se confessent. | <i>ibid.</i> |
| Il faut les contraindre d'aller à l'église. | 238 |
| Histoire de l'ancien royaume de Quito. | 239 |

LETTRE CXLVI.

SUITE DU PÉROU.

| | |
|------------------------------------|--------------|
| La ville de Saint-Michel d'Ibarra. | 241 |
| Religion de ses habitans. | 242 |
| Lac de Saint-Michel d'Ibarra. | 243 |
| Anes sauvages de la même province. | <i>ibid.</i> |
| Comment on les prend à la chasse. | 244 |
| Situation de la ville d'Otavalo. | 245 |
| Ponts de cordes communs au Pérou. | <i>ibid.</i> |
| Autres ponts d'une autre espèce. | 246 |
| La ville de Latacunga. | 247 |
| Description du volcan de Cotopaxi. | 248 |
| Riobombaz, son gouvernement. | 249 |

| T A B L E | |
|--|--------------|
| 471 Cuença , fertilité de son terroir. | <i>ibid.</i> |
| Loxa , où croit le meilleur quinquina. | 250 |
| Découverte de cette plante. | 251 |
| Les médecins s'opposent à son usage. | 252 |
| Différentes especes de quinquina. | <i>ibid.</i> |
| Les mines d'or du Pérou. | 253 |
| A qui appartiennent les mines. | 254 |
| Moulins dans lesquels on travaille l'or. | <i>ibid.</i> |
| Inégalités des mines d'or. | 255 |
| Les meilleures restent cachées. | 256 |
| On n'y applique point les Negres. | <i>ibid.</i> |
| Le peu de ménagement des Espagnols. | 257 |
| La ville de Tumbes. | 259 |
| La ville de Traxillo , sa description. | <i>ibid.</i> |
| Conduite des moines au Pérou. | 260 |
| Respect des laïques pour ces religieux. | 261 |
| Céremones ridicules. | 262 |
| Maniere dont les Indiens voyagent. | 263 |
| Voyages dans les lieux déserts. | 264 |
| Situation de la ville de Lima. | 266 |
| Comment les campagnes sont arrosées. | <i>ibid.</i> |
| Comment on y cultive les oliviers. | 267 |
| De quel fumier on engraisse les terres. | <i>ibid.</i> |

L E T T R E C X L V I I .

S U I T E D U P E R O U .

| | |
|--------------------------------------|--------------|
| SPECTACLE de la ville de Lima. | 269 |
| Tremblemens de terre en 1746. | <i>ibid.</i> |
| Même malheur dans le port de Callao. | 271 |

DES MATIÈRES. 473

| | |
|--|--------------|
| Description de ce désastre. | 272 |
| A quoi on peut estimer cette perte. | 274 |
| Conduite du vice-roi du Pérou. | <i>ibid.</i> |
| Réédification de Lima & de Callao. | 275 |
| Ce qui précède ces tremblemens. | 276 |
| Fuite des habitans. | <i>ibid.</i> |
| Altération que causent ces tremblemens. | 278 |
| Fondation de la ville de Lima. | 279 |
| Sa description avant le tremblement. | <i>ibid.</i> |
| Comment on construit les maisons. | 281 |
| Comment on bâtissoit autrefois. | 282 |
| Beauté des églises & couvens de Lima. | 283 |
| Richesses des ornemens. | 284 |
| Beauté des couvens de Lima. | <i>ibid.</i> |
| De la dignité des vice-rois. | 285 |
| Réception d'un vice-roi. | 287 |
| Comédie jouée au Pérou. | 288 |
| Intermedes qui les rendent divertissantes. | <i>ibid.</i> |
| Autres scenes qui leur succedent. | 290 |
| Suite de la réception du vice-roi. | 291 |
| Fêtes qui se donnent à ce sujet. | 292 |
| Ouvrages d'esprit pour la même occasion. | 293 |
| Revenus & puissance des vice-rois. | 295 |

L E T T R E C X L V I I I .

S U I T E D U P E R O U .

| | |
|--|-----|
| EGLISES & couvens de Lima. | 297 |
| L'université ; ce qu'on y enseigne. | 298 |
| La milice de Lima , en quoi elle consiste. | 299 |

| | |
|--|--------------|
| Les habitans de Lima , familles nobles. | 300 |
| Voitures , équipages , meubles. | 301 |
| Magnificence dans les habits. | 303 |
| Mauvaife chere & malpropreté. | 304 |
| Le pain de Lima est fort estimé. | <i>ibid.</i> |
| Le mouton est la viande ordinaire. | 305 |
| Comment on accommode les viandes. | 306 |
| Commerce compatible avec la noblesse. | <i>ibid.</i> |
| Portrait des femmes de Lima. | 307 |
| Leur maniere de s'habiller. | 308 |
| La petitesse de leurs pieds. | 309 |
| Elles aiment les odeurs. | <i>ibid.</i> |
| Elles recherchent beaucoup les fleurs. | 310 |
| A quoi elles s'occupent. | 311 |
| Elles aiment la musique & la danse. | <i>ibid.</i> |
| Avantages de l'esprit & de la figure. | 312 |
| L'amour est la passion dominante. | <i>ibid.</i> |
| Comment se font leurs mariages. | 313 |
| Coquetterie des femmes. | 314 |
| Les maladies vénériennes sont communes. | <i>ibid.</i> |
| Les femmes aiment une galanterie aisée. | 315 |
| Dévotion à l'immaculée conception. | 316 |
| Grande consommation de tabac. | 317 |
| Herbe qui rend les femmes fécondes. | <i>ibid.</i> |
| Ce qu'on appelle le pays des vallées. | <i>ibid.</i> |
| Le climat de ces mêmes vallées. | 318 |
| Multitude de puces & de punaises. | 319 |
| Vallées de Pachacamac , son temple. | <i>ibid.</i> |
| Vallée de Guarco , sa fertilité. | <i>ibid.</i> |
| Le val de Taxamalca. | 320 |
| La ville de Pisco , grandeur de sa rade. | <i>ibid.</i> |
| Environs d'Ica & de Guancavelica. | <i>ibid.</i> |
| Vignes dans les environs de Pisco. | 321 |
| La ville d'Aréquipa. | 322 |

DES MATIÈRES. 475

| | |
|---|--------------|
| Le lac de Titica , entre Pisco & Cutco. | <i>ibid.</i> |
| Îles remarquables. | 323 |
| Description de la ville de Cusco.. | 324 |
| Gout de ses habitans pour la peinture. | 325 |
| Maisons de plaifance des Incas. | <i>ibid.</i> |
| Guamangua, ville de l'audience de Lima. | 326 |
| Sacrifices sur un rocher. | 327 |
| Situation de la ville de Potosi. | 328 |
| Ouvriers des mines du Potosi. | 329 |
| Ces mines dépeuplent le Pérou. | <i>ibid.</i> |
| L'endroit où l'on fait le plus de vin. | 330 |
| La laine du Pérou. | 331 |
| Animal qui la produit. | <i>ibid.</i> |

LETTRE CXLIX.

L E C H I L I.

| | |
|---|--------------|
| C ONQUETE du Chili. | 333 |
| Desert qui sépare le Chili du Pérou. | 334 |
| Valdivia, conquérant du Chili. | 335 |
| Il est traversé & tué par les Indiens. | <i>ibid.</i> |
| La ville de Coquimbo, sa description. | 336 |
| Curiosités qui s'y trouvent. | <i>ibid.</i> |
| Productions de ce pays. | 337 |
| La ville de Valparaiso. | 338 |
| Commerce avec le Pérou. | <i>ibid.</i> |
| Histoire de Juan Fernandez. | 339 |
| Description des îles de ce nom. | 340 |
| Le mirthe & autres productions. | 341 |
| Charmante situation d'une de ces îles. | 342 |
| Diverses sortes de chiens. | 343 |
| Combats de ces chiens avec les chevres. | <i>ibid.</i> |

| 478 T A B L É | |
|---|--------------|
| Histoire d'Alexandre Selkirk. | 344 |
| Sa maniere de vivre. | 345 |
| Comment il sort de cette isle. | 347 |
| Ce qui lui est arrivé pendant son séjour. | 348 |
| De quels secours seroient ces isles. | 349 |
| Leur climat. | 350 |
| Le rivage abonde en veaux marins. | <i>ibid.</i> |
| Le lion marin y est commun. | 352 |
| Comment vivent ces animaux. | <i>ibid.</i> |
| En quoi ils diffèrent des veaux marins. | 353 |
| Président de l'audience de Chili. | <i>ibid.</i> |
| La ville de la Conception. | 354 |
| Habillemens de ses habitans. | 355 |
| Fertilité de son territoire | 356 |
| Maniere de tuer les bœufs. | 357 |
| La ville de Sant Yago, au Chili. | 358 |
| La ville de Valdivia. | 359 |
| On y transporte les criminels. | 360 |
| Cement on traite les Indiens du Chili. | 361 |
| Caractere de ces Indiens. | 362 |
| Difficulté de les rendre chrétiens. | 363 |
| Nourriture de ces peuples. | <i>ibid.</i> |
| Leurs habillemens, leurs logemens. | <i>ibid.</i> |
| Leur commerce avec les Espagnols. | 364 |
| Leur maniere de faire la guerre. | 365 |
| Comment ils font la paix. | 366 |

LETTRE C L.

SUITE DU CHILI.

| | |
|--|-----|
| I SLES de Salomon, détail de ces isles. | 368 |
| Leurs productions, leurs habitans. | 369 |

DES MATIERES. 477

| | |
|--|--------------|
| Les Espagnols y envoient des colonies. | 370 |
| Les isles de Mendocce. | 371 |
| Les Espagnols bien reçus à l'isle Christine. | 372 |
| Ils prennent querelle avec les habitans. | 373 |
| Ils trouvent d'autres isles. | 375 |
| Ils se quittent parfaitement amis. | 377 |
| Un chef veut les trahir. | 378 |
| Ils sont convaincus de sa perfidie. | <i>ibid.</i> |
| Les Espagnols arrivent aux Philippines. | 379 |
| L'isle de Pâques, ses habitans, | 380 |
| Leur religion. | <i>ibid.</i> |
| L'isle de Taïti. | 383 |
| Mœurs singulieres de ses habitans. | 384 |
| Ce qu'on fait en y arrivant. | 396 |
| Suite des mœurs des Taïtiens. | 387 |
| Nombre des isles de la mer du Sud. | 393 |
| De l'utilité qu'on peut en retirer. | <i>ibid.</i> |
| Autres avantages. | 394 |
| Sujets d'étonnement dans ces isles. | 395 |
| L'isle de Chiloe appartenant au Chili. | 396 |
| Pourquoi l'Espagne garde le Chili. | <i>ibid.</i> |

LETTRE CLI.

TERRES MAGELLANIKES;

| | |
|---|--------------|
| H ISTOIRE du voyage de Magellan, | 398 |
| Comment il découvre le détroit. | 400 |
| Ce qu'on doit penser des Patagons. | <i>ibid.</i> |
| Ce qu'on en raconte. | 405 |
| Mœurs des Patagons, | 408 |

| | |
|---|--------------|
| Ces peuples visitent les navires Espagnols. | <i>ibid.</i> |
| Il en meurt un dans le vaisseau. | 405 |
| Existence des Géans Patagons. | 406 |
| Récit d'une femme Espagnole. | 407 |
| Ce qu'elle dit de leurs mœurs. | 408 |
| Témoignages de plusieurs Anglois. | 410 |
| Leur entrevue avec les Géans. | 411 |
| Amitié qu'ils se font réciproquement. | 412 |
| Raisons contre l'existence de ces géans. | 414 |
| Narbourough envoyé pour connoître le pays. | <i>ibid.</i> |
| Winter nie positivement leur existence. | 415 |
| Ce qu'on doit penser sur cet objet. | 416 |
| Pourquoi on ne voit plus de ces géans. | <i>ibid.</i> |
| Suite de la découverte de Magellan. | 417 |
| Murmures qui s'élevent contre lui. | 418 |
| Découverte du détroit de Magellan. | <i>ibid.</i> |
| Sa description. | 419 |
| Mort de Magellan. | 420 |
| Son vaisseau ramené en Espagne. | <i>ibid.</i> |
| Cano est bien reçu à la Cour. | 421 |

 LETTRE CLII.

SUITE DES TERRES MAGELLANIQUES.

| | |
|---|--------------|
| A VANTAGES de cette découverte. | 423 |
| La colonie de Philippeville. | <i>ibid.</i> |
| Description du lieu où elle étoit située. | 424 |
| Ce que c'est que l'écorce de Winter. | 425 |
| La terre de Feu. | 629 |

DES MATIERES. 479

| | |
|---|--------------|
| Ce qu'on a pensé de ses habitans. | 427 |
| Leurs mœurs & leurs usages. | 428 |
| Description de la terre des Etats. | 429 |
| Détroit de le Maire. | 430 |
| Comment ce détroit a été découvert. | 431 |
| Navigation par ces détroits. | 432 |
| Elle peut donner lieu à d'autres découvertes. | 433 |
| Utilité d'une colonie Européenne. | 435 |
| Réflexions à ce sujet. | 437 |
| Côtes Magellaniques. | 438 |
| On pourroit y pêcher des baleines. | 439 |
| Terre du Saint-Esprit. | 441 |
| La Nouvelle-Bretagne. | <i>ibid.</i> |
| La Carpenterie. | 442 |
| La Nouvelle-Zélande, ses habitans. | <i>ibid.</i> |
| Ses usages. | 443 |
| La terre de Diemen & autres. | 446 |
| Noms donnés aux pays découverts. | 448 |
| Le cap Vierge. | 448 |
| Les isles Malouines. | <i>ibid.</i> |
| La baie de Saint-Julien. | <i>ibid.</i> |
| Le peu d'habitans de cette côte. | 449 |
| Elle abonde en oiseaux. | 450 |
| Population peu nombreuse. | 451 |
| Le port Desiré. | <i>ibid.</i> |
| Isle peuplée de veaux marins. | 453 |
| Chasse de ces animaux. | <i>ibid.</i> |
| Poteau dressé près le port Desiré. | 454 |
| Embouchure la riviere de la Plata. | <i>ibid.</i> |
| Bancs de sable, écueils & rochers. | 455 |
| Le port de Monte-Video. | 456 |
| Les Espagnols y ont fondé une colonie. | 457 |
| L'isle de Saint-Gabriel. | 458 |
| Le commerce des Portugais de cette isle. | <i>ibid.</i> |

480 TABLE DES MATIERES.

| | |
|---------------------------------------|--------------|
| Vent furieux appellé <i>Pampero</i> . | 459 |
| De quelle largeur est la riviere. | 460 |
| Situation du port de Buenos-Aires. | <i>ibid.</i> |

Fin de la Table.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les tomes XI & XII *du Voyageur François* par M. l'Abbé Delaporte, nouvelle édition; & je n'y ai rien trouvé qui puisse empêcher la réimpression de ces deux Volumes. A Paris, ce 2 Septembre 1775

LALAURE.

Faute à corriger.

Page 66, lig. 13 & 23, mineral, *lis. minera*

